UN MOIS AUX PYRÉNÉES

PAR

L.& CH. DE FOUCHIER

LIBRAIRIE HACHETTE

UN MOIS AUX PYRÉNÉES

OUVRAGES PARUS OU A PARAITRE

DANS LA MÊME COLLECTION

HUIT JOURS
A VERSAILLES
par Paul Gruyer.

UN MOIS
AUX PYRÉNÉES
par L. et Ch. de Fouchier.

UN MOIS EN ALSACE
ET EN LORRAINE.
par G. Delahache.

UN MOIS
EN CORSE
par Mme Célarié.

UN MOIS
EN SUISSE
par A. Dauzat.

UN MOIS A ROME
par André Maurel.

QUINZE JOURS
A NAPLES
par André Maurel.

QUINZE JOURS
A FLORENCE
par André Maurel.

QUINZE JOURS
A VENISE
par André Maurel.

OUVRAGES DE MM. L. ET CH. DE FOUCHIER

Au Pays Hollandais.
Un volume in-16 illustré.

Voyage en Portugal.
(*En collaboration avec M. G. de Beauregard.*)
Un volume in-16 illustré.

L'Italie Méridionale.
(*En collaboration avec M. G. de Beauregard.*)
Un volume in-16 illustré.

UN COIN PITTORESQUE DU VILLAGE DE GAVARNIE.

L. ET CH. DE FOUCHIER

UN MOIS
AUX
PYRÉNÉES

OUVRAGE ILLUSTRÉ
DE QUATRE-VINGT-DIX-SEPT GRAVURES
ET DE VINGT-SIX CARTES

LIBRAIRIE HACHETTE
79, Boulevard Saint-Germain, Paris

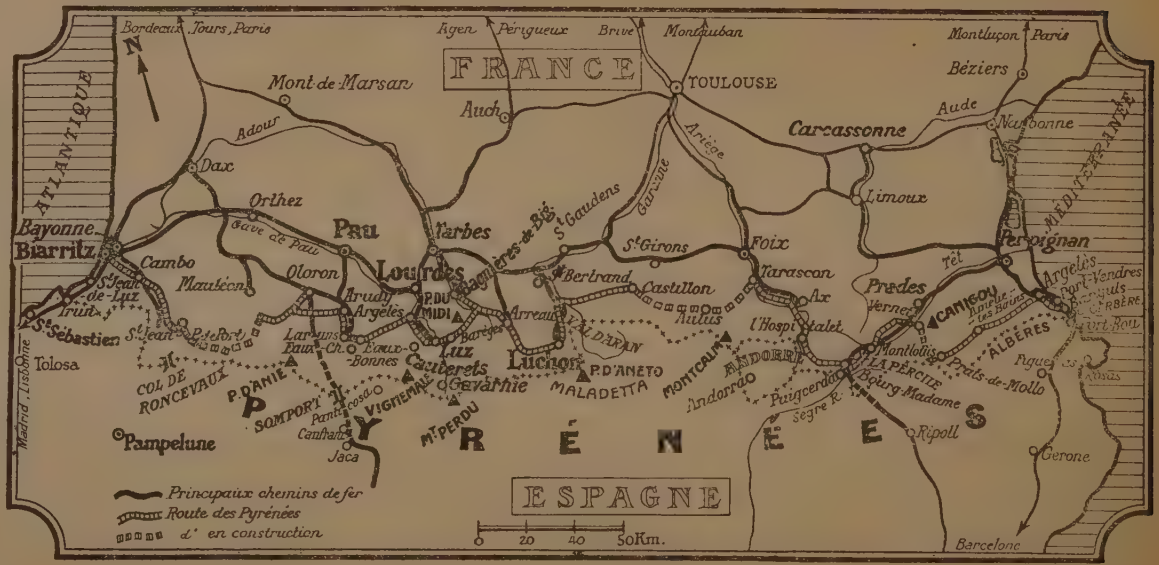
Les droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation sont réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette, 1920.

AVIS AUX LECTEURS

Il nous paraît utile de préciser le sens exact du titre que l'on peut lire en tête de cet ouvrage. Un Mois aux Pyrénées *ne signifie pas que l'on peut, en un mois, parcourir toutes les régions de la zone pyrénéenne dont les descriptions vont suivre ; encore moins veut-il dire que nous n'avons consacré que trente jours à la visite des sites et des villes qui sont l'objet de ces descriptions. Les courses épileptiformes et les vues kaléidoscopiques sont de peu d'attrait et ne laissent qu'un fantôme de souvenir. Non !* Un Mois aux Pyrénées *exprime simplement cette idée que, pour qui dispose d'un mois de loisirs, l'admirable région qui s'étend de Cerbère à Hendaye peut offrir un but de voyage aussi intéressant et varié que possible. En un mois, si l'on ne peut tout voir, et il ne faut pas chercher à tout voir si l'on veut bien voir, on peut, du moins, avoir une idée suffisamment complète de ces montagnes trop peu connues, si dignes d'attirer cependant le touriste.*

Nous avons tenu à en présenter un tableau aussi détaillé que possible, laissant à chacun, suivant ses goûts et ses préférences personnelles, le soin de choisir les vallées qui lui semblent avoir un attrait particulier. Nous aurions bien garde, au surplus, de chercher à diriger le choix du lecteur, étant tout à fait convaincus que nulle part il ne saurait éprouver de déception et qu'un premier séjour lui laissera de si fortes impressions qu'il n'aura plus qu'un seul désir : retourner aux Pyrénées, y consacrer un nouveau séjour. Et si deux séjours lui donnent le goût d'un troisième, qui donc pourrait y trouver à redire?

L. et Ch. de F.



La région des Pyrénées.

CHAPITRE PREMIER

LA CÔTE D'ARGENT

Dax. — Le Berceau de saint Vincent de Paul. — Bayonne : son histoire. — Le château de Marrac, séjour de Napoléon Ier. — Vieilles maisons. — Le port. — La pêche et l'industrie.

Dax.

Les Pyrénées sont proches. Malgré notre hâte de les atteindre, nous ne résistons pas au plaisir de visiter Dax, la jolie ville dont l'origine, nébuleuse au temps légendaire où la déesse *Nehaliennia* fut la marraine de la source sacrée autour de laquelle s'étendait la cité lacustre, se précise à l'époque gauloise, puis sous la domination romaine. L'écho des vertus de ses eaux chaudes se répercutait jusqu'à Rome ; la fille d'Auguste, Julie, désertant les plages de Gabies et de Baïes, venait se reposer sur les bords de l'Adour en compagnie des plus élégantes patriciennes. Les Thermes impériaux d'*Aquae Augustae* connurent dès lors la célébrité, et les restes des remparts gallo-romains attestent encore l'importance d'un appareil militaire grandiose qui soutint le choc des invasions et abrita au moyen âge les franchises de la cité. *Acqs* ne fut pas épargnée par les Barbares ; rebâtie par les vicomtes de Béarn, elle tomba au pouvoir de Richard Cœur de Lion en 1177 et devint possession anglaise, tout en conservant ses coutumes et ses institutions, ainsi qu'en témoignent deux précieux cartulaires, le *Livre rouge* et le *Livre noir*, classés dans les archives municipales. Charles VII la reprit et en fit la capitale du pays des *Lannes* (Landes) si caractéristique par ses plaines sablonneuses, ses étangs, ses bois et ses marais.

La source de la Néhe ou Fontaine chaude jaillit près de l'Adour, à la température de 64°, limpide et bouillonnante sous un nuage de vapeur, dans un vaste bassin carré, derrière un portique à trois arches orné de colonnades. Elle débite 2400000 litres par vingt-

quatre heures et le trop-plein s'écoule par neuf robinets auxquels les ménagères du quartier viennent constamment renouveler leur provision d'eau chaude. Bienfaisante aux malades, elle excite la verve des chansonniers landais et, lors de notre séjour, la revue à la mode, *Tout Dax à l'eau chaude*, charmait sur la scène du casino les loisirs des rhumatisants.

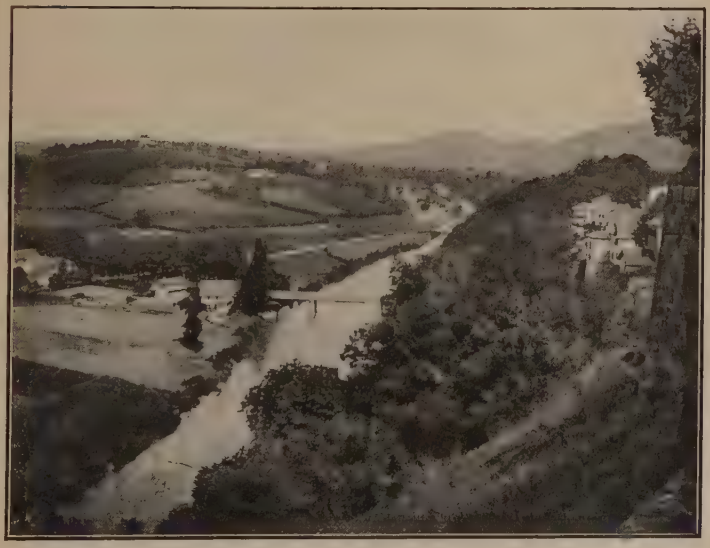
D'autres distractions occupent les baigneurs. De larges avenues de platanes, la place des Tilleuls animée par le marché, le Foirail Saint-Vincent, les quais ombragés de l'Adour où les maisons disparaissent sous les grappes des glycines, le Bois de Boulogne invitent à la promenade. L'église Notre-Dame, bâtie sur les ruines gothiques de la cathédrale Sainte-Marie, conserve à l'intérieur un très beau portail du XIII^e^ siècle, monument historique. Le Palais épiscopal, devenu hôtel de ville, contient une riche bibliothèque et un musée d'archéologie et d'histoire naturelle. L'église Saint-Vincent de Xaintes renferme le tombeau du premier évêque de Dax et une mosaïque gallo-romaine, jadis pavement de la *cella* d'un temple païen élevé au II^e^ siècle à Lucine. Au Champ de Cuyès s'élève le fronton de pelote où les meilleurs " *pelotaris* " français et espagnols viennent se mesurer chaque année. Au bord de l'Adour, dans un joli parc, les arènes monumentales attirent au mois d'août de nombreux spectateurs avides d'émotions : les plus lestes " *écarteurs* " du pays participent aux courses landaises, et les toréadors réputés de la péninsule rivalisent d'adresse dans les " *corridas de muerte* ". Les pêcheurs fanatiques se livrent à leur plaisir favori, soit dans le poissonneux étang de Carat, soit dans le fleuve que les bandes de gros mulets remontent avec la marée.

Saint-Paul-lès-Dax, faubourg de la ville, possède une église avec une magnifique abside romane du XII^e^ siècle. Des chapiteaux délicatement sculptés couronnent les colonnettes des arcatures du soubassement ; entre les fenêtres court une frise dont les panneaux figurent des scènes de la Passion et de la Résurrection.

Le Berceau de saint Vincent de Paul.

Le berceau de saint Vincent de Paul est à cinq kilomètres sur la route de Bordeaux. La maison, l'église et le chêne entourent une esplanade qu'animent les groupes des vieillards hospitalisés, tandis que dans les cours et les jardins, au milieu d'une population d'orphelines, ondulent les cornettes blanches des admirables Filles de la Charité. Le sanctuaire, de style byzantin, couronné d'un dôme gra-

Pêcherie de saumons sur la Nive.



Les bords de la Nive, vus de Cambo.

BAYONNE : L'ADOUR ET LE PORT.

BAYONNE : SUR LE PONT DE L'ADOUR.

cieux, abrite dans un autel de marbre blanc, de lignes sobres et élégantes, la châsse qui contient les reliques du saint. Sous le chêne vénérable, soutenu par des étais comme un vieil infirme par ses béquilles, Vincent, alors petit pâtre, priait matin et soir. Le " berceau ", dont l'aspect primitif a été religieusement conservé, est une modeste maison en bois et briques comme on en rencontre partout dans les Landes : rez-de-chaussée avec une porte et deux minuscules fenêtres, surmonté d'un premier étage sous pignon.

L'intérieur est divisé en cinq pièces basses séparées par des madriers à claire-voie supportant la charpente. On y a aménagé de petites chapelles où sont exposées les reliques. Des ex-voto tapissent les murs. Les vêtements d'un Lazariste martyrisé en Chine ornent un autel. Rien n'est plus émotionnant que cet humble musée des souvenirs du berger landais dont le nom fut " aussi vénéré dans le palais des rois que dans la plus modeste chaumière ", et qui devait recevoir le 14 mai 1643, à Saint-Germain-en-Laye, le dernier soupir de Louis XIII.

Nul patronage ne saurait convenir mieux que celui de " Monsieur Vincent " au voyage que nous allons entreprendre en commençant par Bayonne, " capitale du Pays Basque ".

Bayonne : son histoire.

Cette épithète semble prétentieuse lorsqu'au sortir de la gare, vieillotte et grise, par une cour étriquée où quelques cochers et portefaix se disputent les voyageurs, on débouche dans le faubourg ouvrier du Saint-Esprit, aux rues étroites, anguleuses et sales. Mais l'aspect change dès l'arrivée aux quais. Sur la rive droite de l'Adour, partagés par la Nive, les deux Bayonne présentent les façades claires, riches et riantes des hautes maisons correctement alignées au pied de la cathédrale qui domine la ville de ses deux flèches élancées. A l'issue du pont Saint-Esprit, sur le terre-plein du Réduit, la statue du cardinal Lavigerie, œuvre de Falguière, accueille les visiteurs au bord de l'Adour dont les rives sont occupées par les voiliers et les grands cargo-boats. L'animation est grande dès le matin. Marchandes et ménagères circulent affairées. Les chariots avancent lentement au pas tranquille des bœufs gris encapuchonnés de peaux de mouton, habillés de couvertures blanches à rayures rouges. Ils sont employés à la traction des tombereaux du service d'enlèvement des ordures ménagères dont les clochettes tintent le long des rues. La place de la Liberté, bordant la Nive, est enca-

drée par les luxueux étalages des grands magasins modernes. Une vaste construction reposant sur des arcades en occupe le fond : l'hôtel de ville portant la fière devise : " *Nunquam polluta* " (jamais violée), le théâtre, les services de la douane y sont installés. La place d'Armes leur fait suite, elle-même prolongée par les Allées Marines dont les ombrages fuient vers l'embouchure de l'Adour.

La cathédrale Sainte-Marie était bien déchue lorsque Taine la visita, il y a quarante ans. L'église commencée au XIII^e^ siècle, continuée aux XIV^e^ et XV^e^, demeurait inachevée. D'intelligentes restaurations dues à l'architecte Boeswillwald, la suppression des parasites qui l'étouffaient, l'édification des deux flèches élégantes, hautes de 70 mètres, en ont fait un bel édifice de pur style ogival. Le cloître du XIII^e^ siècle, aux fines colonnettes surmontées de rosaces, a conservé son grand caractère. L'intérieur est éclairé par de superbes verrières, dont l'une fut offerte en 1531 par le dauphin au retour de sa captivité en Espagne.

Les Remparts, les Portes, le Château-Vieux rappellent l'histoire de l'antique forteresse du Labourd, possédée par les ducs d'Aquitaine, puis par les rois d'Angleterre, réunie à la couronne de France en 1451 après un siège mémorable où Dunois parvint à triompher de la résistance héroïque des Bayonnais.

Le château de Marrac.

Le château de Marrac, dont les murs en ruines, envahis par le lierre, subsistent encore à la sortie de la ville, sur la route de Cambô, est célèbre par le séjour qu'y fit Napoléon I^er^ lorsqu'il vint en 1808 à Bayonne pour régler les affaires d'Espagne. Construit pour la reine d'Espagne en 1718, acquis sous la Révolution comme bien national par un certain Ruben de Coeli, sans-culotte non moins convaincu qu'original qui légua à ses serviteurs mâles " un habillement neuf, conforme à leur état, *moins la culotte* ", le château fut, par acte notarié du 19 mai 1808, cédé au prix de 60000 francs par MM. Aaron et Abraham Marqfroy " en faveur et au profit de Napoléon le Grand, empereur des Français, roi d'Italie et protecteur de la Confédération du Rhin ".

L'empereur et l'impératrice y étaient installés depuis le 17 avril et y séjournèrent jusqu'au 21 juillet. Un bibliophile érudit a pu, non sans de laborieuses recherches, reconstituer une à une les journées de la Cour. Il nous présente, parmi les hôtes illustres de Marrac, le vieux roi d'Espagne, Charles IV de Bourbon, " prince chaste,

pieux, probe et bienveillant, mais instruction aucune ", au dire de M. de Ségur ; la reine Marie-Louise que Mme Junot trouvait encore belle bien que déjà grasse et avec un double menton qui " donnait à sa figure une apparence de matrone " ; le prince des Asturies, " très bête, très méchant, très ennemi de la France ", arrivant tous les trois dans des carrosses de forme antique, " vieux cabas qui remontaient au temps de Louis XIV ". L'empereur qui, certains jours, travaillait pendant quinze heures dans son cabinet, se reposait par des promenades à pied, en péniche, en voiture, à cheval, à la Barre de l'Adour, au Boucau, à Biarritz, au lac de la Négresse, à Saint-Jean-de-Luz, à Bidart, à la Bidassoa, à Ustaritz, à Cambô. Il passait en revue sur les glacis la garde impériale, les chevau-légers polonais, les lanciers, les régiments portugais ; faisait manœuvrer les troupes de la garnison ; visitait la citadelle, l'arsenal maritime et les chantiers de constructions navales ; assistait à l'arrivée et au départ des corsaires, des bricks, des frégates, à la pêche du saumon dans l'Adour ; prenait des bains de mer à Biarritz. L'impératrice se promenait en cacolet à la Chambre d'Amour, aux Allées Marines, au bord de la Nive. Le soir on jouait au whist, à la macédoine, au vingt et un. Quelquefois les plus charmantes jeunes filles, les jeunes gens les plus lestes et les mieux faits venaient danser la *Pamperruque* au son du tambour de basque. Les demoiselles portaient corset de taffetas puce, jupon de taffetas rose orné de falbalas et relevé par des nœuds de rubans, souliers puce brodés en rose, chapeau blanc à rubans roses bordé d'un petit velours noir. Les cavaliers portaient gilet et culotte de taffetas blanc, jarretières roses, ceinture rose autour du corps par-dessus le gilet, veste de taffetas puce, mouchoir de soie rouge et blanche autour du cou, chapeau noir abattu et rond avec ruban rose, bas blancs et souliers noirs.

Napoléon quitta Bayonne le 21 juillet 1808. Il revint une seule fois à Marrac le 3 novembre suivant, après l'entrevue d'Erfurt, n'y passant que vingt-quatre heures. Démeublé en 1814 sur ordre de l'empereur, puis occupé par des officiers d'artillerie, le château fut détruit le 22 juin 1825 par un incendie. Il n'en reste debout que deux pans de murailles, la chapelle dans laquelle officiait l'aumônier impérial, abbé de Pradt, archevêque de Malines, et une tourelle ou colombier dominant la vallée de la Nive jusqu'au pied des Pyrénées. On y montait par un étroit escalier extérieur que Joséphine, effrayée, hésitait à gravir. L'empereur, en riant, la prenait par la main et l'attirait à lui. Deux gardes d'honneur et un page, témoins de cette

scène le 28 avril 1808, eurent " l'ineffable bonheur de voir les pieds mignons de la souveraine chaussés de souliers sans talons, et ses jambes charmantes revêtues de bas de soie portant, brodée en or sur les coins, la couronne impériale ".

Vieilles maisons.

La Maison noble de Montaut, devenue Palais Royal de Sainte-Claire (*Sitioreal de Santa Clara*), fut habitée en 1615 par Anne d'Autriche, en 1638 par Henri de Bourbon, père du grand Condé, en 1718 par la reine d'Espagne. La Terreur en fit le siège du tribunal révolutionnaire. Une tour hexagonale du XVI^e^ siècle reste seule debout, à l'angle des rues Montaut et Sabaterie, au milieu de la cour où l'on vit les carrosses armoriés avec leurs magnifiques attelages de mules, puis la sinistre charrette de l'exécuteur des hautes œuvres.

Le Palais épiscopal, construit à l'ombre de la cathédrale par l'évêque Fouquet, frère du surintendant, est désaffecté. Le cardinal Mazarin s'y arrêta en 1659 et la Junte d'Espagne y fit en 1808 sa soumission à Napoléon.

L'Hôtel des Monnaies fut l'un des plus importants du royaume. On y fabriquait sous François I^er^ et Henri II des pièces d'or " qui sont encore aujourd'hui la gloire des collections de numismatique ". En 1820, ses trois balanciers pouvaient frapper chaque jour 160000 francs en argent et le double en or. La rue de la Monnaie, l'une des plus curieuses de la vieille ville, contient d'anciens logis ornés de ferronneries artistiques ; l'un d'eux a vu naître le Père de Ravignan.

La rue de la Poissonnerie, jadis rue des Merciers, conserve en partie, au rez-de-chaussée des maisons, les arcs de pierre qui formaient les galeries des boutiques des merciers dont la puissante corporation, fondée en 1504, portait le titre de " marchands merciers, drapiers, espiciers, boursiers, garnisseurs de chapeaux et éguilletiers ".

Rue d'Espagne, le vieux logis de Tendebarats, soigneusement entretenu dans le pur style du XVIII^e^ siècle, abrite une pharmacie " fondée en 1508 ", rappelant la confrérie des apothicaires établie " à l'honneur de Dieu, de la Très Saincte Vierge et sous la protection de sainte Magdeleine leur patronne ".

Rue Lormont se trouvait la maison Faurie, habitée par deux célèbres beautés bayonnaises qui dansaient la pamperruque au château

de Marrac. Leur mère, irritée de ne pas être admise à la fête, voulait pénétrer de force dans les salons. " Quelle est celle qui crie si fort ? dit Napoléon. — Sire, c'est Mme Faurie. — Dites plutôt Mme *Furie* ", répartit l'empereur, et le nom lui resta.

En face du Château-Vieux, le vieil hôtel des Lieutenants du Roi dessine sa pittoresque silhouette. C'est dans le grand salon du premier étage que, le 5 mai 1808, le prince des Asturies, plus tard Ferdinand VII, renonça à la couronne d'Espagne et que Charles IV signa son acte d'abdication en faveur de Napoléon.

Au quartier Saint-Esprit, sur la rive droite de l'Adour, l'église du Saint-Esprit possède une belle sculpture en bois, attribuée au début du XIV^e^ siècle, dite " l'Ane de saint Bernard ", groupe figurant la Vierge assise sur l'âne avec l'Enfant Jésus dans ses bras, finement sculpté dans un seul bloc de chêne, sauf le cou et la tête de l'âne qui ont été rapportés.

Non loin de l'église s'ouvre le quartier mal famé du Fort, dont les vieilles masures et la population grouillante et bigarrée ont l'aspect d'une Cour des Miracles, et qui occupe la place du Fort Saint-Jean construit au XVII^e^ siècle pour protéger les rives de l'Adour. Le Fort Saint-Louis ou Castelnau a été remplacé par la citadelle à la construction de laquelle Vauban apporta tous ses soins et qui coûta 560 000 livres. Ses quatre bastions dominent la ville et la campagne.

Le port.

Lorsque, après la visite du Vieux Bayonne, on a parcouru les salles du Musée, la promenade sur les quais de la Nive et de l'Adour ou sous les ombrages des Allées Marines est aussi agréable qu'instructive. Car la ville " à la fois landaise, béarnaise, basquaise, espagnole, qui, de ce petit cosmopolitisme régional, tire un accent si savoureux ", est devenue une cité industrielle et commerçante grâce aux travaux de canalisation et d'approfondissement du lit de l'Adour. Bayonne vit de son port où les goélettes et les vapeurs ont remplacé les felouques et les corsaires dont la *Gazette maritime* racontait les exploits au XVIII^e^ siècle. L'ensablement rendait très difficile l'entrée de l'Adour. Le 22 avril 1829, une cinquantaine de navires, embouteillés depuis un mois et demi dans le port, ayant tenté une sortie, plusieurs talonnèrent sur la Barre et deux des plus grands, échoués à la côte, furent péniblement renfloués. En 1832 un banc de sable amoncelé en travers de l'Adour ne laissait place qu'aux navires

calant moins de 10 pieds. Sur l'initiative de la Chambre de Commerce, une loi du 21 juin 1838 ouvrit un crédit de 1 200000 francs pour l'amélioration de la Barre et l'acquisition d'un remorqueur. Les travaux d'approfondissement, de canalisation, de dragage se sont dès lors poursuivis presque sans interruption et, par étapes, le port a été doté de quais, d'estacades, de jetées, d'un outillage en rapport avec les progrès de la navigation.

Bayonne occupait en 1911 le seizième rang dans l'ensemble du mouvement maritime de la France, les entrées et sorties ayant comporté 1 326 navires jaugeant 730875 tonneaux ; sous le rapport du mouvement commercial il était le douzième avec 869152 tonnes métriques reçues ou expédiées. L'activité réside dans le cabotage international, c'est-à-dire dans les échanges avec les pays d'Europe, notamment la Grande-Bretagne et l'Espagne. La Compagnie du Midi tire un légitime profit de ce développement commercial. Sa part dans le mouvement d'importation et d'exportation par voies ferrées a été, en 1911, de 122874 tonnes pour la gare de Bayonne, de 95131 tonnes pour la gare maritime des Allées Marines, de 352317 tonnes pour la gare du Boucau, au total 570322 tonnes, en progression de 121 782 tonnes sur le trafic de 1901.

L'animation est toujours grande sur le port. Le long des quais de l'Adour s'alignent les gabarres qui transportent vers les minoteries de Peyrehorade, de Pau et d'Orthez le blé venu de la Vendée, du Poitou, de la Bretagne ou de l'étranger.

Entre le pont Saint-Esprit et le Boucau on débarque les charbons, les minerais d'Espagne à destination des Forges de l'Adour et des Landes, les pyrites et les phosphates traités à l'usine de Saint-Gobain, les bois du Nord, les produits chimiques, le soufre, les vins et spiritueux. L'exportation comprend les poteaux de mine, les produits chimiques, les minerais, les résines, les laines, les fers, fontes et aciers.

La pêche et l'industrie.

L'industrie de la pêche côtière est représentée par une flottille de petites embarcations abritées dans le havre du Boucau, pinasses montées par quatre hommes et couralins à fond plat montés par deux hommes. Les pinasses pêchent, dans les brisants de la côte, les louvines, verrues, muges et maigres. Les couralins capturent en rivière le saumon, l'alose et la plie.

Parmi les usines dont les bâtiments, entourés de cités ouvrières,

de villas d'ingénieurs, occupent la rive droite de l'Adour et se suivent presque sans interruption de Bayonne au Boucau, coupés seulement çà et là par de vigoureuses pinèdes, Saint-Gobain et les Forges de l'Adour tiennent le premier rang.

La Société des manufactures d'engrais chimiques de Saint-Gobain, dont la production annuelle dépasse 700 millions de kilos, a installé à Bayonne un établissement doté notamment d'appareils perfectionnés de ventilation et d'aérage. On y produit l'acide sulfurique et l'acide nitrique, les superphosphates de chaux, les engrais complets composés pour toutes cultures suivant la convenance des acheteurs, les engrais spéciaux pour la vigne.

Les Forges de l'Adour au Boucau sont une filiale de la Compagnie des Forges et Aciéries de la Marine et d'Homécourt dont le siège social est à Saint-Chamond. Quatre hauts fourneaux traitent spécialement les minerais de Bilbao qu'ils transforment en fontes pour moulages et affinages, en alliages divers, en fers et aciers, en rails, traverses et coins métalliques, en bandages pour roues de wagons.

Des entrepôts de charbons anglais ; des usines de ciments à prise lente ; des fabriques de produits résineux ; des chantiers de construction et réparation de barques, coques, machines et chaudières ; des scieries mécaniques ; une fabrique de clous à ferrer ; une usine de sandales à semelles imperméables ; des manufactures de cordages font vivre, à Bayonne et au Boucau, une nombreuse population ouvrière. Le commerce produit d'excellents jambons et des chocolats renommés.

Biarritz et la côte basque.

CHAPITRE II

LA CÔTE D'ARGENT *(suite)*

Biarritz : autrefois et aujourd'hui.— La Barre de l'Adour.— Saint-Jean-de-Luz : le château, mariage de Louis XIV.— Hendaye.— L'île des Faisans : traité des Pyrénées.— Fontarabie : fête de N.-D. de Guadalupe, procession du Vendredi-Saint.

Biarritz autrefois et aujourd'hui.

QUEL singulier contraste entre l'atmosphère surchauffée des usines et du port de Bayonne et la douceur des plages voisines ; entre le brouhaha des marteaux-pilons, des sifflets, des sirènes et le calme des bois et des rochers de la côte ; entre la vie active et laborieuse de l'industrie et le nonchalant farniente des élégants de Biarritz ! Cette plage à la mode, qui n'a pas de morte-saison, dont le climat tempéré ne connaît ni la rigueur des grands froids d'hiver ni les ardeurs de la canicule, voit chaque année augmenter le nombre de ses admirateurs.

Elle ne fut pourtant, pendant des siècles, qu'une humble bourgade de pêcheurs. Les Biarrots avaient construit quelques cabanes dans les anses de la côte. Ils tendaient le jour leurs filets et tiraient le soir leurs barques sur le sable. A la fin du XVIII^e^ siècle, rien ne faisait présager la fortune prodigieuse que le siècle suivant réservait à Biarritz. Dans la belle saison quelques riches Bayonnais y venaient seuls prendre les bains et l'un d'eux, Barthélemy de Lesseps, donne une description pittoresque de la " saison " qui débutait en août pour finir avec septembre.

Baigneurs et baigneuses arrivaient en *cacolettes*. " Qu'on s'imagine une bête de somme couverte de son bât, sur les flancs de laquelle sont placés deux sièges plus ou moins élégants, faits en forme de fauteuil et munis, par devant, d'une planchette propre à poser les pieds et qui fait fonction d'étrier ; chacun de ces fauteuils soutient une personne assise. Tantôt ces cacolettes sont pleines de marchandises, tantôt elles sont uniquement réservées pour les voyageurs. Dans ce dernier cas, ceux-ci se placent chacun d'un côté, ayant soin d'ajouter du poids à celui qui en a le moins, pour établir l'équilibre,

ou bien la conductrice se place d'un côté, tandis que les marchandises font contrepoids de l'autre, ou bien, si la bête n'est pas trop chargée, la conductrice se place à califourchon ou s'assoit entre les deux sièges ".

Rien n'était plus curieux que l'arrivée d'une compagnie de cacolettes : " Chaque Dulcinée a son Sigisbé muni d'un parasol, tandis que d'autres, précédant le cortège, font retentir les airs du son de quelque instrument, ou de leur voix à défaut d'instrument, et la Biarrotte, court-vêtue, en souliers plats, jamais nu-pieds et toujours coquettement mise, marche à pas redoublés avec ses compagnes ".

On aurait alors vainement cherché un établissement de bains ou des cabines, encore moins un casino. On se dévêtait familièrement sur la plage et l'on se baignait " au naturel ". " A propos de ces bains, dit Barthélemy, il nous semble que la police devrait veiller un peu plus qu'elle ne le fait à ménager les yeux de la pudeur, en obligeant les baigneurs à dérober à la vue d'une manière quelconque ce que la femelle de l'orang-outang cache avec sa patte. Il faut cependant dire à l'honneur du sexe féminin que ce reproche regarde particulièrement les hommes ; néanmoins les femmes n'en sont pas exemptes, puisqu'elles se baignent dans le même lieu, tandis qu'elles pourraient en choisir d'autres. On obvierait du reste à tous ces inconvénients en obligeant tout le monde à être couvert d'une camisole ou d'un caleçon ".

Cette mercuriale avait sans doute produit son effet lorsqu'en 1808 Napoléon Ier venait du château de Marrac, avec Joséphine et les personnages de la Cour, prendre des bains à Biarritz. La plage commençait à être connue en Espagne. De nombreux Espagnols, éloignés de Saint-Sébastien par l'insurrection carliste, s'y installèrent en 1838. Eugénie de Montijo se trouvait parmi eux. Devenue impératrice des Français, elle en conserva le souvenir et fit construire la villa Eugénie. Ce fut une époque brillante. La Cour passait à Biarritz une partie de l'été ; chasses, promenades, réceptions, fêtes et bals s'y succédaient. La station balnéaire était enfin " lancée " à tel point que les revers de 1870 et la chute de l'Empire ne lui portèrent pas un trop grand préjudice. Le domaine impérial passa aux mains d'une société qui le mit en valeur par l'ouverture de rues et de boulevards. La villa Eugénie, aménagée en casino puis en hôtel, disparut finalement dans un incendie.

Barthélemy de Lesseps croirait vivre un conte des *Mille et une Nuits* s'il pouvait entrevoir aujourd'hui les rochers et les plages où il

guettait d'un œil l'arrivée des compagnies de cacolettes en lorgnant de l'autre les jolies baigneuses. Une ville de 20000 habitants a surgi sous la baguette magique de la Fée Mode. Ses villas princières, ses somptueux palaces, ses casinos, ses jardins, ses parcs, ses chapelles, ses églises ont envahi les côtes du Phare à la Négresse. Il semble que la vie y est une perpétuelle fête. Dans la journée, aux plaisirs de la plage et du bain succèdent les parties de golf, de polo, de tennis, les matches de " pelota ", les courses de taureaux, les chasses au renard. La soirée réunit mondaines et clubmen autour du tapis vert dans les salles de jeux, des tziganes dans les salons de danse, des artistes en vogue engagés pour tous les " grands succès " des théâtres parisiens.

Le voyageur tranquille qui, touriste bon enfant, arrive à Biarritz pour voir la mer, est quelque peu dérouté par ce luxe et ces élégances. La côte n'en demeure pas moins séduisante. De la Grande Plage qui arrondit, sous les tamaris, ses gracieux contours de sable blanc à la Plage des Basques orientée vers les hautes falaises cantabriques, la promenade est charmante et pleine de variété. La mer brise et l'écume jaillit sur les roches et les écueils. Le promontoire de l'Atalaye semble une fine dentelle. Le Rocher de la Vierge résiste aux assauts des plus furieuses tempêtes ; au sommet de ce belvédère, la " loge de théâtre ", voisine de la statue de la Vierge, domine un panorama grandiose qui s'étend de la Barre de l'Adour à la côte d'Espagne.

Au milieu des récifs, un modeste havre s'abrite derrière des jetées. Sauf à l'heure de la criée, les visiteurs y sont rares. Ils préfèrent céder aux séductions des excursions multiples qui peuvent occuper chaque jour les loisirs de la villégiature.

La Barre de l'Adour.

La promenade à la Barre de l'Adour est parmi les plus charmantes. Après le Phare, la plage d'Anglet et la Chambre d'Amour, la route pénètre sous les bois de pins. Une cloche tinte dans le voisinage. Le monastère des Bernardines est tout proche, asile de prière et de paix où, dans le silence et le recueillement, des religieuses vivent austères et pauvres, jamais assises autrement que sur leurs talons, astreintes au jeûne perpétuel, couchant sur des planches dans de misérables cellules autour d'un petit cimetière dont les tombes uniformes, entourées de coquillages, ne portent aucun nom. Quelques-unes se consacrent au relèvement des filles repenties dont

l'oreille n'est pas toujours sourde à l'écho des fêtes et au bruit de la ville.

Les genêts et les ajoncs en pleine fleur étalent leur or sous la verdure sombre des sapins. Les troncs d'arbres entaillés pleurent des larmes de résine sur les rives silencieuses du petit lac de Chiberta. Un mugissement d'abord lointain et sourd grandit peu à peu, et voici qu'au détour du chemin apparaît l'Adour dont la Barre, vague colossale et échevelée, se dresse entre les deux jetées comme si le fleuve voulait élever un dernier rempart contre l'océan qui va le prendre. Tout le long des quais les usines et les fabriques sont au travail. Bayonne dessine au loin les flèches de sa cathédrale. Une ceinture de montagnes verdoyantes entoure la ville et l'horizon est barré par les cimes neigeuses des Pyrénées que domine, gigantesque, la Dent du Midi d'Ossau.

Saint-Jean-de-Luz.

Dans un site tout différent, à l'extrémité opposée de Biarritz, le lac de la Négresse dort sous les ombrages du Bois de Boulogne, voisin de l'admirable route qui, par Bidart, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, Hendaye et Béhobie, conduit de Biarritz à la frontière d'Espagne. Très accidentée, tantôt au creux des vallées, tantôt à la crête des collines, cette route offre une suite de points de vue charmants ou grandioses sur la mer et les montagnes. Devant les maisons blanches de Bidart les sandaliers travaillent sur leur planchette, près de la chapelle d'Urouca, où les pèlerins viennent en mai boire l'eau de la fontaine miraculeuse. Autour de l'anse de Guéthary les chalets basques, à l'architecture si particulière, se dispersent capricieusement entre les bois de chênes et de pins. Le port occupe une crique naturelle asséchant à mer basse, pourvue d'une cale inclinée sur laquelle on hisse les bateaux à l'aide d'un cabestan. Sous l'ombrage des grands peupliers, en vue de la Rhune et de la Haya, la Nivelle court se jeter dans la baie de Saint-Jean-de-Luz. Une plage charmante et abritée, un port de pêche, un port de refuge en eau profonde attirent vers la coquette station balnéaire des familles de plus en plus nombreuses qui fuient le luxe tapageur de Biarritz et ne sont pas insensibles aux souvenirs des siècles passés.

Car Saint-Jean-de-Luz a joué un rôle important dans notre histoire. L'événement le plus mémorable fut le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, célébré le 9 juin 1660 dans l'église où l'on retrouve les caractéristiques de l'architecture espagnole avec

Saint-Jean-de-Luz : Le port et la ville.

Saint-Jean-de Luz : L'église où fut célébré le mariage de Louis XIV.

Fontarabie : Les arènes.

Biarritz : Le rocher de la Vierge.

les trois galeries superposées qui entourent la nef comme les balcons et les loges d'un théâtre. Le château de Louis XIV ou Maison Lohabiague, dont les tourelles en encorbellement marquent l'angle de la place Louis XIV, et la maison de l'Infante ou Maison Joanoenia, dont les briques rouges encadrées de pierres blanches se mirent dans le port sur le quai de l'Infante, sont avec l'église les témoins de cette date historique.

La cérémonie s'accomplit avec une pompe magnifique dont l'étiquette avait méticuleusement discuté les moindres détails, déterminant " si le roi d'Espagne baiserait la reine mère ou ne ferait que l'embrasser ", à quel moment les grands d'Espagne ôteraient leurs chapeaux, quelles princesses auraient droit à la robe à queue, avec ou sans duc pour la prendre en main. Ce ne furent que processions, entrées, magnificences et parades. Quand M. de Créqui vint porter à l'infante les présents du roi, " il avait soixante personnes de livrées à sa suite avec un grand nombre de gentilshommes et beaucoup d'amis ". Anne d'Autriche et Marie-Thérèse étaient installées en face de la mer, dans un noble hôtel aux larges salles, aux grands appartements antiques, qu'un pont tapissé reliait à l'église. Les deux époux traversèrent ce pont " entre deux haies de suisses et de gardes chamarrés, le roi, tout brodé d'or, le chapeau garni de diamants ; la reine avec un manteau de velours violet semé de fleurs de lis et par-dessus un habit blanc de brocart étoilé de pierreries, la couronne sur la tête "....

La ville actuelle, coupée par la Nivelle, dont la rive gauche est occupée par le quartier maritime de Ciboure, est un centre actif de pêche en même temps qu'une station d'été et d'hiver très suivie.

Le mouvement maritime commercial y est insignifiant. Pourtant autrefois le port de Saint-Jean-de-Luz connut une ère de grande prospérité. Avant la Révolution, une sorte de *hanse* ou de ligue maritime, militaire et commerciale, englobait les marins des ports français de Cap Breton à Hendaye et des ports espagnols de Fontarabie à Bilbao. Les navires de commerce ont abandonné Saint-Jean-de-Luz pour Bayonne. Toutefois, devant les difficultés fréquentes de franchir la Barre de l'Adour, on s'est préoccupé d'assurer un refuge facile en cas de gros temps dans la rade de Saint-Jean-de-Luz. De cette nécessité est né le port de relâche et de refuge de Socoa. La rade, qui mesure 1 500 mètres sur 1 200, peut recevoir à toute heure de marée les navires du plus fort tonnage ; derrière les digues contre lesquelles le flot se jette avec fureur,

déferlant en vagues monstrueuses dont le soleil irise les crêtes, la baie de Saint-Jean-de-Luz demeure tranquille et riante. Les villas s'alignent autour de la plage splendide, à proximité de la montagne, indolentes et coquettes, déjà presque espagnoles. La Péninsule est, en effet, toute voisine. Sur une hauteur, l'église d'Urrugne, où l'on ne manque pas de prendre l'heure à l'horloge qui porte la fameuse devise : " *Vulnerant omnes ultima necat* " (toutes blessent, la dernière tue), domine Béhobie, Hendaye et la Bidassoa.

Hendaye.

Dans un site frais et gracieux, vallons verdoyants et boisés, touffes d'ajoncs fleuris, Béhobie est le dernier hameau français. Villas, fermes et maisonnettes blanches se groupent le long de la frontière, au bord de la Bidassoa que franchit le pont international, jusqu'à Hendaye, vis-à-vis la très espagnole Fontarabie. Bourg très actif et très vivant, où les uniformes des nombreux douaniers coudoient les jerseys bleus et les vareuses des marins, où les convois français et espagnols se rejoignent, dans un perpétuel sifflement, pour échanger leurs voyageurs et leurs marchandises, Hendaye jouit d'une exceptionnelle situation dans la baie de la Bidassoa, ouverte entre la pointe française de Sainte-Anne et le cap espagnol de Higuer (du Figuier). Sa plage de sable fin contemple Fontarabie et les sommets du Jaïzquivel. Son climat doux et vivifiant convient aux organismes affaiblis, et la Ville de Paris y a installé une maison de santé et de convalescence pour enfants. Ce voisinage n'effraie pas les baigneurs, qui restent fidèles à Hendaye, et l'animation est toujours grande le jeudi et le dimanche sur la place de l'Église où les jolies Basquaises dansent le fandango.

Ile des Faisans : Traité des Pyrénées.

L'île des Faisans, toute proche de Béhobie, est entrée dans le domaine de l'histoire le 7 novembre 1659, date mémorable de la signature du traité des Pyrénées. Un plan, contemporain des événements de 1659, donne la configuration de " l'île de Béhobie ou de l'Hôpital, où les ministres de France et d'Espagne sont réunis pour les conférences de la paix générale ". A la pointe de l'île, les ambassadeurs se réunissaient sous une vaste tente dressée au milieu d'une cour commune que fermait un salon-antichambre ; les logements français et espagnols étaient disposés dans deux longs bâtiments parallèles au cours de la Bidassoa. Le cardinal Mazarin et

don Luis de Haro négocièrent, puis signèrent le traité des Pyrénées, clôturant l'ère des luttes entre la France et l'Espagne par le mariage de Louis XIV avec l'infante Marie-Thérèse, dotée de 500 000 écus d'or. L'île de la Conférence est devenue un joli parc ombragé. Un monument commémoratif, érigé aux frais communs des gouvernements français et espagnol, porte l'inscription suivante dans les deux langues : " En mémoire des conférences de 1659 dans lesquelles Louis XIV et Philippe IV, par une heureuse alliance, mirent fin à une longue guerre entre les deux nations, Napoléon III, empereur des Français, et Isabelle, reine des Espagnes, ont rétabli cette île en 1861 ".

D'autres événements historiques ont eu les rives de la Bidassoa pour théâtre. François I^er^, fait prisonnier par Charles-Quint le 24 février 1525 à la bataille de Pavie où " tout était perdu fors l'honneur ", fut solennellement échangé en 1526 contre ses deux enfants. Cette scène poignante se déroula au milieu du fleuve. " Les assistants, dit Mézeray, pleuraient de voir un père malheureux ne racheter sa captivité que moyennant celle de ses enfants et la France échanger ses douleurs au lieu de les guérir ". Au bout de trois ans, toujours sur la Bidassoa, les fils de François I^er^ furent rachetés contre de l'or et de précieux reliquaires. Un siècle après, en 1615, à égale distance des deux rives, dans une pompe royale que le protocole avait organisée de façon identique pour les représentants des deux royaumes, la France recevait la fiancée de Louis XIII, Anne d'Autriche, et remettait aux Espagnols Élisabeth de France, fiancée de Philippe III.

Fontarabie.

En face d'Hendaye, jadis son adversaire et aujourd'hui son amie, Fontarabie, la perle de la Bidassoa, dresse au-dessus de ses vieux murs la silhouette archaïque du château, de l'église, des toits " en avancée ". On s'y rend en barque, au travers de la baie, pour aborder au quartier de la marine animé par les pêcheurs et les promeneurs. Sur la porte de la ville un écusson armorié rappelle que la cité guerrière a été reconnue " très noble, très loyale, très vaillante et toujours fidèle " par les rois de Castille. Elle était aussi très religieuse et les anges de pierre qui, à l'entrée de la calle Mayor, vénèrent la statue de N.-D. de Guadalupe, sont un témoignage de dévotion à la patronne de Fontarabie. La Vierge dont le sanctuaire s'élève sur la crête du Jaïzquivel fut la sauvegarde de la ville que

sa situation à l'extrême frontière a souvent exposée aux coups de main, aux attaques, aux sièges des Français au cours des guerres franco-espagnoles. François Ier l'avait prise en 1521, mais l'époque fameuse dans les fastes militaires de Fontarabie est l'année 1638.

Richelieu, qui avait déclaré en mai 1635 la guerre à l'Espagne, résolut d'attaquer la côte basque, de prendre Fontarabie et de pousser ses opérations jusqu'à Pasajes et Saint-Sébastien. Henri II, prince de Condé, et Henry d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux en même temps qu'amiral, se concertèrent pour assiéger la ville. L'armée de Condé commença le 1er juillet 1638 le bombardement de la vieille cité défendue par une centaine d'hommes retranchés dans le château de Charles-Quint. Le 8 août la flotte de Sourdis attaquait le château du Figuier et une flotte espagnole était décimée au large de Guétaria, près de Saint-Sébastien. Fontarabie tenait et résistait à vingt assauts en soixante-quatre jours. Les femmes, les vieillards, les enfants occupaient les remparts, versaient de l'huile bouillante sur les assiégeants, leur jetaient des pierres, ramassaient les escopettes des morts pour faire le coup de feu. Les munitions manquant, l'alcade, don Diego de Butron, bientôt imité par les assiégés, fit fondre son argenterie pour en faire des balles.

Lors de l'approche des Français, les Ondarrabiarres, par crainte des profanations, avaient enlevé de la chapelle N.-D. de Guadalupe la statue de la Vierge, leur patronne, pour la déposer dans l'église paroissiale. La ville était à bout de résistance et ses habitants firent le vœu solennel de se rendre chaque année en pèlerinage au sanctuaire de la Vierge s'ils remportaient la victoire. Ce vœu fut enfin exaucé le jour même de la fête de la Nativité. Le matin du 8 septembre, l'armée royale de Cantabrie, sous les ordres de l'amiral de Castille, don Juan Enriquez de Cabrera, et du marquis de Los Velez, vint au secours de la ville. La lutte fut acharnée et de part et d'autre on fit des prodiges de valeur. Mais le soir l'armée française dut repasser la Bidassoa, laissant plus de 2000 morts sur la rive espagnole et dans le fleuve. Fontarabie a toujours respecté son vœu. Chaque année, depuis 1639, une procession se rend le 8 septembre à la chapelle N.-D. de Guadalupe.

Cette fête n'a guère varié depuis son origine. Elle a pour objet de simuler la troupe des assiégés qui se rendent, travestis et armés, au sanctuaire vénéré. Le 7 septembre, dès midi, les cloches sonnent à toute volée, le tambour bat, le canon tonne, les fusées et les

FONTARABIE : LA PROCESSION DU VENDREDI-SAINT.

FONTARABIE : LA CALLE MAYOR.

pétards éclatent ; les délégués de la municipalité assistent à un salut solennel dans l'église et dans la chapelle. Le 8, à l'aube, les sonneries et les décharges de mousqueterie reprennent, tandis que les fanfares parcourent la ville. Les compagnies des divers quartiers se massent sur la place d'Armes où les chefs, richement costumés, les passent en revue. A huit heures, le cortège s'ébranle au son de la marche royale. Le clergé et le conseil municipal accompagnent les troupes à travers la ville et le long des remparts, puis on gagne la montagne par un chemin bordé de jardins et de bois. Arrivé au sanctuaire, le cortège entend la messe à l'issue de laquelle les déjeuners champêtres, organisés sur l'herbe, réunissent les soldats et les pèlerins aux artilleurs du fort voisin et aux touristes. Rien de plus pittoresque que ces groupes joyeux où les costumes infiniment variés mettent un coloris intense. Le panorama est un autre régal pour les yeux : d'un côté l'océan et la corniche espagnole dont les dentelures et les escarpements rocheux s'étendent jusqu'à Saint-Sébastien ; de l'autre la côte de France, des Landes au Boucau et à Biarritz, les falaises de Bidart et de Guéthary, Hendaye et son admirable plage, Irun au fond de la baie, les collines vertes, les montagnes grises des Trois Couronnes et de la Rhune, au loin les hautes cimes des Pyrénées cantabriques.... La fête se continue à Fontarabie par la *corrida*, course de *novillos*, jeunes taureaux de moins de deux ans, assez inoffensifs, " que la jeunesse du pays aime fort à taquiner ". Le soir, sous la Alameda illuminée, la danse va son train endiablé.

Les fêtes de septembre attirent chaque année nombre de touristes à Fontarabie. Mais c'est surtout le Vendredi-Saint que la ville regorge de visiteurs curieux d'assister à la fameuse procession. Dès le matin la foule envahit la calle Mayor si caractéristique, où les vieilles maisons étalent les motifs gracieux de leurs balcons en fer forgé, les miradors, les larges auvents de leurs toitures. Le long de cette pittoresque enfilade, on retrouve la demeure de l'alcade de Butron, l'un des héros du siège de 1638, des maisons Renaissance, l'hôtel de ville, *casa Consistorial*. Les rues voisines de l'Évêché et de Pampinot, cette dernière bordée d'antiques maisons de bois, sont également animées. Le cortège se prépare dans l'église Santa Maria, où l'on ne reconnaît qu'à grand'peine l'édifice ogival du XI^e^ siècle aux lignes pures et harmonieuses, dénaturé par la Renaissance, déshonoré au XVIII^e^ siècle par un abominable badigeon jaune. Les curieux se pressent aussi sur la place d'Armes, à l'angle de laquelle le château de Charles-Quint (Palais Royal) surgit, forte-

resse massive dont les baies irrégulières ouvertes sur la façade sont impuissantes à alléger la lourde architecture. A midi les tables d'hôte sont prises d'assaut. Sans vouloir critiquer le moins du monde l'observance aussi respectable que rigoureuse du maigre dans la catholique Espagne, le menu du Vendredi-Saint, composé d'une soupe à l'huile, d'œufs durs à l'huile, de sardines fades, de morue salée, de tomates acides, nous a paru plutôt frugal. L'assiette à dessert est un poème : un pauvre diable brosse son chapeau cinglé par la pluie ; à la poche de sa houppelande s'agrippe un gamin encapuchonné qui pleure et donne la main à une maritorne échevelée, sa mère, à la poitrine ballottante, à la jupe retroussée par le vent, aux chaussures éculées ; en légende : " Manon, voici le soleil ; c'est le printemps, c'est l'éveil ! " Ce maigre *frustulum* vite expédié est suivi d'une agréable promenade sur le port où les barques innombrables, noires de passagers, déversent sans cesse sur la jetée le flot des arrivants.

Bientôt la population se hâte vers l'église pour prendre rang dans le cortège. Il sort à quatre heures et les statues drapées, portées sur des brancards, émergent au-dessus de la foule massée de chaque côté de la rue. Comme dans toute l'Espagne, la cérémonie est célébrée en grand apparat, dans un déploiement de draperies et de costumes qui, faut-il l'avouer, nous ont paru détonner quelque peu avec le caractère essentiellement religieux de la solennité et les scènes douloureuses qu'elle évoque. Escortes de soldats, hérauts d'armes casqués et armés de hallebardes, pénitents blancs, noirs, bruns et violets, serrés dans leur longue robe, se pressent, non sans désordre, autour des estrades portées à dos d'hommes, sur lesquelles les principaux personnages de la Passion, de grandeur naturelle et habillés de riches vêtements, défilent dans l'ordre suivant : le Christ vêtu d'une robe de velours violet rehaussée d'or, coupée d'une cordelière à glands d'or, communiant des mains d'un ange ; — le Christ nu attaché à la colonne de la flagellation ; — sainte Véronique en brocart or et velours vert, présentant le voile de la Sainte Face ; le Christ en velours violet, portant sa croix ; — la Sainte Vierge en velours bleu, le cœur transpercé d'un glaive ; — sainte Madeleine en velours violet ; — Saint Jean drapé de soie rouge ; — la Sainte Vierge en velours noir, après la mort du Christ ; — enfin la châsse dorée dans laquelle le Christ est couché sur un lit de brocart rouge. Malgré la gravité solennelle des figurants, malgré le pieux recueillement de la longue théorie des femmes voilées de

mantilles qui suivent la procession en files interminables, la cérémonie nous semble plus théâtrale que religieuse, plus originale qu'émouvante. Elle a du moins le mérite de la sincérité et du respect de traditions séculaires.

Les Français sont trop déshabitués de ces manifestations extérieures et officielles du culte catholique pour ne pas accourir nombreux, et tous respectueux, sur le passage du cortège. Dès que la procession a pris fin, la foule se disperse dans une invraisemblable cohue. Les trams sont pris d'assaut, les moteurs ronflent, les trompes et les sirènes retentissent, les canots sont pleins à couler bas. Des bandes de gamins assaillent les touristes : " Vive la France !... Un sou, monsieur !... " Lorsque ce brouhaha s'est calmé, nous reprenons notre barque. La mer est pleine et la baie semble un lac tranquille, mollement caressé par la brise du soir. Heure délicieuse où les couleurs se fondent, où les côtes et les montagnes s'estompent d'un voile vaporeux de brume. Nous glissons doucement au bruit cadencé des rames. Les lumières du port s'allument l'une après l'autre et nous touchons à Hendaye, tandis que, là-bas, la " très noble, très loyale, très vaillante et toujours fidèle " Fontarabie se repose et s'endort à l'ombre du Jaïzquivel, sous la garde de la Vierge de Guadalupe....

Biarritz-Bilbao par la Corniche Cantabrique.

CHAPITRE III

LA CÔTE D'ARGENT *(suite)*

Excursion Biarritz-Bilbao par le car automobile : Irun, Pasajes, San Sebastian, Zaraus, la Corniche Cantabrique, Guétaria, Deva, Ondarroa, Guernica, Urgoïti, Bilbao, monastère de Loyola, Tolosa.

Excursion Biarritz-Bilbao.

La Compagnie du Midi a organisé au départ de Biarritz une double excursion automobile sur Bilbao et Pampelune, facilitant aux touristes le parcours rapide et sans fatigue du pays basque français et espagnol. Des auto-cars vastes et confortables bouclent plusieurs fois par semaine, en quarante-huit heures, les 360 kilomètres du circuit Biarritz-Bilbao et les 280 kilomètres du circuit Biarritz-Pampelune. D'un caractère très différent, l'un et l'autre de ces circuits présente l'intérêt le plus captivant, le premier longeant une grande partie de l'admirable Corniche Cantabrique, le second pénétrant à l'intérieur, au milieu des sierras, des vallées et des cols. Nous quittons Biarritz pour Bilbao, par une claire matinée de printemps.

Le lac de Biarritz, Bidart, Guéthary, Saint-Jean-de-Luz, Urrugne, Béhobie, Hendaye, sont vivement traversés dans une succession de côtes raides et de descentes rapides. Nous stoppons sur le pont frontière de la Bidassoa pour l'accomplissement des formalités de la douane. Le Jeudi-Saint est jour férié en Espagne. Tandis que le pavillon national flotte, en berne, au balcon du corps de garde, douaniers, gendarmes et carabiniers, tous en grand uniforme, très chamarrés, s'agitent autour du car, discutant avec le chauffeur, examinant les papiers, réclamant le paiement des droits. Le fisc espagnol rendrait des points au nôtre. Qu'il s'exerce au profit de l'État, d'une province ou d'une commune, il est particulièrement dur pour les automobilistes qui doivent constamment mettre la main à la poche. Les agents, postés au bon endroit, surgissent inopinément sur la route, arrêtent la voiture et brandissent un papier. " Paga ! Paga ! " Il faut payer pour entrer en Espagne, payer pour entrer en Guipuzcoa, payer pour entrer en

Biscaye, payer pour entrer à Bilbao, payer pour traverser, parfois pendant quelques centaines de mètres, le territoire de telle ou telle commune.

Cette réserve faite sur la fiscalité exagérée, il convient de réhabiliter les routes d'Espagne. On nous les avait dépeintes comme de véritables fondrières, succession d'ornières, de cassis et de cahots où, suivant la sécheresse ou l'humidité, un matelas de poussière ou une épaisse couche de boue rendent toujours la circulation malaisée. Elles valent mieux que leur réputation. Sans parler de la route de Béhobie à Saint-Sébastien entretenue avec un soin tout particulier, sans doute parce que le roi Alphonse XIII la parcourt constamment en auto, véritable piste dont tous les virages sont savamment relevés et les angles mollement arrondis, et qui pourrait soutenir la comparaison avec celle de Trouville à Honfleur, la vérité est que, jusqu'à Bilbao et au retour, sur la Corniche ou à l'intérieur, en plaine ou en montagne, suivant tour à tour des voies larges ou étroites, nous avons trouvé partout des chemins en parfait état, le long desquels l'administration prend soin de noter sur des poteaux indicateurs les tournants brusques, " *curva violenta* ", les passages à niveau, les moindres accidents de terrain.

Irun. Pasajes.

En avant de la petite île des Faisans, le vieil Irun se dresse au premier plan. Entre l'église Renaissance Notre-Dame-del-Juncal et la casa Consistorial pavoisée, dont le blason armorié atteste la fidélité de la ville " très noble et très loyale ", le " car " escalade en première vitesse la rampe raide (16 pour 100) de la calle Mayor étroite et sombre, bordée de hautes maisons. Des linges multicolores garnissent les galeries de bois et les loggias, flottent sous les larges auvents des toitures. Des bandes d'enfants envahissent la chaussée, échangent avec les touristes des " adios ! " sympathiques. Autour de la vieille cité un quartier neuf a été construit ; casino, arènes monumentales, frontons de pelote voisinent avec les chalets basques et les villas élégantes au milieu de jardins fleuris.

La route court à travers les molles ondulations de la plaine verte, tachée de blanc par les " casérios ", jusqu'à Pasajes, dont le port intérieur semble entièrement fermé par deux hautes montagnes, et a été justement comparé à un lac alpestre. Le goulet que la mer a creusé entre les monts Jaïzquivel et Ulia est tellement étroit qu'un seul navire y peut passer à la fois. Encore est-il imprudent de s'y

aventurer sans pilote ; des rochers escarpés surgissent à l'entrée, et la légende assure qu'un bâtiment qui cherchait refuge, fuyant la tempête, fut soulevé à 20 mètres par une lame, et jeté sur un rocher auquel il resta littéralement cloué, la quille transpercée par les pointes aiguës. Le canal franchi, la rade est vaste et sûre, la meilleure des côtes de Guipuzcoa et de Biscaye. Un commerce actif d'importation de vins français anime le port, et les grandes maisons de négociants bordelais sont en relations constantes avec Pasajes. Les douanes, les entrepôts, les docks qui s'alignent le long des quais en compagnie d'usines et de fabriques, nuisent même quelque peu au pittoresque du Vieux Pasajes dont les maisons coloriées s'entassent de l'autre côté de la rade, à droite et à gauche du goulet, en deux quartiers bien distincts : San Pedro, Pasajes d'Espagne, au pied de l'Ulia ; San Juan, Pasajes de France, au pied du Jaïzquivel, où Victor Hugo résida en 1843. Les vieilles demeures, dont quelques-unes portent fièrement l'écusson armorié, se mirent dans l'eau calme, animée pourtant par le va-et-vient des barques. L'ensemble est gracieux, original au plus haut point, tableau presque unique auquel le grand soleil donne un relief surprenant et un coloris intense.

Pasajes est devenu un faubourg de San Sebastian, tant se sont multipliés les chalets élégants, les villas luxueuses, les parcs et les jardins que la douceur du climat revêt dès le printemps d'une éclatante parure de fleurs.

L'horaire du circuit ne prévoit d'arrêt à San Sebastian qu'au retour et nous traversons rapidement la ville, entrevoyant à peine la magnifique Concha et la villa royale sous laquelle nous passons en tunnel. Après le populeux quartier des usines, la campagne reprend, assez monotone et faiblement ondulée jusqu'à la route d'Hernani qui évoque le souvenir de Victor Hugo. Une vallée verdoyante s'ouvre au milieu d'un cirque montagneux. Usurbil, place forte au Moyen Age, adossée au mont Mendizorrotz sur lequel on aperçoit l'ermitage de San Esteban, groupe d'antiques maisons dont plusieurs furent de " très nobles demeures " autour de l'église, de la " casa Consistorial " des XV^{e} et XVI^{e} siècles et du moderne fronton de pelote. Des ruines de tours, de murailles, de constructions militaires, attestent une position stratégique dont l'importance n'échappa pas aux Carlistes lors de la dernière guerre civile. L'Oria serpente dans la vallée, répandant la fraîcheur et la fertilité sur les rives où s'étalent les prairies émaillées de fleurs, gras pâturages coupés de boqueteaux à la végétation naissante. Les

façades blanches, les toits rouges des fermes se reflètent dans le fleuve. De longues barques chargées d'herbe odorante glissent silencieusement au fil de l'eau. Le bourg et le port d'Orio dessinent une courbe gracieuse au fond d'un estuaire bien abrité. Les petits vapeurs et les chaloupes se balancent contre les quais ; les filets sèchent au soleil, étendus sur l'estacade qu'animent quelques groupes de marins, désœuvrés en ce jour de fête. Au flanc de la montagne qui ferme la baie, les lacets sinueux se succèdent, offrant sur Orio, la vallée, le fleuve, une série de points de vue. Le panorama grandit, l'horizon s'élargit vers Saint-Sébastien à chaque détour jusqu'au moment où, arrivés au col, la mer reparaît devant nous. La côte rocheuse se dessine de plus en plus nette, tandis que nous descendons sur Zaraus. D'importantes mines de fer sont exploitées dans la région. Le minerai est transporté dans des bennes qui glissent le long des câbles fixés à de hauts pylônes jusqu'à un warf construit dans une île et vont se vider directement dans les cargo-boats.

Zaraus. La Corniche Cantabrique.

La station balnéaire de Zaraus est très recherchée, l'aristocratie espagnole s'y réunit l'été. Mais à Pâques, la jolie plage est à peu près déserte. Trois ou quatre familles, toutes françaises d'ailleurs, sont installées au Grand Hôtel où nous déjeunons. L'horaire impitoyable ne nous permet, après le repas, qu'une courte promenade dans la vieille ville qui a gardé son cachet de rues sombres et maussades, de tours moyenâgeuses, d'anciens palais fiers et délabrés. A l'extrémité ouest de la plage, le palais du marquis de Narros élève son architecture un peu disparate au-dessus des ombrages d'un beau parc. Zaraus est, à la fin de l'automne, le rendez-vous des chasseurs de canards sauvages. Le gibier se rassemble en bandes qui se posent sur la mer, balancées toute la journée au gré des flots. Quand la nuit approche, l'envolée est générale vers la montagne. Les chasseurs, postés à l'affût sur la côte, abattent les volatiles " à la passée ". Ceux qui échappent à ces premiers coups de feu sont accueillis sur les hauteurs par de nouvelles salves et décimés impitoyablement.

La Corniche Cantabrique commence dès la sortie de Zaraus. Moins grandiose peut-être, moins luxueuse à coup sûr que notre Côte d'Azur, elle est pourtant d'un caractère admirable et séduit tour à tour par la sauvagerie de ses solitudes et l'animation de ses " marines ". La route, généralement creusée dans le roc, serpente

ONDARROA.

ONDARROA.

Environs de Bilbao : Une poterie.

Azcoïlia.

le long de la mer, tantôt au ras du flot dont les embruns nous rafraîchissent au passage, tantôt s'élevant vers les crêtes et dominant la côte. Aux bois de pins, de chênes verts, de châtaigniers, d'eucalyptus, aux champs de maquis et de bruyères, aux cultures maraîchères, qui parfois ne s'arrêtent que sur le sable de la plage, succèdent les roches tourmentées, escarpées, aiguës, masses granitiques rouges ou grises, calcaires blancs, couches d'ardoises bleutées dont les stratifications se superposent, coupées de lignes d'une régularité parfaite. Par moments, au niveau même de l'eau, il semble qu'on va heurter les barques de pêche ancrées à une encâblure de la rive ; puis à un détour, à un sommet, le panorama s'élargit tout à coup, apparaît immense, embrassant la côte de Saint-Sébastien à Bilbao. La végétation naissante, les verdures tendres du printemps donnent un charme infini à cette promenade délicieuse. C'est un enchantement, au sortir des tunnels, des tranchées, des gorges, de retrouver les vieux bourgs, les ports de pêcheurs qui jalonnent le rivage. C'est Guetaria dont l'église gothique s'élève sur une étroite langue de terre, reliée par une digue à la petite île San Antonio. C'est la jolie Zumaya, coquette et charmante sur une mince presqu'île. C'est Deva, dont les arsenaux et les chantiers maritimes furent jadis très prospères et qui a conservé, en témoignage de sa richesse passée, une pure église gothique du XIV^e^ siècle et un cloître ogival " digne d'une cathédrale de premier ordre ". C'est Motrico, barrant de ses môles et de ses jetées une anse étroite et profonde, limite de la province de Guipuzcoa.

Ondarroa.

Nous pénétrons en Biscaye, arrêtés de suite par l'inévitable représentant du fisc auquel il faut payer 5 pesetas. Cette formalité nous permet un coup d'œil d'ensemble sur Ondarroa, qui est le bourg le plus extraordinaire de la côte. Au-dessus du port où se balancent des centaines de barques de pêche, surgit une église sombre, carrée, massive, appuyée sur d'immenses arcades et surmontée d'une galerie. De hautes maisons blanches, bleues, jaunes, l'enserrent, escaladant la colline pour ne s'arrêter qu'au cimetière dont le calvaire monumental les domine. Séjour recherché des artistes, la petite ville, presque entourée d'eau à mer haute, prend un cachet d'un romantisme achevé. Nous la traversons par une rue étroite où le " car " a juste sa place. Les galeries et les

auvents masquent à peu près complètement le ciel. Les balcons sont garnis à profusion de linge, de filets, de voiles, de cordages, de poissons qui sèchent et claquent au vent. Une nuée de bambins s'abat autour de l'auto arrêtée sur la place ; ils sont là une centaine de garçons et de fillettes dont l'aîné n'a pas dix ans, envahissant les marchepieds, les essieux, le capot, se ruant sur les sous que nous leur jetons, criant à notre commandement : " Vive l'Espagne ! " et " Vive la France ! " dans un élan d'entente très cordiale dont nous avons peine à desserrer l'étreinte lorsqu'il faut démarrer et reprendre la route.

Les roches lisses, les murailles à pic, les croupes molles des prairies, les champs de genêts en fleurs, les semis de pins se succèdent jusqu'à Lequeitio. Le bourg, de loin, semble désert, les écussons armoriés de quelques nobles demeures sont voilés de noir. Dans les rues qui avoisinent l'église gothique soutenue par d'élégants arcs-boutants, la procession du Jeudi-Saint se déroule silencieuse et grave. Officiers et soldats suivent le cortège un cierge à la main, jetant une note claire au milieu des sombres mantilles.

Guernica. Urgoïti. Bilbao.

Bientôt nous quittons la Corniche pour entrer dans la sierra sauvage où la végétation est rare, l'herbe maigre, les arbres rabougris. Les toits rouges d'Ea émergent du fond d'un vallon. Un piton abrupt est couronné par le carré d'un fort. La descente se poursuit à travers la plaine vaste et fertile de Guernica que le rio Mondoca sillonne de son ruban argenté. La ville, " cité sainte du pays basque espagnol ", était le siège de la junte de Biscaye ; elle a conservé ses églises, son parlement, ses tribunaux, son chêne historique sous lequel, de temps immémorial, on prêtait le serment d'observation des " fueros ". Le chant de l'arbre de Guernica par Ipanaguirre est demeuré l'hymne national des Basques.

Une très verdoyante vallée s'ouvre jusqu'à Urgoïti. Le cirque de montagnes s'élargit ; les hauts sommets barrent au loin l'horizon, et le soleil couchant dore les crêtes rocheuses. Les agglomérations sont de plus en plus rapprochées. Les manufactures, les usines se multiplient. Les wagonnets de minerai glissent le long des câbles d'acier. Nous entrons à Bilbao juste à temps pour voir défiler au son des musiques militaires la procession encadrée de carabiniers, l'arme au bras. Les gendarmes avec leurs bottes, leur culotte blanche, leur habit bleu à parements rouges, leurs buffleteries, sembleraient

des grenadiers du premier Empire s'ils remplaçaient leur bicorne en bataille par le bonnet à poil.

Capitale de la Biscaye, comptant plus de 100 000 habitants, centre d'une exploitation minière considérable, Bilbao passe pour le Manchester de l'Espagne grâce au rio Nervion, dont le cours large et profond, soumis à l'influence directe de la marée, permet aux grands navires de remonter les 12 kilomètres qui séparent le port de l'embouchure du fleuve. La vieille ville s'entasse sur la rive droite, resserrée entre les quais et la montagne. Le centre des affaires et des plaisirs est l'Arenal autour duquel s'alignent le théâtre, les cafés, les hôtels, les églises, l'hôtel de ville dont la salle des fêtes mauresque est réputée, et que prolonge l'aristocratique promenade du Campo de Volantin. Une ville neuve bien aérée, percée de rues droites, de boulevards ombragés où circulent les trams électriques, où les somptueux magasins étalent les dernières modes, occupe la rive gauche du Nervion. Le Palais de la Députation provinciale, de style baroque, y voisine avec la statue du fondateur de Bilbao. Les églises regorgent de fidèles ; les reposoirs du Jeudi-Saint sont ornés avec un luxe inouï. Nous remarquons surtout celui de saint François d'Assise : sur un fond de draperies de velours rouge rehaussé d'or, un immense parterre de lilas blanc descend de la voûte aux dalles du sanctuaire, encadré, parsemé de girandoles électriques et de milliers de bougies dont la lumière ruisselle à profusion. Tandis que le clergé, au chœur, psalmodie l'office, femmes et hommes agenouillés à terre, ces derniers sur un journal soigneusement déployé, prient à haute voix. Les quêteuses encombrent les portes ; pour le denier du culte, pour l'entretien du sanctuaire, pour le luminaire, pour les sourds-muets, pour les missions du Maroc, pour l'asile des vieillards, pour les petites sœurs des pauvres, disent les pancartes placées devant chaque plateau. Les aumônes sont généreusement offertes ; nous assistons au compte de la recette : les billets de banque ne sont pas rares, et les pièces de 5 pesetas s'alignent en piles impressionnantes. Au dehors, la foule s'est dispersée, l'Arenal est solitaire et, le long du quai que nous suivons pour regagner l'hôtel, seuls quelques marins se livrent à la pêche du frai d'anguille au moyen d'un engin bizarre, sorte de tamis rond et hémisphérique qu'ils promènent dans le flot montant, sous le feu de lampes à acétylène accrochées à fleur d'eau.

Le matin, la ville semble appartenir aux laitiers et aux porteuses

de pain qui passent en groupes, la tête couverte de mannes débordantes ou conduisant des ânes chargés de bidons et de corbeilles, sous l'œil paterne des agents de police encore somnolents, mais très dignes dans leur longue redingote noire. Le départ de l'auto est salué par quelques " adios ! " discrets. Après le marché couvert, où chaque boutique porte le prénom de la vendeuse : " Rita, Juana, la Francesa ", nous traversons le quartier ouvrier pour reprendre la campagne. La route est encombrée de chariots à roues pleines, de troupeaux d'ânes dont les cacolets portent des amphores reluisantes, des pains dorés, des paniers remplis d'agneaux bêlants. Les travailleurs des champs sont à l'ouvrage, les charrues attelées de deux ou quatre bœufs creusent leur sillon ; des femmes, alignées par groupes de quatre, retournent la terre en mesure, à l'aide de fourches à deux manches et à quatre dents plates. Une poterie rustique occupe le bord du chemin et les vases d'argile s'étalent en files blanches jusqu'à la chaussée.

A Amorévieta, nous bifurquons vers Duranjo qui, dans un bassin entouré de montagnes dentelées, rassemble sur les bords d'un rio les quatre portes de l'ancienne enceinte, une des plus vénérables églises de la province, dont le préau couvert est un chef-d'œuvre de charpente, une fontaine monumentale, un moderne jeu de paume contre lequel les *pelotaris* jouent avec des raquettes. Au sortir de Duranjo la route est terriblement accidentée. Mais le panorama y gagne en étendue et le coup d'œil sur la vallée est de plus en plus grandiose. Le versant opposé descend à Eïbar. Des caravanes de laitières à âne montent vers le col. L'apparition du " car ", qui a pris pour la première fois un nouvel itinéraire, sème l'effroi parmi les villageoises. Elles bondissent à terre, rangent précipitamment les montures dans le fossé et leur masquent la tête avec leur tablier. Ces scènes tragi-comiques se répètent jusqu'à Ermua, dont l'église et les maisons écussonnées se cachent au plus profond d'un vallon. Un préposé très digne, coiffé du béret rouge, nous réclame encore 5 pesetas pour rentrer en Guipuzcoa à Eïbar, au milieu d'une foule grouillante d'ouvriers assemblés aux portes des usines d'armes à feu.

Nous contournons, dans une belle gorge verte, le rio Deva coupé de nombreux barrages industriels, traversant Elgoïbar, bourg très espagnol et très vivant ; puis, nous franchissons un col abrupt, laissant derrière nous la vallée superbe, boisée, parsemée de fermes et de chalets. La descente est vertigineuse sur Azcoïlia

et le dôme du monastère de Loyola ne tarde pas à paraître dans la plaine.

Monastère de Loyola.

Don Inigo Lopez de Recalde, alors jeune capitaine de vingt-neuf ans, grièvement blessé en 1521, en défendant Pampelune, fut transporté au manoir de Loyola, sa maison natale. La lecture de la *Vie des Saints* et des ouvrages sacrés occupa les loisirs forcés de sa longue convalescence et amena sa conversion. Renonçant à la carrière militaire, Ignace vint suspendre ses armes devant l'Image Sainte, au couvent de Montserrat et se consacra au service du Christ. En 1540, il fondait la Compagnie de Jésus. A la fin du XVII[e] siècle, la reine Marie-Anne d'Autriche, veuve de Philippe IV, racheta le domaine des Loyola et le remit aux Jésuites. Le célèbre architecte Fontana, appelé de Rome, posa, le 28 mars 1689, la première pierre du monastère qui est considéré, en Espagne, comme la " merveille de Guipuzcoa ".

L'aspect du sanctuaire est grandiose et riche. Sur un triple escalier à balustres de pierre ornés de lions, s'ouvre un portique de marbre encadré de colonnes et de pilastres. Du frontispice se détachent les armes d'Espagne. Un vestibule semi-circulaire peuplé de statues de saints précède l'église, vaste rotonde dont la coupole repose sur huit grands piliers. La décoration extérieure et intérieure est très fleurie, à la mode espagnole. Les marbres, les mosaïques, les armoiries, les couronnes, les ors revêtent les parois, le sol et les autels. Plus impressionnante est la " santa casa ". Une admirable statue de Loyola en bronze, avec figure d'onyx, en garde l'entrée. Saint Ignace porte le heaume à visière relevée, la cuirasse et la cotte de mailles ; sa main droite tient une épée par la lame, et sa gauche une lance. L'expression illuminée du visage est d'un grand caractère. Mais pourquoi une carapace de homard, d'ailleurs joliment ciselée, sert-elle de robinet à la fontaine qui coule aux pieds du saint et à laquelle les pèlerins viennent boire ? Du vieux manoir des Loyola, " *Casa solar* ", où saint Ignace naquit en 1491, il reste, contre une tourelle ouverte, un rez-de-chaussée en pierre percé de meurtrières et deux étages en briques éclairés par d'étroites fenêtres. La porte ogivale est surmontée de l'écu armorié " au chaudron pendu à une crémaillère, accosté de deux loups ". Quel contraste entre la simplicité, la sévérité même de ces vénérables murs nus et les dorures clinquantes qui, à l'intérieur, fatiguent l'œil, depuis la

première marche de l'escalier de chêne sculpté jusque dans le moindre coin des chapelles, des oratoires et des sacristies ! Au milieu des sculptures, des boiseries, des bas-reliefs, des vitraux, des retables, des reliquaires, des marbres, des onyx, des autels en or, en argent ou en acier, des statues et des médaillons, comment retrouver le calme et la solitude de ces petites chambres dans lesquelles le blessé de Pampelune cherchait sa vocation, en lisant les livres saints ? Comment reconnaître le fondateur de l'Ordre, dans cette image de cire, vêtue d'un pourpoint de satin bleu, étendue sur un canapé doré, les armes au côté, un livre à la main, la jambe blessée découverte et bandée ? Parmi ces richesses entassées, notre souvenir se reporte à l'humble chaumière de Dax où vécut saint Vincent de Paul et dont la pauvreté fut religieusement respectée. Le rapprochement est tout à l'avantage du goût français.

La fête de Loyola est célébrée le 31 juillet en grande solennité. Mais pendant la semaine sainte, nombre de fidèles viennent faire leurs dévotions au sanctuaire. Nous rencontrons des familles de pèlerins sur le chemin d'Azpéitia. Les fabricants d'espadrilles travaillent sur le pas de leur porte dans les rues de la ville autour de la chapelle Notre-Dame de la Soledad ; de l'église gothique Saint-Sébastien précédée d'un frontispice de jaspe, d'ordre toscan, et où l'on voit la " *pila* " dans laquelle saint Ignace reçut l'eau du baptême ; du vaste hôpital dont le mur porte : " Défense de jouer à la pelote " ; des arènes et du jeu de paume. La vallée qu'arrose l'Urola est fertile et riante. Prairies, champs de blé, pâturages occupent la plaine et les pentes boisées d'où émerge, sur un mamelon pointu, la silhouette du village de Regil. Tout là-haut, à l'extrémité de la route, on aperçoit la saignée du col qu'enjambe un pont. Sous la chaude caresse du soleil et le balancement des virages répétés, bien des yeux se ferment et le car prend un air de sleeping.

San Sebastian. Tolosa.

Le col de Regil franchi, nous arrivons rapidement à Tolosa dont les papeteries importantes ont fait une ville riche et animée. Les fabriques, les cités ouvrières, les villas confortables cachées dans la verdure des jardins, les promenades ombragées, une église somptueuse, un fronton monumental occupent un agréable site, voisin du confluent de l'Aria, du rio Arasus et du rio Bérastégui. Les joueurs de pelote y doivent être aussi intrépides que réfractaires aux règle-

ments municipaux, car les affiches qui défendent de jouer contre les murs des édifices publics préviennent charitablement qu'en cas d'infraction l'amende sera de 2 pesetas. Dans les rues avoisinant l'église, de jeunes enfants blonds et roses, costumés en anges, font la quête pour la procession du Vendredi-Saint.

Après Tolosa la route longe tour à tour la rivière ou la base des collines rocheuses, traverse des bourgades où ronronnent les métiers des manufactures, des carrières de pierre, des bois de sapins, et nous entrons à Saint-Sébastien où l'horaire nous accorde une heure de liberté. Nous l'employons en une très rapide visite de l'église du Bon-Pasteur ; de la promenade de l'Arbre de Guernica, le long du rio Urumea ; de l'aristocratique avenue de la Liberté où des palmes blanches, souvenir du dimanche des Rameaux, ornent les balcons ; du magnifique boulevard Alameda, du vieux port, de la Concha.

La baie de Saint-Sébastien décrit une courbe gracieuse entre le mont Argull et le mont Igueldo. Du grand casino à la villa royale, l'admirable Paseo de la Concha étale ses pelouses et ses ombrages. La mer est haute et la brise forte, au point que les lames déferlent en gerbes d'écume jusque sur la promenade. Dans la foule qui se presse, nombreux sont les groupes de soldats aux uniformes clairs et coquets. Les pêcheurs à la ligne, penchés sur les balustrades du quai, se font stoïquement arroser par les vagues, à la grande joie des curieux qui les observent. Ce tableau de gaîté exubérante, d'insouciante bonne humeur, donne la note exacte du caractère espagnol.

Un spectacle d'un tout autre genre nous attend à Irun, où les agents de police nous arrêtent sur la place de l'Hôtel-de-Ville devant la procession du Vendredi-Saint. Comme celle de Fontarabie, elle comprend un long défilé de bannières, de drapeaux, de croix, de statues drapées de velours noir ; des pénitents en cagoules blanches précèdent les hallebardiers qui encadrent la châsse de cristal dans laquelle le Christ est étendu ; les douze apôtres l'accompagnent, graves et recueillis ; puis vient le clergé entouré d'officiers et de notables ; une musique militaire joue des marches funèbres ; l'interminable théorie des enfants, des hommes, cierges en mains, des femmes voilées de mantilles continue le cortège que ferme un piquet de soldats.

Circuit de Biarritz a Pampelune par auto-car.

CHAPITRE IV

LE PAYS BASQUE

La Rhune.—Circuit de Pampelune.—Ascaïn.—Sare : sa grotte.—Vallée de la Nivelle.— Elizondo.—Pampelune.—Col et abbaye de Roncevaux.

La Rhune.

DES hauteurs dominant Saint-Jean-de-Luz, par une belle soirée de juillet le panorama que l'on découvre est incomparable. A l'Occident palpite, dans un poudroiement d'or et de pourpre, la mer alourdie où bientôt va disparaître le soleil ; à l'Orient s'étale une plaine onduleuse et boisée où déjà la nuit prochaine a étendu ses premiers voiles, tandis que, fière et caressée encore par les derniers rayons du jour, se dresse la Rhune, comme une gardienne jalouse et hautaine de tout le pays. La Rhune est à peine, cependant, une montagne, puisque son altitude ne dépasse guère 900 mètres ; mais c'est par elle que commence la chaîne pyrénéenne ; elle s'enlève tout d'un jet à quelques kilomètres du golfe de Gascogne et son sommet, que l'on peut atteindre en moins de trois heures, par des châtaigneraies opulentes et de beaux taillis de chênes, est un superbe belvédère. De là-haut les Pyrénées françaises, les Pyrénées espagnoles à l'infini profilent leurs sommets ou sombres ou éblouissants, depuis les premières hauteurs de la Nive jusqu'au Vignemale, en passant par les pics d'Orly, d'Aine et d'Ossau ; du côté de la mer, dire que de l'Adour à la Bidassoa pas un détail de la côte ne nous échappe, c'est se dispenser d'insister davantage sur la magie du tableau.

Ainsi qu'une forteresse avancée, la Rhune commande le pays Basque où nous allons maintenant pénétrer. A notre avis, huit jours sont nécessaires pour visiter à peu près complètement ce pays.

Circuit de Pampelune : deux jours ;
Vallées de la Nive et des Aldudes : deux jours ;
Route de Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon : un jour ;
Tardets et la vallée du Saison : un jour ;

Haute vallée du Saison, gorges de Cacouëta, cañon d'Holcarté et forêt d'Iraty : deux jours.

Tel est l'itinéraire que nous avons adopté après mûre enquête auprès de personnes connaissant à fond le pays Basque ; nous le recommandons sans aucune réserve.

Circuit de Pampelune.

Cette course, extrêmement pittoresque, répond au second des deux circuits organisés en pays Basque français et espagnol par la Compagnie des chemins de fer du Midi ; elle se fait par un service d'auto-cars ne laissant rien à désirer au point de vue du confortable ; les 280 kilomètres qu'elle comporte sont parcourus en deux journées, sans fatigue, et le prix de 60 francs par place n'a rien d'exagéré. Le départ et l'arrivée ont lieu à Biarritz pendant les périodes des vacances de Pâques et du 25 juin au 2 novembre, à raison d'une moyenne de deux courses par semaine. Le circuit demande deux jours : la première journée on atteint Pampelune par Saint-Jean-de-Luz, Ascaïn, Sare, Aïnhoa, le col de Maya, Elizondo et le port de Velate ; le retour s'effectue par Erro, Burguete, l'abbaye et le col de Roncevaux, Valcarlos, Saint-Jean-Pied-de-Port et Cambo. Dans ce pays très accidenté l'automobile est incontestablement le seul moyen pratique de transport et le service des cars offre de nombreux avantages : aux touristes isolés et voyageant par groupes de deux ou trois personnes il procure, en même temps qu'une économie réelle, le plaisir d'une excursion en commun, avec une société généralement choisie où la connaissance est vite faite, où règnent la gaîté et la bonne humeur, ce qui double le plaisir du voyage ; en outre, il enlève le souci de l'organisation des repas et du gîte dans le pays espagnol où l'ignorance de la langue pourrait être un sujet de difficultés et d'ennuis ; enfin les entraves accumulées contre la circulation automobile par les douanes nationales et locales vraiment bien vexatoires sont épargnées à l'excursionniste. Et cette dernière considération a bien sa valeur. En dehors des pertes de temps qu'elles entraînent, ces éternelles discussions avec le fisc avide ont quelque chose d'exaspérant qui gâte le plaisir du voyage en assombrissant les caractères les mieux équilibrés. Car, en Espagne, il ne suffit pas de délier sa bourse à la douane frontière, d'y exhiber ses papiers, d'y consigner, en dehors du droit proprement dit, des dépôts importants, mais les provinces ont aussi leurs douanes qui se cumulent et certaines villes aussi,

même certains bourgs de peu d'apparence, où il faut payer encore, payer toujours, où, dès que retentit au loin le ronflement du moteur ou l'appel de la sirène, un cerbère jaloux surgit brusquement du sol, se porte au milieu de la route avec de grands gestes impérieux et vous arrête sans pitié.

Donc, par une matinée d'avril, douce et ensoleillée, nous quittons Biarritz et, par une série de crêtes offrant de ravissantes perspectives sur la mer, nous gagnons Saint-Jean-de-Luz. Cette partie de la route a déjà été décrite dans un chapitre précédent. A Saint-Jean-de-Luz, la route, épousant le cours de la Nivelle, oblique nettement au Sud. Sur notre droite la Rhune rayonne dans la lumière du matin ; longtemps elle embellira notre horizon de ses pentes verdoyantes et fleuries.

Ascaïn.

Voici bientôt Ascaïn, petit village plein de caractère, enfoui dans la verdure de ses vergers, de ses jardins et dominé par le donjon massif de son clocher. La route s'élève alors rapidement avec d'admirables points de vue sur la montagne, sur la vallée, sur la plaine qui fuit et s'abaisse en formant une verdoyante cuvette. A plus de 200 mètres déjà on franchit un premier col d'où l'on domine un vaste plateau au centre duquel repose le village de Sare, l'Etchezar de Ramuntcho. De ce col de Saint-Ignace l'horizon que l'on découvre est immense ; au loin, dans les vallées, les ruisseaux miroitent au soleil, de molles ondulations présentent la courbe harmonieuse de leurs forêts, le panorama s'élève, s'abaisse, remonte et gagne lentement les hauteurs de l'horizon où scintillent encore les dernières neiges de l'hiver ; les villages sont rares et quelques clochers à peine émergent des verdures dans la brume dorée du matin : mais nombreuses sont les fermes au toit rutilant qui tranche vivement sur la couleur plus sombre des bois.

Sare : sa grotte.

Une rapide descente conduit à Sare ; et, comme dans tous les villages de ce pays, voici l'église un peu sévère avec son clocher carré, son triple rang de tribunes, son chœur surchargé de dorures ; voici la place et le fronton où triomphait Ramuntcho ; voici le cimetière aux tombes curieusement ornées et les maisons très élevées avec leurs vieux balcons de bois. Sare offre une double attraction aux touristes, en dehors de la promenade si fraîche et si jolie : ses

séances de jeu de pelote et sa grotte. Là, plus que partout ailleurs, le jeu basque fait fureur et les meilleurs champions de toute la région se donnent rendez-vous ; la réputation de ces séances est telle que feu le roi Édouard VII, qui n'aimait pas que Paris en France, vint trois années de suite, pendant ses séjours à Biarritz, assister à de brillants tournois. Du reste, Sare est peut-être, de tout le pays Basque, et en tout cas certainement de tout le pays de Labourd, la bourgade où se sont conservés le plus intacts le langage et les traditions euskariens.

A un peu plus d'une lieue au Sud on se rend à une grotte, moins réputée qu'elle ne mériterait de l'être, car elle peut lutter, disent les connaisseurs, avec les plus belles du genre, et il n'y manque qu'un aménagement bien compris pour en faire un Adelsberg pyrénéen. Le chemin tranche par son caractère âpre et sauvage avec la campagne environnante. La grotte se présente sous la forme d'un immense porche ouvert dans la colline et dont l'entrée est défendue par une véritable barrière de lianes et de ronces. On y pénètre avec des fanaux et tout aussitôt s'ouvre un inextricable labyrinthe de couloirs, de salles, de vestibules où les plus effarantes stalactites, les stalagmites les plus tourmentées frappent les yeux ; l'imagination reste confondue de cet extravagant travail, de cette œuvre peut-être cent fois millénaire des gouttes d'eau tombant des voûtes inlassablement avec un petit bruit sourd et continu. Les couloirs, les pilastres se succèdent, les voûtes s'abaissent et puis s'élèvent à 40 mètres et plus, et l'on pourrait continuer ainsi pendant des heures, peut-être pendant des jours, puisque les meilleurs guides de ces lieux avouent n'en avoir jamais exploré toutes les profondeurs. Ajoutons que les terrains qui avoisinent cette grotte sont très riches en silex taillés, en ossements d'animaux antédiluviens, en débris fossiles de toute sorte, qui témoignent que ces lieux ont été fréquentés dès la plus haute antiquité.

Vallée de la Nivelle.

Après Sare, la route s'engage dans une longue et onduleuse vallée dont les coteaux sont tapissés d'ajoncs et de fougères. Ces fougères sont une des ressources précieuses du pays ; on les coupe chaque automne et l'on voit alors, par les chemins de la montagne, de longues files de chariots transporter vers les cayolars souvent très éloignés des chargements démesurés, au pas lent et cadencé de leurs bœufs. Les landes occupent, d'ailleurs, près de 30 pour 100 de

Environs d'Aïnhoa.

Aïnhoa.

Roncevaux : Ermite.

Route de Valcarlos.

Saint-Étienne-de-Baïgorry.

Saint-Étienne-de-Baïgorry : Le vieux pont.

la superficie du département des Basses-Pyrénées ; ce sont tantôt d'immenses plateaux dont la propriété est communale, tantôt des parcelles dont l'importance atteint parfois la moitié de la propriété dont elles dépendent. La valeur moyenne de la lande atteint 1000 francs l'hectare et son revenu dépasse 3 pour 100 ; la litière qu'elles fournissent, le fumier dans la composition duquel cette litière joue un rôle important font apprécier la lande du paysan basque.

La Nivelle n'est ici qu'un ruisseau babillard et limpide : on en remonte le cours jusqu'au village qui marque la frontière d'Espagne. Les douaniers sont, bien entendu, à leur poste et l'on ne passe qu'après avoir payé. Bientôt commence une montée qui, dans un paysage verdoyant, s'élève rapidement au-dessus de la vallée du Batzan ; la route, très bien entretenue pour une route espagnole, ménage à chaque détour les plus jolies perspectives et atteint, à 602 mètres d'altitude, le col de Maya d'où se déroule jusqu'à la mer, distante de plus de 20 lieues, un admirable panorama. Cette vue est, peut-être, une des plus belles des Pyrénées par son étendue et par la grâce des plans successifs qui se découvrent. Ici nous pouvons embrasser d'un seul coup d'œil la Rhune et la Maya, les montagnes de la région de Cambo, toutes les ondulations de la plaine basque et les rivages de la mer où Biarritz, dans le lointain, étale le luxe de ses hôtels.

Elizondo.

C'est ensuite une descente ininterrompue, toujours dans la verdure, et, après avoir traversé de rustiques villages, on atteint Elizondo, dont le nom résonne comme une musique étrange. Ici a lieu l'étape du déjeuner et le premier contact du palais avec la cuisine de Navarre. L'auberge est pittoresque, sans doute ; dans la salle du rez-de-chaussée festoient, avec de grands rires, des montagnards dont la rudesse ne résiste pas aux sensations violentes d'un vin noir et épais ; mais la graisse de mouton a des relents qui vous déroutent et le terrible pois chiche une écorce bien résistante : on vient à bout cependant de ce premier repas que rendent tolérable les appétits aiguisés et qui cimente, en fin de compte, parmi tous les compagnons de route, des relations de bonne entente et de joyeuse humeur. En groupe nous parcourons, après ces premières agapes, les rues de la ville, qui fut autrefois le siège du gouvernement d'une république ; beaucoup de maisons sont anciennes, de noble et sévère allure, et portent des écussons révélant

la qualité de leurs propriétaires de jadis ; l'église est intéressante et, dans le plus pur castillan, le curé nous y fait un accueil jovial. Il n'a pas à craindre la disette, cet excellent pasteur, si l'on en juge par le nombre des paniers qui entourent l'autel et où de temps immémorial les fidèles ont coutume de déposer de substantielles offrandes. La région est riche, d'ailleurs, et la vallée de Batzan est une des mieux cultivées de la Navarre, ce qui n'empêche pas ses habitants d'émigrer en grand nombre chaque année.

Après Elizondo il faut descendre encore, puis remonter, puis redescendre, longer des torrents, suivre de nouvelles vallées, traverser des bourgs un peu farouches, bien noirs, bien perdus dans la montagne, puis s'élever de nouveau par mille lacets jusqu'au Port de Velate, à 868 mètres, au travers de la plus luxuriante des forêts. Et là commence une descente de plus de 30 kilomètres, qui va nous conduire à Pampelune. Cette dernière partie du trajet est particulièrement animée ; la route est sans cesse égayée par d'innombrables chevaux, ânes ou mulets lourdement chargés et portant, en outre, qui un, qui deux, qui trois Espagnols des deux sexes. Du plus loin qu'ils aperçoivent la machine infernale, les gens sautent précipitamment à terre, font descendre leurs montures dans le fossé, s'arc-boutant sur la longe ou masquant comme ils peuvent les yeux de la bête ; beaucoup parmi ces héros se cachent derrière les arbres pour ne pas voir la machine que ces démons de Français ont les premiers inventée. Des diligences invraisemblables portant de véritables grappes humaines, suspendues partout où l'on peut se suspendre, nous croisent avec de grands cris. Un dernier péage, un dernier coude et, dans la gloire du couchant, voici que Pampelune se découvre subitement, couronnant une éminence au cœur de la vallée.

Pampelune.

Dans ce premier contact à distance, la vieille cité a beaucoup de caractère, beaucoup d'allure. Les antiques remparts d'où émergent les pierres rouges de la cathédrale et des édifices voisins font songer aux sièges de jadis, on sent que l'on va pénétrer dans une cité dont toute banalité est absente. Pampelune est éminemment espagnole ; un peu perdue au fond de cette Navarre que les difficultés des communications ont préservée de beaucoup des méfaits dont la civilisation moderne se rend d'ordinaire coupable, elle a conservé, semble-t-il, tout son cachet de jadis, un charme très suranné et, par

suite, très prenant. Les rues longues, étroites, où les maisons, très hautes, ont toutes des balcons et des toits oscillants qui tamisent la lumière, sont pleines d'archaïsme ; l'animation y est extrême ; le nombre des enfants qui les peuplent est inouï ; de nombreuses señoritas passent avec la mantille noire ; des groupes se forment sur les trottoirs étroits, devant certaines boutiques où l'on affiche les résultats du tirage de la loterie du jour.

Pampelune possède une grande place, la place de la Constitution, qui est le rendez-vous des élégances ; cette place forme un quadrilatère parfait, avec des maisons élevées et des cafés sur trois faces, le théâtre occupant la quatrième.

La nuit venue, la circulation y est active, mais elle le paraît plus encore dans les rues étroites que l'on ne se lasse pas de parcourir en tous sens, car la curiosité y est à chaque pas excitée. De monuments, Pampelune n'en possède que peu. Nous citerons toutefois la cathédrale : ne vous laissez pas rebuter par la façade et les tours rococo qui la déparent, entrez sans appréhension et vous trouverez un admirable édifice gothique aux nobles et imposantes proportions, au pur style du XIV^e^ siècle, et, contigu, un très riche et très élégant cloître flamboyant. Comme belle chose au point de vue architectural, c'est peut-être tout. Mais il faut compléter la visite en sortant vers les vieux remparts ; dans le silence et la solitude de ces quartiers extérieurs, noirs et sales, où mainte maison paraît si délabrée et si sordide que l'on ne peut se convaincre sans pitié que toute une population habite en ces lieux, on pensera à l'héroïque histoire de cette noble ville de Navarre qui vécut si fière dans son admirable cadre de montagnes.

Le retour vers Biarritz se fait par le col de Roncevaux et Saint-Jean-Pied-de-Port. La route de Roncevaux, par Erro et Burguete, est extrêmement intéressante. Dans sa première partie, jusqu'à Zubiri, elle remonte en pente douce la vallée de l'Arga toute jalonnée de nombreux bourgs au clocher toujours massif et carré.

Les cloches sonnent à toute volée en ce jour de Pâques où nous effectuons l'excursion ; les carillons se succèdent et les montagnards endimanchés se rangent sur notre passage, moins effrayés, beaucoup plus familiers que la veille. A Zubiri nous laissons sur la gauche la haute vallée d'Estérébar, dont les pâturages et les forêts s'étendent jusqu'à la vallée française des Aldudes et vers le port de Velate que nous franchîmes hier ; par d'immenses lacets nous atteignons un col

solitaire où la nature est plus âpre et plus sauvage et au sommet duquel se lèvent lourdement, à quelques mètres de la voiture, trois magnifiques vautours. En vérité, ces gigantesques oiseaux ont la réputation d'être plus méfiants et moins faciles à surprendre ; ils eussent été très facilement abattus tous les trois si nous avions eu des armes. Ce petit incident défraye encore les conversations lorsque nous arrivons au haut plateau de Burguete, en vue de l'abbaye et du col de Roncevaux.

Grand nom ! Grand souvenir ! Près de douze siècles ont passé depuis la célèbre défaite de l'armée de Charlemagne, depuis que retentirent dans ces montagnes les sons expirants de l'olifant du preux Roland. Sans doute la configuration du sol s'est quelque peu modifiée ou bien la force légendaire qui s'est transmise dans l'épopée a singulièrement dramatisé les lieux, car on chercherait vainement les gorges sauvages et les massifs surplombants d'où les Basques acharnés ont pu provoquer l'avalanche de leurs rochers homicides. Ce n'est partout que somptueuses verdures, que forêts aux arbres puissants, et la route qui, du monastère, conduit au col est une véritable allée de parc.

Col et abbaye de Roncevaux.

Ce monastère, dont les toits de zinc éclatant sont peut-être très pratiques, mais certainement bien désagréables à l'œil, est, pour les Espagnols, l'un des plus vénérables de la chrétienté ; avec Saint-Jacques-de-Compostelle, la " royale et insigne collégiale " de Roncevaux fut jadis un sanctuaire extrêmement populaire ; l'un et l'autre sont bien déchus. Encore Saint-Jacques conserve-t-il des monuments qui témoignent de la splendeur de son passé, tandis que Roncevaux ne décèle rien de la grandeur d'autrefois et le seul cachet de ses bâtiments immenses et monotones est dû à la beauté du site. Toutefois une visite intérieure ne doit pas être négligée : la grosse tour possède une salle gothique intéressante, le cloître vous impressionne et vous écrase sous la masse de ses lourdes arcades et le trésor de l'église renferme des souvenirs et des curiosités de premier ordre. Il est rare qu'à la porte du monastère ne stationne pas quelque pèlerin dans le costume rigoureusement classique des pèlerins du Moyen Age, la robe de bure et les pieds nus, et la corde qui sangle les reins et le chapelet de coquillages ; seulement le pèlerin met beaucoup de complaisance à se faire photographier, reçoit sans la moindre répugnance le prix de son bon vouloir et n'a pas cette

attitude douloureuse, repentante et recueillie que l'on pourrait s'attendre à lui trouver. Quoi qu'il en soit, il met sa note pittoresque dans un paysage qui ne manque pas de grandeur. Une fois seulement chaque année, ce coin perdu des Pyrénées retrouve une animation singulière ; c'est à l'occasion de la très curieuse procession des croix, qui a lieu le mercredi précédant la Pentecôte. De tous les sentiers de la montagne débouchent les fidèles, qui viennent parfois de cinq à six lieues à la ronde et se réunissent à Burguete. Ces pèlerins, la figure cachée par une cagoule noire, vêtus d'une longue tunique de même couleur, pieds nus, les reins sanglés d'une corde où pendent les sandales, les chapelets et les coquillages, vont expier leurs fautes de l'année, et, pour ce faire, portent en guise de pénitence une lourde croix de bois mal équarri qu'ils maintiennent, les bras tendus, au-dessus de leur tête. Lentement la procession se dirige vers Roncevaux ; les pénitents occupent les deux côtés de la route, les alcades le milieu ; on porte ainsi les croix jusqu'à l'autel de la Vierge au monastère, et quand enfin les croix sont déposées à terre, les pèlerins exténués se sentent délivrés du poids de leurs fautes.

La vue du col de Roncevaux (1 057 mètres) est de toute beauté, non pas que le panorama soit particulièrement étendu, mais parce que l'on a sous les yeux toute la haute vallée de la Nive fuyant à perte de vue dans la direction du Nord et vers laquelle descendent les cascades de la plus folle végétation. Que l'on s'imagine un entonnoir gigantesque dont les parois sont couvertes de puissantes forêts ; au sommet on débouche sur le col, à de gigantesques profondeurs on voit la route décrire ses mille lacets, tout au fond du gouffre les eaux claires de la rivière naissante qui arrose les quelques villages que l'on distingue au loin. La route qui descend du col de Roncevaux est excellente, mais nous nous permettons de recommander la prudence aux automobilistes, en raison des virages extrêmement brusques et fréquents. Donc, longue descente par les lacets zébrant les flancs du cirque que couronnent le Laurigua, le Lindux et le Leïçao ; après quoi nous atteignons Valcarlos, dont l'auberge est charmante et nous réserve un succulent déjeuner. Au hameau d'Arnéguy, très pittoresquement assis au bord de la Nive, nous rentrons en France et nous voici, après quelques kilomètres, sortant de l'étroite et profonde gorge pour déboucher dans une vallée plus large où Saint-Jean-Pied-de-Port dresse fièrement les murs de sa vieille forteresse. De là, par Cambo et Espelette, on gagne Biarritz en trois heures.

Saint-Jean-Pied-de-Port et vallées de la Nive et des Aldudes.

CHAPITRE V

LE PAYS BASQUE *(suite)*

Vallées de la Nive et des Aldudes.—Cambo.—Le Pas de Roland.—St-Jean-Pied-de-Port : la ville, la citadelle.—Les Aldudes : usines hydro-électriques.—Routes de Mauléon.

Vallée de la Nive.

La route de Bayonne à Saint-Jean-Pied-de-Port, par la vallée de la Nive, constitue une charmante excursion ; nous pouvons conseiller tout particulièrement de la compléter par la visite de la vallée des Aldudes, rarement faite et pourtant tout à fait digne d'intérêt. En partant de Bayonne par le premier train du matin, il est facile de s'arrêter six heures à Cambo, ce qui permet non seulement de visiter ce joli site, mais de faire l'excursion classique du Pas de Roland, et l'on arrivera à Saint-Jean-Pied-de-Port à trois heures après-midi, c'est-à-dire assez tôt pour en effectuer dans la soirée une visite complète. Cette vallée de la Nive est toute gracieuse et champêtre ; pendant quelques kilomètres au delà de Bayonne, la rivière est grise, parce que le flux et le reflux des marées s'y font sentir, mais après Ustaritz elle devient de plus en plus fraîche et limpide. Ustaritz, le premier bourg que l'on rencontre, a de bien blanches et bien jolies maisons, des propriétés d' " Américains " avenantes ; on ne se douterait guère, tant sont calmes et modestes les deux villages qui composent le bourg, que ce bourg fut une capitale et le siège des Etats du pays de Labourd, qui, jusqu'à la Révolution, se tenaient chaque année, sous le nom de *bilçaar*, à Ustaritz. A l'époque où nous fîmes pour la première fois cette promenade, souvent recommencée depuis, toute la campagne d'Ustaritz disparaissait sous l'or étincelant des ajoncs et des genêts : on se serait cru en pays de Bretagne et même les molles ondulations des premiers contreforts des Pyrénées n'étaient pas sans présenter quelque analogie avec les monts d'Arrhée. L'impression qui domine est toute de verdure et de fraîcheur exquise et, sans être peut-être aussi lumineux que le ciel de Provence, le ciel du pays Basque est, au printemps, délicieuse-

ment clair. Le train, d'une allure débonnaire et flâneuse, continue à suivre la Nive ; bientôt, sur le verdoyant éperon d'une colline, se dresse une villa vaste et champêtre, dans le style basque, et les admirateurs de Rostand peuvent saluer au passage la demeure où le poète aimait à se recueillir.

Cambo.

Cambo est à peu de distance, dans un site exceptionnel, et s'étage élégamment sur le coteau, à droite. La route de voitures, en partant de la gare, fait un assez long détour, mais le piéton peut monter directement au cœur de la petite ville par un escalier quelque peu raboteux. Il atteint ainsi en quelques minutes une terrasse d'où la vue embrasse toute la vallée dans un décor des plus délicats, des plus reposants qui se puissent concevoir. Près de là est l'église et son clocher octogonal d'un jaune pâle, entourée d'un cimetière qui est un véritable jardin de repos. Ce pays est tout de demi-teintes, les couleurs ne s'y heurtent pas ; partout de magnifiques ombrages, partout des fleurs éclatantes et, sur la route de crête, se suivent sans interruption, au milieu des massifs de mimosas et de camélias, des chalets où l'on imagine le séjour enchanteur. D'ailleurs Cambo a été, depuis des temps très reculés, un lieu de villégiature fréquenté. Dès le Moyen Age on y venait des provinces voisines, et au XVII^e^ siècle ses eaux réputées attiraient de nombreux baigneurs. L'établissement de bains, qui est situé à quelque distance de la ville, au bord de la rivière et au milieu d'un parc luxuriant, est d'apparence assez modeste : ses premières assises remontent à 1819, les bâtiments actuels datent de quarante-cinq ans environ. Des deux sources, découvertes en 1635, l'une, située à l'établissement même, est sulfureuse et l'autre ferrugineuse.

Pas de Roland.

De Cambo il faut une demi-heure, environ, pour se rendre au Pas de Roland par Itxassou. Un peu plus de trois kilomètres de route, mais d'une route accidentée qui gravit, entre des prés luxuriants, la colline de la Bergerie, dans un joli décor de montagnes. Itxassou, où l'on redescend assez rapidement, est un modeste et blanc village dont les habitants, gardiens jaloux de la langue et des traditions euskariennes, sont d'un abord réservé et n'accueillent l'étranger qu'avec circonspection.

Le Pas de Roland s'ouvre à quelques centaines de mètres

d'Itxassou. C'est un défilé assez sauvage où la Nive, étranglée dans une gorge, bondit en écumant entre de sombres rochers. Le lieu a de la réputation et la légende tenace veut que cette énorme fissure où la rivière s'est livré passage ait été taillée par Durandal, l'épée du preux Roland. Soit ! En tout cas ce défilé de Roland est un joli but de promenade, mais ce n'est que cela ; qu'on ne s'attende donc pas, dans ces montagnes en miniature, à trouver une gorge impressionnante, étroite et sauvage comme il en existe un peu partout en vrai pays de montagne. Ce défilé est, d'ailleurs, bien dans la note du pays qui semble avoir horreur des contrastes trop violents. Il faut environ une heure, aller et retour, d'Itxassou pour bien voir le Pas de Roland ; au retour on a le choix soit de remonter vers Cambo, soit d'aller prendre le train à la petite station d'Itxassou ; dans cette dernière alternative on se fera indiquer la route directe de la gare par le bac qui traverse la Nive et abrège beaucoup la distance. Faute de ce faire, nous avons accompli un assez long détour ; encore ne l'avons-nous pas regretté, la route nous ayant conduits à proximité d'une intéressante pêcherie de saumon. L'instrument de pêche consiste en une roue que fait tourner le courant et dont les ailettes sont formées d'un filet disposé et incurvé de telle façon que le poisson, une fois saisi par une de ces ailes, tombe dans une sorte de couloir et de là dans une caisse où le trouvera l'heureux pêcheur. L'appareil tourne jour et nuit sans surveillance ni intervention du propriétaire, mais il est généralement arrêté les dimanches et jours de fêtes, et ce trait dénonce mieux que tout commentaire l'esprit profondément religieux du Basque. Cette pêche est fructueuse et la gare d'Itxassou expédie de nombreux saumons dans toutes les directions.

D'Itxassou à Saint-Jean-Pied-de-Port, la voie, après avoir longé le Pas de Roland, serpente dans la vallée de Bidarray, vallée riante, aux grasses prairies, aux innombrables troupeaux de moutons, dont la laine abondante traîne parfois jusqu'à terre. La Nive toute verte bruit au fond sur un lit de galets, la truite y abonde et de nombreux pêcheurs l'épient, adroitement dissimulés. Parfois de grandes coulées rougeâtres descendent des hauteurs ; ce sable rouge n'est autre chose que du kaolin, d'ailleurs peu exploité. On franchit la Nive, on passe, on repasse sur ses eaux limpides, un vieux pont bombé laisse pendre son lierre au-dessus de la rivière, le cadre s'élargit, la vallée s'ouvre et, au pied de montagnes rougeâtres, Ossès étage pittoresquement ses maisons sur les premières pentes.

C'est ici que la Nive des Aldudes rejoint l'autre ; nous la verrons demain. Encore quelques minutes de trajet, les montagnes se rapprochent de nouveau, puis brusquement s'écartent et, au milieu de l'amphithéâtre des monts, apparaît Saint-Jean-Pied-de-Port dominée par sa citadelle. Ici le panorama devient très étendu ; quatre vallées se rencontrent, trois Nives se rejoignent, celle d'Arnéguy venant du val Carlos, celle de Béhérobie, celle de Lauhibar ; les fiers escarpements de l'Ouabé, du pic des Escaliers, de la dent de Béhorleguy, les sommets verdoyants de l'Erroçaté et de l'Orion servent de cadre à ce vaste plateau sur lequel de nombreux villages égayent l'horizon.

Saint-Jean-Pied-de-Port : la ville, la citadelle.

Saint-Jean-Pied-de-Port commande tous les passages, d'où son importance stratégique à une époque où nos voisins, les Espagnols, n'étaient pas des amis pour nous. L'origine de la ville remonte au VIII[e] siècle, et jusqu'au traité des Pyrénées celle-ci appartint à l'Espagne ; depuis 1650 jusqu'à la Révolution, ce fut la capitale de la Navarre française ; elle fut dotée en 1668 de la citadelle dont les murs ont conservé une certaine grandeur.

Cette Navarre française ou Basse-Navarre formait, avant sa réunion à la France, une des cinq divisions de la Navarre proprement dite. Lorsque, en 1512, Ferdinand le Catholique eut conquis la Navarre, Jean d'Albret dut quitter Pampelune et le royaume de Basse-Navarre naquit ; Henri II, son fils, y créa un mode de gouvernement calqué sur celui de la Navarre, avec un petit parlement qui fut les États de la Basse-Navarre et se réunit tantôt à Saint-Jean, tantôt à Saint-Palais. Ces États généraux au petit pied continuèrent à fonctionner après que la Basse-Navarre fut devenue française par l'avènement au trône de France de Henri IV (Henri III de Navarre) et la province bénéficia ainsi jusqu'à la Révolution d'une véritable autonomie. C'est peut-être en raison de cette autonomie, qui faisait du pays une sorte de petit royaume à côté du grand, que depuis Henri IV nos rois reprirent, dans leurs actes publics, le titre de rois de France et de Navarre ; cet usage a même persisté sous Louis XVIII et Charles X, bien qu'alors la Navarre ne fût qu'une simple partie d'un département français.

Saint-Jean-Pied-de-Port donne bien l'impression d'une ville qui a eu son heure et joué son rôle ; non pas le Saint-Jean qui, de la gare, monte jusqu'à la ville ancienne ; il n'y a là que maisons neuves

sans le moindre cachet, mais le Saint-Jean que renferment les fortifications. Ces fortifications ne sont évidemment pas très formidables ; elles suffisaient pour l'époque et leurs portes en ogive, qui, comme les murs, datent du XV^e siècle, ont un bien joli caractère. La plus élevée de ces portes, celle qu'on rencontre la première, en haut de la place du Marché, en arrivant de la gare, conduit à une rue montant à la citadelle et qui en porte le nom. Combien cette rue est caractéristique avec tous ses vieux hôtels, tous parfaitement datés, tous bien conservés malgré leurs deux ou trois siècles, et de très noble allure ; elle a moins de réputation que la rue d'Espagne, qui lui fait suite ; de l'autre côté de la Nive, elle a cependant plus de cachet encore. Montés à la citadelle, nous errons parmi les murs, le long des talus, contournant les maçonneries épaisses, embrassant tout à coup un vaste horizon entre deux merlons ou par l'étroite fente d'une barbacane ; cette citadelle domine la petite ville dont les vieux toits paraissent monter à l'assaut de la colline ; on se sent reporté à quatre ou cinq siècles en arrière. Par la rue de la Citadelle on redescend jusqu'à l'église, un peu massive et trop plaquée contre le mur extérieur qui longe la Nive ; elle est du XV^e siècle comme les remparts, mais n'a pas grand caractère. De l'église on peut soit regagner la place du Marché par une porte ogivale, soit plutôt traverser la rivière en passant sous une autre porte, et de là remonter la rue d'Espagne jusqu'à la porte de Roncevaux. Il y a beaucoup de couleur dans cette rue d'Espagne, dont chaque maison, pour ainsi dire, porte, gravé au-dessus de son porche, son acte de baptême ; mais les hôtels sont beaucoup moins intéressants que ceux de la rue de la Citadelle. Quand on a jeté un coup d'œil sur le Fronton, isolé sous de beaux arbres dans un coin solitaire des fortifications, fait le tour de ces anciennes murailles, pour revenir à la place du Marché, on a parcouru tout Saint-Jean. Cela demande moins d'une heure ; en fait, on ne se lasse pas d'errer dans ces quelques rues et l'on prolonge à grand plaisir la visite au milieu d'une population aux trois quarts espagnole par l'allure, au milieu de petits ânes chargés de bois mort qui trottinent en agitant la queue, des attelages de bœufs ou bien de vaches aux grands yeux doux et flegmatiques, des boutiques où s'étalent et scintillent au soleil mille objets de cuivre travaillé, qui sont une des spécialités de l'industrie locale.

A l'hôtel, où l'heure du déjeuner nous appelle, c'est encore une sensation d'Espagne que nous éprouvons dès l'entrée dans la salle

à manger dont les murs sont tapissés d'un papier sur lequel se répète mille fois en couleurs vives la Cour des Lions de l'Alhambra de Grenade.

La soirée passe vite en promenade à Saint-Jean-le-Vieux, curieux village situé à moins d'une lieue sur le bord de la Nive de Lauhibar, avec retour par les hauteurs de l'Arradoy, et la tombée du jour nous retrouve sur la terrasse de la citadelle d'où Marbot repoussa, en 1794, l'invasion espagnole et où Soult trouva, vingt ans plus tard, un refuge, après le désastre de Soramen. Les temps glorieux sont passés pour la petite forteresse, mais elle reste pleine de souvenirs qui ajoutent leur rayon à la poésie du soir s'étendant peu à peu sur la plaine et sur les montagnes voisines.

Vallée des Aldudes.

Pour atteindre de Saint-Jean-Pied-de-Port la vallée des Aldudes, on peut revenir sur Ossès, d'où un embranchement de la voie ferrée aboutit à Saint-Étienne-de-Baïgorry, mais il est préférable de suivre la route directe de Saint-Jean à Saint-Étienne, longue de dix kilomètres à peine et qui, remontant le long des crêtes, offre une série de jolies perspectives au promeneur. On rencontre d'abord le village d'Uhart-Cize, à la sortie même de Saint-Jean ; son intéressante église du XIV^e^ siècle présente de loin la plus artistique silhouette. Entrés quelques instants dans le vénérable édifice, nous sommes intrigués par de larges bourses en tissu noir qui reposent sur la plupart des chaises et que remplissent des rats-de-cave aux proportions inaccoutumées ; le sacristain nous explique que pendant les offices chacune des familles comptant un deuil dans l'année tient allumées ces cires tordues dont la flamme monte vers le ciel comme une prière pour ceux qui ne sont plus ; la conclusion c'est qu'il y a eu bien des morts cette année dans la commune d'Uhart-Cize. Au surplus, dans le champ de repos qui entoure l'église, les tombes fleuries se serrent en rangs pressés.

En une heure environ on parvient à Saint-Étienne et la dernière partie du trajet est superbe. Bâtie sur les rives de la Nive des Aldudes, la bourgade disparaît sous la verdure et les fleurs ; un château du XIV^e^ siècle, flanqué de tourelles élégantes, la domine ; un antique pont en dos d'âne extraordinairement bombé rappelle des époques lointaines et la rivière bruissante et limpide court sous les saules et les arbres touffus. Cette rivière, d'aspect innocent aujourd'hui, est, en réalité, fourbe et traîtresse. La haute vallée des

CAMBO : VALLÉE DE LA NIVE.

PASSERELLE SUR LA NIVE.

SAINT-JEAN-PIED-DE-PORT : LA PORTE DE FRANCE.

Aldudes ayant été très déboisée, il en résulte que lorsque survient un de ces terribles orages dont les montagnes ont le secret, l'eau, que ne retiennent et n'absorbent aucun arbre, aucune mousse, aucune terre profonde, dévale en trombe le long des monts dénudés, et s'engouffre en torrent au fond de la vallée, anéantissant tout sur son passage. Le volume d'eau de la rivière se trouve alors centuplé en quelques heures et le courant, favorisé par les pentes, détruit les maisons, démolit les ponts, emporte les routes dont les talus s'affaissent ; le torrent furieux se précipite ainsi partout où une dépression du terrain facilite son écoulement, jusqu'au moment où la vallée plus élargie régularise son cours ; c'est alors l'inondation subite avec toutes ses angoisses.

La vallée des Aldudes, très sinueuse, serpente et s'élève entre les étranglements des monts ; sur la rive droite monte à une grande hauteur la route pittoresque qui conduit de Saint-Étienne à Elizondo, par le col d'Espéguy ; on suit quelque temps son profil, que marque une longue déchirure au flanc de la montagne, puis la route d'Urepel, que nous suivons, contourne un ravin et s'enfonce, solitaire et sauvage, dans la haute vallée. Les maisons sont rares et les agglomérations nulles dans cette région que peuplent seuls de grands troupeaux de moutons, étagés à toutes les hauteurs. Après deux heures environ de ce trajet, on rencontre, enfin, un village : Banca. L'heure est avancée, il fait chaud, il fait soif, il fait faim et le village marque la limite où s'arrêtent les voitures. Il convient donc de se restaurer ; mais quelle auberge, mon Dieu ! En dehors de la langue basque, l'espagnol seul y est compris et ce n'est que par gestes que nous parvenons à exprimer la détresse de nos estomacs. Mais alors il faut accepter la rusticité du menu, la simplicité plus qu'extrême de la salle où quinze convives espagnols, employés à l'entretien de la route, savourent les pois chiches et dégustent un vin très véhément. Assis à l'extrême bout de la table brute, sur des escabeaux branlants, nous expédions ce repas qui ne manque pas d'imprévu et nous reprenons notre route après avoir réglé une fabuleuse addition de trente-deux sous ! A 1 500 mètres de Banca nous rencontrons de nombreuses cassures de la route et il faut, à certains endroits, beaucoup de précautions pour éviter les éboulements. Les dix kilomètres qui nous séparent d'Urepel sont, du reste, une agréable promenade fort égayée par les nombreux convois de mulets porteurs qui constituent, en l'état actuel des communications, le seul mode de transport.

Usines hydro-électriques.

Dans cette vallée des Aldudes nous avons rencontré la première des nombreuses usines hydro-électriques un peu partout disséminées dans les hautes vallées pyrénéennes et nous croyons intéressant de donner quelques aperçus sur cette industrie de la houille blanche, qui s'annonce comme destinée à un florissant avenir. Sans avoir atteint à beaucoup près le développement qu'elle a obtenu dans la région des Alpes, l'industrie hydro-électrique a multiplié depuis quelques années ses usines dans le massif pyrénéen. On estime, d'ailleurs, que la masse des torrents de ces montagnes renferme une force disponible sensiblement égale à celle des cours d'eau alpestres, soit environ deux millions de chevaux. En 1910, un peu moins de 500000 étaient aménagés dans les Alpes, tandis que dans les Pyrénées ce chiffre n'atteignait pas 60000 ; mais de grands travaux se sont exécutés qui feront plus que tripler cette puissance et que va singulièrement encourager et développer l'électrification, déjà partiellement réalisée, d'un certain nombre de lignes du réseau de la Compagnie des chemins de fer du Midi. En ce qui concerne la région basque, il existe actuellement des usines dans un assez grand nombre de centres : Saint-Jean-Pied-de-Port, Saint-Étienne-de-Baïgorry, Espelette, Ustaritz, Hasparren, Bidache, Saint-Palais, Tardets, etc. Mais ces usines sont destinées sans doute à céder le pas, dans un avenir prochain, à une société puissante, qui s'est constituée sous le nom de Société Hydro-Électrique des Basses-Pyrénées, le 25 août 1910, et qui dispose, tant en actions qu'en obligations, d'un capital de dix millions. Cette société, après avoir racheté les lignes d'une société franco-espagnole dont le siège était à Valcarlos, a fait construire à un kilomètre au sud de Banca une station génératrice qu'alimente la Nive des Aldudes et dont la puissance varie entre 1900 et 3700 HP. Nous visitons avec intérêt cette usine, toute récente, son canal d'amenée, d'une longueur de près de cinq kilomètres, en ciment armé, ses conduites de 1 m. 40 de diamètre et la puissante chute de 100 mètres par laquelle l'eau se rue sur les turbines. Une ligne à haute tension de 70 kilomètres conduit le courant (30000 volts) à la sous-station de Bayonne.

Routes de Mauléon.

Revenons à Saint-Jean-Pied-de-Port et dirigeons-nous mainte-

ınt vers Mauléon. La route qui réunit ces deux petites villes tra-
ersse de part en part le cœur du pays Basque et, sur ses trente-huit kilo-
ètres de longueur, est jalonnée par de nombreux villages tout à
it caractéristiques : c'est Lacarre, patrie du maréchal Harispe,
ec un joli château à tourelles ; Mongelas, aux maisons antiques et
x douves profondes ; Larceveau, dont les fortifications en ruines
moignent de l'ancienne importance et où l'on entre dans la vallée
: la Bidouze. On atteint le col d'Asquich pour descendre dans
vallée du Saison ; à l'horizon, toute la chaîne grandiose des
yrénées dresse ses innombrables pics : pic d'Anie, pic d'Ossau,
alaïtous, Vignemale, Taillon, Marboré, Cylindre et combien
autres ! Cette route, du reste, est tout entière très belle et très
atique. Nous ajouterons cependant que pour les alpinistes qui
craignent ni la marche un peu longue, ni l'inconfort des gîtes
ccasion, il existe un itinéraire extrêmement intéressant qui per-
et de se rendre de Saint-Jean-Pied-de-Port à Mauléon par la
aie montagne, en traversant une région peu fréquentée par la
néralité des touristes, bien qu'originale et variée. La course
mande deux journées assez fortes : le premier jour on peut se
ndre en voiture à Mendive (11 kilomètres à l'est de Saint-Jean)
r Saint-Jean-le-Vieux, Ahaxe et Lecumberry ; de Mendive il
ut dix heures de marche pour atteindre Larrau par les fermes
thounatée (deux heures et demie), Ahusquy aux sources répu-
es (cinq heures), la forêt d'Iraty et le col de Bagarguieta (sept
ures). Le lendemain, après avoir visité le cañon d'Holcarté et les
rges de Cacouëta, on peut arriver à Tardets, par Licq-
hérey, pour prendre le dernier train de Mauléon. Du reste,
ns ce dernier itinéraire, les parties de beaucoup les plus intéres-
tes sont les gorges de Cacouëta, le cañon d'Holcarté et la forêt
raty ; or, on les visite aisément de Tardets, en allant de Mauléon
Oloron, de sorte que, en fin de compte, il vaut mieux se rendre
Saint-Jean à Mauléon par la route de Larceveau.

Mauléon et la vallée du Saison.

CHAPITRE VI

LE PAYS BASQUE *(suite)*

auléon.—Tardets et le théâtre basque.—Licq-Atherey : la pêche à la truite.— Sainte-Engrâce.—Gorges de Cacouëta.— Cañon d'Holcarté.—Larrau.

Mauléon.

MAULÉON est une bonne petite ville à l'aspect de gros bourg ou de très grand village, comme l'on voudra, tout entourée de verdoyantes collines dont les molles ondulations rment l'horizon ; une rivière, le Saison, assez encaissée, écumante us les vannes d'usines, partage la ville en deux agglomérations : auléon sur la rive droite, Licharre sur la rive gauche. Une pression toute fraîche et champêtre, voilà, en somme, le souvenir i se dégage de la modeste sous-préfecture. Les rues y sont bien mes et sans caractère particulier, seule la place avec le vaste onton traditionnel offre quelque originalité. De monuments, il y a peu. L'église, toute neuve, dans un style ogival confinant au auresque, manque d'intérêt, avec ses pierres grises et blanches ernées qui tirent l'œil, avec ses peintures qui ne sont que trop mbreuses et trop peu discrètes, surtout avec ses vitraux ultraodernes, aussi éloignés qu'il est possible de l'être de l'impression stique et religieuse des douces verrières d'autrefois, ses vitraux nt les personnages, avec des gestes théâtraux, ne sont que de is garçons et de jolies femmes drapés dans des costumes voyants, ards et trop léchés. On y prêche dans un langage qui tient de spagne et non pas du pays Basque et, du reste, l'assistance est n type espagnol très accentué, fort agréable au surplus. L'hôtel Maytie ou d'Andurain, qui dresse à l'extrémité sud-est de la ce du jeu de pelote sa façade un peu solennelle de la Renaisce, a, lui, beaucoup de cachet et une certaine grandeur. Très toresques par leur situation sont les ruines couvertes de lierre du ux château du " Mauvais Lion " qui dominent la ville ; ses rs et son chemin de ronde offrent de bien jolies perspectives sur campagne.

Quant au faubourg de Licharre, c'est le siège de l'industrie

locale ; ses importantes fabriques d'espadrilles sont intéressantes à visiter.

La route de Mauléon à Oloron-Sainte-Marie, par Tardets, que longe un chemin de fer à voie étroite, est un agréable chemin, tracé à flanc de coteau et d'où l'on jouit de belles vues sur la chaîne des Pyrénées. Nous sommes ici en pays de Soule et cette région possède une antique histoire. Habitée dans l'antiquité par les Sibyllates, l'une des nombreuses peuplades de la Novempopulanie, elle forma au Moyen Age une enclave autonome entre le Béarn, la Navarre et l'Aragon, un fief rattaché au duché de Gascogne et dont les seigneurs se soumirent, au début du XIV^e^ siècle, à la suzeraineté du roi de France. Elle dépendit des comtes de Foix en 1340, puis fut anglaise pendant environ un siècle (1360-1451) à la suite du traité de Brétigny.

La voie remonte le cours du Saison, dont les eaux rapides, venues des hautes montagnes de Larrau, courent parmi les oseraies et les peupliers. De nombreux villages se succèdent, où les maisons sont plus sévères que dans les autres régions du pays basque, où certains clochers, tel celui de Gotein, appartiennent, avec leurs trois tourelles, à ce style trinitaire cher au pays de Soule. Voici la chapelle de la Madeleine, couronnant une éminence.

Tardets et le Théâtre basque.

En moins d'une heure nous arrivons à Tardets, qui est un gros bourg dans une charmante situation, sur la rive droite du Saison, adossé à la colline et regardant toute la chaîne des montagnes. Cette situation lui vaut d'être un centre tout indiqué pour les magnifiques excursions qui abondent dans cette région beaucoup trop ignorée des touristes. C'est dans le canton de Tardets qu'ont lieu périodiquement les représentations des « pastorales » dont l'origine se perd dans les vieux âges et qui sont une manifestation bien curieuse du théâtre populaire, connue seulement d'un petit nombre de privilégiés. Ces pièces, dont les auteurs appartiennent essentiellement à la classe populaire, rentrent dans trois catégories : les tragédies, les comédies et les farces charivariques, mais depuis une cinquantaine d'années on ne joue guère plus que des tragédies et aussi des charivaris. Le charivari, sous sa plus simple expression, est la vulgaire sérénade charivarique, concert assourdissant de clochettes de vaches, de marmites, de chaudrons et de poêles ; mais il y a aussi la parade ou saynète mordante et surtout les farces

tharivariques. Ces farces sont triviales, grossières, licencieuses, mais ce sont d'authentiques produits du terroir, le réalisme et la gauloiserie y règnent en souverains.

D'après les renseignements donnés dans une publication de M. Hérelle, parue en 1908, les *pastorales* se jouent sur la place publique, sur un théâtre à ciel ouvert ; la scène est un plancher de 8 à 10 mètres de côté, supporté par trois rangées de barriques de tout ; en avant est un escalier de cinq à six marches ; en arrière une clôture faite de draps de lit ornés de fleurs et de guirlandes ; à droite et à gauche de la scène, deux portes aux montants garnis de feuillages et surmontés d'un bouquet. Chacune de ces portes a sa destination emblématique : ici une couronne glorieuse, là un pantin cornu et peint en rouge appelé l'Idole, Des gradins de planches et de chaises sont disposés pour les spectateurs payants, mais il est de tradition de laisser libre en face de la scène un large espace ou parterre où se massent gratuitement les Basques.

Lorsque les jeunes gens d'un village veulent jouer une pastorale, ils forment une sorte de société où tous, sans distinction, ont les mêmes droits et les mêmes obligations. Ils s'entendent avec l'instituteur pour choisir la pièce, distribuer les rôles sans aucune considération sociale ; le curé assiste fréquemment aux répétitions et aide les jeunes acteurs de ses conseils. Les frais de l'entreprise incombent à la troupe ; ils atteignent de 500 à 600 francs en moyenne, car il faut copier le cahier, louer les costumes, construire le théâtre et ne pas omettre l'achat d'une barrique de vin distribuée gratuitement aux spectateurs. La représentation laisse-t-elle un bénéfice ? il est joyeusement dépensé en festins. En résulte-t-il un déficit ? il est comblé par les cotisations des acteurs et quelquefois aussi par le produit de nouvelles représentations données dans ce but. En règle générale il n'y a, toutefois, qu'une seule représentation.

Licq-Atherey : la pêche à la truite.

A sept kilomètres de Tardets, le petit village de Licq-Atherey est assis sur une croupe verte, comme blotti au pied des montagnes escarpées au cœur desquelles serpente la vallée rétrécie du Saison. Cette promenade est un enchantement ; la montagne n'est point austère, mais égayée par une végétation douce et fraîche, le chemin est tout à fait champêtre, les automobiles y sont à peu près inconnues et les seules rencontres sont celles de bergers et de pêcheurs ; enfin la rivière babillarde que l'on suit constamment est toute de

cristal. A l'arrivée, un petit hôtel avenant et propre vous permet de goûter la douceur du repos et le charme de la soirée dans des chambres agréables, au pied desquelles chante le gave et qui jouissent d'une vue charmante sur le village. Nous occupons à parcourir cette humble bourgade l'heure qui nous sépare du dîner. L'église toute blanche forme une tache gaie sur la verdure sombre des pentes, la vie du jour s'achève ici dans un calme délicieux ; des enfants aux jolis traits jouent au devant des portes, des bestiaux regagnent leurs étables, de discrètes lumières s'allument çà et là et les dernières lueurs du soleil pâlissent très haut sur les monts, tandis qu'à petits coups argentins sonne l'angélus, messager de la prière et du repos. A la table, familièrement servie, on nous apporte des truites magnifiques. Licq est, en effet, un paradis pour les pêcheurs ; la rivière est extrêmement poissonneuse et les amateurs y viennent de très loin pour satisfaire leur sport favori. Les prudents, ceux qui savent que les grosses pièces n'y sont pas rares et que la truite se défend énergiquement, n'ont garde d'oublier l'épuisette qui facilitera la prise ; à défaut on est quelquefois réduit, comme ce joyeux pêcheur qui, ce soir-là, partageait notre table, à de comiques expédients. Ce chevalier de la gaule, novice peut-être, heureux incontestablement, nous arriva portant dans son ombrelle à demi pleine d'eau une truite de cinq cents grammes qu'il venait de prendre en face de l'hôtel et qui lui eût certainement échappé s'il n'avait eu l'idée géniale de se servir de son ombrelle en guise d'épuisette.

Gorges de Cacouëta.

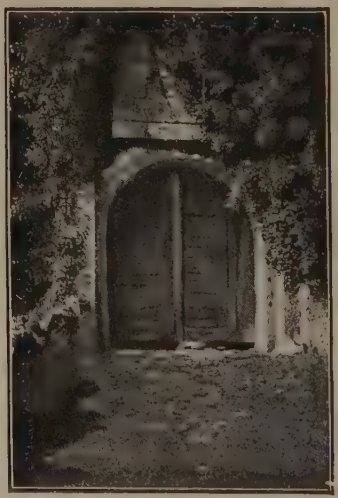
A l'aube nous voici sur la route de Sainte-Engrâce, nous dirigeant vers les gorges de Cacouëta, qui sont, avec le cañon d'Holcarté et la forêt d'Iraty, les trois excursions maîtresses de la région. L'excursion de Cacouëta demande environ cinq heures aller et retour (huit si l'on va jusqu'à Sainte-Engrâce visiter la vieille église du IX^{e} siècle qui en est le principal attrait). On peut aller soit à pied, soit en voiture, jusqu'à la caserne des douanes de Sainte-Engrâce, située à environ huit kilomètres de Licq. C'est une route de montagne ravissante, dominant constamment le Saison d'abord, le gave de Sainte-Engrâce ensuite ; la verdure est toujours répandue à profusion ; cette partie des Pyrénées est peut-être la plus riche en forêts de toute la chaîne. Leur exploitation méthodique a commencé et nous rencontrons tout le long du chemin d'énormes fûts de chênes, des arbres gigantesques remorqués par des mules ; la route est,

Mauléon : Le pont du chateau.

Mauléon : Les bords du gave.

TARDETS.

LICQ-ATHÉRY.



MAULÉON : ENTRÉE DU CHATEAU.

MAULÉON : FONTAINE ET LAVOIR.

ailleurs, aménagée à cet effet par l'établissement d'un Decauville voie très étroite. Nous souhaitons que cette exploitation soit mainnue dans des limites raisonnables et que le déboisement ne vienne s avilir et déshonorer cette contrée. A la caserne des douanes, un ntier, que l'on ne peut suivre qu'à pied, conduit en trois quarts heure environ à l'entrée des gorges. Un droit d'entrée, fixé à 2 francs r personne, est légitimement perçu par le concessionnaire (le proiétaire de l'hôtel de Licq) en raison des dépenses d'aménagement 'il a dû faire ; en outre, un guide (5 francs) est à peu près lispensable. Ces gorges, en effet, ont cette immense supériorité les plus belles des Alpes qu'elles ne présentent dans leur amégement que le minimum d'artificiel. Il faut bien reconnaître que gorges du Fier, du Trient, de l'Aar ou de la Tamina, si pressionnantes qu'elles soient, perdent quelque peu de leur pittoque en raison des galeries qui courent au-dessus des torrents, vaux indispensables, sans doute, étant donnée la configuration de roche, mais travaux qui altèrent un peu la sauvagerie du lieu. Cacouëta, point de galeries surplombantes, on a la sensation de se mener en pleine nature, on circule sur un minuscule sentier au rd du gave, au milieu d'une végétation folle, au pied des fantasues parois des roches surplombantes. De distance en distance, de ères passerelles permettent de passer d'un bord sur l'autre et de fiter des aspérités du roc pour poursuivre l'exploration. L'excurn est moins confortable, assurément, en ce sens qu'à tout instant aut régler attentivement sa marche et franchir des obstacles, mais bien plus pittoresque !

Cañon d'Holcarté.

Pour aller de Cacouëta au cañon d'Holcarté on doit reprendre oute de Licq jusqu'au confluent de la rivière de Sainte-Engrâce lu Saison, et suivre alors, à gauche, le chemin de Larrau. Au l de la gorge qui marque ce confluent se poursuivent les travaux ne usine hydro-électrique destinée à alimenter les 200 kilomètres grand réseau électrique de chemins de fer départementaux cours d'exécution dans les Basses-Pyrénées.

Reprenons notre route vers Holcarté, car la double excursion : se combiner et être faite dans la même journée. Il y a environ ilomètres de voiture du confluent des gaves à l'entrée du cañon. près M. Martel, qui l'a presque complètement exploré, en 1907 n 1908, le cañon d'Holcarté-Olhadibie est le plus beau de

France et peut-être d'Europe. Laissons-lui la parole : " Un angle mal connu de la France vient de nous révéler des splendeurs qui atteignent aux plus fantastiques conceptions susceptibles d'éclore dans la mise en scène des féeries à grand spectacle.... Qu'est-ce donc que le cañon d'Holcarté ? Un long corridor d'eau, de quatre kilomètres et demi d'étendue, avec une pente extra-rapide de 10 pour 100, et si encaissé que, du sommet de ses bords, on ne voit nulle part le fond mystérieux ! Quels spectacles ! Les verticales absolues sont de 200, 250, 300 mètres ; les parois se rapprochent parfois à trois mètres l'une de l'autre ; dans ses cavités latérales se fracassent les remous terrifiants des ondes violées pour la première fois ; le caprice des cassures géologiques a créé des coudes, dont les pseudo-culs-de-sac, aux voûtes surplombantes, remémorent les plus grandioses rivières souterraines, telles Padirac ou la Recca de Trieste ; l'espacement diminue au point qu'un bloc énorme est coincé très haut dans les tenailles du couloir ; il ne fait ni jour, ni nuit, mais une lueur verdâtre, indéfinissable, filtrée par la végétation puissante que l'humidité accroche aux moindres saillies des escarpements ; du ciel on n'aperçoit pas le plus petit ruban.... Dès maintenant une chose est acquise et qui intéresse le plus la curiosité publique : c'est l'existence au pays basque de sites plus admirables par la richesse de leur végétation, par la singularité et l'ampleur de leurs accidents, par l'énormité de leurs proportions, que les cluses ou klammes alpestres, si justement réputées cependant, du Fier, de la Diosaz, du Trient, de la Tamina.... "

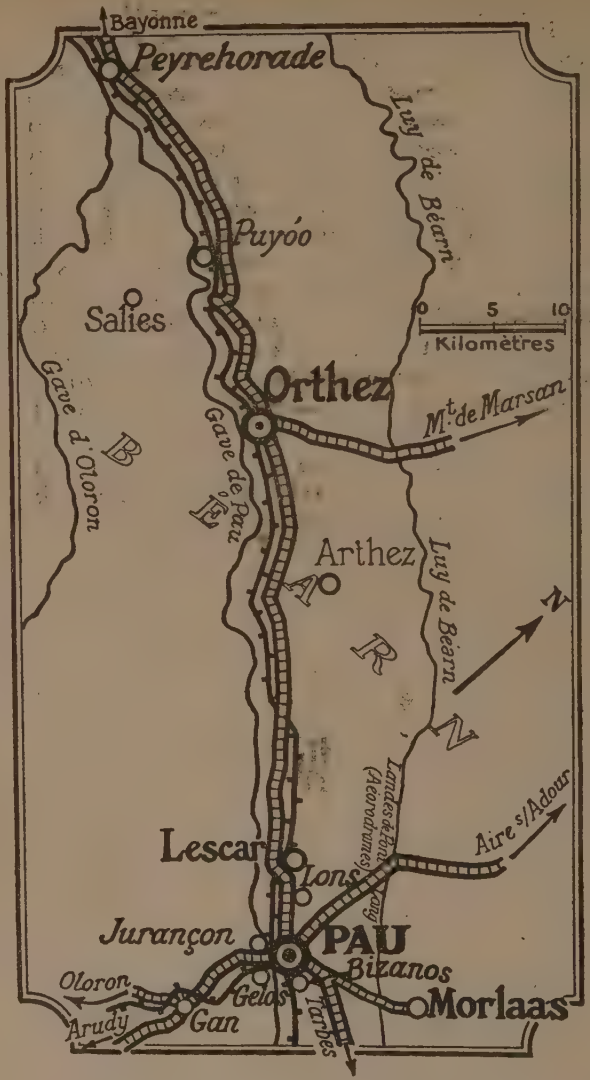
A ceux qui sont particulièrement curieux de ces découvertes du monde souterrain, nous conseillons de lire l'article publié dans le journal *le Matin* du 28 décembre 1908 par M. Martel. Ils y trouveront tous les détails des formidables explorations auxquelles il a fallu se livrer pour la découverte du cañon d'Holcarté. On conçoit à quelles difficultés se heurte, malheureusement, un aménagement rendant accessibles au simple touriste ces gouffres prodigieux. Dans l'état actuel on ne peut visiter les gorges qu'extérieurement, mais cette visite donne néanmoins un aperçu général de leur caractère et l'excursion est magnifique par elle-même. A divers endroits le spectacle est très impressionnant et l'on domine d'une hauteur de 400 à 500 mètres le fond de la gorge où mugit le torrent.

Larrau.

Larrau est un modeste village, le dernier de cette haute vallée

du Saison, à quelques kilomètres de la Navarre dont les grands pics des Pyrénées le séparent. Les fauves escarpements d'Etchelu, les crêtes d'Orhy dominent sa petite église au clocher carré et les maisons éparpillées sur une terrasse de gazons. La visite de la forêt d'Iraty peut être de là, aisément faite en une journée, mais il faut emporter des vivres pour le déjeuner, la région étant absolument déserte. Cette course est fort belle et peut se faire à mulet ; au col Orgambidechka, que l'on atteint en quelques heures, la vue est admirable ; quant à la forêt, restée complètement vierge jusqu'alors, elle vient d'entrer en exploitation ; très giboyeuse il y a quelques années, elle a vu depuis peu disparaître le dernier de ses chevreuils. La " route des Pyrénées " traversera plus tard cette région en franchissant le col de Carutcheta et l'on avait envisagé le tracé d'un transpyrénéen qui, franchissant la frontière au port de Larrau, devait border l'Espagne par la vallée de Salazac, mais ce projet a été abandonné.

Avec la forêt d'Iraty se termine la série de nos excursions au pays Basque que seuls un petit nombre de privilégiés connaissent et qui pourtant est si bien fait pour enchanter les touristes.



De Pau a Peyrehorade, par Lescar et Orthez.

CHAPITRE VII

LE BÉARN

Histoire de la vicomté. Pau : le château. Lescar et sa cathédrale. Morlâas. Orthez : le donjon, la ville, le vieux pont, le gave.

Histoire de la vicomté.

Le Béarn, aujourd'hui englobé dans le département des Basses-Pyrénées où il forme les arrondissements de Pau, d'Orthez et d'Oloron, fut pendant huit siècles un pays autonome et indépendant, " entouré de plus de gloire qu'il n'est gros ". Après l'occupation romaine et les invasions barbares, il devint au X^e^ siècle une vicomté comprenant la vallée du gave de Pau, le pays d'Oloron et la vallée du Larbaig. Son territoire s'accrut ensuite des vallées d'Aspe, d'Ossau, de Baretous, anciennes républiques ; du Montanarès, de Salies, de Sauveterre, d'Orthez, conquis au XII^e^ siècle. Trente vicomtes appartenant aux maisons de France, de Moncade, de Foix, d'Albret et de Bourbon, gouvernèrent le Béarn du X^e^ siècle à la mort d'Henri IV en 1610.

On peut suivre pas à pas l'histoire de la vicomté depuis Gaston IV " le Croisé ", frère d'armes de Godefroy de Bouillon, orgueil du Béarn dont il étendit les libertés publiques par la promulgation, au XII^e^ siècle, du *For de Morlâas*. L'un de ses successeurs, Gaston X ou Gaston Phœbus, quatrième vicomte de la maison de Foix, a laissé un nom illustre, malheureusement souillé par des actes de cruauté. Soldat, poète et " maistre au grand art de vesnerie ", Gaston partageait son temps entre trois choses, " l'une est en armes, l'autre est en amours et l'autre ci est en chasse ". Dans son *Miroyr des déduicts de la chasse* il vante ce sport dans lequel on " fuit les sept péchiez mortieuls ", au grand profit des " salvations de l'âme, quart qui fuit les sept péchiez mortieuls, selon notre foy, il devra être sauvé ; donc bon veneur aura en ce monde joies, liesse et déduict et après aura paradis encore ". Il tenait sa cour en son château noble d'Orthez, entouré de chevaliers, d'artistes, de savants. Prisonnier au Châtelet de Paris et sommé de faire hommage au roi de France, il répondit fièrement

" qu'à Dieu seul il devait hommage de sa terre, et à nul autre que ce fût, duc, comte ou roi ". Menacé par les Français qui assiégeaient les Anglais à Lourdes, il répartit ses gens d'armes dans ses châteaux et fit inscrire sur leurs portes : " *Tocquoy si gaüses* ", touches-y si tu l'oses. Phœbus ne sut pourtant pas éviter " les sept péchiez mortieuls ". Meurtrier de son frère, Pierre de Béarn, tué d'un coup de dague au cœur, on lui impute aussi la mort de son fils unique qui périt dans la prison du château d'Orthez, " piqué au cou par mesgarde ou autrement " par son père avec un " long petit coutel dont il appareillait ses ongles ". Gaston X mourut lui-même subitement en se lavant les mains au retour de la chasse. Les Calvinistes violèrent son tombeau deux siècles plus tard et prirent son crâne " pour en tirer au rampeau ainsi qu'avec une boule de quilles ".

Le vicomte François Phœbus avait obtenu en 1479 la couronne de Navarre. Sa sœur Catherine lui succéda et les États, réunis à Pau en 1485, lui choisirent pour époux Jean d'Albret. De ce mariage naquit Henri II, prince chevaleresque, diplomate et législateur, digne aïeul d'Henri IV, compagnon de captivité à Pavie de François I^er^ qui lui donna la main de sa sœur Marguerite d'Angoulême, " la Marguerite des Marguerites, la quatrième Grâce, la dixième Muse, corps féminin, cœur d'homme et tête d'ange ". La Cour, transférée depuis longtemps au château de Pau, acquit une réputation mondiale : artistes, savants, lettrés et philosophes s'y coudoyaient. Les fêtes brillantes, les divertissements de la pavane et du branle de la torche laissaient à peine à Marguerite le loisir d'écrire l'*Heptameron* ou *Nouvelles de la Reine de Navarre*, et de prêter une oreille attentive aux prédications de Roussel, l'un des premiers apôtres du Calvinisme.

La Réforme prit possession du Béarn avec Jeanne d'Albret, fille unique d'Henri II, " princesse qui, au dire de d'Aubigné, n'avait de femme que le sexe, l'âme entière aux choses viriles, l'esprit puissant aux grandes affaires, et le cœur invincible aux grandes adversités ". Après la mort de son mari, Antoine de Bourbon, Jeanne abjura la foi catholique et interdit la Fête-Dieu. Excommuniée par le Saint-Siège, elle se réfugie à la Rochelle pour échapper à un complot. Charles IX, roi de France, confisque alors le Béarn et les États du pays, réunis à Lescar, font leur soumission à la France. Seul Navarrenx résiste. Le comte de Montgomery, à la tête de 3 000 hommes, reprend le pays et

rétablit l'autorité de la reine Jeanne. Les États, " chassés comme de mauvais serviteurs auxquels on donne congé ", sont remplacés par une assemblée à la dévotion de la reine à qui elle " remontre " en 1570 qu'elle doit, " à l'imitation de Josué et d'Ezéchias, purger le Béarn de toutes les idolâtries et superstitions papistes qui y subsistaient encore ". Le culte catholique est de nouveau aboli, le Béarn ensanglanté et opprimé, et Jeanne d'Albret n'aurait laissé à l'histoire que le souvenir d'un cruel despotisme si elle n'avait donné le jour à Henri IV.

Le " Béarnais " naquit au château de Pau le 15 décembre 1553. " La brebis a enfanté le lion ", disait orgueilleusement son grand-père. Pour que l'enfant ne fût " pleureur et rechigné ", Henri II avait fait promettre à sa fille de chanter pendant les douleurs de l'enfantement, et Henri IV vint au monde aux accents du cantique de Notre-Dame du Bout du Pont, ce qui valut à sa mère une chaîne d'or faisant trente fois le tour du cou. " Dieu sait si ce fut ou non l'effet du cantique, mais tout le monde sait bien qu'il ne fut ni pleureur ni rechigné, celui qui devint le Diable-à-quatre et le Vert-Galant de la chanson nationale. " Cependant Henri IV ne séjourna guère à Pau, non plus que la reine Margot. Lorsqu'en 1593, devenu roi de France, il entra à Paris qui " valait bien une messe ", l'annexion du Béarn était résolue. Sans doute le spirituel roi, voulant ménager l'orgueil susceptible des Béarnais, déclara qu'il " donnait la France au Béarn et non le Béarn à la France ", mais Louis XIII, par un édit d'octobre 1620, décréta la " réunion et incorporation de la couronne de Navarre et du pays souverain de Béarn à la couronne et au domaine de France ". Ce fut une piètre compensation pour les Béarnais de savoir que le roi de France ajoutait à son titre celui de roi de Navarre. Un à un tous les privilèges de leur souveraineté disparurent. Les protestations des États furent aussi vaines que persévérantes. Finalement, par une délibération du 28 octobre 1789, les habitants de Pau, " considérant qu'il n'existe pas sous le ciel un plus beau titre que celui de Français depuis que les trois bases de la Constitution sont posées, la liberté, l'égalité de l'homme et le respect des propriétés ", décidèrent " d'offrir pour tribut à la patrie une Constitution antique qui leur est chère ", et adhérèrent " purement et simplement aux décrets de l'Assemblée Nationale ". Quelques mois plus tard, le Béarn devenait un département français.

Le gave de Pau qui le traverse de bout en bout, le sépare en

deux parties d'un caractère tout différent. Au Nord, des coteaux verdoyants, cultivés et boisés, où les villages ont un cachet vieillot, où la moindre colline offre des points de vue variés et charmants, où les ruisseaux chantent dans les vallons. Au Midi, des vallées profondes arrosées de gaves bruyants, encadrées de hauteurs riantes qui viennent s'adosser aux premiers contreforts du massif pyrénéen pour s'élever aux crêtes aiguës de la frontière franco-espagnole ; région grandiose et majestueuse, l'une des plus privilégiées non seulement de l'Europe, mais du monde, au dire de Russell.

Pau

Le boulevard des Pyrénées à Pau la domine, offrant " la plus belle vue de terre comme Naples est la plus belle vue de mer ". Le gave glisse ou bondit capricieusement dans la vallée. Au delà d'un premier plan de collines vertes, égayées de châteaux, de villas et de villages, la montagne se dresse du pic basque d'Anie au pic du Midi de Bigorre, développant un arc de cercle de 100 kilomètres de largeur sur une profondeur de 50 à 80.

Un des vicomtes de Béarn fut séduit par ce panorama féerique de crêtes neigeuses surgissant autour du pic du Midi d'Ossau. Il fit construire sur ce belvédère unique le " Castel Menou " (château mignon), villa de plaisance que la Cour Béarnaise prit bientôt comme rendez-vous de chasse, de promenade et de plaisir. La capitale était alors Morlâas et les affaires sérieuses se traitaient au château fort de La Hourquie devant lequel étaient plantées les fourches patibulaires, emblèmes de la haute justice du seigneur. Les cavalcades brillantes, damoiselles sur leurs haquenées et chevaliers sur leurs destriers, accompagnaient le vicomte au Castel Menou. Puis la Cour quitta La Hourquie pour se fixer en 1194 au château de Moncade à Orthez. Gaston Phœbus avait une prédilection marquée pour le Castel Menou qu'il restaura, agrandit et dota du " *cam batailhé* ", champ de bataille où il organisait des tournois, " donnant au mieulx courant une lance estimée 2 000 ducats et deux diamants ". Son successeur, Gaston XI, transféra sa résidence à Pau en 1460, construisit la partie nord du château, de la tour Montauzet à la tour de Billère, créa le parc admirable dont la plus grande partie subsiste, ainsi que d'immenses jardins sur l'emplacement actuel de la place Gramont, de la Haute Plante et des quartiers voisins. Dès lors le château de Pau devint le palais des souverains de Béarn et des rois de Navarre. Henri II appela les architectes

Orthez : Entrée du vieux pont.

PAU : LE CHATEAU.

ORTHEZ : LE VIEUX PONT ET LE GAVE.

les plus habiles et les meilleurs sculpteurs pour restaurer et embellir sa demeure ; cependant que la reine Marguerite en dirigeait l'ornementation intérieure et y rassemblait des merveilles. Elle fit même à l'aiguille une tapisserie " où estoit si bien représenté le divin sacrifice de la messe que les plus habiles peintres n'eussent sceu rien faire de si délicat avec le pinceau ". Jeanne d'Albret y substitua une tête grimaçante de renard à la figure du prêtre. Les fêtes somptueuses égayaient le château ; avec les chasses, les repas, les bals, alternaient les représentations théâtrales. Marguerite, dit Brantôme, " composait souvent des comédies ou des moralités qu'on appelait en ce temps-là des pastorales, qu'elle faisait jouer et représenter par les filles de la Cour ".

Cependant le château n'était pas uniquement un lieu de plaisir. Il possédait un Puits des supplices, et la légende raconte que Gaston Phœbus avait installé dans les oubliettes de la tour de Montauzet une statue de fer armée de poignards, qu'un ressort faisait jouer et qui embrassait étroitement les infortunés qu'on descendait à sa portée. On montre encore, dans le grand salon de réception d'Henri II, la place où furent massacrés, le 24 août 1569, les seigneurs catholiques qui avaient secondé Téride dans sa lutte contre Montgomery : " On annonça aux nobles prisonniers leur délivrance et on leur servit le repas libre dans la grande salle du château, en face du magnifique aspect des Pyrénées qu'inondaient les rayons du couchant ; au sortir de table, ils furent tous poignardés ".

Comme contraste avec ces tristesses, voici le joyeux souvenir de la naissance d'Henri IV. La carapace de tortue qui lui servit de berceau, précieuse relique, a pu être conservée grâce à la présence d'esprit et au dévouement de ses gardiens. Sous la Terreur, le Directoire du district de Pau décida de brûler publiquement le berceau d'Henri IV. M. de Beauregard, directeur des Domaines, possédait une écaille de tortue à peu près semblable. La coquille authentique fut cachée chez le menuisier Saffore, et on lui substitua l'autre carapace dont la populace fit un feu de joie le 1er mai 1793.

Pau ne fut d'abord qu'une bourgade construite sur les terrains incultes des paysans de la vallée d'Ossau. Quelques beaux hôtels, aujourd'hui disparus, se groupèrent peu à peu à côté du château, habités par les courtisans qui partageaient leur temps entre la ville et les champs, heureux de se reposer dans leurs métairies ou vide-bouteilles, sur les coteaux de Gelos, de Bizanos et de Jurançon, au milieu d'un bouquet d'arbres, d'une vigne donnant de bon vin,

d'un jardin produisant de beaux fruits. Chose étrange, aucune maison n'était alors orientée en façade sur les Pyrénées ; on trouvait " aspre et affreux " le pays dont le " gros air " ne pouvait faire que du mal à la reine Margot. En 1700, un mémoire de l'intendant Le Bret atteste que la ville de Pau consiste en deux rues assez longues mais mal disposées, qu'elle n'a rien de considérable, que le palais est incommode et mal entendu, que l'hôtel de ville est pis encore, que l'église est aussi mal tenue et pauvre qu'une église de village. C'est néanmoins une résidence fort appréciée, " dont la société passe pour réunir dans son sein les délices qu'offrent les plus agréables villes du royaume ". Le Parlement était composé d'hommes du meilleur monde, d'esprit brillant, de manières exquises. Lorsqu'en 1788, exilé momentanément par Meaupou, il fut rappelé à Pau, un cortège triomphal vint au-devant du premier président, marquis de Lacaze ; on y remarquait " les détachements successifs de ce sexe enchanteur qui est l'emblème et le type des plaisirs ". Les fêtes durèrent quinze jours et se terminèrent par un " bal citadin " au cours duquel les dames, excitées par le dîner, la musique et les danses, " avaient acquis ce degré d'électricité qui fait raffoler les plus sages ".

La ville s'agrandit et s'embellit au XVIII[e] siècle et compta dix-huit rues. La place Gramont fut tracée par l'ingénieur Flammarion, et la place Royale ornée de la statue de Louis XIV. Les États avaient demandé la statue d'Henri IV au vieux roi qui préféra envoyer la sienne. On se consola de cette déconvenue en inscrivant en béarnais sur le piédestal : " Ici est le petit-fils de notre grand Henri ". Par un décret de 1808, Napoléon ordonna le prolongement " jusqu'au bord de la rivière " de la place Royale, qui eut dès lors sa terrasse sur les Pyrénées. C'est ainsi qu'il y a un siècle " Pau n'était pas moins changé qu'une fille du commun devenue grande dame ".

Louis-Philippe fit don à la ville de la statue en marbre blanc d'Henri IV, œuvre de Raggi avec bas-reliefs d'Etex, qui décore la place Royale. L'inauguration eut lieu le 27 août 1843 sous la présidence du duc de Montpensier. Ce fut une joie délirante lorsque, les voiles tombés, la foule reconnut la figure martiale et spirituelle du Béarnais et lut sur le piédestal l'inscription : " *Lou nouste Henric* " (Notre Henri). A la révolution de 1848, le préfet Landrin émit la prétention de faire déboulonner la statue, mais se garda bien d'insister devant l'avis charitable que la première corde passée au cou

d'Henri IV servirait à le pendre lui-même à un arbre de la place Royale.

En donnant de plus en plus leurs préférences à Pau, les Anglais font preuve de bon goût. Comment ne seraient-ils pas séduits par cet admirable Boulevard des Pyrénées qui, encadré de parcs magnifiques, déroule du vieux château au palais d'hiver le ruban de ses villas princières, de ses hôtels somptueux où tout est réuni pour la plus grande commodité et le confort le plus raffiné ?

Avec sa préfecture, sa cour d'appel et sa garnison ; son palais d'hiver dont l'immense palmarium de verre flamboie dans la nuit sous le ruissellement de milliers d'ampoules électriques ; son vieux château royal qui profile son imposante silhouette sous les rayons pâlis de la lune, Pau, dont la population fixe a plus que triplé en un siècle, passant de 10 000 âmes à 35 000, est bien restée la capitale du Béarn, tandis que les deux plus vieilles villes de la province, Lescar et Morlâas, n'existent guère qu'à l'état de souvenir.

Lescar.

Lescar, rebâtie au X^e^ siècle à la place de l'antique *Benehar-num*, détruite par les Sarrasins, a été jusqu'à la Révolution le siège d'un évêché. Sa cathédrale, Notre-Dame, fut le Saint-Denis des rois de Navarre et conserve de précieux fragments de mosaïques et de belles stalles Renaissance. La crypte ou " chapelle ardente ", construite sous le chœur, contenait les sépultures seigneuriales. Les huguenots violèrent les tombeaux pendant les guerres de religion. Les sépulcres furent " paganesquement ouverts, leurs caisses sacrilégeusement emportées, leurs ossements inhumainement épandus ". Ces actes de vandalisme n'ont laissé nul vestige des tombes princières. L'exploration des caveaux faite officiellement en 1818 n'a produit d'autre découverte que celle de débris humains et de " lambeaux de vêtements tant en soie qu'en espèce de fil d'or ou d'argent de plusieurs couleurs et d'une rare magnificence ".

Morlâas.

Morlâas fut la seconde capitale de la province. Au XVI^e^ siècle elle n'était déjà plus qu'un cadavre de ville, "*cadaver urbis* ". Le boulevard des Remparts garde à peine quelques pierres des anciennes fortifications et la place de la Hourquie rappelle seule le château vicomtal du IX^e^ siècle. De la vieille cathédrale Sainte-Foy il reste

un très beau portail roman aux élégantes colonnettes, orné de curieuses sculptures. Un petit musée d'antiquités locales possède d'intéressants spécimens de monnaies morlannes, frappées du IXe au XVIe siècle, souvent mentionnées dans les chartes pyrénéennes et portant en légende : " *Centullo comes, Pax et Honor Forcas*, ou *Forquie Morlacis*". Dès le XIIe siècle, des courses de chevaux avaient lieu à Morlâas, dans les landes de Pont-Long, hippodrome actuel de Pau. Le vicomte Gaston IV, mort en 1170, donnait au prieuré de Sainte-Foy cinq sous morlans sur la course de chevaux qui a lieu à Morlâas à la fête de la Toussaint. En retour, le prieuré devait loger et nourrir pendant trois jours le vainqueur et deux hommes de sa suite. Du reste, les Béarnais se sont de tout temps adonnés avec passion à l'élevage du cheval. Une écurie renommée était l'orgueil des châtelains et les plus beaux chevaux du défunt étaient solennellement menés à l'offrande pendant la messe d'enterrement. En 1700, le roi et la province donnaient chacun 4 000 livres par an pour l'entretien de vingt étalons au moins, offerts " *gratis* aux juments qui auront été approuvées et marquées par la Commission des haras ". Sous la Révolution les chevaux " à courte queue " furent déclarés suspects " en raison de leurs formes aristocratiques, de leur allure fière et de leur piaffement anti-sans-culotte " !

Orthez

En 1194 Orthez avait succédé à Morlâas comme capitale du Béarn. Le château de Moncade devint la résidence seigneuriale. Gaston Phœbus le fortifia et y ajouta le donjon, aujourd'hui envahi par le lierre, occupé par l'observatoire Carlier, qui domine la petite ville. Cette tour massive rappelle de tragiques événements. On ne songe pas sans effroi à la captivité du jeune Gaston, fils de Phœbus, dans un humide cachot. L'enfant, attristé de la mésintelligence qui existait entre son père et sa mère, s'était laissé persuader par Charles le Mauvais qu'un " philtre d'amour " rapprocherait Phœbus de sa femme Agnès. Le sachet qui contenait ce philtre fut découvert par trahison et Phœbus ordonna la mort de son fils. Les États s'opposèrent à l'exécution de la sentence ; le crime fut consommé par le père lui-même, " par mesgarde ou autrement ", et le jeune Gaston fut trouvé un jour " sang-mué " dans sa prison. Tout rébarbatif qu'il soit, le donjon de Moncade a du moins le

nérite de commander un admirable panorama de montagnes dont
a chaîne s'étend de la Rhune au pic du Midi de Bigorre.

Orthez s'étale aux pieds de la tour, paisible et honnête sous-préfecture dont les vieilles rues conservent quelques anciennes maisons, notamment celle dite de Jeanne d'Albret qui pourtant n'y eut guère séjourner. La ville est peu animée, sauf les jours de marché ; pas de flâneurs sous les beaux arbres du Mail et de l'Esplanade ; de rares visiteurs à l'église Saint-Pierre, reconstruite au XV^e siècle sur des murs du XII^e qui ont vu les plus imposantes cérémonies funèbres de l'histoire du Béarn. Archambaud de Grailly, captal de Buch, mari d'Isabelle, héritière de la vicomté, y fut inhumé en 1414 et son épouse l'y rejoignit quelques années plus tard. Les archives de Pau gardent un précieux cartulaire contenant " l'ordonnance de las honors de mess. Archambaud par la gracie de Diu comte de Foix, sanrer (défunt) que Diu perdon ", et de " Mme Isabel, comtesse de Foix, qui Diu par la pietat de luy ave mercer ". Des rois, des évêques, de puissants seigneurs, tous les parents, vassaux et sujets furent convoqués aux offices et au dîner d'enterrement. Un héraut d'armes, monté sur le cheval de deuil, annonça la cérémonie. Douze cents évêques, abbés, prêtres et clercs célébrèrent l'office. Les communautés et les seigneurs présentèrent à l'offrande 221 draps d'or et 2251 cierges. Au repas funèbre on consomma, dans des assiettes d'étain et de bois, 100 bœufs, 100 moutons, 50 chevreaux et 200 poules ; on but 365 *pipes* de vin (150 hectolitres) ; on employa 120 conques de blé pour faire le pain et il fallut quatre jours pour le cuire.

Que ferait-on aujourd'hui de ce monceau de victuailles à l'hôtel de la Bonne-Hôtesse dont les habitués déjeunent silencieusement en lisant les *Débats*, et dont les rares clients de passage ne savent sans doute pas que Froissart fut pendant plusieurs semaines pensionnaire de la maison, jadis Auberge de la Lune ! Le ronflement d'un moteur dans les rues mortes est presque un événement ; au rez-de-chaussée des maisons, des volets s'entr'ouvrent, laissant passer les têtes curieuses et étonnées des dames de la société qui, esclaves d'une coutume, ne vont presque jamais à la promenade. Quelques demeures, vastes et trapues, respirent l'aisance, voire la richesse. Par les portes cochères ouvertes, au fond de vestibules voûtés, on aperçoit des jardins ombragés, des pelouses vertes, des massifs rutilants. Mais tout ici, habitants, rues, maisons et bouques, conserve un caractère désuet et vieillot, et certes, lorsqu'on

descend à la ville basse, ce n'est pas la silhouette du Vieux-Pont qui modernise le tableau. Son dos d'âne enjambe le torrent de ses arcades inégales, ogivales ou cintrées ; une haute tour de défense, à pans coupés, percée de meurtrières, à toit surplombant, en occupe le milieu ; la porte voûtée en ogive a été depuis longtemps démunie de son pont-levis. A ce très pittoresque monument se rattachent les plus lugubres souvenirs des guerres de religion. Jeanne d'Albret, menacée par le roi de France, s'était enfuie à La Rochelle. Son partisan, Montgomery, accourt avec 3 000 hommes assiéger Orthez où les Béarnais s'étaient enfermés, et la ville est prise en quelques heures malgré une résistance acharnée. La victoire des protestants fut horrible, les Béarnais massacrés en une affreuse boucherie, et les chroniques assurent que " le gave en prit une teinte de sang ".

Il est maintenant clair et joyeux, ce gave de Pau qui s'enroule autour des arches du Vieux-Pont, bondit au milieu des roches blanches encombrant son lit, se glisse sous les vertes frondaisons et fuit rapide vers l'Adour. Orthez n'a gardé qu'un lointain souvenir des luttes fratricides. Au pied de la vieille cité somnolente, un faubourg éveillé, bruyant, travailleur est né. On y tisse la toile, on y fabrique le papier de paille, on y sale les jambons fameux dits " de Bayonne ". " Ces jambons, écrivait en 1768 l'abbé d'Expilly, sont salés de sel de Salies, ce qui leur donne un goût exquis. Ce sont les jambons connus sous le nom de jambons de Bayonne à cause de la ville où il s'en fait un embarquement, et qui devraient être désignés sous le nom de jambons de Béarn ". Les Béarnais ont toujours été fiers de cette spécialité culinaire. Les États récompensaient les services rendus par un cadeau de jambons. Au XVII^e siècle les Jurats de Pau envoyaient au duc de Gramont douze jambons qui furent " reçus avec reconnaissance ". Un siècle plus tard, le généreux curé de Gan, Daniel de Tristan, ancien secrétaire du cardinal Dubois, ne dépensait pas moins de 10 000 francs en cadeaux de jambons, qui se vendaient alors à Pau de 8 à 12 sols la livre. Sous la Révolution, Monestier réquisitionna l'excédent de lard et de jambons pour en faire présent à la commune de Paris. Leur transport donna lieu à de graves délibérations : " Les employés conducteurs demandent huit jours de repos pour eux et leurs chevaux, mais les jambons emmagasinés peuvent-ils attendre ? " Finalement la députation de Pau partit pour Paris chargée de 362 jambons, de 185 épaules de cochon, de 119 pièces de lard,

sans compter deux douzaines de cuisses d'oies qui arrivèrent juste pour la célébration de la fête de l'Être Suprême !...

Les usines et les fabriques s'élèvent sur les rives du gave dont le murmure accompagne le tic-tac des métiers et la cadence des machines, Les modernes constructions industrielles se succèdent dans la direction de Peyrehorade, autre centre de production, à la limite du Béarn et des Landes. Les vicomtes d'Orthez avaient soigneusement fortifié la colline de Peyrehorade. Le donjon pentagonal du château d'Aspremont, commandant le passage de la rivière, était leur citadelle, tandis qu'ils résidaient l'été au château de Montréal, au confluent des gaves de Pau et d'Oloron. La navigation donne une grande activité à Peyrehorade dont les services de transports fluviaux sont alimentés par de très importantes minoteries. La pêche du saumon y est abondante, et les alevins sont soigneusement entretenus et développés dans l'établissement de pisciculture.

De Salies a Oloron, par Sauveterre et Navarrenx.

CHAPITRE VIII

LE BÉARN *(suite)*

Salies-de-Béarn : origine, la fontaine salée, excursions.—Sauveterre-de-Béarn : le château, l'église, le pont.—Navarrenx.—Gan et le Jurançon.—Oloron-Sainte-Marie : église Sainte-Croix, cathédrale Sainte-Marie, industrie.

Salies-de-Béarn.

SALIES-DE-BÉARN entasse ses vieilles maisons le long du Saleys, près de la source du Bayâa, non loin du gave de Pau. Une ville neuve a surgi dans la plaine, alignant ses hôtels, ses cottages et ses villas autour d'un beau parc et d'un établissement thermal de plus en plus fréquenté. L'origine de Salies est quelque peu légendaire. Vers la fin du XI^e^ siècle, dit la tradition, un seigneur chassant aux environs poursuivait un sanglier qui traversa une mare et vint mourir à la lisière d'un bois voisin. Les chasseurs furent surpris de trouver le corps de l'animal couvert d'une matière blanchâtre semblable à de la neige : c'étaient des cristaux de sel. La recherche des causes de ce phénomène amena la découverte d'ouvrages souterrains qui dirigeaient les eaux d'une source jusqu'à la mare salée. Des cabanes s'élevèrent près de la source et les habitants commencèrent à en extraire le sel. On les appela *saliès* et le village prit le nom de Salies. Les armoiries ont conservé le souvenir de cette origine : deux hommes portent un *sameau* (sorte de grand baquet) d'eau salée, un sanglier percé d'une flèche gît à leurs pieds, et la devise " Si you n'ou y éri mourt, arrès n'y libèré " signifie " Si je n'y étais mort, personne n'y vivrait ".

Les vertus curatives de la Fontaine sont connues depuis des siècles et les baigneurs affluent dans la ville neuve. Mais le vieux Salies a gardé tout son cachet : maisons anciennes des "*Bezits*", toits en auvents, façades enguirlandées de glycines, ruelles tortueuses. Sur la petite place du Bayâa, où se trouvent la source, la halle et l'hôtel de ville, on montre la maison de Jeanne d'Albret, dont il ne reste guère qu'une fenêtre encadrée de deux colonnes et une voûte surplombante donnant accès à l'atelier d'un maréchal ferrant. Les rives du Salat ont une réelle couleur locale, bordées de constructions

en bois et briques, aux galeries découpées et vermoulues, montées sur pilotis et se mirant dans l'eau claire. L'église Saint-Vincent, reconstruite au XV^e siècle, était autrefois fortifiée et servait de citadelle ; sa massive tour carrée commande l'entrée de Salies et, sur la hauteur, le château, devenu hôtel-pension, domine le bourg.

Les promenades sont charmantes dans les campagnes fertiles de cette région, qui veut rester béarnaise. On y rencontre en maint endroit " les ruines altières de vieux châteaux attestant que les seigneurs entendaient et voulaient être respectés ; les restes splendides de cloîtres proclamant l'ancienne puissance des monastères ". Des hauteurs du Pain de Sucre, de la Trinidad, de Lasbordes, de Pène de Mu on a de belles échappées sur Salies et sur les montagnes. Le château fort de Bellocq (Beau-lieu), dont les six tours en ruines sont perchées sur un roc à pic " fendant le gave comme un éperon gigantesque ", rappelle Jeanne d'Albret qui, chaque année, y passait quelques semaines pour prendre les bains à Salies. A l'église du XIII^e siècle on voit un portail roman avec trois rinceaux ornés de bas-reliefs naïfs ; les armoiries du Béarn apparaissent sous la forme des deux vaches traditionnelles ; à côté est une tige de lis épanouie d'où sortent neuf autres tiges de lis représentant peut-être l'emblème de la généalogie mérovingienne des princes béarnais. Sordes évoque les souvenirs les plus lointains. Dans les grottes qui trouent la falaise on a trouvé des silex, des os travaillés, des ossements de grands animaux et notamment du grand chat des cavernes ; les plus importantes de ces pièces préhistoriques ont été recueillies au musée de Saint-Germain-en-Laye. L'époque gallo-romaine est représentée par les restes d'une voie, d'un camp, de villas ; le Moyen Age par l'abbaye bénédictine fondée en 960, détruite, puis restaurée aux XVII^e et XVIII^e siècles, dont l'église et le cloître sont d'un grand intérêt archéologique. Labastide-Villefranche et Bidache ont chacune leur donjon construit, l'un par Gaston Phœbus, l'autre par les sires de Gramont.

Sauveterre.

De toutes les excursions aux environs de Salies, où le vieux Béarn se présente sous des aspects captivants autant que variés, la plus belle est à coup sûr la visite de Sauveterre, petite ville merveilleusement située sur un plateau élevé, au-dessus de la rive droite du gave d'Oloron. Sauveterre-de-Béarn a joué un rôle de premier plan dans l'histoire de la province. Elle conserve son aspect

guerrier avec les restes de ses fossés, de ses remparts, et sa porte pourvue de tourelles et de barbacanes. Place forte justement renommée, elle eut à subir des sièges et des assauts rudes et sanglants ; les Espagnols et les Basques la saccagèrent tour à tour. En 1526 le prince d'Orange, Philibert de Chalon, " jeune stratège de vingt-quatre ans ", vint bloquer Sauveterre. Le pont fortifié fut sacrifié et jeté dans le gave. Les assiégés, retranchés dans la Tour de Défense, opposèrent une énergique résistance. Mais l'investissement implacable eut raison de leur héroïsme et il fallut se rendre.

Sur le plateau rocheux qui domine le gave, la tour de l'ancien château, devenue tour Montréal depuis un siècle, dresse fièrement ses murs tapissés de lierre ; les faces de son prisme rectangulaire sont percées de meurtrières et de fenêtres géminées, à plein cintre. Une autre tour plus petite, protégeant jadis l'entrée ouest du château, est surmontée d'une terrasse d'où l'on découvre dans l'immensité toute la chaîne des Pyrénées. Entre ces deux donjons le château et les vieux logis se profilent en un " mariage inouï de pierres et de feuillage ". Des terrasses ébréchées, des murs éventrés s'élancent des arbres robustes ; les plantes grimpantes encerclent les tours. L'église, romane avec quelques parties ogivales, dut être commencée avant les croisades jusqu'à la hauteur des premiers chapiteaux, puis terminée après ces lointaines expéditions dans le style ogival surbaissé. Ses trois nefs, son transept, ses trois absides semi-circulaires sont éclairés par des œils-de-bœuf, de petites fenêtres en plein cintre, des fenêtres géminées, des roses. Un clocher gothique quadrangulaire, percé d'ouvertures carrées, s'élève à l'intersection des bras de la croix latine dessinée par l'édifice. Le portail, très heureusement restauré en 1869, présente un double plein cintre terminé par un pendentif élégant et hardi ; ses curieux bas-reliefs ont été mutilés, mais les sculptures du tympan sont fort belles : un Christ de gloire, assis et bénissant, occupe le centre d'une auréole elliptique ; à sa droite l'ange et le lion, à sa gauche l'aigle et le bœuf symbolisent les évangélistes ; puis le soleil se présente d'un côté sous forme d'un globe igné, et de l'autre le buste d'une femme ailée figure la lune.

L'esplanade qui entoure l'église repose sur une muraille à pic surgissant de la vallée. Le gave bondit à ses pieds, se précipitant vers les arches romantiques des anciens ponts, l'une des principales curiosités de Sauveterre, monuments historiques comme l'église et la tour Montréal. Des escaliers, des sentiers étroits serpentent sous

le lierre et la vigne vierge, à travers des jardins en terrasse, dans un fouillis de verdure, et descendent jusqu'à la ruine qui est d'un pur romantisme. L'arche unique, qui échappa à la destruction lors du siège de 1526, enjambe à moitié le torrent de ses pierres grises presque entièrement drapées dans un épais manteau de feuillage, dont les lourdes branches retombent au ras de l'eau. Elle aboutit à une tour carrée percée d'un portique au travers duquel la vallée fuit parmi les prairies et les saules. En aval du pont, un pilier carré, massif, parfaitement conservé quoique battu sans cesse par le flot bouillonnant, est le seul vestige du pont sur la voie romaine qui allait de Saint-Jean-Pied-de-Port (*Imo Pyrenæs*) vers Dax (*Aquas Tarbellices*), en passant par Beneharnum (Bellocq de Salies). Près du pont se trouve le vieil hôpital où séjournaient jadis les pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Des bords du gave la silhouette de Sauveterre est admirable. Dorés par les rayons du soleil, les murailles vénérables des donjons, du château, les remparts surmontés par la haute tour de l'église se profilent dans un décor de verdure d'un coloris intense ; tableau impressionnant et majestueux, témoin immuable de la grandeur des siècles passés. Dans le calme du soir, l'imagination fait revivre cette journée tragique où le silence fut soudainement troublé par le son du cor, où l'on vit passer en trombe la meute de Gaston Phœbus, hallali courant, où le château fort fut bouleversé par la mort subite du grand maître " ès art de vesnerie ", expirant à Sauveterre en habit de chasseur....

Navarrenx.

Navarrenx, bourgade voisine, aujourd'hui paisiblement endormie dans ses vieux murs, le long desquels les " *sandaliers* " tressent les semelles de corde, eut aussi à cette lointaine époque son heure de célébrité. Au temps de Jeanne d'Albret, le Béarn avait fait sa soumission au roi de France. Seule Navarrenx refusait de se rendre et défiait tous les assauts. Cette résistance suprême fut le salut de la reine, dont le lieutenant, Montgomery, entreprit de reconquérir les États. Navarrenx fut débloquée le 5 août 1569 et les assaillants, affolés de ce premier échec, furent décimés sous les murs d'Orthez. Les remparts, qui dataient de 1546, ont été restaurés par Vauban. Ils enserrent de leur ceinture formidable la ville qui, en 1790, devint pendant six mois chef-lieu du département des Basses-Pyrénées. Elle est maintenant bien déchue et rappelle cette autre forteresse

de Vauban, Brouage, près de Rochefort-sur-Mer. Les rues qui se coupent à angle droit comme un damier, dans le carré des remparts, sont désertes ; pas de troupes sur les glacis, pas de veilleur dans l'échauguette qui surmonte la porte Saint-Antoine. Du pont dont les arches légères résistent depuis le XVI[e] siècle aux assauts du gave, mieux encore de la route de Mauléon, on découvre l'ensemble des remparts. Nous saluons la forteresse démunie de sa garnison, les murailles qui sauvèrent le Béarn de l'invasion. Et nos regards se tournent une fois de plus vers les montagnes où nous allons pénétrer par Oloron et la vallée d'Aspe.

De Pau à Oloron la campagne est riche et riante, la végétation variée. Sur les mamelons boisés, dans les vallons verdoyants, nombreuses sont les fermes et les villas, constructions généralement carrées et massives dont les façades blanches supportent de hautes toitures grises à pignons. Pays essentiellement agricole, les vignes y alternent avec les pâturages, les champs de maïs et de céréales, les bois de bouleaux, de chênes et de châtaigniers. Les coteaux de Jurançon disparaissent sous les ceps dont la tige haute et droite est couronnée d'un bouquet de pampres ; après le sulfatage les feuilles prennent une teinte vert-de-gris qui, tranchant sur le ton rouge de la terre, rappelle de loin les plants de jeunes oliviers en Provence. Les troupeaux animent les prairies dans lesquelles, après la fenaison, les mulons de foin sèchent tant bien que mal entre deux averses, recouverts de bâches de toile cirée.

Gan et le Jurançon.

La petite ville de Gan est sur le territoire du cru de Jurançon. Henri IV se promenait souvent sur ces coteaux où les grappes dorées mûrissaient au soleil. Peut-être est-ce au cours d'une de ses chevauchées favorites qu'il rencontra la belle Corisandre d'Andouins qui devint sa maîtresse et dont on voit encore à Gan la maison Renaissance, voisine du castel de Pierre de Marca, l'historien du Béarn. Gan possédait aussi un pasteur élégant, mondain et galant homme, en la personne de Daniel de Tristan, ex-secrétaire du cardinal Dubois, dont les chroniques béarnaises du XVIII[e] siècle font grand cas. Le curé de Gan portait le matin un " pet-en-l'air " de damas couleur de café au lait ; il avait onze perruques ; il faisait venir de Paris ses rabats, ses chapeaux, ses manchettes, ses bas de soie, ses jarretières et jusqu'aux douces savonnettes de Provence. Il dépensait tout son " casuel " en pré-

sents de jambons, de cuisses d'oie et aussi de bon tabac qu'il expédiait à ses amis comme étrennes à " Monsieur leur nez ". Le 12 janvier 1731 l'évêque de Lescar lui écrivait : " Il n'y a que le tabac d'Espagne qui me tient à cœur. Nous en avons ici de si mauvais que je ne puis en prendre et je souhaiterais fort que le directeur de Paris pût m'en avoir, à quelque prix qu'il coûte ; du vieux Havane bien noir, qui fût moelleux sous les doigts, serait fort de mon goût. " Généreux avec ses amis, le curé de Gan n'était pas moins galant pour ses belles paroissiennes. Il se faisait expédier de Paris à leur intention des étoffes nouvelles, notamment dix aunes à quatorze livres dix sous l'aune de " damas fonds marron, d'un goût nouveau, relevé de fleurs fort belles portées par un branchage vert ", et pour la doublure cinq aunes de taffetas vert....

Oloron-Sainte-Marie.

La ville d'Oloron-Sainte-Marie couvre trois collines séparées par les gaves d'Aspe et d'Ossau. Le quartier neuf de Notre-Dame s'élève sur la rive droite du gave d'Ossau autour d'une belle église romane moderne dont le svelte clocher se détache gracieusement de la masse sombre des maisons. La vieille ville s'entasse entre les deux gaves. C'est l'antique *Illuro*, capitale des Osquidates, détruite par les Sarrasins et les Normands, puis reconstruite au XI^{e} siècle par les évêques et le vicomte de Béarn, Centulle IV. De la vallée, avec son premier plan d'eau verte glissant aux pieds des murs noircis et ses maisons étagées couvrant les flancs abrupts de la colline centrale, la cité rappelle le Mont Saint-Michel. L'église Sainte-Croix occupe le sommet, sur une esplanade d'où le regard plonge dans les capricieux méandres des rues, des gaves, des plaines, " merveilleux décor dont les Pyrénées superbes sont la toile de fond ". Centulle IV et l'évêque Amatus ont fait construire Sainte-Croix, consacrée en 1080. La coupole centrale byzantine, les voûtes en quart de cercle des bas-côtés, les chapiteaux et le portail latéral sont inspirés du style roman-auvergnat ; mais un portail moderne roman dépare l'unité de l'édifice. Dans les ruelles silencieuses et désertes qui entourent l'église, le long des rampes et des escaliers qui y conduisent, de vieilles demeures romanes, gothiques ou Renaissance, précédées de voûtes ou de portes ogivales, alignent des jardins pleins d'ombre sur les restes des murs et des remparts de la ville. Il y a surtout une petite place elliptique plantée de tilleuls centenaires, entourée de bancs de pierre qui semblent les derniers

gradins d'une arène détruite, dont le calme contraste singulièrement avec l'activité industrieuse de la ville basse. Une longue rue commerçante, où l'on remarque la Caisse d'Épargne et son monumental escalier, se dirige vers le bourg de Sainte-Marie. Du pont qui relie les deux quartiers, le gave d'Aspe est clair et charmant, encadré de verdure et de constructions romantiques, galeries de bois, terrasses en encorbellement, toitures à auvents.

Sainte-Marie fut, jusqu'en 1790, le siège d'un évêché ; et bien que le pauvre diocèse rapportât tout juste 13000 livres à son titulaire, les évêques ont doté leur ville d'une cathédrale des XI^e^ et XIV^e^ siècles, l'une des plus curieuses du midi de la France. Sans doute l'intérieur manque d'unité et l'on a quelque peine à distinguer le roman des XI^e^ et XII^e^ siècles parmi les nombreuses retouches subies aux siècles suivants. La nef centrale est entourée de quatre nefs latérales et les premiers bas-côtés forment déambulatoire. Cinq chapelles absidales à pans coupés, séparées par un faisceau de trois colonnes, donnent sur la grande nef qu'éclairent de hautes fenêtres à baies ogivales. Peu de sculptures ; à peine quelques nervures toriques aux voûtes, et quelques têtes d'hommes et d'animaux sur les chapiteaux. Un des autels contient une crèche en bois sculpté. Mais c'est surtout à son portail roman, de la meilleure époque, rappelant ceux de Morlâas et de Sainte-Croix de Bordeaux, que la cathédrale Sainte-Marie doit sa réputation. Il est un peu écrasé par une énorme tour carrée, massive et sans grâce, couvrant un porche à arcades ogivales que supportent des colonnes à chapiteaux ornés de figures d'animaux. Sa grande arcade en plein cintre, sous laquelle s'arrondissent deux autres arcades géminées, séparées par une colonne, est élégante et sobre, et les quatre colonnes qui la flanquent portent des chapiteaux curieusement sculptés. Des cariatides représentent des captifs enchaînés dos à dos, la ceinture et les genoux ployés, la main au-dessus de la tête ; un cavalier désarçonné ; un lion dévorant un homme dont on ne voit que les hanches et les jambes. Sur le chapiteau de la colonne qui sépare les arcades reposent deux arcs plein cintre, encadrant deux petits tympans à bas-reliefs, dont l'un représente le Christ enseignant que deux lions semblent écouter, et l'autre un homme saisissant à la gorge deux lions ailés. Dans le grand tympan qu'entoure une rangée de palmettes est figurée une scène du Calvaire : le Christ est en croix, Marie sa mère le serre entre ses bras, Marie mère de Jacques presse la main droite détachée de la croix, Joseph d'Arimathie

s'efforce de déclouer la main gauche, saint Jean debout porte un marteau dans sa main. Deux rangées de statues règnent au-dessus des palmettes : les travailleurs des saisons et les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, double sujet qui se retrouve à Morlâas et à Sainte-Croix de Bordeaux. Les premiers représentent les travaux du calendrier ; on y devine des hommes tuant un cochon, portant un poisson, tenant un lapin au-dessus d'un plat, s'agenouillant devant un tonneau. Les vieillards, couronnés et barbus, tiennent d'une main l'urne des parfums, de l'autre un instrument de musique, viole, harpe ou luth. Au-dessus du grand arc se trouvent deux statues de soldats, qui sont peut-être les gardes romains du tombeau de Jésus. Les Terroristes n'ont pas manqué de mutiler ces sculptures. Le Chapitre de Sainte-Marie avait été parmi les premiers à protester contre la Constitution civile du clergé. Monestier l'en punit en désaffectant la cathédrale ; il prescrivit de " purifier la ci-devant église de Maratide " (Sainte-Marie) et les pierres de la croix servirent à édifier l'autel de la patrie. A ceux qui réprouvaient ces mutilations, le révolutionnaire farouche répondait par cette proclamation, datée du camp de Belcherria, 7 frimaire an II : " Où diable avez-vous pris d'aller vous quereller pour une croix debout, ou pour une croix couchée, ou pour une croix cassée ?... Que chacun adore l'Être suprême en esprit et en vérité, voilà le culte universel.... Toute autre doctrine, toute autre pratique n'est que charlatanerie de prêtres et superstition de fidèles. La croix est à bas ; tant mieux, f....., tant mieux ! "

Les passions religieuses sont aujourd'hui calmées et la population franco-espagnole d'Oloron-Sainte-Marie travaille activement dans les différentes industries de la ville qui occupent les deux tiers des habitants. Les fabriques de sandales, de chaussures, de ceintures, de bérets, de couvertures sont en général très prospères, et tel fabricant, dont les parents étaient de simples ouvriers il y a trente ans à peine, devient un industriel notable dont le crédit est reconnu de tous. Les usines utilisent soit la force hydraulique, soit la force électrique ; on compte sur les deux gaves d'Aspe et d'Ossau une dizaine de barrages dont le rendement effectif peut être évalué à 3000 HP. La population ouvrière se compose en grande partie d'Espagnols nés en France de familles fixées dans la région, beaucoup sont naturalisés Français.

Les paysans de la vallée d'Aspe demeurent fidèles au béret traditionnel et nous en voyons la preuve dans les groupes qui emplissent

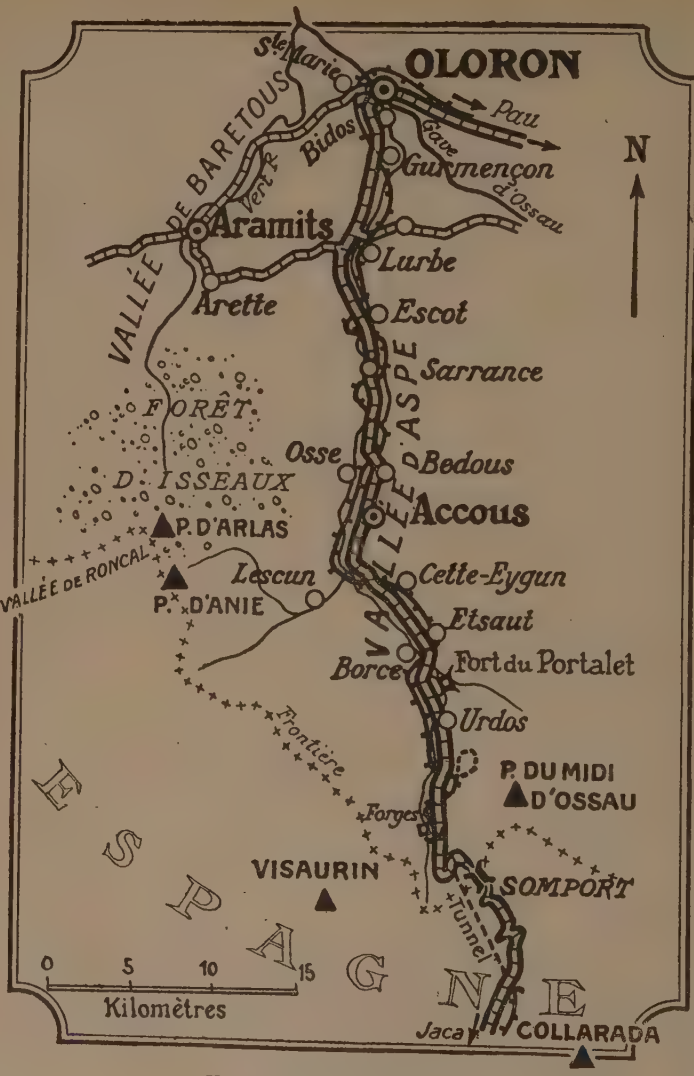
SALIES-DE-BÉARN : VIEILLE MAISON AU BORD DU SALEYS.

Oloron-Sainte-Marie.

Sauveterre-de-Béarn : Le vieux pont.

la place Notre-Dame où se tient le marché d'Oloron. C'est un réel plaisir de retrouver les pantalons à pont, les blouses de toile bleu foncé, courtes et amples, les bérets étroits et gondolés recouvrant des têtes soigneusement rasées. C'est bien là le vrai type du Béarnais, célébré par Navarrot, le "Béranger du Béarn", dont les chansonnettes sont toujours populaires. Autour des couples de petits bœufs drapés dans leur couverture de toile blanche à rayures, des troupeaux de moutons bien encornés, des bandes de cochons roses et gras, villageois et montagnards circulent affairés, tandis que les ménagères s'approvisionnent aux éventaires des marchandes de légumes, d'herbes, d'œufs et de volailles.

Le commerce local déjà très actif prend un nouvel essor du fait de l'ouverture récente de la ligne du chemin de fer d'Oloron à Bedous, qui met en communication la première moitié de la vallée d'Aspe avec la ville. Cette ligne est l'amorce du Transpyrénéen devant relier dans un avenir prochain Oloron à Saragosse par Urdos et Jaca, projet dont l'exécution a surmonté des difficultés considérables, et dont la réalisation raccourcira de plus de 200 kilomètres le trajet de Paris à Madrid.



Vallée d'Aspe et le Somport.

CHAPITRE IX

LE BÉARN *(suite)*

Vallées de Barétous et du Roncal.◇Vallée d'Aspe : son histoire.◇Ligne d'Oloron à Bedous.◇Accous.◇Travaux du Somport.◇Etsaut.◇Urdos.◇Excursion au col du Somport.◇Le Fort du Portalet.◇Lescun et sa cascade.◇Sarrance : légende de Notre-Dame et pèlerinage.◇Souvenirs de Marguerite de Navarre.

Vallées de Barétous et du Roncal.

Les vallées de Barétous, d'Aspe et d'Ossau entourent la plaine d'Oloron. L'entrée du Barétous est fertile et riante. Arrosée par le Vert, la vallée inférieure étale ses pâturages, ses prairies, ses bois jusqu'à la limite extrême du Béarn vers le pays Basque. Les Barétains élèvent des chevaux, des moutons, des porcs et une race bovine renommée. Leurs fermes immenses abritent l'hiver dans de vastes étables de nombreux troupeaux qui, pendant la belle saison, paissent en liberté dans les prés sillonnés par une multitude de ruisselets, à l'ombre des chênes et des châtaigniers. Aramits, qui a donné son nom, à peine déformé, à l'un des héros des *Trois Mousquetaires*, est le chef-lieu de ce canton. Un massif forestier immense, mais d'accès difficile, s'étend au sud vers la frontière espagnole, où les hauts pics d'Arlas et d'Anie marquent la limite du Roncal. Les sentiers de ces forêts sont plus connus des douaniers et des contrebandiers que des touristes. La surveillance de la frontière est malaisée et les postes de douanes multipliés. Pourtant la politique pénètre dans les moindres hameaux. Nous avons déjeuné à l'auberge d'un village de montagne qu'il est inutile de nommer. A la table voisine, un sous-brigadier des douanes recevait son brigadier. La conversation tourna vers la politique. " Que dit-on des élections? questionna le sous-brigadier. — Oh! répond son chef, nous ne devons pas faire de politique, ni assister aux réunions électorales. Mais notre devoir est bien simple : il y a un candidat officiel, il faut voter pour lui. " Ce conseil, qui semblait plutôt un ordre, fut donné du ton le plus naturel du monde.

Revenons au Barétous pour rappeler la cérémonie curieuse à laquelle on procède depuis des siècles le 13 juillet de chaque année

à la frontière. Les Barétains ont le droit de pâturage dans la vallée espagnole de Roncal, mais, pour reconnaître la propriété des Roncalois, ils font hommage à leurs voisins de trois génisses de deux ans, sans défaut. La remise a lieu devant notaire. Sept *Jurats*, délégués du Barétous, et sept Roncalois se rencontrent, armés de piques. Les premiers déposent leurs armes à terre et les seconds placent les leurs par-dessus, la pointe tournée vers le Béarn. Tous s'écrient alors à l'unisson : " *Patz Abantz!* " (Paix dans l'avenir !) Une foire s'ouvre ensuite sur le terrain même ; Barétains et Roncalois fraternisent pendant une journée, puis se donnent rendez-vous pour l'année suivante.

Vallée d'Aspe.

Les Aspois n'ont pas conservé ce très ancien usage ; mais leur vallée offre des sites grandioses, des gorges sauvages, des cascades écumantes, des cadres de montagnes tour à tour boisées, abruptes ou neigeuses, qui font de cette région l'une des plus attrayantes des Pyrénées. Nous y pénétrons par la ligne nouvelle d'Oloron à Bedous. Elle passe au pied de la vieille cité féodale, puis sous le quartier de Sainte-Marie, pour suivre la plaine verte et bien cultivée que divise le ruban d'argent du gave d'Aspe. Le chemin de fer longe tour à tour les deux rives du torrent, l'enjambe sur des ponts ou viaducs. La petite chapelle de Bidos, l'usine de Gurmençon, de nombreuses fermes, quelques villages émaillent la vallée. Les paysans, qui reviennent du marché d'Oloron, portent sur l'épaule la besace ou bissac à deux poches de toile bleue rayée de rouge. Saint-Christau, bourg important, possède un établissement thermal dans un frais vallon, sous un pic boisé, premier plan que prolonge un cirque rocheux de montagnes. Deux routes s'en détachent : à droite vers le Barétous par Arette, à gauche vers l'Ossau par Arudy. Puis la vallée se resserre, s'étrangle à Escot dont l'étroit défilé, " *la pène* ", commande l'entrée du pays d'Aspe. Les Aspois ont longtemps formé une communauté autonome, sorte de république qui avait ses *fors* et ses règlements locaux, nommait ses jurats, administrait sa justice ; ils gardent une certaine fierté de leur ancienne indépendance, mais la vallée trop pauvre ne suffit pas à leur activité, la fièvre de l'émigration en Amérique règne ici à l'état aigu et la population fixe décroît avec une rapidité inquiétante.

Le paysage est superbe, gorges sauvages, hautes pentes gazonnées, torrents et cascades, crêtes rocheuses, arêtes vives qu'enva-

hissent les arbustes, le buis, le lierre. L'excursion jusqu'à Urdos serait admirable si le soleil ne demeurait obstinément invisible. Le temps est plus que maussade quand nous arrivons à Bedous, point terminus de la ligne actuellement exploitée. Le *car* international de Jaca ne fait le service que dans la matinée. Nous trouvons fort heureusement à la gare le " courrier " d'Urdos qui nous permettra d'arriver ce soir à l'étape malgré la pluie, et nous partons, escortés par le vicaire d'Accous, à cheval, qui vient de faire à Oloron quelques achats en vue de la visite prochaine de " Monseigneur ".

Accous. Travaux du Somport.

Accous, ancienne capitale du pays d'Aspe, n'est plus qu'un village d'un millier d'habitants avec quelques maisons blanches aux toits noirs, une église coiffée d'un clocher massif, une jolie mairie, deux ou trois auberges ou *posadas* espagnoles. Sur un mamelon voisin du bourg on a élevé un obélisque à la mémoire de Cyprien d'Espourrin, né à Accous en 1698, poète béarnais populaire et charmant. " Il confiait ses *cansons* à la voix des pasteurs et des bergères, la mémoire du peuple les a conservées ; elles sont harmonieuses et plaintives comme le murmure des gaves lointains ; elles sont tendres et mélancoliques comme les chants d'amour des pasteurs dont la vie s'écoule sur les montagnes silencieuses et solitaires ".

Nous les devinons, ces pâtres, à travers un rideau de brume, autour des troupeaux de moutons blancs qui peuplent les hautes prairies, et dont les taches semblent d'en bas des poignées grouillantes d'asticots.

La route longe ou traverse constamment les exploitations qui témoignent du colossal effort fourni pour la construction de la voie ferrée du Somport. Tranchées et remblais, rampes et viaducs, ponts et tunnels sont déjà presque partout achevés. Les minuscules locomotives électriques à trolley convoient les rames de wagons Decauville chargés de ballast. Les monte-charge électriques glissent sur les longs câbles d'acier. Dans les ateliers de réparations d'Eygun le feu des forges brille, les coups de marteau résonnent. Le tunnel du Somport qui franchit la frontière est terminé ; il a 8 kil. 200 de long et sert l'hiver de communication avec l'Espagne, la route étant bloquée pendant quatre mois par la neige.

Animé par le va-et-vient des ouvriers, des chariots, des caravanes espagnoles escortées d'enfants à califourchon sur des ânes, le trajet

se poursuit au milieu des gorges et des prairies. Malgré le mauvais temps qui n'a pas cessé depuis un mois, le printemps ayant " sauté sans paraître ", la route est très pittoresque : traversée superbe de la Pène d'Esquit, escalade des côtes bordées de buis, d'ajoncs et de genêts en fleurs, cascades, ponts sur le gave, villages haut perchés sur l'à-pic des rochers. Un landau attelé de deux vigoureux chevaux nous dépasse ; nous apercevons à l'intérieur l'évêque de Bayonne et son secrétaire : une main s'élève à la portière avec un geste de bénédiction. Monseigneur va donner la confirmation à Etsaut où nous arrivons à sa suite. L'église et les rues sont décorées de drapeaux, d'oriflammes et de feuillages : les cloches sonnent à toute volée, une femme en haut du clocher les agite en cadence. La population se rassemble, le curé est sur la route, entouré de ses petits paroissiens, et la victoria épiscopale s'arrête au milieu de la foule respectueuse.

Tandis que les habitants d'Etsaut s'empressent autour de l'évêque, nous poursuivons notre route et, franchissant l'étroite fissure le long de laquelle le Fort du Portalet accroche ses escaliers, ses meurtrières et ses créneaux, nous ne tardons pas à atteindre Urdos, assise dans une jolie vallée encerclée de montagnes.

Urdos. Excursion au Somport.

Urdos n'est qu'un village de deux rues, l'une bordant la route nationale du Somport, l'autre à mi-hauteur entre le gave et cette route. Une vieille église entourée d'un cimetière fleuri, la mairie, la poste, la gendarmerie, la caserne et le corps de garde des douanes, deux ou trois hôtels modestes, autant de " cantines " et deux douzaines de maisons composent cette agglomération, la dernière avant le col-frontière. La bourgade est aussi espagnole que française par son aspect et par ses habitants. En ce moment les ouvriers aragonais et leurs familles l'ont envahie à ce point que les arrêtés municipaux relatifs à la réglementation des auberges sont imprimés sur deux colonnes, d'un côté en français et de l'autre en espagnol, et signés à droite par le maire qui devient à gauche le *corregidor*. La population non ouvrière se compose de pâtres, de forestiers et de cultivateurs. Le blé, le maïs, les pommes de terre poussent dans la vallée, mais la saison chaude y est brève, le jardin de la gendarmerie produit des *primeurs* en juillet, et dès septembre les gelées arrêtent la culture....

Il a plu toute la nuit. Au petit jour le ciel est terne. Des nuages

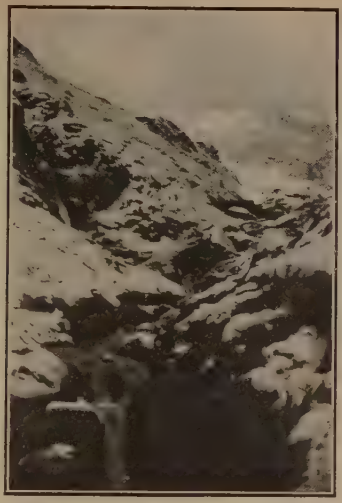
gris traînent dans l'espace. L'horizon bas et couvert laisse à peine deviner de-ci de-là quelques hautes prairies, un bouquet de mélèzes, une cime blanche ou rocheuse. Nous avons pourtant décidé de monter au col du Somport. " Vous trouverez certainement la neige là-haut et vous ne passerez pas ", affirment les douaniers que nous interrogeons avec inquiétude ; pronostic peu rassurant au début d'une course de 14 kilomètres sur une route où nous ne sommes pas certains de trouver le moindre refuge. Notre persévérance est pourtant récompensée et, le vent balayant les nuages, le soleil risque bientôt quelques timides rayons. Au sortir d'Urdos la route monte en corniche, dominant le gave. Elle est animée par les groupes de travailleurs qui se rendent aux chantiers ; d'autres font leurs matinales ablutions dans les ruisseaux, auprès des cabanes de planches. L'entrée du tunnel hélicoïdal, qu'on appelle ici l'escargot, est occupée par une équipe affairée. La carriole d'un boucher va ravitailler de chevreau et de lard les cantines espagnoles.

Cependant quelques tas de neige au creux des rochers nous donnent des doutes sur le succès de notre promenade et, dans les forêts lointaines, les branches sont poudrées à frimas. Au fond d'une clairière, à l'intersection de deux vallées, sous un massif de hêtres et de sapins d'où s'élancent de hautes tours rocheuses, les anciens bâtiments d'une fonderie ont été transformés en ateliers par les entrepreneurs de la ligne. Une véritable cité ouvrière s'est groupée là autour des villas élégantes de la direction et le moteur d'une automobile ronfle dans les fondrières du chemin qui dessert ce village. La route grimpe en lacets le long des bois, entre des touffes de buis. L'eau murmure partout, s'insinue en d'innombrables cascatelles au milieu des pierres, glisse sous la mousse et les fougères. Le site devient très solitaire. Dans la gorge étroite et sauvage, le gave n'est plus qu'une cascade bondissant de roc en roc entre les vertes frondaisons d'une forêt superbe. Nous suivons le torrent sur une haute corniche à pic jusqu'au barrage établi à un étranglement d'où tombe la chute d'eau et part la prise d'électricité qui distribue la force motrice et la lumière à toutes les entreprises d'Urdos et d'Etsaut. Au-dessus du barrage, un petit lac artificiel étale son eau tranquille et claire : des bois et des prairies bordent cette fraîche oasis, et l'on cherche le château autour duquel aurait été tracé ce beau parc, avec ses pelouses, ses bosquets, son étang.

Puis la végétation, jusqu'alors admirable, cesse brusquement. Plus d'arbres, de buissons, de fleurs. La neige tombée cette nuit

recouvre le sol d'un léger manteau traversé çà et là par l'herbe de maigres pâturages que des troupeaux de moutons se disputent. Nous cheminons maintenant dans un désert, sur un plateau aride fermé par la ceinture blanche des montagnes. Le col est proche. Un mince filet de fumée bleue s'élève au-dessus d'une ferme minuscule, plutôt cabane de berger, donnant un peu de vie à cette solitude. Une carriole espagnole nous croise, traînée par deux ânes attelés en flèche ; l'homme qui l'accompagne patauge dans la neige et ses sandales de corde sont couvertes de glace ; dans la voiture, une vieille femme accroupie sous la bâche de toile grelotte malgré la couverture qui l'enveloppe. Le froid est très vif et le vent s'engouffre dans le couloir qui aboutit enfin au col, le fameux Somport, le *Summus Pyrenaeus* des Anciens, ouvert à 1 640 mètres d'altitude, où passèrent toutes les invasions, par lequel vint la grande irruption arabe d'Abd-El-Rhaman, armée redoutable qui menaça la chrétienté en 732 et aurait fait la France sarrasine sans la victoire de Charles Martel à Poitiers. Une pyramide de pierre sert de borne frontière et rappelle l'historique de la construction de la " Route impériale n° 13, décrétée le 20 juillet 1808, continuée le 14 juillet 1864, achevée le . . . . . ; S. M. Napoléon III empereur des Français ; S. Ex. M. Rouher ministre des Travaux publics ; M. A. Pron préfet des Basses-Pyrénées ; M. Floucaud de Fourcroy ingénieur en chef du département ; M. Pigault de Beaupré ingénieur de l'arrondissement ; M. Bettes conducteur des travaux ".

Du haut des crêtes qui entourent le col, la vue est immense sur le versant espagnol, d'où se détachent le Visaurin, les pics Collarada et Campanal de Izas ; sur le versant français, dont le dôme du Pic du Midi d'Ossau commande la chaîne. La descente sur Urdos n'est qu'un jeu pour nos " roues libres " et le beau temps nous décide à continuer notre promenade jusqu'à Sarrance. Le Fort du Portalet ou d'Urdos ferme la plaine de son rocher à pic, haut de 150 mètres ; on accède par le Pont d'Enfer et un escalier de 506 marches à la citadelle campée dans une formidable position, surplombant le torrent, merveilleusement placée pour défendre le passage. Le ravin de Mirissou, qui semble taillé " d'un coup de cimeterre titanique ", contribue à rendre le fort imprenable en l'isolant des monts voisins par de profonds abîmes. Un pont pittoresque précède le bourg d'Etsaut, où un moderne cinéma Pathé contraste avec une vieille tour et une maison du XV^{e} siècle agrémentée d'ogives et ornée d'une tête de chien en relief. Borce lui fait face, de l'autre côté du



Col du Somport : Dans la neige.

Fort d'Urdos.

Route du Somport : Moutons dans la neige.

ETSAUT.

SARRANCE.

gave, assise sur une esplanade ensoleillée. Un chef d'équipe agite devant nous un drapeau rouge et nous devons mettre pied à terre pour nous réfugier, en compagnie des ouvriers, dans une anfractuosité, tandis que résonnent les coups de mine et que les pierres volent en éclats. Après les jolis villages de Cette et d'Eygun accrochant leurs maisonnettes blanches aux flancs de la montagne, nous abandonnons la vallée d'Aspe pour monter à la cascade de Lescun.

Lescun et sa cascade.

Tournant au Pont du Roi, nous prenons par erreur un sentier qui s'élève rapidement en de multiples lacets. Deux muletiers que nous croisons nous font rebrousser chemin, redescendre avec eux jusqu'au gave de Lescun, et prendre au bord même du torrent une sente agreste, rocailleuse et humide, qui serpente dans les prés, puis sous bois, au milieu des fougères, des buis, des églantiers, des boutons d'or et des clochettes bleues. Une demi-heure d'escalade nous amène à la passerelle d'où, à travers une frêle barrière, on domine la ou plutôt les cascades bondissant de roche en roche dans un gouffre étroit et profond, tapissé de buis et de lierre, pour se perdre dans la forêt au-dessous de laquelle s'étalent de verts pâturages. Le village de Lescun est proche, pauvre hameau qui eut son heure de gloire. En 1812, après nos revers dans la Péninsule, toute la population valide prit les armes pour protéger la retraite du général Clausel vers la France et repousser les partisans espagnols qui harcelaient nos arrière-gardes. Le pic d'Anie surplombe Lescun de sa cime blanche, montagne sacrée et légendaire des Pays Basques, où l'imagination populaire a placé le repaire de génies malfaisants qui en défendent l'approche.

Nous reprenons la vallée d'Aspe. La route, presque partout taillée dans le rocher, suit en corniche la gorge sombre dans les profondeurs de laquelle mugit le gave. C'est le défilé sauvage de la Pène d'Esquit, débouchant dans le bassin de Bedous. Ce gros bourg est le centre principal de la vallée, bien qu'Accous en soit le chef-lieu de canton. Le Gabarret le traverse, groupant sur ses rives l'église du XVII^{e} siècle dans le goût espagnol, un ancien château à tourelles, des maisons élégantes entourées de jardins, des boutiques et magasins où se fait un important commerce de laines, une fabrique de sandales, une scierie, des ateliers de chaudronniers et de sabotiers. Une "fruitière" traite le lait et produit bon an mal an 4000 à 5000 kilos de fromages. La source ferrugineuse de Bulasquet et les eaux sulfu-

reuses du petit établissement thermal de Superlaché attirent nombre de baigneurs.

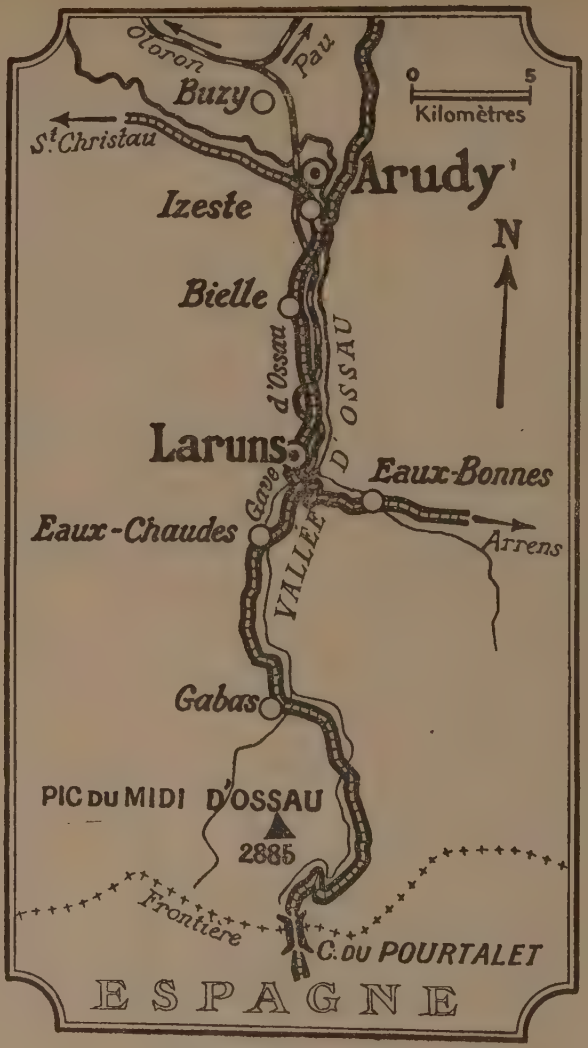
Sarrance.

Mais le village le plus intéressant est Sarrance où conduit une très jolie route longeant le gave au pied du Trône du Roi, avec des aperçus ravissants d'eau et de verdure. Sarrance est posé en amphithéâtre au bord du torrent sous les pentes verdoyantes de hautes prairies et de bois de sapins. La rue principale, très moderne, est occupée par les magasins, les maisons neuves d'aspect cossu, les chalets, les villas, l'accueillante auberge du "Repos des Voyageurs". Par derrière et parallèlement s'étend une seconde rue, bordée de vieilles bâtisses branlantes à galeries de bois dont les jardins s'ouvrent sur la montagne, qui aboutit à la très curieuse place de l'Église. Au premier plan, dans la vasque de pierre d'une claire fontaine, des femmes polissent des bassines de cuivre brillant qu'elles emportent ensuite en équilibre sur leur tête. L'église est précédée d'un clocher à huit faces, couronné d'un dôme percé de fenêtres, formé de trois étages où des niches contiennent les statues de la Vierge, de saint Pierre et des quatre évangélistes. Le curé nous fait courtoisement les honneurs du sanctuaire, qui contient une chaire ancienne en bois sculpté et doré ; de belles orgues ; des vitraux dus au peintre verrier de la Sainte-Chapelle de Paris ; une fresque représentant l'arbre de Jessé ; six hauts-reliefs en bois sculpté et peint ornés des figures des patriarches du désert. A l'entrée, deux tableaux en relief, bois et plâtre, rappellent la légende de Notre-Dame de Sarrance, origine du pèlerinage le plus ancien des Pyrénées. Sarrance n'était alors qu'un hameau autour duquel les pâtres de Bedous gardaient leurs troupeaux. Un berger remarqua que son taureau disparaissait fréquemment et revenait engraissé. Ayant suivi l'animal, il le vit traverser le gave, marcher encore, puis s'agenouiller près d'une grosse pierre. Près de là était un pêcheur. Le berger l'appela ; tous deux s'approchèrent et, à leur grande surprise, découvrirent une petite statue de la Vierge, à demi cachée dans les eaux courantes d'une source. Le curé de Bedous prévenu raconta le prodige à l'évêque d'Oloron et le Chapitre de la cathédrale désigna des théologiens pour faire une enquête. Ils trouvèrent le taureau à genoux devant la statue qu'ils retirèrent de l'eau et portèrent processionnellement à la cathédrale Sainte-Marie d'Oloron, après avoir dressé procès-verbal authentique de la découverte. Le lendemain la statue avait

disparu et fut retrouvée à sa place primitive. Considérant ce miracle comme un ordre de la Vierge, l'évêque fit construire le petit Oratoire de Sarrance qui porte encore le nom de Notre-Dame de la Pierre. Au XIVe siècle la garde du sanctuaire fut confiée aux Prémontrés de Saint-Jean de la Castelle ; un chanoine régulier en prit possession avec le titre de Prieur de Notre-Dame de Sarrance. Ce prieuré devint un des plus célèbres du Moyen Age. En 1445, le pape Eugène IV adressa aux évêques une bulle pour les engager à solliciter partout des aumônes en faveur de l'antique sanctuaire qui devint abbaye. Louis XI, ayant entendu parler d'un pèlerinage fameux sur les confins du Béarn, s'y rendit en 1465 avant son entrevue avec le roi d'Aragon à Sauveterre. Il vint en simple pèlerin, ordonna à son grand écuyer d'abaisser devant la statue l'épée royale qu'on portait partout levée devant lui, et ajouta l'image de Notre-Dame de Sarrance à sa " collection portative de médailles ". Les rois de Navarre, d'Aragon et de Béarn s'y rencontrèrent. Henri de Navarre prit en 1527 sous sa protection l'abbaye, qui fut ensuite incendiée par les huguenots, puis restaurée au XVIIe siècle et consacrée de nouveau solennellement en 1675 par Arnaud de Maytié, évêque d'Oloron. Dès lors le pèlerinage fut toujours fréquenté et les fidèles y accourent en foule, particulièrement à la fête du 15 août.

Souvenirs de Marguerite de Navarre.

En même temps que ces solennités religieuses, les bâtiments qui avoisinent l'église, restes du couvent où les Prémontrés donnaient asile aux pèlerins, rappellent le souvenir plus profane de la reine de Navarre. Marguerite, au cours d'un voyage en Béarn, fut bloquée à Sarrance avec sa suite par une crue du gave. Le pont ayant été emporté, il fallut dix ou douze jours pour le réparer. Les loisirs de cette halte forcée étaient occupés soit par la lecture des Saintes Lettres pour laquelle on se réunissait chez " dame Oisille ", soit par des promenades dans les prés en racontant des histoires, souvent peu édifiantes. " Et s'il nous plaît que tous les jours, depuis midi jusques à quatre heures, nous allions dedans ce beau pré, le long de la rivière du gave, où les arbres sont si feuillés que le soleil ne sauroit percer l'ombre ni échauffer la fraîcheur ". C'est à Sarrance que Marguerite écrivit la préface de l'*Heptaméron* et, dans la brume du soir, au milieu des prairies humides, nous évoquons le tableau de la joyeuse " suite de gentilshommes et de nobles dames ", tandis que le train nous ramène à Oloron.



Laruns et vallée d'Ossau.

CHAPITRE X

LE BÉARN *(suite)*

Vallée d'Ossau.—Laruns.—Le costume ossalois.—Les Eaux-Chaudes, séjour de Jeanne d'Albret.—Gabas; la chasse à l'ours et à l'izard.—Les Eaux-Bonnes.—Bielle, ancienne capitale de l'Ossau.

Vallée d'Ossau. — Laruns.

APRÈS la vallée d'Aspe nous allons entrer dans la vallée d'Ossau. A Buzy, bifurcation du chemin de fer de Laruns, il nous faut attendre une heure durant le train de Pau auquel nous devons assurer la correspondance, si bien qu'il est neuf heures et demie quand nous nous attablons, affamés, à l'hôtel des Touristes de Laruns. Bien qu'au mois de juin, le froid est vif ; un feu clair flambe dans la cheminée autour de laquelle quatre automobilistes devisent en buvant du thé.

Nous sommes venus à Laruns dans l'espoir de voir, le jour de la Pentecôte, le costume traditionnel ossalois. Il se compose pour les hommes du béret brun, de la veste rouge sur un gilet blanc, de la culotte courte de velours noir, de chausses blanches formant guêtres attachées sur les côtés par des faveurs rouges ou vertes. Les jeunes filles portent la *bonnette* de dentelle blanche couverte par le *capulet* rouge bordé de moire cramoisie que dépasse la longue natte de leurs cheveux attachés par un ruban de soie filigranée ; la chemisette de broderie sur laquelle courent les chaînes d'or, s'agrafent les broches et les croix ; le châle de soieries voyantes croisé sur la poitrine et dont les franges retombent sur la jupe à plis ; cette dernière est en drap rouge pour les " *héritières* " qui sont filles uniques, et noir pour les autres ; des chausses blanches moulent les jambes. Cette mode, pourtant si seyante, disparaît de jour en jour et ce n'est guère qu'au 15 août qu'hommes et femmes revêtent le grand costume de cérémonie. Ils dansent alors sur la place publique, autour de la fontaine, le " *branle* " rythmé par les notes aiguës du *bistauflûte*, sorte de galoubet à quatre trous, accompagné du monotone battement du *tambourii*, caisse sonore oblongue garnie de cordes musicales. Mais les meilleures traditions se perdent, et souvent le crincrin du

violon ou les soupirs de l'accordéon remplacent la flûte et le tambourin.

A l'heure de la première messe les femmes se hâtent vers l'église, drapées comme des " nonnes " dans le *capuchon* noir qui les enveloppe de la tête aux pieds. C'est encore un vêtement national. Le capuchon était jadis porté par les Béarnaises de toutes classes et servait à tous les usages ; il était de rigueur comme signe de dévotion ou de deuil ; on ne pouvait aller communier ni assister à un enterrement qu'en capuchon.

Les pâtres descendus de la montagne sont enroulés dans de vastes manteaux bruns, en poil de chèvre, ornés de pompons de laine. L'église, où la foule se presse, semble la chapelle d'une cité monastique dont les femmes seraient les moniales et les hommes les frères convers. Elle est du reste vaste et claire, sans prétention architecturale. Nous y remarquons pourtant un bénitier du XIV^e^ siècle taillé dans un seul bloc de marbre blanc ; l'extérieur, à demi cannelé, porte l'inscription " IHS " ; à l'intérieur sont sculptés une femme-poisson qui tient un poisson dans la main, un cerf (?) avec une tête humaine, un poisson qui semble nager sous l'eau bénite.

Sur l'esplanade de l'église, la Société du Souvenir Français a érigé en 1903 un monument à un glorieux enfant de Laruns, J.-B. Guindey, né le 12 avril 1785, maréchal des logis au 10^e^ hussards, qui tua à Saalfeld, le 10 octobre 1806, le prince Louis de Prusse, neveu du grand Frédéric. Sur un socle de pierre brute, un bas-relief de bronze rappelle le glorieux épisode. Le buste de Guindey, tête nue, porte le dolman à brandebourgs des hussards. On lit en légende : " A nous le souvenir, à lui l'immortalité. "

Laruns ne possède guère de monuments dignes d'attention. La population, surtout agricole, s'occupe d'élevage, et aussi du gavage des oies, opération curieuse pratiquée au moyen d'un entonnoir. On trouve aux environs des ateliers de tisserands, de sabotiers, quelques fabriques de chapelets. Sauf le quartier neuf de la gare, le bourg a conservé son cachet vétuste et n'est un peu animé que sur la place centrale, autour de laquelle s'alignent l'hôtel de ville, l'église, les halles, la poste, les hôtels et l'étude du notaire. L'une des plus vieilles demeures, le " château de la Mature ", porte une plaque commémorative de la naissance du maréchal des logis Guindey.

Le jour de la Pentecôte, la sortie de la grand'messe offre un coup d'œil plein d'originalité qui tenterait le pinceau d'un artiste.

Sur le parvis de l'église, à côté des capuchons sombres, des bérets et des blouses, se détachent les capulets rouges des jeunes Ossaloises, qui portent coquettement leur très seyant costume. Fraîches et rieuses, elles vont et viennent de groupe en groupe, fières des compliments qu'on ne leur ménage pas, et nullement effarouchées de la curiosité des quelques touristes qui les suivent avec persistance. Il n'y a pas parmi elles d' " héritières " vêtues de la jupe rouge, mais les cotillons noirs sont relevés sur les côtés par une bordure de moire qui semble la roue d'une large cocarde cramoisie. Aucun homme n'a sorti aujourd'hui sa tenue de gala, mais trois enfants d'une dizaine d'années portent la double veste rouge et blanche, la culotte de velours noir et les chausses ; à leur béret et à leurs genoux pendent des bouclettes de ruban filigrané d'argent. Nous nous attardons au milieu de la foule bariolée. Les soieries chatoyantes, les tresses de cheveux enrubannés, les colliers et les croix d'or, les vestes et les capulets rouges se mélangent gracieusement pour le plus grand plaisir des yeux. Le soleil avive encore les tons de ce tableau charmant d'un coloris infiniment varié.

Les vieux usages ne sont donc pas tous abandonnés dans la vallée d'Ossau où, comme au temps d'Henri IV, on mange le dimanche la " poule au pot ". Le Béarnais tenait les Ossalois en grande estime, et " Messieurs d'Ossau " ont été longtemps jaloux de leur indépendance. A l'époque lointaine de la construction du château de Pau, bâti sur les landes qui leur appartenaient, ils avaient reçu, en échange d'une cession de terrain, le privilège de s'asseoir au bout de la table des vicomtes de Béarn. S'ils rendaient hommage au vicomte, celui-ci devait prêter serment de respecter les " fors " et les coutumes. La vallée était " lieu d'asile ", et les soldats béarnais n'y auraient pu pénétrer sans trouver la population " en armes et enseignes au vent ". Ces traditions ont laissé leur empreinte dans le domaine familial, jamais partagé en nature, mais transmis par le chef de famille à son fils aîné ; et dans le régime de la propriété communale. Une grande partie du territoire de la vallée agricole et pastorale et des montagnes qui l'entourent appartient soit en propre à telle commune, soit indivisément au syndicat des dix-sept communes ossaloises qui composent les cantons de Laruns et d'Arudy.

Les Eaux-Chaudes.

Laruns possède 6 000 hectares de bois soumis au régime forestier, et étend sa circonscription jusque sur les hauteurs de Gabas

que nous allons gagner après avoir passé l'Arieuzé sur un beau pont de marbre. La route pénètre en corniche dans la gorge du Hourat, défilé sombre et sinistre au fond duquel roule le gave d'Ossau, entre deux hautes parois verticales de rochers noirs surmontés par une statue blanche de la Vierge. Elle se poursuit dans un site sauvage et resserré jusqu'à un entonnoir où s'entassent, au bord du torrent, les hôtels, les maisons et la chapelle de la station thermale des Eaux-Chaudes. Dans cette région solitaire et triste, où le soleil ne pénètre guère, la vie semblerait suspendue si quelque pâtre ne surgissait à l'orée du bois. Une couleuvre dort enroulée dans le fossé, mais un chien de berger l'aperçoit, l'attaque et la secoue d'un brusque mouvement de tête pour lui briser les reins. Il faut être vraiment malade pour venir faire une cure aux Eaux-Chaudes, dans cette fissure qui semble sans issue. Cependant la station thermale était déjà " très célèbre " au temps de Jeanne d'Albret. Maigre et fluette, " *muy flaca y debilitata* ", la reine y venait fréquemment, l'hiver ou l'été. Son grand-père, Antoine, bâtard d'Albret, y était mort le 22 mai 1542. Henri IV partagea la prédilection de sa mère pour les Eaux-Chaudes, où il séjourna sans la reine, mais en compagnie de la " belle Fosseuse ". Marguerite de Navarre fréquenta aussi la station. Les jurats de Laruns ne négligeaient rien pour rendre le séjour des Eaux-Chaudes agréable à leurs hôtes souverains ; ils avaient fait construire des " *cabanes* " pour les baigneurs et louaient aux enchères le monopole de la vente des vivres pendant les saisons thermales. Les poètes chantaient les vertus des " Aigues-Caudes " :

Où le peuple estranger accourt de tous côtés,
Où la femme brehaigne, où le paralytique,
L'ulcéré, le goutteux, le sourd, le sciatique,
Quittant du blond soleil l'une et l'autre maison,
Trouve sans débourser sa prompte guérison.

Des femmes, depuis longtemps stériles, trouvèrent la réalisation de leurs vœux aux Eaux-Chaudes, qu'on appela " *empregnadères* ". Les baigneurs occupaient agréablement leurs loisirs dans la société des jeunes Ossaloises, " fraîches comme la rose, vives comme le chevreuil ", près desquelles, disait en 1790 l'auteur des *Veillées Béarnaises*, " un ruban fait faire plus de conquêtes que l'amour le plus pur n'y en eût fait faire autrefois ".

Gabas.

La saison n'est pas encore ouverte à notre passage. Les hôtels et l'Établissement restent hermétiquement clos et nous poursuivons notre excursion jusqu'à Gabas par une belle route de montagne qui serpente le long des bois, des cascades, des prairies bordant le gave. Le pic du Midi d'Ossau apparaît par moments dans toute la splendeur de sa cime neigeuse et fourchue. Gabas n'est qu'un hameau de quelques maisons avec une antique petite chapelle votive, à l'intersection des vallées d'Ossau et de Bious. C'est le point de départ de nombreuses promenades et ascensions ; c'est également un centre de chasse en montagne. Nous avons la chance d'y rencontrer Bergès Basile, le meilleur des guides-chasseurs du pays, qui veut bien nous raconter quelques-uns de ses exploits. L'ours a toujours habité les Pyrénées. Jadis il descendait dans la plaine à la poursuite des troupeaux, et les pasteurs redoutaient les attaques nocturnes de la dangereuse bête. A Saint-Savin la capture d'un ours de deux ans et au-dessus valait 3 florins de récompense ; la prime était de 12 sous pour un ourson ; il était en outre permis de faire une quête en promenant l'animal dans la contrée. Gaston Phœbus, grand chasseur, qui possédait une meute incomparable de 1 600 chiens, parmi lesquels les fameux lévriers d'Angleterre *Tristan*, *Hector*, *Brun* et *Rolland*, cadeau de Froissart, poursuivait un ours lorsque la mort le surprit à Sauveterre. Aujourd'hui les plantigrades ne quittent guère la haute montagne ; pourtant ils ne sont pas rares aux environs de Gabas. Sur la route des Eaux-Chaudes on montre le " chêne de l'ours " sur lequel se réfugia un ours traqué par un chasseur. Il y a peu de jours, sur cette même route, le cantonnier rencontra un ourson, le poursuivit et tenta vainement de le tuer à coups de pelle. Dans les hameaux des hautes vallées, beaucoup de montagnards prennent de petits oursons vivants et les élèvent pour les vendre quand ils sont devenus adultes. Les pâtres se plaignent de ces hôtes désagréables. On organise de temps à autre des battues auxquelles prennent part de nombreux amateurs. Pour les chasser en temps ordinaire, il faut une autorisation de la préfecture, mais on n'est plus très friand de ce sport et aucun ours n'a été tué depuis deux ans sur le territoire de Laruns. La chasse à l'isard a plus de succès. Cet élégant quadrupède abonde, on en voit certains jours plus de 150 et parfois ils sont rassemblés en *hardes* de 30 ou 40. Un guide-chasseur en a tué l'an dernier 14 en un mois. Les

amateurs sont d'ordinaire moins heureux, car l'émotion nuit à la justesse du tir. Septembre et octobre sont les mois les plus favorables. On va généralement camper dans la montagne, où des refuges permettent de passer la nuit. Deux guides sont nécessaires ; l'un " fait les postes " ; l'autre dépiste le gibier, marchant souvent pieds nus, avec d'infinies précautions, prenant le vent, auscultant chaque pierre, n'avançant qu'avec des ruses de Mohican. La manœuvre est généralement longue et difficile, et l'attente fébrile pour le tireur, posté la carabine au bras, derrière un quartier de roc. Mais quelle émotion lorsqu'une harde passe à bonne portée, et quel triomphe de rentrer au gîte avec un ou deux, quelquefois trois ou quatre isards ! L'aigle, le vautour, le gypaëte se montrent parfois, survolant les hautes cimes autour de Gabas, mais on ne les chasse plus et seuls les bergers connaissent leurs aires.

Les Eaux-Bonnes.

Nous aurions peut-être la chance d'apercevoir l'un de ces rois de l'air en traversant le massif montagneux qui sépare les Eaux-Chaudes des Eaux-Bonnes. Le temps, l'expérience et les guides nous manquent à la fois pour tenter l'aventure, et c'est en suivant le gave que nous revenons vers Laruns pour reprendre ensuite notre excursion jusqu'aux Eaux-Bonnes. Dès l'embranchement des deux routes, la perspective est admirable sur toute la vallée d'Ossau. La chaîne des montagnes développe les contours capricieux de ses crêtes, les arêtes vives de ses sommets dont plusieurs sont couverts de neige. De nombreux villages s'éparpillent dans la plaine, s'accrochent sur les hauteurs au milieu des prairies et des bois. Les églises blanches dressent leurs clochers pointus ; les cloches carillonnent gaîment, appelant les fidèles aux vêpres. Il y a là une délicieuse maison de campagne, bien nommée la " Villa Caprice ", dont les murs disparaissent sous les plantes grimpantes, dont le jardin n'est qu'un parterre de roses, dont le belvédère commande toute la vallée. La route s'élève en terrasse, ses nombreux lacets sont souvent creusés à même le roc. Le contraste est frappant entre la gorge étroite, sombre, solitaire que nous venons de quitter et l'esplanade large, claire, ensoleillée vers laquelle nous montons sous l'ombrage des platanes et des sapins. Pourquoi ces arbres magnifiques sont-ils déshonorés par les affiches-réclames des grands quotidiens ? Nous n'avons certes pas besoin de savoir que le *Petit Journal* est le mieux informé, que la *Petite Gironde* est le journal le plus répandu, que la

Dépêche a la publicité la plus vaste ! L'harmonie de la nature, les clochettes qui tintent sur les pentes gazonnées, les grillons qui chantent dans l'herbe, les forêts de la montagne verte ont en ce moment plus d'attraits que les dernières nouvelles de Paris, de Bordeaux ou de Toulouse....

Les Eaux-Bonnes doivent leur succès, toujours grandissant, autant à leur situation qu'à l'efficacité des quatre sources sulfureuses. Leurs vertus curatives pour les blessures étaient fort appréciées à l'époque de la Renaissance. Lorsque Henri II ramena de Pavie ses soldats blessés par les arquebuses, il les envoya se soigner aux Eaux-Bonnes, qui prirent le nom d'*Eaux d'Arquebusades*. Actuellement elles sont appliquées au traitement des voies respiratoires. Parmi les personnalités qui les ont fréquentées, on trouve, à côté des souverains et des princes, les grands orateurs religieux ou politiques, Lacordaire, Berryer, Thiers, Gambetta ; et les artistes en renom, Rachel, Capoul, Mme Sarah Bernhardt, Mlle Bartet. Aux promenades innombrables, aux parties de pêche et de chasse s'ajoutent les plaisirs des sports d'hiver. Chaque année le Club Alpin Français et les sociétés montagnardes de la région organisent un grand concours international de skis, luges, raquettes, toboggans et bobsleighs, courses, patinage et saut. Celui de 1909, particulièrement brillant, fut honoré de la présence du roi Alphonse XIII. La station des Eaux-Bonnes est ainsi devenue le " skiodrome " d'hiver de Pau.

Bielle.

Une heure d'auto suffit pour regagner la capitale du Béarn, excursion charmante à travers les plus jolis sites de la vallée d'Ossau. Les sportsmen dont le record de vitesse n'est pas l'unique préoccupation ne manquent pas de visiter Bielle, longtemps capitale du pays, où se réunissent encore les syndics des communes ossaloises pour discuter les questions relatives aux pâturages et aux bois. On y conserve de curieuses mosaïques du II^{e} ou du III^{e} siècle, découvertes en 1842 et, dans une salle attenant à l'église, le coffre à trois serrures renfermant les archives du *Trésor d'Ossau*, dont trois maires des communes intéressées gardent chacun une clef. Quelques vieilles maisons des XV^{e} et XVI^{e} siècles ; une église gothique avec un portail du XV^{e}, monument historique ; trois groupes de *cromlechs*, attirent à Bielle de nombreux archéologues.

LOURDES, BAGNÈRES-DE-BIGORRE. VALLÉE DE CAMPAN, COLS D'ASPIN ET DU TOURMALET.

CHAPITRE XI

EN BIGORRE

Le Lavedan.—Légende de l'abbé de Saint-Savin.—Histoire du Bigorre.—Lourdes : le pèlerinage, la ville, les environs.

Le Lavedan.

NOUS quittons maintenant les Eaux-Bonnes pour gagner Argelès par la route terriblement sinueuse et accidentée qui, par les cols d'Aubisque et du Couret, descend dans la vallée d'Arrens. Ce long trajet, au travers d'un pays grandiose et sauvage, n'est plus aujourd'hui qu'une magnifique et facile promenade grâce aux cars de la route des Pyrénées. Pendant que ronfle le moteur et tout en contemplant les nouveaux paysages qui se déroulent devant nous comme sur l'écran d'un cinématographe, mais autrement vivants et colorés, nous envoyons un souvenir aux vallées d'Ossau et d'Aspe, parcourues naguère, et nous feuilletons, au moment de pénétrer en Lavedan et en Bigorre, une curieuse monographie de Saint-Savin, de Bascle de Lagrèze. Les documents intéressants y abondent, et en guise de transitions entre le pays Basque d'où nous venons et le pays de Bigorre dont nous commençons la visite, nous trouvons une page amusante qui nous transporte en plein Moyen Age. C'est l' " étrange histoire " de la lutte entre les habitants de la vallée d'Aspe et ceux de Saint-Savin; on dirait une légende, si sa véracité n'était attestée par de nombreux témoignages.

Légende de l'abbé de Saint-Savin.

Donc, un jour, les habitants de la vallée d'Aspe, franchissant leurs montagnes, vinrent s'abattre sur le Lavedan, dont les pâtres, surpris à l'improviste, durent organiser la résistance dans les conditions les plus fâcheuses. Au plus fort de la mêlée, voici que, tout à coup, les Aspois, déjà vainqueurs, s'arrêtent tout tremblants; ils restent immobiles, comme pétrifiés, courbant la tête, riant, hébétés, sous le fer qui les égorge. C'est qu'un abbé de Saint-Savin, monté sur un sureau, s'était mis à lire un livre " qu'il avait tiré par art

diabolique de Salomon ", et avait prononcé des conjurations infernales. Vaincus par la puissance surnaturelle de Satan, tous les Aspois furent massacrés. La vallée d'Aspe s'adressa au Pape pour réclamer contre ce sortilège. Le Souverain Pontife, devant le refus de juste satisfaction opposé par les coupables, les frappa d'excommunication. Aussitôt un souffle de malédiction passa sur le Lavedan ; la terre cessa d'être féconde, la sève se dessécha, la verdure, les fleurs, les fruits disparurent, le bétail fut atteint de stérilité. Pendant sept ans l'anathème fit ainsi sentir ses effets sur le pays. Alors les habitants du Lavedan déléguèrent deux prud'hommes près du Pape pour implorer grâce. Cette grâce fut accordée sous les conditions suivantes : en suite d'un rescrit du Pape aux évêques de Lescar et de Tarbes et aux sénéchaux de Béarn et de Bigorre, dix habitants de la vallée d'Aspe et dix du Lavedan, délégués de leurs communautés, se réunirent et se jurèrent amitié et paix réciproques, sous peine pour le violateur du traité de 200 marcs d'amende et de l'anathème de l'Église. Comme satisfaction, les habitants du Lavedan durent envoyer dix pèlerins à Saint-Jacques de Galice et faire célébrer en cette église 4 messes d'évêque, 10 messes d'abbé portant crosse et 100 messes de prêtres au moins. En outre, ils durent payer annuellement et à perpétuité une redevance de 30 sols au procureur de la vallée d'Aspe, le jour de Saint-Michel. Ce tribut, connu sous le nom de " Médailles ", a été acquitté de temps immémorial jusqu'à la Révolution de 1789. Et cette histoire, qui peut paraître fantaisiste, repose sur des documents parfaitement authentiques, remontant au XVI^{e} siècle !

Nous venons de franchir un col escarpé, qui marque à peu près la limite entre les Basses et les Hautes-Pyrénées et nous redescendons vers Arrens, laissant à droite les pics sauvages de Gabizos et du Midi d'Arrens, et abordant la jolie vallée d'Agun. Le modeste village d'Arrens et son église crénelée est le premier du pays de Lavedan, riche et célèbre : il faisait lui-même partie du comté de Bigorre où nous allons passer huit délicieuses journées.

Histoire du Bigorre.

Cette petite province de Bigorre avait Tarbes pour capitale et ses quatre villes principales, Bagnères, Lourdes, Vic et Rabastens, comprenaient chacune un quarteron, quartier ou canton, composé d'un certain nombre de bourgs et bourgades. En dehors de ces quarterons, sept vallées formaient le territoire du Lavedan ou

Labéda : vallées d'Azun, vallée de l'Estrème de Sales, rivière de Saint-Savin, rivière de Dabantayque, Estrème de Castet-Cou-Bou, Bat Saignère, et vallée de Barège. En l'année 819 la Bigorre, qui jusque-là faisait partie du duché d'Aquitaine, fut érigée en comté héréditaire, et ce n'est qu'à partir de cette époque qu'elle a une histoire distincte. En 1284, le mariage de Jeanne de Navarre et de Philippe le Bel valut à la France l'acquisition du comté, qui passa par la suite aux maisons de Foix et d'Albret et fut définitivement réuni à la couronne à l'avènement d'Henri IV. La Bigorre ne fut jamais un pays souverain et ses États différaient, par conséquent, de ceux de Bretagne, de Languedoc, de Bourgogne, de Béarn et de Navarre ; c'étaient de simples réunions de divers ordres provoquées par les seigneurs du pays, non pour légiférer, mais pour décider de l'allocation de subsides, gratifications et dons gratuits.

Dans la hiérarchie féodale les vicomtes de Lavedan prenaient rang immédiatement après les comtes de Bigorre. Pendant six siècles, ils furent les maîtres de ce petit pays et résidèrent au château fort de Beaucens, dont on aperçoit de la terrasse de Saint-Savin les ruines mélancoliques. Sous Louis XIV, le Lavedan fut érigé en duché-pairie. Cette région était, et est encore aujourd'hui, une des plus riches des Pyrénées, et la vallée d'Argelès, par laquelle nous nous dirigeons vers Lourdes, est restée le type des belles vallées pyrénéennes.

Lourdes ; les pèlerinages ; la ville ; les environs.

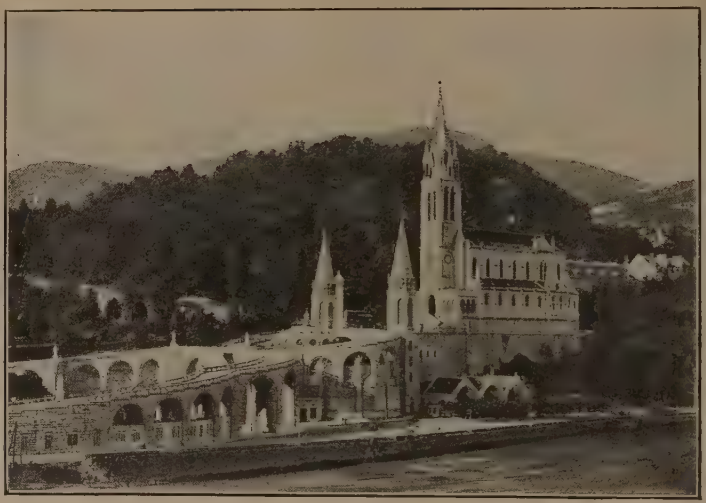
Dans le pays de Bigorre, il n'est aucune ville qui soit aussi universellement connue que Lourdes, pas un centre qui, depuis trente ans, ait bénéficié, à beaucoup près, d'un aussi prodigieux développement. Sans doute cette ville, ainsi qu'en témoignent les ruines du château fort qui la couronnent, a joui, au travers des siècles passés, d'une importance particulière. Dès le VIII^e^ siècle nous la voyons convoitée et prise par les Arabes, assiégée et reprise par Charlemagne conduisant en Espagne ses paladins pour combattre les Sarrasins, disputée au XIV^e^ siècle par les Anglais qui l'obtinrent au traité de Brétigny, subissant en 1406 un siège de dix-huit mois, dont les troupes de Charlès VI sortirent victorieuses, théâtre sanglant, au siècle suivant, de maints épisodes des guerres de religion. La vieille forteresse, après ces assauts répétés, fut transformée en prison d'État à partir de Louis XIV : son grand âge et un long abandon en ont fait une ruine, imposante encore, et son énorme

donjon carré, six fois centenaire, ses remparts démantelés, ses terrasses transformées en jardins ont conservé de l'allure. Mais avant 1858 la gloire de Lourdes, ou le reste de gloire qui s'attachait à son histoire, ne dépassait guère les limites du département. En cette année-là, une rumeur merveilleuse se répandit dans la vallée ; une petite bergère de quatorze ans, du village de Bartrès, la fille d'un pauvre meunier, la plus humble des enfants de ces montagnes, avait reçu, à plusieurs reprises, dans la grotte dite de Massabielle, la visite de la Vierge Marie qui, en proclamant sa Conception Immaculée, demandait des prières, conseillait des pénitences et promettait à l'humanité souffrante son aide et sa protection. Nous ne détaillerons pas cette histoire, très simple et très touchante ; des milliers de plumes se sont exercées sur ce sujet. Mieux que tout commentaire, les événements qui suivirent ont leur éloquence. Des vallées voisines on vint visiter la grotte de Massabielle ; au contact de l'eau jaillissante, des malades recouvrèrent la santé et, comme une traînée de poudre, la nouvelle se répandit. Les pèlerins furent quelques centaines d'abord, quelques milliers ensuite ; aujourd'hui ils atteignent presque un million chaque année. Il en vient de toutes les régions de France, il en vient de tous les pays d'Europe, de tous les pays même les plus reculés ; mus par une puissance surnaturelle, ils ne reculent pas devant les fatigues d'un long et pénible voyage, ils vont exposer leurs misères à Celle qui leur a promis secours. Il faut avoir assisté à l'une de ces manifestations éclatantes de la foi populaire pour avoir le sentiment profond du soulagement et du réconfort qu'apporte à l'âme humaine, si souffrante, si malheureuse, cette fleur divine que l'on appelle l'espérance.

Mais restons sur le terrain exclusif du tourisme, puisque tel est le but principal de cet ouvrage. A ce point de vue même les cérémonies religieuses et les pèlerinages sont très intéressants : la pompe et la solennité des premières, l'émotion profonde qu'impose le spectacle des malades et des pèlerins, au moment de la procession du Saint-Sacrement, par exemple, la vue de ces milliers de béquilles et d'humbles ex-voto qui tapissent le rocher de la grotte miraculeuse, ne peuvent pas laisser indifférents même les plus blasés. Donc nous ne saurions trop engager les simples promeneurs qui veulent se rendre compte des traits les plus marquants du Lourdes religieux à diviser ainsi leur enquête : assister à l'arrivée d'un train de pèlerins et au débarquement des malades ; se rendre à la grotte de Massabielle, au bord du gave, où l'on ne peut considérer sans être

ROUTE DES EAUX-CHAUDES A GABAS.

LARUNS : COSTUMES D'OSSALOISES.



LOURDES : LA BASILIQUE

ROUTE DU LAC DE GAUBE : PONT D'ESPAGNE.

impressionné le spectacle de la foule qui implore et qui prie ; contempler du haut des marches de l'église du Rosaire, vers quatre heures de l'après-midi, la cérémonie de la procession du Saint-Sacrement ; monter enfin à huit heures du soir sur une des hauteurs qui encadrent l'esplanade, pour jouir du tableau vraiment féerique de la procession aux flambeaux qui se déroule, au chant des cantiques, au milieu du ruissellement des lumières. De ces diverses manifestations des pèlerinages, la procession de l'après-midi est la plus émouvante. En deux interminables files, les malades sont alignés devant l'église du Rosaire, entourés de leurs parents, de leurs amis ; toutes les misères de notre pauvre humanité sont étalées en ce lieu à la face du ciel, et lorsque paraît, sous le dais d'or, l'Hostie sainte, avec son cortège d'évêques et de prêtres, un souffle puissant, irrésistible, court parmi les fidèles qui se pressent par milliers. Une immense clameur, où s'exprime l'ardente foi et les espoirs vibrants de cette foule, monte vers le ciel, les genoux pressent le sol, les bras se tendent, les larmes coulent, la douleur humaine s'exhale de milliers de poitrines. Quel spectacle que celui de ces malades couchés sur leurs civières, étendus sur leurs voitures dans l'immobilité de la paralysie ! Quelles invocations ardentes se lisent dans ces yeux douloureux, quel frémissement agite ces faces convulsées, quel enthousiasme délirant dilate enfin et secoue cette foule comme un vent de tempête lorsqu'un malade se lève transfiguré par une guérison subite ? Il faut avoir vu cela pour comprendre ce qu'est Lourdes. Quel scepticisme pourrait résister à pareil spectacle !

A côté du Lourdes religieux, il y a le Lourdes pittoresque et touristique, et il faut reconnaître que, dans ce bienheureux pays, les beautés naturelles forment un cadre incomparable aux manifestations de la foi. La ville est, en effet, située au bord d'un gave délicieux et au milieu d'un cirque de montagnes où la verdure est éclatante. De là rayonnent les sept vallées du Lavedan, dont chacune offre des buts d'excursions presque illimités. Le pic du Gers et le Soum d'Esch dominent immédiatement la ville, l'un à 950 mètres, l'autre à 914 ; l'accès du second n'est pas aménagé et nécessite une course d'un peu plus de deux heures, mais on atteint le faîte du premier en un quart d'heure au moyen d'un funiculaire électrique, et la vue est superbe : plus de 15 sommets, variant entre 2 500 et 3 300 mètres, forment une admirable chaîne que l'on croirait toute proche : le Mont-Aigu, le pic du Midi de Bigorre, le Viscos, le Vignemale, le Cabaliros, le Monné, le Balaïtous, et combien d'autres,

dressent vers le ciel leurs cimes altières dont les neiges scintillent. Lourdes offre, d'autre part, aux touristes un réseau de routes d'un entretien parfait et un grand nombre de services automobiles permettant les randonnées lointaines ; enfin les installations y sont facilitées par le nombre considérable des hôtels de toutes classes et de tous prix. Il ne faut donc pas s'étonner de la vogue extrême dont jouit cette ville et de l'incroyable développement dont elle a bénéficié. Cette transformation est telle que lorsque, après une visite qui remontait à trente-cinq ans, il est vrai, nous sommes naguère revenus dans la patrie de Bernadette, n'étaient les lumières des cierges de la Grotte et la silhouette de la Basilique, que nous venions de reconnaître de notre compartiment en arrivant de Pau, la vallée luxuriante et le gave argenté que l'on ne saurait oublier, le rocher qui commande la ville et que couronnent toujours les ruines du château féodal, il nous eût été impossible de retrouver la bourgade calme et recueillie de notre enfance dans la vraie ville sillonnée de tramways électriques, couverte de constructions neuves et de confortables hôtels qu'est devenue Lourdes à l'heure actuelle. Aujourd'hui la gare est tumultueuse, dans la cour les ronflements des moteurs et le timbre des tramways nous accueillent, l'omnibus classique est devenu automobile et le trolley court le long d'un boulevard qui n'était qu'une modeste voie ; la rue de la Grotte, dans sa partie supérieure, n'a guère changé et nous retrouvons l'hôtel d'autrefois, terne et bien modeste maintenant ; auprès du couvent des sœurs clarisses, un hôtel, dont les chambres les plus simples dépassent 10 francs par jour, étage ses jardins luxueux au bord du gave ; cette rue de la Grotte n'est plus, de l'autre côté de la rivière, qu'une suite de luxueux établissements exploitant à qui mieux mieux le voyageur et dressant au fond de la vallée les nombreux étages de leur piètre architecture ; la pelouse vierge est devenue une grandiose esplanade entourée d'un parc magnifique, couverte de bâtiments et d'abris pour le service des pèlerinages : deux rampes aux soubassements colossaux montent à une église byzantine, qui n'existait pas alors et qui est d'un luxe et d'une richesse (nous ne disons pas d'un art) fantastiques ; la Basilique est toujours svelte et aérienne, mais elle est bien déparée par cette nouvelle église et plus encore par les deux tourelles toutes récentes que l'on a érigées de chaque côté, en 1908, à l'occasion du cinquantenaire des apparitions. Seule la Grotte n'a pas changé, pourtant on a revêtu d'un pavement protecteur le sol de terre brute de jadis, et c'est là, mais

là seulement, que nous retrouvons quelque chose des impressions d'autrefois. Celles d'aujourd'hui gagnent-elles à la transformation ? Cela dépend du point de vue. Ne nous montrons pas trop sévères cependant pour des changements d'aspect que devait inévitablement entraîner l'affluence centuplée des pèlerins et des visiteurs, et reconnaissons que de l'extrémité de l'Esplanade, du pied du calvaire des Bretons, l'ensemble des constructions colossales, au cœur d'un merveilleux paysage, est d'un aspect imposant. Quant à la fraîche perspective du gave bondissant au pied du château, elle est toujours ravissante.

En même temps qu'un lieu de pèlerinage extrêmement fréquenté, Lourdes est un centre de tourisme pratique, en ce sens que les communications de toute sorte étant à sa portée avec toutes les vallées et stations voisines, le voyageur peut quitter Lourdes le matin et y rentrer chaque soir, sûr d'y retrouver une installation dont les fatigues de la journée rendent particulièrement bien venu le confortable. C'est ainsi que nous avons procédé pour la visite du pays de Bigorre et l'expérience nous a paru convaincante. Dieu sait si nous bannissons systématiquement de ce récit tout ce qui, de près ou de loin, pourrait constituer une réclame quelconque ! Nous croyons cependant ici devoir sortir de notre réserve pour signaler que la combinaison que nous venons d'indiquer est grandement facilitée par l'existence, dans la cour même de la gare de Lourdes, d'un hôtel Terminus, dont nous avons pu apprécier l'extrême propreté, le confort suffisant et la table excellente. On a donc à sa portée, à quelques pas de sa chambre à coucher, les tout premiers trains du matin, et c'est une économie de temps et un prolongement de repos que nous n'avons pas dédaignés.

Les excursions qui nous ont paru les plus intéressantes dans le Bigorre et que nous avons choisies entre cent autres sont les suivantes : Bétharram et ses grottes ; vallée d'Argelès et visite d'Argelès, de Saint-Savin avec descente sur Pierrefitte ; Cauterets, ses hautes vallées et ses lacs ; Gavarnie par Luz, Saint-Sauveur et Gèvres ; Bagnères-de-Bigorre, Campan et descente sur la vallée d'Aure par le col d'Aspin. A ces courses il convient d'ajouter la route des Eaux-Bonnes à Argelès par les vallées d'Arrens et d'Estaing, et la route de Luz au col d'Aspin par Barèges.

Lourdes, Argelès, Saint-Savin, Pierrefitte.

CHAPITRE XII

EN BIGORRE *(suite)*

Bétharram et ses grottes.◇Vallée d'Argelès.◇Argelès-Gazost.◇L'abbaye de Saint-Savin.◇Pierrefitte.◇L'électrification du réseau du Midi.

Bétharram et ses grottes.

On peut se rendre de Lourdes à Bétharram de deux façons : soit par le chemin de fer, ligné de Pau, soit par la route de voitures qui longe et domine le gave et qui offre de ravissantes perspectives. Par chemin de fer il faut vingt minutes pour atteindre la station de Montaut-Bétharram, d'où l'on peut gagner, à pied ou en voiture à son gré, la petite ville et de là les grottes éloignées de 3 kilomètres environ ; le retour s'effectue soit par le même chemin, soit par la gare de Saint-Pé, distante des grottes de une heure à pied. Il faut compter 30 kilomètres aller et retour en voiture. Un service spécial d'automobiles conduit deux fois par jour, de l'Hôtel Royal de Lourdes, aux grottes de Bétharram (5 francs aller et retour). La visite de ces grottes demande à peu près une heure et demie. Nous choisissons la voie de fer comme étant la plus économique d'abord ; ensuite parce que, son tracé étant sensiblement le même que celui de la route de voitures, nous jouirons durant le trajet des mêmes panoramas ; enfin parce que la promenade à pied de la gare de Montaut à celle de Saint-Pé, en passant par les grottes (deux heures à peine) est charmante et permet de voir à loisir les moindres coins de cette jolie région.

Le sanctuaire de Notre-Dame de Bétharram jouit pendant plusieurs siècles, comme lieu de pèlerinage, d'une grande célébrité. La légende ou l'histoire qui donna naissance à la dévotion des pèlerins est gracieuse : à une époque imprécise, mais très ancienne, une jeune fille du pays étant tombée dans le gave semblait vouée à une mort certaine, lorsque la Vierge, invoquée par elle, plaça miraculeusement sous sa main un rameau, grâce auquel elle put remonter sur la rive. L'enfant, reconnaissante, fit vœu d'édifier une église et l'on y vint en pèlerinage. L'église primitive a disparu et celle que nous visitons date du XVII^e^ siècle ; elle est riche, beaucoup trop riche,

beaucoup trop surchargée de ces dorures où se retrouve indubitablement la trace du goût espagnol ; la colline verdoyante au pied de laquelle elle est construite est jalonnée par les quatorze chapelles romanes d'un chemin de croix monumental terminé par un calvaire. Et l'on ne peut échapper, en parcourant ces lieux presque déserts, en traversant le modeste bourg de Bétharram, à la pensée que les habitants doivent considérer avec mélancolie leur vieux sanctuaire abandonné et voir avec quelque envie la glorieuse destinée de Lourdes. Du moins Bétharram est-il resté ce qu'il était et ne connaît-il pas certaines horreurs que produit l'architecture utilitaire de ce siècle ; du moins a-t-il conservé certain vieux pont dont l'arche unique enjambe depuis trois siècles le gave et dont les lierres retombants impriment à ce coin du tableau un cachet de grâce et de poésie. En suivant pendant trois kilomètres la route qui remonte le torrent on parvient aux grottes. Ces grottes ont une grande réputation et leur visite est très intéressante : de là à dire qu'elles sont les plus belles du monde entier, il y a, sans doute, quelque exagération. Elles se répartissent en deux étages : l'étage supérieur est occupé par vingt-sept salles de dimensions différentes qui occupent un développement de près de 3 kilomètres et où l'on peut admirer les plus surprenantes stalactites ; un aménagement méthodique facilite l'examen de ces merveilles de la nature ; les scintillements de la lumière électrique se jouent sur les parois, sur les aiguilles aux contournements bizarres, aux dimensions gigantesques. Des grottes supérieures, on descend, par des escaliers assez commodes, aux étages inférieurs où de nouvelles salles, aux noms suggestifs, s'ouvrent dans les entrailles du sol, et l'on parvient, à 80 mètres de profondeur, à une rivière souterraine qu'exploitent des bateliers avisés. Tout cela est fort intéressant, et si l'industrie de l'homme s'y fait parfois un peu trop sentir, il faut songer que tous les touristes ne sont pas ingambes et qu'il vaut mieux, en somme, diminuer le plaisir de quelques-uns pour permettre à l'ensemble de voir et d'admirer.

Vallée d'Argelès.

Peut-on rêver quelque chose de plus charmant que le trajet de Lourdes à Pierrefitte par une matinée de soleil ? Et cette vallée d'Argelès ne mérite-t-elle pas à tous égards sa réputation, comme réunissant toutes les grâces et toutes les beautés des paysages pyrénéens ? Contournant longuement et lentement la ville de

Lourdes et formant un arc de cercle régulier ayant pour centre le château fort, la voie serpente au bord du gave, longe la base du pic de Ger et pénètre bientôt dans la vallée d'Argelès. Là commence un paysage tout de grâce et de séduction. Entre des rives sinueuses, couvertes d'arbres qui puisent pour ainsi dire la vie dans son onde, le gave cristallin bruit, écume, étincelle au soleil ; sur ses bords, maint pêcheur guette la truite avec des gestes savants et calculés ; dans le fond de la vallée, dont les premiers kilomètres sont relativement resserrés, s'étalent de vertes et chatoyantes prairies dont l'herbe est émaillée de fleurs ; ces fleurs mettent partout leurs tons avivés dans le tableau ; le long des talus qui bordent la voie ce n'est qu'un bouquet de coquelicots, de marguerites, de boutons d'or et toutes ces teintes chaudes se marient, s'harmonisent avec le bleu du ciel, avec l'argent du gave, avec les trèfles rutilants. Jusqu'ici, dira-t-on, ce n'est qu'un joli paysage de campagne. Oui, mais ce paysage se complète d'un cadre incomparable. Tandis que sur la droite une âpre montagne rocheuse dresse hardiment sa silhouette, où les plans sans verdure sont labourés par les couloirs béants des avalanches anciennes, par ces sillons gris aux pentes vertigineuses et couvertes de pierrailles qui semblent de hardis chemins vers le faîte, sur la gauche de douces collines présentent les molles ondulations de leurs prairies, jalonnées de bouquets d'arbres et de pittoresques hameaux ; dans le fond, enfin, vers lequel nous dirigeons notre course, de hautes silhouettes se dessinent, là-bas, bien loin, tout à l'horizon, du côté de Cauterets et de Gavarnie, de fiers sommets où les neiges éternelles rayonnent comme un diadème au front du Vignemale, du Marboré, du Mont-Perdu. Ainsi, dans un même horizon, l'œil saisit avec ravissement ce tableau dont les plans s'allongent, s'amplifient, deviennent immenses, passant successivement de la mollesse des prés, de la fraîcheur des peupliers frémissants, à l'austérité des crêtes rocheuses et à la noblesse des hautes cimes qui se perdent dans l'azur.

Dans cette vallée toute séduisante le convoi s'avance lentement. Voici Lugagnan où la vallée fait un brusque coude, découvrant tout à coup un grandiose horizon, puis Boo-Silhen et l'ombre bienfaisante de ses platanes. La vallée s'élargit alors et se déploie dans toute sa splendeur, avec, dans un magique ensemble, ses trente villages étagés à toutes les hauteurs. En face de la gare de Boo-Silhen, au pied de la montagne d'Agos, et fièrement campé sur un

mamelon isolé, se dresse le donjon de Vidalos ; cette ruine altière est le seul reste d'un château fort du XII^e siècle bâti pour servir de défense contre les razzias des brigands d'Aragon. En 1789, il demeurait toujours debout malgré son âge vénérable ; la Révolution française, ici comme partout sur notre territoire, a commencé l'œuvre de destruction que les habitants de la vallée ont hâtée, la démolition du château leur offrant pour des constructions plus modernes et plus humbles des matériaux tout préparés. Si le donjon a résisté, c'est que son sommet, par où seul pouvait être dirigée l'attaque, était en quelque sorte inaccessible. Les pentes vertes de la montagne du Gez descendent doucement près de là jusqu'au gave, formant un dernier plateau où s'est adossée la station thermale d'Argelès-Gazost.

Argelès-Gazost.

Cette petite ville est bien faite pour séduire et réconforter les malades. A l'énergie curative de ses eaux, dont l'efficacité est depuis longtemps reconnue, elle joint un tel charme de situation, tant d'ombrages, tant de fleurs, tant de jardins éclatants qu'il semble impossible qu'une salutaire influence ne se dégage pas de cette riche nature et ne réagisse pas sur les organismes affaiblis. L'établissement thermal est tout à proximité de la gare et voisine avec un parc joliment dessiné. Pour gagner la ville haute, il suffit de quelques minutes ; par une ruelle grimpante on atteint la place de la Mairie qui forme le centre de l'agglomération. La modeste sous-préfecture du département des Hautes-Pyrénées n'est pas sans caractère : cette place de la Mairie, avec sa fontaine, avec son buste de Despourrin, littérateur du cru, avec son hôtel de ville sans prétentions, a un bon petit cachet vieillot qui a quelque séduction; près de l'angle sud-est de la place émerge d'un fouillis de vieilles maisons aux toits surplombants, aux balcons vermoulus, l'ancienne tour Mendagne, dont la maçonnerie carrée se couronne d'une sorte de flèche en éteignoir ; un dédale de ruelles, qui sont des échelles ou bien des escaliers, se faufilent entre ces constructions d'un autre âge. Tout ce petit coin, c'est le vieil Argelès qui joua, dans l'histoire du Lavedan, un rôle d'une certaine importance.

La visite d'Argelès est, en somme, assez vivement faite ; à défaut de monuments à voir (l'église est moderne et sans intérêt), ce n'est qu'une promenade de moins d'une demi-heure depuis le donjon moyenâgeux, mais restauré, du château de Vieuzac, qui en forme

Bagnères-de-Bigorre.

Saint-Savin : L'église de l'abbaye.

Argelès-Gazost.

Baudéon : Vallée de Campan.

Les Cabanes : Route du col d'Aspin.

l'extrémité septentrionale, au-dessus de la route ombragée de Lourdes, jusqu'au château d'Ourout, d'une époque un peu plus récente, et qui regarde au sud les Pyrénées. Les points de vue ne manquent pas, surtout dans la direction de la vallée d'Arrens, conduisant aux Eaux-Bonnes, où serpentent au milieu des sapins les allées de la promenade dite Canarie ou Tirelire. Sans même quitter Argelès, la rue qui descend de la place de l'Hôtel-de-Ville et passe devant l'hôtel d'Angleterre offre un superbe panorama dont les jardins luxuriants forment le premier plan et qui se déroule jusqu'aux sommets les plus lointains. C'est cette route qu'il faut prendre pour gagner Saint-Savin, village des plus caractéristiques qui réjouit l'âme de Taine, lorsque, tout jeune alors, il entreprit, en 1858, son voyage aux Pyrénées. La distance est courte, 3 kilomètres à peine, et l'on gravit doucement sous l'ombre des arbres touffus, au milieu d'un océan de verdure, les premières pentes du Cabaliros où repose la bourgade.

L'abbaye de Saint-Savin.

Il y a deux choses à Saint-Savin, qui font que l'on ne l'oublie plus, ne l'eût-on visité qu'une fois : la vénérable église romane, seule relique de l'ancien monastère bénédictin, la vue féerique dont on jouit de la terrasse aménagée au cœur du village. La tradition et d'antiques chartes, dont la trace sinon la teneur a subsisté, paraissent établir que Charlemagne, au retour d'une expédition en Espagne, séduit par la beauté du site, décida de fonder dans la vallée d'Argelès, au bourg de Bencus (ancien nom de Saint-Sabi ou Saint-Savin) un couvent soumis à la règle de saint Benoît. Quelques années seulement après la fondation de ce monastère, soit au début du IX^{e} siècle, un jeune moine, parti de l'abbaye de Ligugé, frappait à la porte du couvent de Bencus : il avait nom Sabi et était fils du comte de Barcelone. Ayant quitté l'Espagne à la mort de son père, descendu le val d'Aran, visité le pays de Foix, séjourné au Mas d'Azil, il avait gagné Poitiers, puis, poussé par sa vocation pour la vie religieuse, était entré au couvent de Ligugé, où il avait demeuré dix ans. Mais la vie monastique n'offrant pas à son âme, éprise de mortification, un aliment suffisant, Sabi avait obtenu de son abbé l'autorisation d'aller vivre en ermite dans quelque solitude reculée des Pyrénées. Il vint donc à Bencus, accompagné des recommandations de l'évêque de Bigorre. L'abbé de Bencus, mis au courant de son désir, "le conduisit dans un lieu désert, exposé à tous les

vents, situé sur le flanc oriental du mont Cabaliros, au quartier dit Pouy Aspè, à environ une demi-heure de marche du petit village d'Uz, déjà existant en ces temps reculés.... Ce lieu plut à Sabi.... Il s'y construisit un misérable abri de sept pieds de long sur trois de hauteur, recouvrant une fosse qui devait lui servir de couche, tout en restant exposé aux intempéries. C'est là que, marchant toujours nu-pieds, endurant la rigueur des longs hivers de la montagne, se livrant aux plus grandes austérités, il vécut saintement, non sans opérer de nombreux miracles, guérissant les malades, soulageant les affligés "[1]. Au bout de treize années de cette vie ascétique, Sabi tomba malade et mourut ; son corps fut transporté processionnellement à Bencus et enseveli dans la chapelle du monastère ; village et couvent prirent aussitôt le nom de Sen-Sabi (d'où, par altération, Saint-Savin) qui a été conservé jusqu'à nos jours. Les faits qui précèdent prennent date entre l'an 800 et l'an 812. Sur l'emplacement de l'ermitage de Sabi, une petite chapelle fut édifiée ; elle existe encore aujourd'hui. Le corps du saint paraît n'avoir subi au cours des siècles aucune profanation, ainsi que l'établissent divers documents des X^e^, XIV^e^ et XVII^e^ siècles, et l'église abbatiale qui sert de paroisse au village renferme toujours la châsse contenant les reliques et les procès-verbaux de visite.

Cette église, dont le dôme à huit pans, percés deux à deux de fenêtres jumelées en ogive, est surmonté d'une flèche étroite en forme de cône, est, dans son ensemble, d'un beau style roman ; certains détails, évidemment, sont gothiques, mais on ne peut guère se méprendre sur la date du monument : le dixième siècle y a laissé son empreinte. A l'intérieur, douze contreforts trapus, image des douze Apôtres, soutiennent l'édifice ; les décorations du portail sont tombées sous le marteau des Vandales de 1789 ; à l'intérieur, éclairé surtout par la rose qui surmonte le portail et par les trois fenêtres cintrées de l'abside, la première chose qui frappe le regard est un orgue lamentable, dont les tuyaux paraissent danser une sarabande effrénée et dont les boiseries sont complètement vermoulues. Il date de l'année 1557 et se composait alors de "huit jeux et chaque jeu trente-huit tuyaux tant gros que médiocres et menus donnant son de flûte, de rossignol, de tambour et tremblement". Aujourd'hui son buffet délabré ne conserve plus guère d'à peu près intacts que les trois mascarons, figés maintenant dans une attitude

1. Jean Bourdette, *le Monastère de Saint-Sabi de Labéda.*

grotesque, mais qui, sous l'action d'une pédale particulière, " roulaient les yeux, tiraient la langue, ouvraient et fermaient la bouche ". Était-ce pour apporter quelque intermède gai aux longues psalmodies des moines? La chose nous a frappés parce qu'elle est singulière et que nous ne l'avons vue nulle part ailleurs. Au fond de l'abside, adossé au chevet de l'église, repose le tombeau de saint Savin, contemporain de l'édifice où il servit pendant longtemps, dit-on, de maître-autel ; couvert de dalles en ardoise, il présente sur sa face antérieure trois arcs romans et est surmonté d'une sorte de haut tabernacle en bois doré ; avec le tombeau voisinent, suspendus au mur de chaque côté de l'abside, deux tableaux peints sur bois et divisés l'un et l'autre en neuf compartiments dans chacun desquels est retracé l'un des épisodes marquants de la vie de saint Sabi ; on peut suivre ainsi, par les légendes gothiques qui soulignent chaque sujet, la vie entière du saint. Cette peinture, qui date vraisemblablement du XV[e] siècle, est naïve et intéressante. L'église, nous l'avons dit, est tout ce qui reste de l'ancienne abbaye qui comprenait jadis des bâtiments d'habitation, la maison de l'abbé, le cloître et le château. En la quittant, nous allons sur la terrasse jouir du merveilleux panorama qu'elle offre sur toute la vallée d'Argelès.

Ce panorama mériterait plus de réputation qu'il n'en possède. De ce belvédère, qui domine absolument à pic la vallée de près de 150 mètres, la vue embrasse le pays tout entier, depuis les bases du pic de Ger jusqu'aux grands monts de la chaîne des Pyrénées dans la direction de Barèges et de Gavarnie ; aucun détail de la riche vallée d'Argelès n'échappe au regard, le gave sinueux y fait une traînée brillante qui tranche sur la verdure des prés, d'innombrables villages sont disséminés partout, sur toutes les pentes, à toutes les hauteurs ; ce sont Gen, Boo-Silhen, Asniers, Saint-Pastous, Ayros, Vier-Bordes, Préchac, Cézat, Artalens, Beaucens, pour ne citer que quelques-uns : rien ne manque au tableau, ni l'immensité des horizons, ni les cimes grandioses, ni l'extrême douceur de la vallée, ni la variété des paysages où les ruines des châteaux de Beaucens et de Bidalos ajoutent, aux deux extrémités du cadre, leur note de poésie. Et c'est bien une profonde poésie qui émane de ce site!

En redescendant vers Pierrefitte dans la tiédeur du soir, après une halte à la chapelle de Piétat dont les voûtes massives et surbaissées et les lucarnes romanes datent certainement de mille ou

mille deux cents ans, en goûtant tout le charme du ravissant chemin qui nous rapproche de la vallée, sous les arbres touffus, au milieu de fleurs sauvages et d'oiseaux chanteurs, nous pensons au vieux moine du Moyen Age dont parle Taine [1], à son âme naïve et fraîche, à son extatique contemplation de rayons, de verdures et de fleurs, à son audition céleste d'un rossignol, qui avait duré, d'après la légende, cent ans et dont il ne s'était pas lassé!

Pierrefitte.

Pierrefitte est un bourg sans intérêt bien particulier, situé au pied du pic de Soulom, à l'extrémité sud de la vallée d'Argelès et au point de jonction des deux gorges si hautement pittoresques où coulent les gaves de Pau et de Cauterets. De là partent les deux tramways électriques dont l'un conduit à Luz et l'autre à Cauterets. Ici, du reste, plus peut-être qu'en aucun autre lieu de la chaîne, l'industrie hydro-électrique règne en souveraine. A quelques centaines de mètres de Pierrefitte, sur la route de Luz, s'élève, en effet, la très importante usine de Soulom et descendent de la montagne les monstrueuses conduites où l'eau captée des gaves se précipite en trombe formidable sur les turbines puissantes. Et ceci nous amène à donner quelques détails, qui ne manquent pas d'intérêt, même au simple point de vue du tourisme, sur l'électrification du réseau de la Compagnie du Midi.

Électrification du réseau du Midi.

Cette transformation, qui doit être étendue progressivement à une grande partie des lignes de la Compagnie, a commencé par la mise en service en 1910 de la ligne à traction électrique de Villefranche-Vernet-les-Bains à Bourg-Madame, dans les Pyrénées-Orientales. Cette ligne est alimentée par l'usine génératrice de La Cassagne, établie sur la rivière de la Têt en aval de Montlouis et comportant un barrage régulateur, construit à 2000 mètres d'altitude dans le marais des Bouillouses (massif du Carlitte).

Le succès ayant couronné cette expérience, la Compagnie forma, d'accord avec l'État, le projet d'équiper électriquement tout son réseau pyrénéen.

1. *Voyage aux Pyrénées.*

Une première étape comprenait l'électrification de la section de Pau à Montréjeau de la ligne de Toulouse à Bayonne, et de ses embranchements, y compris la nouvelle ligne de Pau à Hagetmau qui reliera à Saint-Sever la capitale du vieux Béarn.

Deux usines devaient être à cet effet installées : l'une, dont les travaux ont été retardés par la guerre et qui n'a pu être mise en service que tout récemment, est située à Eget, dans la région d'Aragnouet et de Vieille-Aure, non loin du cirque de Troumouse ; elle utilise, sous une chute de plus de 700 mètres, les eaux du torrent de l'Oule régularisées par un réservoir de 6 millions de mètres cubes, et celles du lac d'Orédon. L'autre usine, qui était achevée dès 1913, est située à Soulom. Les eaux des gaves de Cauterets et de Pau y descendent, sous des chutes respectives de 264 et 125 mètres de hauteur, sur six turbines représentant une puissance de plus de 20000 chevaux. Et voilà, du coup, produit par cette merveilleuse houille blanche un courant que des lignes de transport de 60000 volts amènent aux cinq sous-stations de Pau, de Lourdes, de Tarbes, de Lannemezan et de Montréjeau.

Pendant les deux années qui ont précédé la guerre, les travaux de l'électrification de la section de Pau à Montréjeau avaient avancé de façon telle qu'on prévoyait leur achèvement pour le courant de 1915. Sur cette longueur de 112 kilomètres, partout courent le long de la voie les pylônes en treillis, ou formés de rails assemblés, qui supportent les câbles en aluminium et leurs gros isolateurs de verre ; sans parler des lignes de montagne proprement dites, dont des déclivités excessives font obstacle à la locomotion à vapeur, combien les voyageurs apprécieront la traction électrique sur la rampe de Tournay à Capvern, que l'on gravit maintenant avec une désespérante lenteur et à grand renfort de locomotives essoufflées !

Dès 1914, la traction électrique fut mise en service sur les embranchements de Lourdes à Pierrefitte et de Tarbes à Bagnères-de-Bigorre, où nous avons pu en apprécier l'agrément et la régularité.

Pendant les hostilités, les travaux furent nécessairement suspendus. Néanmoins la Compagnie put mettre en service la traction électrique sur l'embranchement de Lannemezan à Arreau, la ligne de Perpignan à Villefranche-Vernet-les-Bains.

Le retour aux travaux de la paix va permettre la réouverture des chantiers, et il y a tout lieu de penser que les touristes ne tarderont pas à circuler entre Pau et Montréjeau dans des trains électriques à l'allure douce et rapide.

BAGNÈRES-DE-BIGORRE, GAVARNIE.

CHAPITRE XIII

EN BIGORRE *(suite)*

Cauterets, ses hautes vallées et ses lacs.◇Histoire de la station thermale.◇La Raillère.◇Pont d'Espagne, lac de Gaube.◇Vallée de Luz.◇Cirques de Gavarnie et de Troumouze.◇Barèges.◇Bagnères-de-Bigorre.◇Vallée de Campan et col d'Aspin.◇Le Tourmalet.

Cauterets.

Le parcours des 11 kilomètres qui séparent Pierrefitte de Cauterets est attrayant et, par endroits, grandiose. La gorge au fond de laquelle bondit le gave est profonde et encaissée, ses pentes sont couvertes d'une riche végétation, des cascades nombreuses se précipitent du haut des rochers abrupts et la ligne permet de jouir constamment de toutes les beautés du paysage. La situation même de Cauterets prête à quelques réserves au point de vue du pittoresque. La haute vallée où la ville groupe ses maisons et ses hôtels est trop étroite, la montagne trop surplombante et, par suite, l'horizon trop borné ; par les jours pluvieux ce manque de dégagements accroît singulièrement la tristesse du lieu ; même par les jours de soleil on rêve d'un cadre plus large et l'on souffre quelque peu du manque d'issues. Ce qui fait que la clientèle de Cauterets ne sera jamais que de deux sortes : malades soumis au traitement des eaux, dont l'efficacité, reconnue depuis plusieurs siècles, n'est pas discutable ; vrais amis de la montagne qui savent, au prix de saines fatigues, apprécier les merveilles de cette région pyrénéenne, l'une de celles qui offrent à leur activité les excursions les plus nombreuses, les plus variées. Quant à la clientèle élégante des villes d'eaux, dont le but est de promener dans les stations à la mode et dans leurs brillants casinos ses élégances et son nonchaloir, il n'y a guère ici place pour elle, en l'état actuel tout au moins. En somme, malgré le mouvement d'année en année plus accentué qui pousse vers la montagne, dès que viennent les beaux jours, les habitants des villes, Cauterets ne s'est guère développé ; nous le retrouvons à peu près tel qu'il y a vingt ans, plus abordable seulement grâce à la ligne électrique qui n'existait pas alors.

La station thermale est une des plus anciennes de la région et, si l'on s'en rapporte à la dénomination de l'une des sources principales, on doit en conclure que le grand conquérant des Gaules, Jules César, y serait venu raffermir ses forces et sa santé. Il existe, en effet, à Cauterets, des thermes de César et il y avait autrefois une piscine voûtée, de construction romaine, éclairée par deux ouvertures ovales. A défaut de documents permettant d'établir l'exactitude du fait, une tradition persistante veut qu'il en ait été ainsi. Ce que l'on peut dire avec certitude, par exemple, c'est que, dès le Moyen Age, Cauterets était fréquentée. D'antiques chartes du pays de Bigorre, le cartulaire de l'abbaye de Saint-Savin, même des bulles pontificales accordées à l'hôpital thermal, montrent la faveur dont jouissait déjà ce lieu auprès des malades. Dans l'établissement devaient, de par les règlements d'alors, résider un moine de Saint-Savin et un maître chirurgien ; l'exploitation des cabanes était mise aux enchères, et quant aux vivres ils devaient être exposés en vente publique sur la place. Ce qui frappe singulièrement dans ces anciens règlements et n'est pas sans appeler un rapprochement assez éloquent entre les mœurs d'une époque volontiers considérée comme barbare et dure aux humbles, et nos mœurs actuelles soi-disant égalitaires, c'est l'extrême souci que l'on avait alors d'assurer un traitement égal aux pauvres comme aux malades fortunés. Tout adjudicataire ou " cabanier " qui était convaincu d'avoir fait quelque distinction entre les riches et les pauvres se voyait retirer sa concession et, quant aux vivres, l'interdiction de les vendre ailleurs que sur la place publique avait été prononcée " à cause de certains abus qui se commettaient ordinairement au préjudice des pauvres et des étrangers ". Touchante sollicitude, touchante égalité devant la maladie ; avec quel succès, n'est-ce pas ? on les remettrait en vigueur, ces vieilles ordonnances dans notre siècle de progrès... et d'argent ! On s'occupait avec non moins de sollicitude de l'intérêt des étrangers dans ces hautes montagnes. L'abbé de Saint-Savin, qui avait la ville de Cauterets en sa dépendance, donnait, le 3 mars 1534, les ordres suivants pour l'exploitation des eaux : les cabanes devaient être visitées, pour aviser aux réparations, de trois en trois ans. Les cabaniers étaient obligés de tenir les cabanes en bon état. Les habitants avaient le privilège de prendre un lit sur trois, à leur choix et sans permission. Pendant trois semaines, si ces lits ne suffisaient pas aux manants, ils avaient la faculté d'en prendre d'autres moyennant 13 liards 1/2 pour chacun. Afin de laisser pleine liberté aux enchères des cabanes et de ne pas

enlever aux basses classes les profits de cette industrie, les gentilshommes ne pouvaient pas devenir adjudicataires. Le boucher des Bains ne pouvait vendre la viande de mouton plus cher qu'au cours de Saint-Savin, sous peine de cinq sols d'amende. Le tavernier de Cauterets devait loger à l'écurie tous les mulets et montures, à quelque heure de la nuit qu'on arrivât. Le cabaretier devait avoir de bon vin, il ne pouvait le vendre qu'un liard de plus par pinte qu'à Saint-Savin. S'il donnait fausse mesure il encourait 10 écus d'amende, moitié pour l'abbé, moitié pour les pauvres.

Cauterets s'enorgueillit d'avoir été, au XVI^e siècle, l'un des séjours préférés de la sœur de François I^er, cette séduisante Marguerite de Navarre, qui joignit aux avantages d'un physique agréable les dons d'un esprit bien original, mais bien français. Catherine de Médicis, reine de France, y vint en 1565 accompagner sa fille, la reine Élisabeth, femme de Philippe II d'Espagne ; le roi de France Charles IX y rejoignit, croit-on, les deux reines. En 1761, l'abbé de Voisenon, l'ami des Favart, y fit un long séjour et ses lettres les plus amusantes sont datées de Cauterets.

Plus près de nous, au XIX^e siècle, le célèbre musicien Boïeldieu vint demander aux eaux de Cauterets le rétablissement de sa gorge malade et la guérison d'une extinction de voix persistante ; il n'eut pas à le regretter. " Je dois dire en faveur des eaux minérales et de l'air pur que je respire, écrit-il le 12 septembre 1832 au compositeur Berton, que ma santé générale s'est sensiblement améliorée ; je n'ai plus de maux d'estomac, j'ai de la force, je mange, digère et dors bien. "

On n'en finirait pas s'il fallait reproduire tous les témoignages de cette sorte, qui ont été donnés, à diverses époques, de l'efficacité des eaux de Cauterets par des malades et visiteurs plus ou moins illustres ; nous en ferons grâce au lecteur, l'éloge de cette station n'étant plus à présenter.

La Raillère.

Si Cauterets apporte aux malades l'efficacité de ses eaux sulfureuses, il procure aux touristes tout un séduisant programme d'excursions, depuis la simple promenade jusqu'aux courses longues et difficiles. En général le point de départ de toutes ces excursions sera la Raillère, point de la vallée situé à environ deux kilomètres au-dessus de Cauterets, où se trouvent quatre établissements thermaux et la buvette de Mauhourat. Un chemin de fer électrique, qui circule

à partir du 1er juin, avec départs toutes les trente minutes, entre le Casino des Œufs et l'établissement de la Raillère, permet d'effectuer le trajet en dix minutes en s'élevant de 120 mètres, ce qui n'est pas négligeable lorsque l'on doit faire une course un peu longue. La ligne suit le gave que bordent de hautes maisons dont les noires et profondes assises reposent sur le rocher, puis la route de voitures, au pied des forêts qui descendent des pentes : le vert tendre des hêtres y contraste violemment avec la couleur sombre des sapins. De l'établissement de la Raillère nous ne pouvons dire qu'une chose : c'est qu'il paraît agencé dans des conditions aussi parfaites que possible et que l'outillage et les installations nécessaires aux gargarismes, aux douches nasales, aux douches proprement dites et aux bains ne laisse rien à désirer. Cette construction, qui remonte à vingt-huit ans à peine, repose sur un remblai massif qui l'élève au-dessus du torrent ; elle est précédée d'une terrasse assez étroite, mais d'où la vue est des plus belles, au nord sur la vallée où est blotti Cauterets, au sud sur le grand ressaut ombragé de la vallée de Lutour d'où se précipite une éblouissante cascade. A quelques centaines de mètres dans la même direction se succèdent la Buvette de Mauhourat et les Thermes plus modestes du petit Saint-Sauveur, du Pré et du Bois.

C'est à la Raillère qu'est le point de jonction de la vallée de Lutour et du val de Jéret, auquel succède, à partir du célèbre pont d'Espagne, la sauvage vallée de Marcadau. Notre intention n'est point de décrire tous les grands paysages qui rayonnent de là jusqu'au cœur de la chaîne, nous risquerions de tomber dans la monotonie, parce que, sauf quelques variétés d'aspect, la montagne ressemble toujours à la montagne et les routes les plus belles se présentent avec des traits généraux qui ne prêtent guère qu'à un exposé d'ensemble. Il convient seulement d'insister ici plus que jamais sur ces deux grandes caractéristiques de notre versant pyrénéen de France : la luxuriance de la végétation dont les plans successifs se déroulent avec une richesse de nuances et de coloris sans égale, la profusion des eaux limpides, lacs immobiles et solitaires, cascades écumantes, gaves bruissants sous la feuillée avec un chuchotement qui accompagne et suit partout le touriste ; cette voix discrète des sources monte de toutes les vallées, de toutes les gorges, de toutes les forêts, et l'oreille en conserve longtemps le murmure comme une musique évocatrice.

En dehors des innombrables courses de grande montagne, où pourra s'exercer chaque jour, avec des péripéties nouvelles, la virtuosité des

grimpeurs et dont le Vignemale et les 200 hectares de ses glaciers sont la synthèse, il faut donner une mention toute particulière à la classique promenade au lac de Gaube, par le pont d'Espagne, à celle un peu moins connue, mais tout aussi belle, qui, par la vallée de Lutour, conduit aux lacs d'Estom et de Soubiran, puis à deux excursions magnifiques, quoique plus longues : l'une à Gavarnie par le refuge d'Ossoue, l'autre aux bains espagnols de Penticosa par la vallée et le port de Marcadau.

Pont d'Espagne. Lac de Gaube.

Une route carrossable très bien entretenue conduit en une heure et demie environ au pont d'Espagne, d'où l'on peut aller à dos de mulet jusqu'au lac de Gaube en quarante minutes ; à pied la longueur du trajet total est sensiblement la même, plutôt moindre, entre la Raillère et le pont d'Espagne, un certain nombre de raccourcis très faciles abrégeant le chemin. La promenade peut aisément se faire dans une après-midi ; coupée par le déjeuner au pont d'Espagne ou au lac même, elle est plus attrayante. Le site du pont d'Espagne mérite sa réputation : dans un cadre grandiose de montagnes, les deux gaves de Marcadau et de Gaube y opèrent leur jonction par une série de chutes écumantes. Au moment où nous arrivons, la cour de l'hôtellerie présente le spectacle animé des voitures, des chevaux et des mulets de bât qui se succèdent et échangent une clientèle joyeuse : c'est un tableau qui nous intéresse toujours vivement et dont nous ne nous lassons jamais, que ces réunions de touristes, dont chaque groupe, souvent même chaque individu, prête à des remarques amusantes et à des réflexions que nous provoquons sans doute nous-mêmes, par une juste réciprocité. La salle à manger du petit hôtel ne manque pas elle-même de pittoresque avec ses claires cloisons de pitchpin et les chaises de réserve suspendues en bon ordre au plafond pour le cas d'une affluence inusitée. Le déjeuner y est, ma foi ! succulent ; les truites, naturellement, y figurent à la place d'honneur, grasses, cuites à point, exquises.

Mais voici que, pendant ce repas peut-être trop prolongé, le ciel s'est subitement couvert ; il était radieux tout à l'heure, en quelques minutes de grands nuages sombres sont montés d'Espagne ; il faut nous hâter pour arriver au lac et en revoir le tableau sublime avant l'orage. Le chemin de mulet, comme tous les chemins de mulet, grimpe en mille lacets sous les mélèzes au milieu des blocs de granit. Bientôt le paysage devient plus sévère, la végétation se fait plus rare.

L'orage a gagné maintenant le Vignemale, dont on aperçoit la masse formidable comme à travers un voile de gaze, la brume qui envahit l'atmosphère exagère encore dans des proportions fantastiques la silhouette de ce colosse. Sur les bords du lac, où nous arrivons au moment où les premiers grondements du tonnerre se font entendre, c'est une mise en scène vraiment dantesque. Le lac n'a plus aujourd'hui cette délicate couleur d'azur dont le contraste est, d'ordinaire, si frappant avec les austères rochers et les monts sauvages qui l'encerclent de toutes parts, des reflets plombés déshonorent sa surface immobile qui semble frémir au contact des larges gouttes de la pluie d'orage. Avec une effroyable et sinistre répercussion, les éclats de la foudre se succèdent ininterrompus, les éclairs bleuâtres zèbrent l'étendue de leurs aveuglants zigzags, frappant de droite, frappant de gauche les crêtes pulvérisées ; en plein midi la nuit est subitement venue et nous nous estimons heureux de trouver à l'hôtellerie, installée là depuis quelques années, un abri devenu indispensable.

En moins de vingt minutes l'orage se dissipe, comme il était venu ; tout à coup un vent assez violent s'est levé, la pluie cesse, les nuages se replient comme un rideau de théâtre, quelques traînées demeurent encore accrochées aux cimes, mais le soleil victorieux a promptement raison de ces fumées et, de nouveau, les neiges du Vignemale brillent d'un éclat aveuglant. Le lac a repris sa teinte azurée et la limpidité de cristal qui tentèrent sans doute ces malheureux époux Pattison dont un petit monument de marbre, érigé sur un rocher au bord de l'eau, rappelle la fin tragique. Le 20 septembre 1832, nouvellement mariés, ils arrivaient pleins d'entrain à la rive du lac de Gaube, accompagnés de leur guide et de quatre porteurs. On enterrait précisément ce jour-là à Cauterets le vieux pêcheur du lac, dont la barque, abandonnée sur la rive, tenta le jeune Anglais. Il s'y élança et fit seul un premier tour de promenade, puis revint chercher sa femme qui, après une hésitation visible, comme si elle avait eu le pressentiment de l'accident prochain, se décida à monter dans la barque. Tout se passa bien d'abord : le guide et les porteurs, restés sur la rive, virent la barque, conduite par un rameur évidemment expérimenté, gagner le milieu du lac. L'Anglais, en guise de plaisanterie ou par manière de jeu, imprimait des mouvements oscillatoires à l'esquif, ramait debout sur le banc, se livrait à mille acrobaties. Puis, subitement, on le vit prendre son aviron et l'enfoncer dans le lac comme pour sonder la profondeur de l'eau, qu'il ne supposait pas si grande ; la rame ne trouvant pas le fond, le rameur se baissa, trop brusquement

sans doute, et, perdant l'équilibre, fut précipité dans le lac. Pendant quelques minutes on vit alors la jeune femme affolée courir d'un bout à l'autre de la barque, considérer anxieusement la surface de l'eau ; ne voyant pas reparaître son mari, elle parut prendre un parti désespéré et, montant sur l'arrière du bateau, elle s'élança à son tour dans le lac. Son corps fut retrouvé trois heures après sur la rive par les montagnards impuissants à la secourir ; le corps de son mari ne reparut à la surface que vingt-deux jours plus tard.

Telle est la tragique aventure que nous raconte le guide qui nous accompagne à l'hôtellerie du lac d'Estom où nous avons décidé d'aller terminer la soirée, cependant que nous côtoyons la rive ouest du lac, au pied des rudes escarpements tombant à pic sur ses bords. Cette course demande trois heures environ ; elle est facile et peu fatigante, bien qu'il faille monter de plus de 800 mètres pour arriver à la Hourquette d'Araillé, où le sentier, après avoir longuement suivi un gave, atteint son point culminant. La descente sur le lac d'Estom est idéale par cette lumineuse fin de journée ; la tombée du soir sur la rive solitaire de ce lac sauvage, aux pieds des pics de Labassa et de Sède, est empreinte d'une profonde poésie, et, le lendemain, le retour à Cauterets par la vallée de Lutour n'est qu'une promenade enchanteresse au milieu des torrents, des cascades et des forêts.

Il resterait encore beaucoup à dire de Cauterets au point de vue du tourisme ; il faudrait vanter les jolies promenades des plateaux du Lisey et de Cambasque, de la Glacière et de la Grange de la reine Hortense ; conseiller les petites ascensions du pic de Viscos et du Monné, que l'on peut effectuer presque entièrement à cheval et qui, pour récompenser d'une fatigue minime, procurent la jouissance de merveilleux panoramas ; citer enfin, pour les grimpeurs plus éprouvés, les courses plus sérieuses du Vignemale, du Balaïtous, du pic d'Enfer, du pic d'Araillé, du pic d'Ardiden et de combien d'autres monts escarpés et sauvages. Nous ne pouvons, à ce sujet, entrer dans plus de détails ; les guides suffisent à cette tâche, et en les parcourant le touriste comprendra, sans qu'il soit besoin de plus insister, quel incomparable centre d'excursions est la station de Cauterets.

Vallée de Luz.

Pour se rendre de Cauterets au cirque de Gavarnie, deux routes se présentent : l'une, qui constitue une belle excursion de haute montagne, permet de gagner Gavarnie en neuf à dix heures par le

col du Vignemale et le refuge d'Ossoue. La course n'offre aucune difficulté, car il existe sur tout le parcours un chemin muletier en assez bon état ; en outre, on peut diviser l'excursion en deux journées, en couchant au refuge. Il n'en reste pas moins que dix heures de marche, même dix heures de cheval, exigent une certaine endurance, qui n'est pas à la portée de tous les touristes. — Le second itinéraire nous ramène à Pierrefitte, où nous nous engageons dans la vallée de Luz : c'est ce dernier que nous voulons rapidement décrire parce qu'il est la voie choisie par le plus grand nombre. Les moyens de transport ne manquent pas. Il y a, d'abord, le tramway électrique qui descend à Pierrefitte et qui dessert la vallée jusqu'à Luz. C'est la voie la plus économique, ce n'est pas la plus agréable, attendu que, si bien aménagées que soient les voitures, elles sont étroites et ne permettent à la vue de se porter que sur un horizon borné ; le confortable est mince et, ce qui est pire, l'impression du paysage est tout à fait incomplète. Les cars automobiles de la Compagnie du Midi sont bien autrement agréables et ils assurent le service de Gavarnie dans des conditions qui échappent à toute critique. A notre avis le mode de transport par excellence est le plus ancien, c'est la bonne voiture d'autrefois, où l'on est bien installé, où l'on est son maître et d'où l'on peut contempler à loisir toutes les beautés de cette route tour à tour verdoyante et sauvage. Nous devons ajouter, puisque nous en avons fait nous-mêmes l'expérience, que la bicyclette ne perd nullement ici ses droits. En ce point les indications de certains guides, qui décrivent la route de Pierrefitte à Luz, et surtout de Luz à Gèdre, comme dure et présentant de très fortes rampes, sont bien exagérées ! Nous ne sommes plus jeunes, hélas ! Nous n'avions aucun entraînement ; nous avons néanmoins accompli sans aucune fatigue les 25 kilomètres que comporte ce trajet, en petite multiplication bien entendu, mais sans quitter la selle, sauf en deux points du parcours pouvant se totaliser par 2 kilomètres à peine. De Gèdre à Gavarnie, il faut évidemment faire les deux lieues à pied, mais quelle jouissance au milieu de cette nature si sauvage, si grandiose ! Et, au retour, quelle jouissance aussi vous réserve la roue libre sur un trajet de plus de 30 kilomètres !

Nous partons donc de Pierrefitte. Après avoir dépassé l'usine de Soulom, la route s'engage immédiatement dans une gorge étroite, au fond de laquelle mugit le gave de Pau, et que surplombent de prodigieux escarpements. L'austérité de ce paysage est toutefois

fortement tempérée par une végétation extraordinairement puissante. Les arbres descendent le long du torrent, de plus en plus encaissé, et dont, par endroits, on a peine à suivre la ligne écumante. Partout, sur les rochers les plus abrupts, sur les pentes les plus verticales, dans les moindres anfractuosités, les tiges s'élancent, les frondaisons variées confondent leurs tons, émergeant des buis innombrables qui couvrent de leur vert manteau tous les talus. De temps en temps la gorge s'élargit, un plus vaste pan de ciel se découvre, des sommets plus lointains se dessinent, des neiges tranchent violemment sur l'azur, et puis les plans se resserrent, et de nouveau la route et le gave se frayent un étroit passage entre les rocs surplombants.

Luz est au bout de cette route, à l'extrémité d'une large cuvette, qui brusquement succède à la gorge, et où le torrent devenu ruisseau dessine ses méandres argentés au travers de grasses prairies, sous un rideau de peupliers élancés. La bourgade n'est pas sans caractère (nous ne parlons pas du Luz moderne et banal qui précède l'ancien village). Les rues étroites se serrent, se pressent autour de l'antique et très intéressante église que les Templiers bâtirent au XII^e^ siècle et que les chevaliers de Malte entourèrent, au XIV^e^, d'un mur crénelé. Cet édifice, un des plus curieux monuments de toute la région, caractérise nettement par les détails de son architecture la seconde époque de l'ère romane : absence de croix latine, abside en cul-de-four, voûte en plein cintre couvrant une nef à trois travées, galerie, sous la toiture, percée d'une rangée d'ouvertures en accent circonflexe remplissant l'office de créneaux. Les chapiteaux de la porte du Nord méritent une mention particulière ; de même le tympan où le Christ assis, en longue robe flottante, auréolé d'un nimbe où figurent les attributs des quatre Évangélistes, tient de sa main gauche le livre des Écritures et lève sa main droite dans un geste de bénédiction. S'il faut en croire une inscription enfouie dans le mur, l'église aurait été construite vers l'an 1100 par un habitant du bourg, Blanc Passalo. Son principal caractère, celui qui frappe dès l'abord tous les visiteurs, c'est tout cet attirail militaire qui s'accorde si parfaitement avec l'esprit de l'ordre religieux qui l'a fait élever. Cénac-Moncaut, dans son *Voyage archéologique et historique au comté de Bigorre*, analyse comme suit cet aspect belliqueux. Le chevet, placé entre deux tours carrées de défense, semble défier les attaques des ennemis de l'Église. La tour du Sud ne présente, il est vrai, que des archères ménagées dans ses flancs,

mais celle du Nord s'élève au-dessus d'une galerie voûtée qui conduit à la porte latérale du sanctuaire. Elle dessine des créneaux à son sommet et lance sur la place voisine les regards de ses meurtrières. Si l'on monte à son premier étage par l'escalier extérieur, on voit quatre gros fusils de remparts du XVI^e siècle, laissés là sur leurs chandeliers tournants par les derniers ligueurs ; des mors de brides, des étriers, des fers de lance, des lanternes à fanal sont suspendus aux murailles du donjon. Telle est la basilique romane, complétée par deux tours militaires, qui s'étend au centre d'une enceinte de remparts complètement crénelée et percée d'un double rang de meurtrières. Cette enceinte, chargée de protéger les vivants et les morts contre les attaques des Albigeois et des Calvinistes, entourait le cimetière et forme un quadrilatère allongé, taillé en pans coupés à chaque angle. — Il convient d'ajouter, comme détail historique, que la vallée de Luz, de même que celle de Barèges, formait jadis une république ou vallée libre. L'aristocratie y était inconnue et le système féodal que nous avons vu fleurir en Lavedan expirait à l'entrée de la gorge que nous venons de remonter.

En quittant Luz et en se dirigeant vers Gavarnie, on laisse à droite, au bas de la descente, une route qui, traversant le gave au niveau de la vallée, monte à Saint-Sauveur, station thermale assez florissante dont les maisons surplombent de très haut le torrent. A l'intersection de ces routes, le coup d'œil sur cette petite ville est fort beau, elle paraît de là comme accrochée au rocher et suspendue littéralement au-dessus d'un abîme où l'on a pourtant ménagé des allées, des lacets, des pelouses gazonnées. Différente, mais plus belle encore, surtout plus panoramique, est la vue dont on jouit du célèbre pont Napoléon, que l'on atteint bientôt, et dont l'arche fantastique enjambe les deux bords du gouffre, au fond duquel, à 65 mètres en contre-bas, gronde le gave. Puis la route s'élève en pente douce mais continue, passant d'un bord à l'autre de la gorge à différentes reprises et ménageant chaque fois au promeneur des tableaux impressionnants. A Gèdre, où le gave de Héas, venu du cirque de Troumouze, mêle ses eaux au gave de Pau, l'aspect du pays change subitement. Après les grands lacets par lesquels on s'élève rapidement au-dessus du village, après un dernier regard sur la vallée élargie, sur les derniers arbres, sur les dernières prairies, nous entrons dans une région déserte, sauvage, aride où l'amoncellement des rochers et l'austère nudité des monts touche au grandiose. C'est le chaos et ce chaos est tel que l'on n'imagine pas

Gave de Gavarnie.

Luz : Église des Templiers.

Au col du Tourmalet.

autrement l'effet que pourraient produire les plus terribles bouleversements géologiques. Toute une montagne de granit s'est effondrée là, ou du moins un contrefort entier du Coumélie ; par milliers les blocs gigantesques se sont entassés au fond de la vallée, dans un inextricable désordre, formant un labyrinthe compliqué au travers duquel la route se faufile timidement. Une lieue encore et voici Gavarnie.

Cirques de Gavarnie et de Troumouze.

Le village est bien humble, mais le site est magique : ici la haute vallée s'évase en demi-cercle et vient mourir aux pieds d'un colossal amphithéâtre dont les gradins, couverts de neiges éclatantes, semblent alignés pour montrer aux humains chétifs ce que la nature est capable de réaliser de plus impressionnant dans le domaine du grandiose. Et ce qu'il faut noter avec soin, c'est qu'il y a tant d'harmonie dans les proportions du tableau que l'on éprouve une impression de même ordre que celle produite par l'œuvre de Michel-Ange et du Bernin lorsque l'on arrive à l'extrémité de la place Saint-Pierre à Rome. " Comment ! ce n'est que cela ? " est-on tenté de dire d'abord. Et puis on avance, on avance toujours, à Rome par centaines de mètres, ici presque par lieues (ce qui représente faiblement la proportion dans la grandeur entre les œuvres de l'homme et celles du Créateur), et l'on commence à comprendre les lignes véritablement imposantes de la basilique chrétienne, l'immensité effarante des plans qui ont présidé à l'œuvre de la Nature au cirque de Gavarnie. Il faut donc bien se garder d'arrêter sa course au village de Gavarnie ; la vue y est, sans doute, déjà fort belle, mais l'impression est absolument incomplète et même fausse. Nous sommes en face de l'un des plus beaux décors du théâtre de la Nature (si cette expression fut juste, c'est bien ici ou jamais) ; pour le bien voir, il faut mettre la lorgnette au point, et la lorgnette c'est le sentier, qui s'élève à droite, franchit le torrent et s'allonge pendant plus d'une heure et demie jusqu'au pied de la cascade. Nous donnons avec la dernière insistance le conseil de prolonger ainsi l'excursion, qui devient véritablement une des plus féeriques que l'on puisse rêver. On ne peut, d'ailleurs, au retour de cette promenade où l'on a découvert tant de splendeurs, se défendre, en jetant un coup d'œil d'ensemble sur Gavarnie, d'une réflexion qui n'est pas à l'honneur de l'initiative française. Comment ! voilà un site unique, qui peut rivaliser avec les plus beaux des Alpes, voilà, tout autour, un véri-

table océan hérissé des pics les plus suggestifs, des monts les plus variés, Taillon, Marboré, Cylindre, Mont Perdu, pour ne citer que les têtes du massif, et l'on n'a pas su mieux exploiter au point de vue touristique cette région privilégiée! Comment! ce modeste village de Gavarnie ne s'est pas transformé en une station de *très grand tourisme!* Quelques hôtels à peine se sont élevés là où les grands établissements de Suisse ne sauraient mieux trouver place! On devrait compter par dizaines de mille les visiteurs et ils ne sont que quelques centaines! En vérité, c'est à douter que notre population française connaisse et comprenne les merveilles de son sol. Sans doute les vrais contemplateurs des beautés naturelles trouveront préférable un peu plus d'isolement, un peu moins d'agitation ambiante pour savourer leur joie, mais il faut aussi penser à la masse qui est privée de ces émotions faute d'être mise à même de les connaître et de les apprécier. Sans doute l'humilité du village, sa misérable petite église aux pierres brutes, au clocher carré, son cimetière aux pauvres dalles usées, cette nef antique où s'alignent les crânes des Templiers, cette chapelle funèbre où se tiennent, pendant l'année de leur deuil, les montagnards vêtus de longs manteaux de bure noire, toutes ces choses ajoutent du pittoresque à la grandeur des monts; mais se plaindraient-ils, ces montagnards à la rude existence, si l'afflux des visiteurs, aux mois de la belle saison, leur portait un peu plus de bien-être pour les âpres et longues semaines de l'hiver?

Encore le cirque de Gavarnie jouit-il d'une certaine notoriété, mais, à proximité, combien de merveilles restent complètement ignorées! Le cirque de Troumouze, pour ne parler que de celle-là, qui le connaît? Qui le visite? Une journée, au départ de Gèdre, suffirait. On construit, il est vrai, une route qui facilitera l'excursion, déjà peu compliquée; elle conduira au village de Héas, que fréquentent seuls des habitants de la montagne allant deux fois par an, au 15 août et au 22 septembre, faire leur pèlerinage à la statue miraculeuse de la Vierge; elle conduira à ce chaos voisin, plus désolé, plus impressionnant encore que le chaos de Coumélie, à ce cirque immense, étonnante réplique de celui de Gavarnie: mais comme on a longtemps attendu pour travailler un peu au développement de ce pays!

Barèges.

☞ On peut se rendre de Luz à Bagnères-de-Bigorre par la route terriblement accidentée de la vallée de Bastan et du col du Tour-

malet. Les auto-cars de la Compagnie du Midi suivent ce bel itinéraire. Nous nous bornerons ici à dire quelques mots de Barèges, qui se trouve sur cette route et dont les sources sont d'une exploitation relativement récente, puisque leur découverte n'est mentionnée, dans les documents qui nous sont parvenus, qu'à partir du XVI[e] siècle. A cette époque, les établissements thermaux, avec leur confort moderne, étaient inconnus ; on se baignait dans un bassin en pierres brutes, du fond duquel jaillissaient les sources chaudes et que couvrait un simple baraquement de planches ; deux cabanes, l'une sur le versant de la montagne, l'autre au bord du gave de Bastan, offraient leur abri modeste aux montagnards, qui étaient à peu près les seuls clients du lieu. En 1630 seulement on construisit un Grand et un Petit Bain. Les visiteurs commencèrent alors à affluer. Parmi les plus notoires, on peut citer le marquis de Louvois (1678), le maréchal de Richelieu (1765), le cardinal de Rohan (1786) ; mais le séjour qui est demeuré le plus célèbre est celui que fit à Barèges, en juin et juillet 1675, Mme de Maintenon accompagnant le jeune duc du Maine. " Il n'y avait alors à Barèges, écrit M. de Noailles, que quelques cabanes couvertes de paille, presque aucun chemin pour y arriver, et une seule maison couverte d'ardoises, où Mme de Maintenon se logea. On lui fit une table, une armoire et un fauteuil en bois, qui formèrent tout son mobilier, et elle n'avait qu'une chambre, où M. le duc du Maine couchait près de son lit. Les pauvres habitants du lieu bénirent bientôt sa présence, à cause des secours qu'ils reçurent d'elle ou de M. le duc du Maine qu'elle instruisait à la bienfaisance. Son souvenir y vit encore.... " Les eaux réussirent au petit duc et raffermirent sa jambe malade, car, à son retour à Versailles, il pouvait marcher sans béquilles. — De Barèges, Mme de Maintenon écrivit plusieurs lettres qui nous ont été conservées. La première, adressée à M. de Villette à Toulon, le 23 juin 1675, ne donne que peu de renseignements sur son séjour : " Je suis arrivée ici le 20 de ce mois, et j'étais partie de Paris le 28 d'avril ; je fus moins longtemps à aller à l'Amérique ; mais aussi ce voyage est-il fort long. Nous baignons notre prince qui ne s'en trouve encore ni bien, ni mal, il n'est pas temps d'en juger. " Deux autres lettres, envoyées l'une à M. d'Aubigné à Belfort, l'autre à Mme de Villette à Niort, ne parlent même pas de Barèges. Il est à croire que Mme de Maintenon écrivit à Mme de Montespan pour lui donner des nouvelles de son fils, mais aucun autographe ne nous est parvenu et la lettre, datée du 10 juin 1675, que

citent quelques auteurs, est d'une authenticité plus que douteuse.

Bagnères-de-Bigorre.

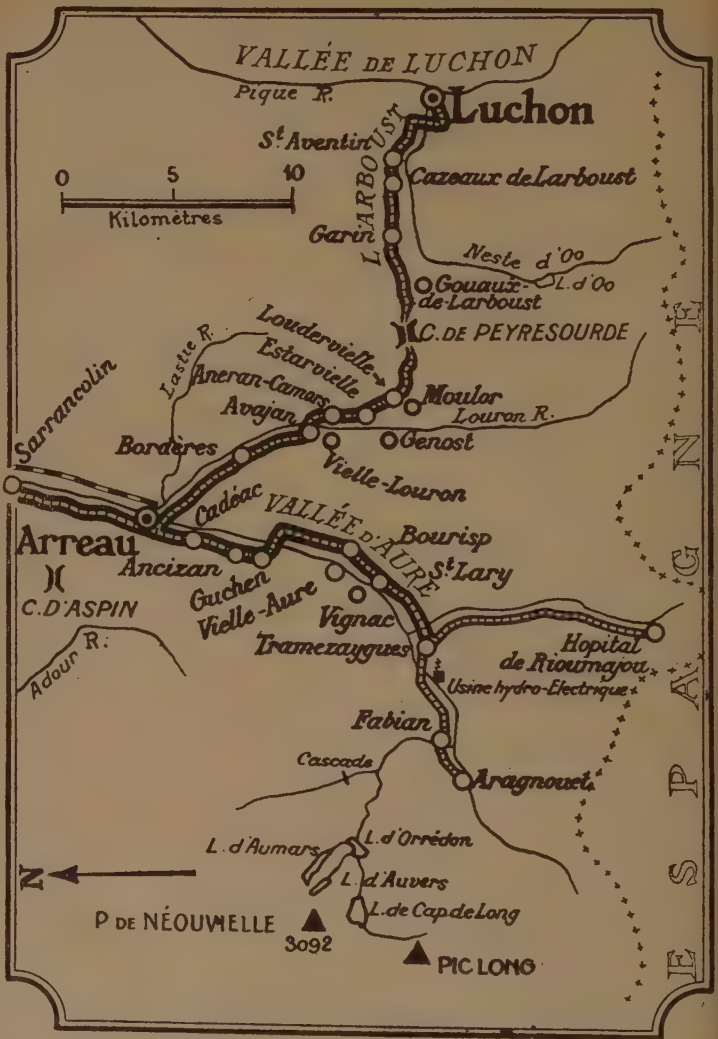
Reprenons Lourdes comme point de départ. Pour gagner de là Bagnères-de-Bigorre, on peut, sans doute, prendre le chemin de fer du Midi jusqu'à Tarbes, d'où une ligne spéciale remonte le cours de l'Adour et conduit à Bagnères. Il nous a paru aussi pratique et plus intéressant de prendre le tramway électrique de la Compagnie de la Bigorre. Le trajet demande une heure environ, par une jolie route de campagne, traversant les bourgs de Arcizac, Escoubès, Loucrup et Montgaillard. Cette ligne continue au delà de Bagnères jusqu'à Sainte-Marie-de-Campan, que l'on atteint en trois quarts d'heure. Bagnères est une charmante petite ville, calme, ombragée, où de clairs ruisseaux courent en gazouillant le long de maintes rues ; les Bains y forment à l'ouest un quartier très tranché : Néo-Thermes, villa Théas, bains Cazeaux, bains de Bellevue, Établissement thermal, Bains de Versailles, Bains du Grand Pré, Bains Tivoli. L'église Saint-Vincent dresse une élégante silhouette à proximité de la promenade des Coustous, peut-être un peu trop vantée. Il y a quelques jolies excursions à faire dans le voisinage, au mont Olivet, au mont Bédat dont les grottes sont connues, au Camp de César, aux palomières d'Asté ; mais tout cela n'est que de la montagnette, dont la principale caractéristique est la richesse des verdures.

Vallée de Campan et col d'Aspin.

Pour retrouver la majestueuse silhouette des Pyrénées, il faut gagner le col d'Aspin par la vallée de Campan. La course est d'autant plus facile que le tramway, nous venons de le dire, conduit jusqu'à Saint-Marie où l'on trouvera les cars du Midi. Toute cette vallée de Campan n'est qu'un immense jardin anglais, qu'une riche succession de pelouses éclatantes entourées de sombres mélèzes : des forêts, paraissant dessinées en parcs, bordent l'Adour, qui n'est ici qu'un ruisseau de cristal. Campan est un gros bourg avec un certain caractère, dont les édifices publics, l'église intéressante et les curieuses halles, datent du XVI^e^ siècle. La population de ce val a conservé un certain nombre des usages du passé, telle la fidélité aux veillées de novembre, dites de la récolte du maïs, pendant lesquelles se débitent de vieux contes du cru. Le D^r^ Dejeanne nous dépeint cette ancienne coutume des veillées. Des chars, dont

la forme n'a pas varié depuis plusieurs siècles, transportent les épis qui sont amoncelés dans la vaste chambre de la maison. Les voisins sont avertis ; personnes âgées, jeunes gens, jeunes filles, enfants se précipitent à l'envi et, dès sept heures du soir, on procède à l'ouvrage ; les grains de maïs sont mis à nu et les feuilles repliées forment des bandes qui servent à réunir les épis en longues tresses. Celles-ci sont longuement exposées au soleil avant l'égrènement, qui se fait le plus souvent d'une manière primitive, en pressant l'épi contre une tige de fer. La farine du maïs est employée de deux manières différentes : elle est bouillie avec du lait, ou bien torréfiée. C'est surtout pendant la première de ces opérations que les contes sont narrés ; les vieillards rappellent les hauts faits de leur jeunesse ; les récits de fées, de loups-garous, de sorcières, de revenants effraient la réunion, que divertissent les devinettes, les mots à double entente et les contes d'un réalisme souvent très cru. A minuit l'assemblée se sépare, après avoir fait une ample consommation de châtaignes arrosées de vin blanc.

La dernière agglomération sur cette route est Sainte-Marie, où l'on rencontre la route de Barèges et Luz par le Tourmalet ; il y a bien, avant le col, un lieu dit Payolle, mais il est uniquement constitué par un petit hôtel solitaire, établi le long du chemin, à l'entrée d'une vaste cuvette entourée de montagnes boisées. D'innombrables troupeaux de moutons y paissent avec avidité. On longe cette cuvette jusqu'au hameau des Cabannes, au pied de la fameuse carrière de Campan, dont les marbres magnifiques ont fourni les colonnes du Grand Trianon de Versailles et de notre Opéra de Paris. Là commencent les inoubliables lacets de la route au travers d'une des plus belles forêts de mélèzes qui se puissent concevoir. Nous voici maintenant sous ces mélèzes : les fûts droits, normes et moussus, se dressent de toutes parts ; à l'extrémité des branches sombres, les jeunes pousses vert tendre de l'année marquent l'éternel renouveau du printemps ; à travers mainte échappée mouvonnent au loin les bois et les monts. Le col d'Aspin se présente enfin, la vue que nous trouvions si belle du côté de la Bigorre est tout simplement merveilleuse sur la vallée d'Aure : en une infinie succession de plans, les monts gazonnés s'étagent avec une étrange variété de coloration. avec une grande opposition d'ombres et de lumière, et la route, dont on suit, de croupe en croupe, les innombrables détours, descend rapidement vers Arreau.



VALLÉE D'AURE ET RÉGION DES LACS. ARREAU A LUCHON.

CHAPITRE XIV

LES QUATRE VALLÉES

Vallée d'Aure.—Arreau et Saint-Exupère.—Excursion aux lacs : les Tours de guet; Bourisp; Saint-Lary; Tramezaïgues; Fabian; les lacs d'Orrédon, d'Aumars, d'Auvers, de Cap de Long.—D'Arreau à Luchon; vallée de Louron, Vielle-Louron.— Le col de Peyresourde.—La Tour de Moulor.—Le Larboust.—

Le plateau de Lannemezan, entre la Garonne et l'Adour, présente, à 600 mètres d'altitude, une terrasse naturelle dont les croupes dominent le vieux pays des Quatre Vallées. Les vallées d'Aure, de Magnoac, de Neste et de la Barousse constituaient au Moyen Age une société démocratique, vassale des comtes de Comminges et de Béarn. Cette région jouissait d'une grande indépendance. Les "coutumes" qui la régissaient en 1390 ne firent que renouveler "les privilèges que Don Sanche Abarca, roi d'Aragon, avait accordés aux comté et terre d'Aure, lorsque les habitants se soumirent volontairement à lui". Les Quatre Vallées se réunirent en 1475 à la couronne de France, en gardant leurs privilèges qui demeurèrent intacts jusqu'à la Révolution.

Vallée d'Aure.

A Lannemezan se détache de la grande artère Bayonne-Toulouse une ligne secondaire qui remonte la vallée d'Aure jusqu'à Arreau, en attendant de poursuivre sa route sur Saint-Lary.

La vallée se déroule aux pieds du plateau en un pittoresque demi-cercle, large, pleine de lumière, de gaieté, de perspectives élégantes et gracieuses : terre privilégiée abondamment pourvue d'eaux minérales, de gras pâturages, de mines, de torrents, de lacs et de forêts.

Les landes incultes de Lannemezan, les collines abruptes dominées par le donjon d'Avezac, trouées par les grottes fortifiées de Lortet qui servirent de refuges pendant les guerres de jadis, font bientôt place à un paysage moins austère, quoique très

archaïque. La Neste serpente à droite ou à gauche de la voie, alternant avec les viaducs et les tunnels ; et le vieux bourg de Sarrancolin groupe autour de son église romane les pignons d'ardoises de ses maisons trapues, les ruines de son prieuré, les restes de ses remparts. Ses carrières de marbre sont renommées. Dans la verrerie qui avoisine la gare, sous les hangars à claire-voie, des ouvriers couverts de capuchons, les yeux protégés par d'énormes lunettes, s'agitent autour des brasiers, tels des gnomes ou des alchimistes, silhouettes fantastiques dans la pénombre de la nuit tombante.

Arreau et Saint-Exupère.

Au confluent de la Neste d'Aure, de la Neste de Louron et de la Lastie, la très vieille petite ville d'Arreau repose au milieu de la verdure. Le silence y est à peine rompu par le bruissement des eaux. Mais l'hôte est accueillant, la table abondante, la cave bien garnie et les quelques fonctionnaires du lieu, pensionnaires habituels de la maison, causent volontiers, enchantés même de l'aubaine, à une époque où les touristes sont rares.

Arreau est le berceau de saint Exupère, fils de laboureur devenu évêque de Toulouse au IV^e^ siècle. C'est vers l'église édifiée sous son vocable que nous dirigeons notre promenade. Le sanctuaire primitif a disparu, et de celui qu'au début du XI^e^ siècle Sanche Abarca avait fait vœu de construire s'il était vainqueur des Sarrasins, il ne reste que la très belle porte romane à une seule baie, accompagnée de six colonnes, surmontée d'un tympan orné du monogramme du Christ. Ce tympan est encadré de tores à plein cintre, en damier et à torsades, reposant à droite et à gauche sur des chapiteaux. L'un d'eux présente un damné portant ses péchés dans un sac suspendu à son cou et enfoncé à mi-corps dans l'Enfer figuré par la gueule d'un monstre. Le clocher est une tour, carrée à la base, puis octogonale, percée sur chaque face de fenêtres à trois baies cintrées reposant sur des colonnettes, terminée par une flèche élancée. L'église des XV^e^ et XVI^e^ siècles, à une seule nef à trois travées, est éclairée par des fenêtres trilobées. Les clefs de voûte portent des écussons, dont celui de la vallée d'Aure, qui était " d'or au lévrier rampant de gueule avec bordure de sable chargée de six besants d'or ". Un lustre de cuivre à douze branches, curieux travail d'orfèvrerie espagnole, daté de 1609, est suspendu devant le maître-autel.

Route du lac d'Orrédon.

ROUTE DU LAC D'ORRÉDON : LA GRANDE CASCADE.

MULETIERS ESPAGNOLS A FABIAN.

AU COL DE PEYRESOURDE.

Les reliques du saint sont enfermées dans une "monstrance" du XVI^e siècle en forme de bras dont la main levée esquisse un geste de bénédiction épiscopale.

Son humble demeure était toute proche, à la place qu'occupe une maison du XVI^e siècle, construite en partie avec les matériaux de l'ancienne. Sur la porte, datée de 1554, se trouve le monogramme du Christ et, à l'intérieur, une grande cheminée à manteau est ornée d'un buste d'évêque. Les vieux logis du XVI^e siècle sont encore nombreux à Arreau, particulièrement dans la Grande Rue, où nous remarquons la Maison des Fleurs de Lys, dont les galeries de bois sont décorées de fleurs de lys peintes en rouge, et une autre dont l'écusson de marbre sculpté figure un pélican et deux lévriers supportant la devise : "*Melior vigilantia somno* — 1030" (Mieux vaut veiller que dormir).

Sur la place, en bordure du torrent, la curieuse charpente de bois des Halles est rehaussée d'un pignon à galeries où sont installés les services municipaux.

Excursion aux lacs.

Dans la fraîcheur de l'aube, sous les premiers rayons du soleil levant, qu'elle est riante et coquette, cette jolie vallée d'Aure aux pentes boisées, aux vertes prairies émaillées de vingt villages dont chacun a son caractère original et son cachet particulier. Sur la route que nous suivons à bicyclette, nous dirigeant vers la région des lacs, c'est un défilé de carrioles de montagnards, de troupeaux descendant à la plaine, de mulets pliant sous le faix, de villageoises se hâtant vers le marché d'Arreau, de mineurs et d'ouvriers, français et espagnols, se rendant au travail.

Voici l'établissement thermal de Cadéac et le bourg accroché à un mamelon que domine un donjon quadrangulaire du XII^e siècle, percé de meurtrières. C'est l'une de ces Tours à signaux ou Tours de guet, édifiées en grand nombre dans les Pyrénées à l'époque féodale, alors qu'il importait d'exercer une surveillance incessante sur ses voisins, de se garder des incursions des bandits et routiers de toute espèce. Placées à contre-pente, à proximité des routes, des passages fréquentés, sur des éminences très en vue, pouvant correspondre facilement de l'une à l'autre, elles protégeaient les prairies et les troupeaux, richesses de la vallée. Munies d'armes et de vivres, elles étaient gardées par les milices fournies par les seigneurs ou les communautés. Aujourd'hui les

Tours de guet ne sont plus que des points de repère, la route est sûre et les lumières des cierges vacillent paisiblement sous le porche de la chapelle Notre-Dame de Pène-Taillade, décoré d'une fresque curieuse.

Après Ancizan et Guchen, d'où part le chemin de Vieille-Aure, Bourisp, sur la rive droite de la Neste, n'a gardé que le souvenir de son manoir où se réfugia Jean V, comte d'Armagnac, poursuivi par les troupes de Louis XI. Mais son église a d'intéressantes peintures de 1592. Le village de Vignac lui fait face, au pied de la Tourraque, autre Tour de guet dont les ruines délabrées disparaissent sous le lierre. Puis nous arrivons à Saint-Lary, qui sera bientôt relié par une voie ferrée à Arreau. Les travaux se poursuivent, donnant une grande animation à cette partie de la vallée, qui se rétrécit soudain pour devenir une gorge au fond de laquelle mugit le torrent. La route le côtoie en corniche, sous la tour quadrangulaire de Hachan, seul vestige du Castel d'Arnaud, dont le seigneur, dit la légende, fut éventré par un sanglier au cours d'une chasse. Le village de Tramezaïgues, assis sur les pentes d'un piton escarpé, groupe ses quelques maisons autour de l'église et des restes du fortin qui jadis commandait l'entrée de la vallée d'Aure.

L'endroit était admirablement choisi comme poste de surveillance. Plusieurs gorges profondes, aboutissant à la frontière d'Espagne, débouchent aux environs de Tramezaïgues, favorables à l'invasion. Laissant à gauche le chemin forestier qui conduit à l'Hospice de Rioumajou, nous gagnons, par une route à peine carrossable et interdite aux autos, le bourg de Fabian et le hameau d'Aragnouet pour pénétrer dans le massif de Néouvielle. Ce n'est plus qu'une piste qui, remontant vers la haute vallée, serpente capricieusement, tantôt à flanc de colline, tantôt sous bois, franchissant le torrent, suivant les sinuosités de l'une et de l'autre rive. Si les rochers sont abrupts, une végétation intense en adoucit la sévérité. Au milieu de magnifiques sapinières, la cascade de Couplan précipite d'une hauteur de 100 mètres son panache d'écume blanche. Des caravanes de muletiers se croisent et de lourds chariots tirés par quatre bœufs montent péniblement les pentes. La circulation est assez active jusqu'à Loules, où l'on accumule des stocks de ciment pour la construction du barrage. Peut-on donner le nom de village aux quelques baraques en planches qui constituent cette agglomération de Loules? L'une

Il'elles est pourtant honorée du titre de " Gendarmerie nationale ", et un " pandore " lit pacifiquement son journal à la porte de cette masure. Non moins modeste est la cantine où viennent se restaurer les ouvriers et les charretiers.

Puis c'est le désert, à peine animé par de rares troupeaux de vaches ou de moutons ; et la montée devient pénible jusqu'à l'énorme chaussée qui mène au lac d'Orrédon. Les glaciers pyrénéens sont peu importants en raison du petit nombre de cimes qui s'élèvent au-dessus de la zone des neiges. Le massif du Pic Long et de Néouvielle, dont les croupes blanches nous dominent, couvre à peine une superficie de 100 hectares. Mais il alimente plusieurs lacs charmants, réservoirs précieux pour la régularisation des eaux.

Le lac d'Orrédon, à 1852 mètres d'altitude, bordé de prairies et de sapins, étend sur 52 hectares ses eaux limpides, profondes de 65 mètres, où la truite abonde. Un barrage muni d'un trop-plein et de " robinets " assure l'alimentation du canal de la Neste de Sarrancolin. Le niveau peut être abaissé de 25 mètres. Une cantine est ouverte à côté de la maison des ingénieurs et des gardes, et le Touring-Club y a inauguré, le 10 août 1919, un chalet-refuge. Tout au bord du lac, un petit hôtel propret, avec une dizaine de chambres, ouvre sa porte accueillante aux amateurs de pêche. Assis dans l'une des barques des Ponts et Chaussées, nous admirons ce calme paysage, à la fois riant par ses verdures des premiers plans et sévère par les cimes neigeuses qui l'encerclent. Nous apercevons, à 200 mètres plus haut, la maisonnette et le barrage du lac de Cap-de-Long, l'un des plus grands des Pyrénées, long de 1600 mètres, large de 600, profond de 56. Les lacs d'Auvers (altitude 2142 mètres) et d'Aumars (altitude 2193 mètres) sont dans la région voisine. Les réservoirs d'Orrédon (7300000 mètres cubes), de Cap-de-Long (7000000 de mètres cubes), d'Aumars (11500000 mètres cubes), sont en plein fonctionnement ; celui d'Auvers (4600000 mètres cubes) est en construction. Un autre réservoir de 6500000 mètres cubes doit régulariser le torrent de l'Oule qui, sous une chute de plus de 700 mètres, actionnera l'usine électrique d'Eget appartenant à la Compagnie du Midi, dont les travaux sont activement poussés.

Avant de regagner Arreau, nous nous arrêtons à Fabian pour le déjeuner. L'auberge Fouga, sous le patronage du Club Alpin,

semble, à l'heure de midi, un caravansérail dont la vaste cour est envahie par les ouvriers, les muletiers, les voyageurs français ou espagnols, qui ont étalé leurs provisions et débouché force bouteilles. Il y a toujours place pour les touristes dans la fraîche salle à manger, où nous faisons honneur à un menu simple et substantiel.

Arreau à Luchon.

D'Arreau à Luchon nous prenons la route thermale, dont le ruban se déroule d'un bout à l'autre des Pyrénées. Elle s'engage par un étroit défilé dans la vallée resserrée mais verdoyante au fond de laquelle la Neste de Louron précipite ses eaux laiteuses. C'est un spectacle curieux de voir les villageoises qui cheminent, montées sur des ânes, des mulets, des chevaux, se précipiter, au passage de notre limousine, à bas de leur monture et la ranger vivement dans le fossé. Bordères s'étale dans un joli bassin au bord du torrent, puis la gorge se resserre et la pente s'accentue jusqu'à Avajan, où nous faisons un crochet pour visiter l'église de Vielle-Louron. Elle est consacrée à saint Marcuri, venu d'Espagne avec saint Calix pour combattre les Maures, et dont les reliques reposent dans une tombe de pierre, sous le maître-autel. Romane, avec une abside en cul-de-four, cette église est surtout intéressante par les vieilles peintures qui la décorent. Aux fonts baptismaux, recouverts d'un dais sculpté en bois, on voit la Circoncision et le Baptême du Christ servi par des anges. Dans une chapelle latérale est représenté le Jugement dernier. Dans l'abside, une série de panneaux reproduisent l'Annonciation, la Passion, la Cène, la vie de saint Marcuri, l'Arbre de Jessé.

Col de Peyresourde.

Par des rampes de plus en plus raides la route thermale gagne le col de Peyresourde. Des moulins, des granges, des villages bordent le Louron ou s'agrippent aux flancs de la montagne. Après Anéran-Camors, c'est, en contre-bas à droite, Estarvieille, dont le clocher a englobé une ancienne Tour de guet qui échangeait ses signaux avec celles de Moulor et de Genost. Cette dernière se dresse fièrement par-dessus les murs de son enceinte, dominant la vallée entière, s'élevant d'un seul jet, au milieu du terre-plein, sans le moindre retrait de la base au sommet. La Tour de Moulor occupe un piton calcaire gris faisant plate-forme, et le temps a donné une patine aux tons chauds à ses murs bien conservés. A côté se trouve la chapelle de la Madeleine, puis voici Loudervielle, dernier village

vant le col. Celui-ci s'ouvre à 1545 mètres d'altitude, au port de
'eyresourde d'où la vue, embrassant un panorama immense, s'étend
u loin sur le Pays de Bigorre, le Pic du Midi, les grandes mon-
gnes neigeuses, les vallées d'Arreau et de Luchon.

Quatre lacets sinueux autant que rapides, un virage brusque et
ous sommes au seuil de la " terre du Larboust ". Elle doit son
om aux arbustes nombreux qui la couvrent, mais se montre d'abord,
près le col, sous un aspect sévère de crêtes dénudées. Les chroni-
queurs assurent que cette région était autrefois envahie par les
rêts vierges et les marécages dont les animaux féroces furent les
uls hôtes. Puis des bergers, en quête de pâturages, y conduisirent
urs troupeaux. Peu à peu, quelques demeures se groupèrent
tour des fontaines, sur le versant des pelouses, et des villages
quirent, abritant ces peuples pasteurs. La vallée fut évangélisée
r saint Exupère, par saint Aventin dont nous allons retrouver
souvenirs. Elle se dégage, au détour du chemin, en un pano-
ma superbe. Végétation intense et variée, villages nombreux ser-
s au creux des vallons, éparpillés sur les collines et les crêtes ;
rtes prairies animées de troupeaux de moutons blancs, de bœufs
ss, de chevaux bais ; au loin, les montagnes avec leurs croupes
es de terre ocreuse et leurs cimes vêtues de neige. Gouaux-du-
rboust, divisé par le ruisseau des Prés qui descend du petit lac
Soubirou, apparaît au travers des cultures, au milieu de bou-
ets de frênes. De vieilles maisons de bois enjambent le torrent à
urin dont la Tour à signaux correspondait avec celles de Castel-
ncat et du Sarrat de Soupère. Après Cazeaux-de-Larboust,
nt la belle église du XII^e siècle possède d'intéressantes peintures
rales du XV^e, restaurées, nous croisons des groupes de monta-
rds portant le béret et la large ceinture de laine rouge, et une
ïe cavalcade de villageoises, la tête couverte du fichu de soie noire,
tricotent sur leurs montures un peu effarées de notre passage en
mbe.

Luchon et ses environs.

CHAPITRE XV

LES QUATRE VALLÉES *(suite)*

Saint-Aventin. — Luchon. — Histoire des Thermes. — D'Etigny et Richelieu. — La Retraite des Guides. — Excursion à Superbagnères, sports d'hiver. — La vallée du Lys : Saint-Mamet, la Tour de Castel-Vieil, la cascade d'Enfer.

Saint-Aventin.

SAINT-AVENTIN, principale agglomération du Larboust, rappelle le "patron" de la vallée. Sa naissance dans ce village fut entourée de prodiges. Son corps, mutilé par le cimeterre d'un soldat maure, fut découvert dans des circonstances que raconte une légende merveilleuse, puis transporté dans l'église que Bertrand de Comminges vint consacrer solennellement. Cette église, du style roman le plus pur, est le chef-d'œuvre du pays. Entre les deux cours, son porche remarquable du XII^e^ siècle est orné de chapiteaux sculptés, malheureusement martelés sous la Révolution, qui reproduisent divers épisodes de la vie du saint, notamment de sa naissance, en un relief fouillé avec art. Les reliques sont dans un sarcophage derrière l'autel. Le retable, les chapiteaux, un bénitier roman, une grille du XII^e^ siècle, les fonts baptismaux décorés d'une peinture sur bois de la fin du XV^e^, font de ce sanctuaire antique une belle page d'archéologie. A l'extérieur de l'église, près de l'abside, sont incrustés dans le mur deux autels votifs consacrés à Abellion, dont le culte fut florissant dans cette vallée jusqu'au IV^e^ siècle. Chaque année, lors de la fête patronale, les cloches sonnent à toute volée, des cantiques retentissent, les processions sillonnent les pelouses, pasteurs en tête et bannières au vent ; le Larboust tout entier chante les louanges et honore la mémoire de saint Aventin.

Luchon. Histoire des Thermes.

Pompée, allant en Espagne combattre Sertorius ou revenant vainqueur des Gaules, traversa les Pyrénées et campa dans la vallée de Luchon. " Un des légionnaires, qu'il chérissait à cause de sa bravoure et de son dévouement, était inquiété depuis

quelque temps par une maladie de la peau. Le soldat, ayant vu de l'eau fumer dans une crevasse du sol, y baigna une main. Frappé par sa température chaude et par le limon qu'elle renfermait, poussé par un instinct de guérison, il fit agrandir ce trou et s'y plongea tout entier. Peu de jours après, sa guérison étonnait Pompée, et les eaux de Luchon étaient découvertes et immortelles. " Cette version est la plus accréditée sur les origines de la station thermale. Il serait trop long d'en suivre le développement au cours des siècles, parmi les invasions des Vandales, des Maures, des Sarrasins, dans les vicissitudes des guerres de religion. Dépendance du comté de Comminges, dont le seigneur lui accorda, en 1315, " le titre honorable de *ville* ", rattachée, selon les caprices de la politique, tantôt à l'Espagne et tantôt à la France, Luchon devint définitivement française en 1453. Mais elle eut à souffrir cruellement pendant la guerre de Succession d'Espagne. Puis la fureur des miquelets ajouta aux pillages les ravages de l'incendie et renversa les thermes splendides bâtis sous la domination romaine. Aussi la station n'était-elle plus qu'un pauvre bourg en ruines lorsqu'elle reçut la visite d'Antoine Mégret de Sérilly, baron d'Étigny, intendant de justice, police et finances dans la généralité de Gascogne, Béarn et Navarre. Il n'y trouva, en 1759, qu'une piscine en plein air, bassin divisé en dix-huit auges où hommes et femmes se baignaient, " un chevron mitoyen servant seul à séparer les sexes ". Son premier soin fut d'édifier un bâtiment couvert pour mettre les baigneurs à l'abri, de pratiquer des fouilles qui mirent à jour quelques sources, de créer un hospice, d'ouvrir une route pour faciliter l'accès des thermes.

D'Étigny et Richelieu.

Le maréchal duc de Richelieu fut alors invité à venir à Luchon et s'y rendit en septembre 1763 dans un carrosse attelé de six chevaux, escorté depuis Montrejeau par des cavaliers de la maréchaussée et par une compagnie de la milice. On n'avait épargné ni soins, ni dépenses, pour rendre l'installation du maréchal à peu près confortable. Pourtant l'aménagement des thermes était encore bien primitif, " série de petites chambrettes qui sont de véritables trous de six pieds en quarré ou environ ". Le duc se montrait fort heureux de toutes les prévenances, et se plaisait au milieu des montagnes qu'il voyait pour la première fois. Porté dans sa chaise, il parcourait les vallées, se prêtant de bonne grâce à la curiosité admi-

LUCHON : VALLÉE DU LYS, CASCADE D'ENFER.

Environs de Luchon : Tour de Castelvieil.

Luchon : Vallée du Lys.

ative des habitants. Sa présence attirait d'ailleurs à Luchon, qui n'était plus le " pays affreux ", la haute société, les courtisans, la noblesse de France et d'Espagne. La station était en vogue. On y rencontrait Mme de Pompadour, la princesse de Ligne, le comte de Rohan, le duc de Mouchy, la charmante princesse de Brionne

Qui par ses seuls attraits serait digne d'un trône!

Cependant, d'Étigny continuait ses travaux, perçait la large route de Montrejeau à Luchon et celle qui relie les deux Bagnères par la montagne. En 1765, il traçait la fameuse allée de 600 mètres pour unir le village à l'établissement thermal. Son projet souleva d'abord la colère des montagnards; trois fois les arbres furent arrachés, les ouvriers furent poursuivis à coups de pierres, voire à coups de fusil. L'intendant ne se découragea pas; c'était en septembre, après la récolte du maïs dont les tiges restaient seules dans les champs; il fit enfoncer les jalons de l'avenue et lança au galop les cavaliers de son escorte jusqu'à ce que toutes les tiges fussent abattues. Telle est l'orageuse origine de cette magnifique Allée d'Étigny que bordent aujourd'hui les plus luxueux hôtels de la Ville.

Le fondateur du Luchon moderne ne put jouir de son œuvre. Le 7 août 1767 il s'éteignait à quarante-sept ans. Mais la reconnaissance des Luchonnais a honoré sa mémoire d'une fort belle statue de marbre blanc due au ciseau de Crauk, inaugurée le 8 septembre 1889 en face des thermes, au pied de la montagne de Superbagnères.

C'est à l'intendant La Chapelle, successeur de d'Étigny, qu'on doit l'Allée des Soupirs, plantée de sycomores et de sorbiers aux fruits rouges. Puis ce furent les Allées des Bains, de la Pique, des Saules Pleureurs (avenue de la Gare), qui entourèrent la Ville d'une verte ceinture.

S'il ne faut pas chercher à Luchon les monuments du passé, les curiosités archéologiques, puisque les Thermes datent de 1848 et que l'église romane, bâtie à la même époque, d'ailleurs très riche et ornée de belles peintures de Romain Cazes, ne conserve de l'ancienne qu'une porte du XVI^e^ siècle, du moins la station est-elle agréable entre toutes par sa situation dans une vallée délicieuse, arrosée par la Pique grossie du torrent de l'One, adossée à la montagne de Superbagnères, véritable jardin " enchâssé comme

une pierre précieuse au sein des Pyrénées par l'Artiste éternel ". Hôtels luxueux, villas magnifiques, établissement monumental :

> Des colonnes de marbre, en une longue file,
> Des Thermes de Luchon forment le péristyle;

casinos, parcs, Jardin des Plantes, tout y est réuni pour attirer et retenir les visiteurs. Évidemment, le prix de l'existence a singulièrement augmenté depuis l'époque romaine, alors que le garçon de bains, le " *balneator* ", recevait seulement une rétribution d'un *quadrans*, un quart d'as, un centime et demi, l'as valant environ six centimes de notre monnaie. Cependant, les bourses modestes peuvent y séjourner sans risquer la ruine, et les indigents trouvent place à l'Hôpital thermal et à l'Hôpital Ramel.

On peut y venir dès le printemps et y rester jusqu'à l'automne, plus tard même, si l'on est fervent des sports d'hiver. Mais la " saison " bat son plein aux mois de juillet et août, et les fêtes se succèdent sans interruption : fête des Fleurs, théâtre de la Nature, réunions hippiques, rallyes, tennis, golf, tir aux pigeons, chasses au renard, à l'isard, au sanglier, retraites aux flambeaux de la Corporation des Guides.

Retraites des Guides.

Ces retraites sont, par leur originalité et leur couleur locale, une des caractéristiques de Luchon. La veille des fêtes, la corporation, en grand uniforme, parcourt les rues, précédée des tambours, de la fanfare, des sonneurs de trompes, des porteurs de torches.

En tête, l'étendard légué par les ancêtres, brodé par des mains expertes. Au premier rang et à pied, avec leurs longs bâtons ferrés sur l'épaule, les guides des *sommets*, ceux qui " savent affronter les neiges, les nuits glacées, les précipices entr'ouverts ". Puis l'escadron des Guides. " Ils sont à cheval, en uniforme, veste de velours noir, gilet et ceinture rouges, béret bleu avec houppe blanche, pantalon blanc. De la main gauche ils tiennent, avec la bride du cheval, la lance aux trois couleurs. De la main droite, ils tiennent le fouet traditionnel, aux pompons rouges, à la mèche retentissante ". Ils jouent avec ce fouet tous les airs qu'ils ont appris des " anciens ". C'est une note claire, stridente et mesurée, concert un peu sec, mais non sans saveur originale. La troupe exécute " divers galants exercices " au pas, au trot, au galop, dans le parc du Casino, au milieu de la foule joyeuse et enthousiaste. Telle

est la Retraite des Guides de Luchon " qui ne se voit que sous ce ciel aux douces étoiles ". Et ce n'est pas l'un des moindres attraits de cette station privilégiée où la nature elle-même semble avoir mis en œuvre toutes ses séductions pour le plus grand bonheur des baigneurs et des touristes. Glaciers, forêts, vastes pâturages, cascades, torrents, sites incomparables, permettent, au gré de chacun, les grandes ascensions, les courses dans la montagne, les petites excursions, les simples promenades.

Superbagnères.

C'est du plateau de Superbagnères qu'on se rend le mieux compte des merveilles naturelles répandues à profusion dans la région de Luchon. Depuis quelques années, un chemin de fer à crémaillère transporte en moins d'une heure, dans un matériel coquet, confortable, largement ouvert, donnant une impression de sécurité absolue malgré la raideur des rampes, au sommet de la montagne qui s'étale à 1 797 mètres d'altitude. La ligne audacieuse s'engage sous le Bosquet des Thermes, longe la Fontaine d'Amour et la Chaumière, offrant de suite une perspective charmante sur la vallée, coupée par le ruban d'argent de la Pique, sous la garde de la Tour de Castelvieil. Au promontoire de Soulan le cadre s'élargit jusqu'au riant vallon de Burbe, vers le village espagnol de Bosost ; et les pics de la Frèche, de Baliran, du Corbeau, barrent l'horizon. Puis c'est une magnifique forêt de hêtres et de sapins. De longues barbiches d'un vert pâle pendent des rameaux et des branches surchargés de lichens et d'agarics. Quand le vent les agite, ces " burgraves échevelés gémissent et semblent pleurer sur les ruines du passé ". Mais le tableau s'éclaircit et les villages de Saint-Mamet, Montauban, Juzet, Antignac, Moustajou profilent au loin leurs toits d'ardoises reluisant au soleil. Après l'Arrêt de la Machine, nous franchissons le ravin du Mail Trinquat par un viaduc aux arches élancées, dentelle appliquée sur un tapis de verdure. Ici, la voie ferrée n'a qu'une largeur de 2 m. 50 ; les wagons la débordent et, penchés sur la portière, nous croyons glisser dans le vide ; un léger frisson d'effroi court d'un bout à l'autre du train. Le vent fraîchit d'ailleurs au sortir du bois, à l'entrée dans les hautes prairies. Une flore variée émaille leur gazon : plantes grasses, jacinthes, narcisses, gentianes, asphodèles, œillets, bruyères et rhododendrons. La Maladetta surgit, dominant la forêt de Saint-Aventin. Les granges de Gourron, au fond du ravin, semblent un

grand village, mais ne sont que des étables où les troupeaux s'abritent l'hiver. Aujourd'hui, les pelouses et les alpages sont égayés par le tintement des clochettes, le mugissement des taureaux, le hennissement des chevaux, l'aboiement des chiens de garde, le chant des pâtres. Pics noirs à tête rouge, bouvreuils, pinsons, écureuils, chats sauvages et renards sont les hôtes des forêts. Autrefois, les cerfs et les sangliers y vivaient en grand nombre et le comte de Comminges se réservait, comme suzerain de la vallée de Luchon, " la hure du sanglier et la jambe gauche du cerf, surtout de ceux qui seraient occis à Bagnères et autres lieux ". En avril, les chasseurs y viennent surprendre le coq de bruyère ; " chaque année, quand revient le printemps, apparaît le grand *tétras* mâle des Pyrénées, gros comme un dindon et pesant 5 à 6 kilos ; il a des yeux vifs, pleins de feu et surmontés de sourcils d'un rouge écarlate ; après avoir réuni les poules d'alentour, il se perche sur la cime d'un grand arbre et se pavane au milieu de son harem ; pour faire ressortir son beau plumage aux reflets vert-bleu, il se hérisse, fait la roue et jette aux échos son chant d amour ".

Bientôt, les dernières rampes gravies, toute la chaîne des monts émerge, étincelante de neige, et c'est au milieu des cris d'admiration que le train stoppe sur le plateau. Dans sa hâte de jouir d'un spectacle incomparable, chacun se précipite vers le sommet, couronné par le " Palace Hôtel ". Devant ce vaste chaos, ces glaciers, " ce formidable bouleversement de l'écorce terrestre surgie aux premiers âges de la terre ", on reste d'abord anéanti, ne sachant à quelle partie du décor donner la préférence. On voudrait tout voir à la fois, embrasser d'un seul coup d'œil tous les détails d'un panorama immense. On veut aussi savoir les noms de ces pics gigantesques dont le cirque coupe l'horizon, et le regard, guidé par la Table d'Orientation, contemple successivement, dans une extase muette, le Poustajou et le Crabère, l'Entécade, la Pique, le Bec de Corbeau, le Néthou et la Maladetta, la Tusse de Maupas, le Crabioules, les deux Quouairat, le Monné, le Ceciré et le Médassolles. Tout le grand massif pyrénéen est là, heurtant dans une tempête de vagues blanches ses arêtes et ses pics, ses dômes et ses aiguilles. Et lorsque, rempli de ce spectacle sans pareil, l'œil redescend vers les profondeurs de la terre, il aperçoit, dans les sombres lointains, les cascades et les lacs, les forêts et les vallées, les innombrables villages, les torrents et les rivières, le Larboust, l'Oueïl, l'Oô, le Lys, le val d'Aran, la Pique, la plaine de la Garonne.

Comment pourrait-on rester spectateur indifférent d'une telle merveille ? Elle ne semble pourtant guère émouvoir les ouvriers qui travaillent à l'achèvement de l'hôtel. A cette heure, charpentiers, maçons, menuisiers s'empressent autour des tables de la cantine ou s'installent en plein air, qui sur un madrier, qui sur un sac de ciment, pour prendre le repas de midi, sans un regard pour les montagnes, soucieux uniquement de satisfaire les exigences de leur estomac. Ne les blâmons pas trop de leur indifférence ; nous devrons bientôt à leur travail le luxe d'un *palace* où tous les raffinements du confort moderne seront réunis. C'est alors que les sports d'hiver attireront à Superbagnères les fanatiques du patin et du ski, du bobsleigh et de la luge. Ils y sont déjà venus nombreux, jusqu'à mille deux cents en une seule journée. Que sera-ce quand la grande patinoire qu'on aménage devant l'hôtel sera terminée, quand les installations provisoires seront remplacées par la piste qui suivra le chemin de fer électrique avec points d'accès à la crémaillère, de façon à varier la longueur du parcours au gré des skieurs et lugeurs, et par la piste de 14 kilomètres qui descendra sur la vallée du Lys et Luchon ?

Vallée du Lys.

En attendant les émotions et les prouesses de la " Grande Semaine " qu'on nous promet, c'est la prolétaire bicyclette qui va nous porter à la vallée du Lys, promenade agréable et facile, coupée de haltes charmantes. Première pause à Saint-Mamet pour voir, dans l'église, les belles fresques de Romain Cazes. Le village, un peu terne, fut longtemps un centre actif d'industrie. Sa fonderie, dont les fours sont éteints, avait été créée en 1784 pour une manufacture de safre, alimentée par une mine de cobalt exploitée dans la vallée de Gistaïn. Elle donnait 6 000 quintaux de safre et d'azur, produit plus que suffisant pour toutes les peintures d'émaux du royaume.

Castelvieil.

Toute proche, la tour de Castelvieil se dresse sur une étroite plate-forme, commandant les défilés du Port de Vénasque et du Portillon de Burbe, routes d'Aragon et de Catalogne, profilant fièrement son donjon carré et ses créneaux au fond de la vallée de la Pique.

Après les ponts Lapadé et du Ravi la route court, sous bois, au

milieu des peupliers, des platanes, des noisetiers, des érables, des sorbiers, entre deux montagnes majestueusement drapées dans d'épaisses forêts ; c'est la charmante combe de Gounoueou égayée par les cascades Viguerie, Bonneau et Richard, roulant en poussière d'argent dans un entonnoir de verdure. Autour des branches mortes de vieux arbres monstrueux et rabougris, le chèvrefeuille et le lierre enroulent leurs festons, " telles des femmes qui voudraient cacher les ravages du temps sous les fleurs et les dentelles de la jeunesse ".

Puis la vallée s'élargit, les glaciers de Crabioules, du Quaïrat, de la Tusse de Maupas étincellent, et, sur les pelouses de gazon, émaillées d'une flore multicolore, les hôtelleries du Lys groupent leurs blanches façades. La vie est active dans la plaine ; automobiles, cavaliers et équipages s'y croisent sans troubler la quiétude des pâtres qui gardent les troupeaux. Des bûcherons s'attaquent aux arbres de la forêt et voici même, au bord du torrent, des ingénieurs non diplômés qui construisent un pont primitif avec des fûts de sapins tirés d'une rive à l'autre par une vigoureuse paire de bœufs.

Cascade d'Enfer.

Au fond d'une gorge resserrée, dans un chaos d'éboulis, la Cascade d'Enfer s'est taillé un étroit couloir. Descendu des glaciers en torrent impétueux, le Gouffre infernal se précipite à travers les abîmes, tombant d'une paroi verticale et d'un seul bond dans la profondeur des sapins et des hêtres. Ses vagues mugissantes se heurtent, se tordent, se roulent et s'élancent pour se briser dans les airs et se répandre en tourbillons d'écume. Le spectateur reste anéanti devant cette force de la nature ; l'artiste renonce à en peindre le coloris ; le poète ose à peine en décrire la grandeur, et c'est presque un cri de détresse que poussait Victor Hugo dans les strophes, précieusement conservées sur le registre des visiteurs, qu'il écrivit en 1851 devant la Cascade d'Enfer :

> Cadrans d'où l'avalanche à toute heure mugit,
> Devant qui l'homme à peine ose lever la tête,
> Tant Dieu lui paraît grand, tant il se sent petit....

Lorsqu'en 1763 Richelieu vint prendre les eaux à Luchon, la route de Montrejeau, malgré les prodiges d'activité de d'Étigny, n'était pas commodément carrossable. De Bagnères à Cierp, le

trajet ne se faisait guère qu'à cheval, ou dans des chars à bœufs garnis de fauteuils et de chaises sous une toile; on trouvait aussi des chaises étroites à deux places attelées d'un cheval conduit à la main. Si le temps était mauvais, les paysans suivaient la voiture pour la soulever dans les passages difficiles et pour secourir les voyageurs en cas d'accident. Aujourd'hui, les *sleeping*, les *dining-cars*, le matériel le plus luxueux, évitent toute fatigue aux baigneurs. La voie ferrée suit la vallée de la Pique, en bordure du torrent et de la grande route. Après le Champ de courses, le village de Montauban, qui tire de l'exploitation forestière de très appréciables revenus, la jolie cascade de Juzet mouillant de sa fine rosée les prairies où poussent les fraises et les framboises, voici Moustajou, dont la tour occupe un piton isolé. C'était le premier anneau de la chaîne de Tours à signaux échelonnées vers la plaine; elle correspondait notamment avec celles de Cier de Luchon et de Lège. Le Val de Luchon, riant, fertile, boisé, est peuplé de nombreuses agglomérations dont les silhouettes se découpent au flanc de la montagne, parmi les rochers, les cascades et les forêts, émergent du fond des gorges, encadrent les rives de la Pique. A son confluent avec la Garonne, le vieux donjon de Marignac semble protéger les castels élégants, les coquettes villas éparpillés dans la plaine.

Cette tour commandait également l'étroit défilé qui mène à l'Espagne par Saint-Béat, et que nous allons suivre pour visiter l'ancienne " clef de France ".

SAINT-BÉAT ET LA HAUTE VALLÉE DE LA GARONNE.

CHAPITRE XVI

LES QUATRE VALLÉES *(suite)*

Saint-Béat, clef de France ; le Pas du Loup ; le château ; l'église ; les vieilles maisons ; les carrières de marbre ; grandeur et décadence. — La Barousse : Mauléon, Bramevaque.

Saint-Béat.

AUTREFOIS Saint-Béat avait dans ses armes deux clefs auxquelles furent ajoutées, en récompense des services rendus, les fleurs de lis de France. Le blason actuel porte " d'azur à une clef d'or posée en pal et sommée d'une fleur de lis de même ", avec cette légende en exergue : " Saint-Béat, clef de France " ; il est supporté par deux montagnes de sable surmontées de deux loups avec l'inscription : *Passus Lupi*. Les armoiries rappellent l'antique origine de la cité qui devait son importance à sa situation dans une gorge encaissée entre les escarpements presque inaccessibles du Cap de Mont et du Pic Arié. Les Romains fondèrent dans le défilé de la Garonne une colonie qu'ils nommèrent *Passus Lupi*, le Pas du Loup. Des pierres tumulaires sculptées, des autels votifs en marbre blanc, un cippe érigé par Julianus et Publius Crescentinus qui " taillèrent les premiers des colonnes de marbre de vingt pieds ", rappellent la domination romaine. Au IX^e^ siècle la ville prit le nom de Saint-Béat, après avoir reçu de Charlemagne, dit la légende, les reliques de ce martyr. Les sires de Comminges édifièrent ensuite le château et son système de défense et accordèrent des privilèges confirmés par lettres patentes.

Aujourd'hui la ville entasse sur les deux rives de la Garonne, dans un étranglement précédé et suivi de deux larges vallées, ses rues, ses ruelles, ses maisons, son église, son château. La belle saison est brève à Saint-Béat, du milieu de juin à la fin d'août, et l'hiver particulièrement âpre, lorsque le soleil paraît à peine deux heures par jour, la nuit venant avant quatre heures, quand la neige couvre le sol, quand l'humidité envahit les demeures, quand la bise glaciale souffle en rafales dans l'étroit passage.

Mais avec la verdure de cette fin de printemps le décor est impo-

sant dans sa sauvage grandeur. Les ruines du château se détachent des roches grises. Une voûte gardée par deux couleuvrines précède un jardin rustique planté de rosiers, de marronniers, de buis, au milieu desquels se dresse une statue colossale de la Vierge. Une chapelle moderne de marbre blanc lui fait suite. Mais voici le haut donjon carré du XI^e siècle, la Tour du Gouverneur, seul vestige de l'important manoir de Saint-Béat. Le château était entouré d'une double enceinte, système de défense très complet, murailles crénelées et protégées par quatre tours. L'un des gouverneurs, Ernauton, qui vivait au XIV^e siècle, a laissé la réputation d'une sorte d'Hercule. " Il était, dit Froissart, parent et compagnon de Gaston Phœbus, comte de Foix ; il était ordinairement armé d'une hache et jamais homme il ne frappait qu'il ne le fît en deux. " Le vieux chroniqueur raconte qu'un jour de Noël il y avait joyeuse réunion dans la grande salle du château d'Orthez. " Voilà un bien petit feu pour le froid qui règne ", dit Gaston Phœbus en entrant. Ernauton, l'un des convives, a entendu. Il descend dans la cour où il avait vu plusieurs ânes arrivant de la forêt avec leur charge de bois. " Il avise le plus grand et, tout de bûches chargé, le met très aisément sur ses épaules, monte les vingt-quatre marches et vient poser sur les chenets les bûches et la pauvre bête, les quatre pieds en l'air. " Le donjon a depuis longtemps perdu ses nobles hôtes ; de son étroite plateforme, couronnée de créneaux modernes, il veille sur la petite ville dont les maisons blanches aux toits d'ardoises se pressent à ses pieds.

L'église romane est à côté du beau pont de marbre blanc. Les Bénédictins l'ont bâtie au XI^e siècle sur l'emplacement de celle que Charlemagne avait, croit-on, dédiée à saint Béat. Ses murs sont construits en " grand appareil ", soutenus de contreforts entre lesquels des modillons figurent des personnages et des têtes d'animaux ; une corniche à billettes court sous la toiture. Le petit portail, à plein cintre, encadré de quatre colonnettes, dont les chapiteaux martelés laissent entrevoir des anges, des animaux, des tresses et des entrelacs, est surmonté d'un tympan dans lequel un triptyque représente le Seigneur assis entre un lion, un taureau, un aigle et un homme ailé, levant deux doigts de la main droite et tenant un livre dans la gauche. L'intérieur est à trois nefs, séparées par des arcades dont les piliers carrés portent de petits chapiteaux en ressaut ornés de cannelures, de fleurs et d'animaux. Dans la grande nef, des demi-colonnes rondes à doubles chapiteaux s'engagent dans les piliers. Une

petite corniche règne autour des murs, à la naissance de la voûte, décorée de boules et de billettes.

C'est dans la vieille ville, sur la rive gauche, que se trouvent quelques maisons intéressantes. Voici une façade Renaissance, devant laquelle le sol a été abaissé ; au premier étage, deux fenêtres meneaux ; au rez-de-chaussée, en contre-haut, une porte à canelures et un auvent de boutique ovale. Plus loin, au-dessus d'une porte en marbre, un linteau en demi-cercle à écusson martelé est encadré de branches de vigne et de raisins. C'est encore une très ancienne porte gothique, bouchée en bas et transformée en fenêtre, entrée probable d'une chapelle disparue ; les montants, ronds et bagués, soutiennent un linteau gothique terminé par une double tête ; dans le linteau, sous un monogramme du Christ, deux femmes-poissons tenant l'une un plat, l'autre un livre, présentent un écusson martelé ; deux écussons, dont les chiffres sont en partie effacés, apparaissent en dehors des montants.

Toutes ces sculptures sont en marbre. Il est du reste répandu à profusion dans la ville pour les bordures des trottoirs, les seuils des maisons, les escaliers, les arches des ponts. On a même tenté de l'employer pour macadamiser les routes. On voulait ainsi utiliser les déchets des carrières de marbre qui sont la grande curiosité de Saint-Béat en même temps que son unique industrie. Elles étaient déjà exploitées par les Romains et d'aucuns prétendent que la Colonne Trajane en fut extraite. Le sculpteur David d'Angers les considérait comme " les premières carrières de marbre statuaire après celles d'Italie ". Actuellement la Carrière de Marbre Blanc est la plus productive. On voit son énorme excavation au flanc du Pic Arié. Le marbre est extrait par entailles verticales au moyen de machines à fils hélicoïdaux actionnées électriquement. Un funiculaire permet de descendre des blocs de trois mètres cubes. Dans la marbrerie sont les compresseurs pour achever le travail de la taille avec des outils à air comprimé ; les machines à scier, à polir, à moulurer. Deux grandes scies, diamantées de chaque côté et sur l'arête de la roue, marchant à 700 tours à la minute, donnent un mètre de sciage à l'heure. Les polisseuses pour les plaques, les guédons, les tables, actionnent les plateaux tournants munis de distributeurs de sable mouillé. Les machines à moulurer, pourvues d'une petite scie diamantée marchant à 500 tours à la minute, donnent au bloc, par friction et mouvement de va-et-vient, la moulure voulue suivant les différents gabarits. Une autre carrière de " pierre bleue ",

également dotée d'un outillage moderne, appartient à la Société des Marbres de Saint-Béat. Le marbre rouge est extrait et travaillé à Cierp.

Malgré cette industrie, Saint-Béat est en pleine décadence. C'est du moins ce que nous affirme l'unique pensionnaire de l'hôtel, notre commensal dans la salle à manger où tout est en marbre, sauf le menu : cheminée, table, dessertes, cadres des glaces, revêtement de plus d'un mètre de hauteur autour de la pièce. Les causes de cette décadence sont multiples. Il y a quinze à vingt ans, de nombreux touristes venus de Luchon par le Portillon séjournaient à Saint-Béat ; c'était une étape traditionnelle, que les automobiles ont rayée des itinéraires. Puis, à une dizaine de kilomètres de la ville, à la frontière, côté de l'Espagne, une maison de jeu, ouverte au Pont du Roy, attirait en foule les fervents de la roulette qui faisaient de Saint-Béat leur quartier général. Enfin l'hôtelier louait, de l'autre côté de la Garonne, mais reliée par une passerelle, une prairie avec kiosques et bosquets sous des arbres magnifiques, impénétrables au soleil. Là se réunissait une clientèle spéciale et joyeuse. La maison de jeu est fermée ; le propriétaire de la prairie a vendu ses beaux arbres qui ont été abattus ; l'hôtelier a résilié son bail et supprimé la passerelle, et notre convive, désolé, ne voit plus que de loin en loin s'animer la solitude de la table d'hôte.

Cette vallée qui entoure Saint-Béat est pourtant riche et intéressante. Les vastes prairies, fertilisées par la Garonne, offrent aux éleveurs des pâturages excellents. L'industrie marbrière y prospère ; et les mines ne manquent pas dans les montagnes. On a même fait de fructueux sondages sur les hauteurs du massif entre Pique et Garonne, car, disent les prospecteurs, il faut ici prendre le filon par les cheveux et c'est à fleur de terre, sur les cimes, que le minerai abonde. On peut donc espérer que Saint-Béat retrouvera sa prospérité, son commerce, ses foires jadis si importantes. Et comme les voyageurs ne sont pas tous automobilistes ou joueurs, nous souhaitons que la petite ville reprenne la place qu'elle mérite dans les itinéraires de tourisme. C'est en effet une visite agréable et facile, grâce au tramway qui relie Marignac à Pont du Roy en circulant tout le long de la Garonne ; aux autobus départementaux de Saint-Gaudens ; aux auto-cars espagnols de Fos, de Bosost et de Viella....

La Barousse.

La Barousse, malgré son nom sauvage et son gave de l'Ourse, n'est point " une ourse mal léchée ". On l'a appelée la Savoie des

Pyrénées. C'est la " vallée des contrastes, le jardin et la prairie adossés à des forêts majestueusement lugubres, à des montagnes chauves, hérissées de pierres cassées, brisées, recouvertes généralement d'une teinte blafarde ". Des ruisseaux babillards y courent, en méandres capricieux, sous les murs de la petite ville de Mauléon, qui fut la capitale des Quatre Vallées, aujourd'hui déchue de son antique importance. Elle s'attache aux pentes de Montsacon, à la croisée des Vallées de Ferrère et de Sost, profilant dans un site charmant et bien pyrénéen les deux tours de son manoir seigneurial; la plus moderne, du XVI^e siècle, est encore habitée ; l'autre, du XVII^e, disparaît sous un manteau de lierre. Dans les environs de Mauléon se trouve la grotte de Troubat ou de Sainte-Araille, crevasse large de 5 mètres et haute de 15 à 18, d'où rayonnent des galeries anguleuses formant une sorte de labyrinthe orné de stalagmites. Mais c'est surtout le village de Bramevaque qui rappelle l'histoire locale de la Barousse. A son nom même, *brama* (mugir) et *baquo* (vache), se rattache une légende rapportant qu'une vache invisible faisait jadis entendre sans cesse ses mugissements sur le monticule où s'élevait le manoir de don Sanche de la Barthe, dont les ruines, après huit siècles, couronnent encore le hameau. " Sur les murs d'enceinte lézardés et veufs de leurs créneaux, chevauchent lierres et clématites. Seule la haute tour carrée a victorieusement résisté aux injures des ans. C'est toujours ce fier donjon, sentinelle vigilante au sommet d'un roc abrupt de trois côtés, dont les murailles intactes ont revêtu avec le temps une belle couleur brune, cette patine des siècles, si chère aux archéologues. " Des contes fantastiques ont rendu les ruines de Bramevaque célèbres et redoutées. Là fut exilée par Henri IV la reine Marguerite, et l'on montre la pelouse où elle cultivait des fleurs. Là aussi aurait, dit-on, été retenue prisonnière pendant vingt-trois ans (1420 à 1443) une autre Marguerite, comtesse et dernière souveraine du Comminges," jetée dans un cachot par son cupide et brutal époux ".

Ce nom de Comminges nous amène à Saint-Bertrand, dont nous trouvons le " caillou " près du pont de Créchets, en redescendant vers Loures et Barbazan. Saint Bertrand cheminait sur sa mule, visitant son diocèse, lorsqu'il se heurta à un bloc énorme barrant le sentier. Communiquant par son inspiration une force surnaturelle à l'animal, il poussa en avant la mule dont les coups de pied firent basculer le rocher, dégageant la route et déplaçant le " Mail de la Mule " dont les parois portent depuis la marque de ses fers.

SAINT-BERTRAND-DE-COMMINGES ET VALCABRÈRE

CHAPITRE XVII

LES QUATRE VALLÉES *(suite)*

Le Comminges.—Saint-Bertrand, l'antique Lugdunum.—Son histoire.—La cathédrale; le chœur et ses stalles; tombeau de Châtillon; le Trésor; le Cloître; le Crocodile.—Soirée au rocher de Matacan.—Valcabrère et sa basilique.—Les grottes de Gargas.—Montrejeau.

Saint-Bertrand.

Au milieu de la plaine de la Garonne, au pied d'un cirque de hautes montagnes, sur un rocher isolé, apparaît la masse imposante de l'antique cathédrale Notre-Dame de Comminges, autour de laquelle s'entassent les restes de la vieille cité de Saint-Bertrand. D'aspect moins formidable que cette autre merveille de la France, le Mont Saint-Michel " au péril de la mer ", elle conserve dans son riche et magnifique cadre les souvenirs historiques les plus précieux, offrant à ses visiteurs les émotions artistiques les plus rares.

Pompée avait fondé, au lieu nommé *Lug-dunum*, montagne du lac, une jeune cité qui devient *Lugdunum Convenarum* dans la Novempopulanie. La ville se développa rapidement, eut son château fort, ses remparts, ses arènes ; compta six ou sept siècles de richesse et de puissance ; mérita le surnom de Rome des Pyrénées. En 854, Gondebaud, après s'être fait proclamer roi à Brives-la-Gaillarde, se réfugia dans la citadelle de Lyon de Comminges pour résister au roi de Bourgogne, Gontran. Vaincu et trahi, brutalement massacré, il est jeté dans le précipice de *Matacan* (tue-chien). Les hordes de Gontran envahissent la ville " comme des loups dévorants se ruent dans une bergerie ". " Rien ne fut respecté, ni l'âge, ni le sexe, ni les pontifes sur leurs autels ; et le fer ne cessa de se plonger dans les entrailles palpitantes que lorsqu'il n'y eut plus de victimes. " L'incendie suivit le massacre ; sur les ruines fumantes il ne resta, dit saint Grégoire de Tours, " pas même un chien pour en salir les murs ". Un silence de mort régna pendant 500 ans sur la région dévastée. Le siège épiscopal établi à Comminges au V^e^ siècle avait été transféré à Valcabrère, dans la

basilique Saint-Just, construite avec les splendides débris de la cité romaine. Saint Bertrand multiplia au XI[e] siècle ses généreux efforts pour relever la ville et jeta les fondations d'une basilique romane.

La Cathédrale.

Bertrand de Goth fit poser en 1307 la première pierre de la cathédrale gothique actuelle, ne conservant de la Basilique que le portail roman et la haute tour carrée. Élevé au trône pontifical sous le nom de Clément V, il vint à Comminges en 1309 présider la translation des reliques de saint Bertrand, sous le vocable duquel fut placée la nouvelle église, achevée en 1352 sous l'épiscopat de Hugues de Castellione. Autour de la cathédrale se groupèrent : le palais épiscopal, incendié en 1391 ; le cloître des chanoines ; un collège ; une prison pour les prêtres réfractaires ; un hôpital pour les pauvres et les malades ; un cimetière. Le tout était clos de hautes murailles et fermé par un pont-levis situé au lieu qu'on nomme encore le Bout du Pont.

Le Chapitre comptait 5 archidiacres, 4 personats, 4 hebdomadiers, 37 prébendiers, en tout 67 surplis. L'habit de chœur était le surplis et l'aumusse : petit-gris et hermine pour les chanoines, noire et blanche pour les prébendiers. Le bedeau avait une robe noire, portait de la main gauche une grande masse d'argent surmontée de la statue de saint Bertrand, et de la droite une canne à pomme d'argent. Le suisse, en grande livrée verte et chapeau bordé d'argent, portait sabre, hallebarde et baudrier aux armes du Chapitre, la sainte Vierge en pied et saint Bertrand à ses genoux.

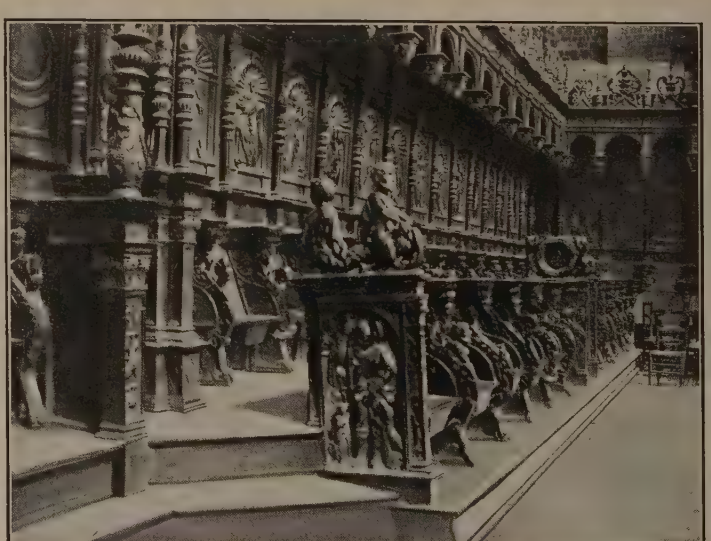
Un portail roman donne accès à la cathédrale Notre-Dame. Il est divisé en deux baies par une colonne de marbre blanc dont le chapiteau offre des têtes de lion, sous un linteau orné des statues des apôtres dans une arcature cintrée. Le tympan présente une Adoration des Mages. A droite, statue de l'évêque saint Saturnin, bénissant. Les tores unis ou en damier de l'archivolte reposent sur huit colonnes aux chapiteaux sculptés, décorés de figures et notamment d'un pêcheur qui, comme celui de Saint-Exupère à Arreau, porte au cou un sac renfermant ses péchés.

La façade plane est coupée au milieu par une tour carrée, flanquée de contreforts, à laquelle on accède par un escalier à vis de 132 marches. Elle est surmontée d'un " hurdel ", étage de bois en encorbellement, où se trouvaient les onze cloches qui servaient aux carillons.

Saint-Béat : Église et donjon.

Saint-Béat : Vue du donjon vers l'Espagne.

Montrejeau : Les halles et statue de saint Jean-Baptiste.



Saint-Bertrand-de-Comminges : Les stalles de la cathédrale.

L'une d'elles, le " huitain ", sonnait chaque soir à huit heures pendant un quart d'heure, et les chanoines devaient être rentrés avant le dernier son ; la " Bertrande " a disparu ; la " Notre-Dame ", refondue en 1817 " par les soins et aux frais de la cité de Comminges ", pèse 4 000 kilos.

L'église est à une seule nef légère, ample, sonore, de proportions heureuses, sans piliers à l'intérieur, sauf les deux piles massives qui supportent la tour ; elle se termine par une abside à cinq chapelles rayonnantes, et six autres chapelles ouvrent sur les côtés. Le pavage est fait en grande partie de dalles tumulaires portant des inscriptions. La voûte d'arêtes est construite en tuf ; les nervures qui la soutiennent sont réunies par cinq clefs ornées de figures et d'écussons. Des quinze fenêtres en partie murées qui éclairent l'église, treize sont divisées en deux baies par un meneau droit et neuf sont surmontées de roses quadrilobées. Seule la fenêtre du chevet, au-dessus de la chapelle du Sacré-Cœur, a conservé son vitrail complet. Il représente la Nativité du Christ, encadrée dans un portique cintré au fond duquel les bergers écoutent la nouvelle que leur annoncent les anges ; au-dessus, l'écusson de saint Bertrand : de gueules, à la croix vidée, cléchée, pommetée d'or ; et celui du cardinal de Foix.

La nef est coupée aux deux tiers environ par le jubé composé d'une galerie supportée par quatre colonnes corinthiennes cannelées, entre lesquelles les voûtes cintrées se croisent et retombent sur des consoles. La porte d'accès au chœur, encadrée de figures qui servaient de retables à des autels, est surmontée d'un écusson daté de 1539, d'une inscription rappelant la première messe de minuit célébrée en 1535 par Mgr de Mauléon, d'une rangée de vingt figures en demi-relief représentant des saints et des saintes. Au-dessus de la tribune, réservée jadis au chapitre, un arc triomphal est soutenu par des cariatides.

Entrons dans le chœur, la merveille de l'édifice. A droite et à gauche s'alignent les soixante-six stalles ou formes et le siège épiscopal, dont les boiseries célèbres sont cataloguées par les Monuments historiques comme le chef-d'œuvre de la sculpture sur bois. Il faudrait examiner en détail les fleurs, les fruits, les mascarons, les enroulements d'arabesques et de feuillages, les animaux fantastiques, les têtes de saints, de pontifes, de guerriers, de femmes, d'anges, de dragons, de sibylles, les figures en demi-relief, les groupes de personnages qui couvrent les sièges, les dossiers, les accoudoirs, les parcloses, les arceaux, les pendentifs et les consoles. On ne sait

qu'admirer le plus, du génie de l'artiste ou de la légèreté et du fini de l'exécution. Qu'on imagine ce que pouvait être ce joyau de dentelle, ce cadre d'une exubérante variété, lorsqu'à la cérémonie d'inauguration, la nuit de Noël 1535, Mgr de Mauléon, crosse en main et mitre en tête, occupait le trône épiscopal, entouré de tous les dignitaires et du clergé en grand habit de chœur : dans les stalles du haut, les quatre grands dignitaires du chapitre ; dans les stalles adossées au jubé, les cinq archidiacres ; aux stalles intermédiaires, les autres chanoines ; aux sièges inférieurs, les prêtres et clercs attachés à la cathédrale, le maître des cérémonies, le *magister puerorum*, la *schola* ou maîtrise. Aucune place ne restait vacante, l'hermine des camails, la mousseline des surplis, les soutanes violettes, noires, rouges, se dégageaient du fond sombre des boiseries, sous les mille cierges des lustres du sanctuaire. Et les beaux noëls liturgiques résonnaient, accompagnés par les grandes orgues, digne pendant des stalles avec leurs cinq colonnes corinthiennes cannelées, leur plafond de bois sculpté à écussons et culs-de-lampe, leurs frises, leurs panneaux et leurs bas-reliefs.

Le maître-autel, en marbre rouge de Sarrancolin, en forme de tombeau droit, est séparé par un étroit passage d'un retable en bois peint et doré dont la frise retrace, en une série de 115 personnages, l'histoire du Christ et de la Vierge, et dont les deux étages supérieurs présentent dans des niches des statues de saints, boiseries délicates malheureusement empâtées, enterrées sous une maladroite croûte de peinture.

Derrière le chœur se trouve le tombeau de saint Bertrand, édicule rectangulaire en pierre encadré aux angles de pilastres ornés d'une statuette d'ange. Il renferme la grande châsse d'ébène et d'argent où l'on conserve le corps du saint, exposé à la vénération des fidèles aux époques solennelles du Jubilé.

L'un des fondateurs de la cathédrale, l'évêque Hugues de Châtillon, repose, sous une table de marbre noir, à l'autel Notre Dame, dans un admirable tombeau, sculpture magnifique du XVI^e^ siècle. L'ensemble du mausolée, de marbre blanc, est d'une pureté et d'un fini remarquables. Le prélat, crossé, mitré, plus grand que nature, est étendu en relief sur le couvercle, la tête sur un coussin à ses armes ; deux petits anges le montrent de la main et le considèrent tristement ; à ses pieds sont couchés un chien et un lion. Sur les faces latérales, cheminent en relief entier les files du convoi.

" Des religieux en pleurs, des prêtres séculiers, des cordeliers,

des dominicains, des chanoines revêtus de l'aumusse, des choristes psalmodiant les chants funèbres, composent le cortège, présidé par un évêque en habits pontificaux ; des guerriers en longs voiles de deuil ferment la marche. " L'épitaphe est datée du 3 octobre 1352.

A côté de cette œuvre admirable, les autres chapelles contiennent des dalles funéraires, des pierres tombales, des sépulcres, des inscriptions retraçant l'histoire religieuse du Comminges dont le Trésor et les reliques demeurent les glorieux témoins.

Le Trésor.

Dans la salle du Trésor, contiguë à la sacristie, sont exposés la mitre de saint Bertrand, en soie blanche avec orfroi rouge ; ses deux sandales ; des gants épiscopaux en tricot de soie rouge et or avec monogramme du Christ, ayant appartenu au cardinal Pierre de Foix ; la crosse de Bertrand II de Miramont, mort en 1285, beau travail de bois et bronze du XIII^e^ siècle ; un bâton pastoral d'ivoire, long de 1 m. 50, désigné dans les chroniques sous le nom de corne de licorne, et qu'on croit être une dent de narval ; la chape de saint Bertrand brodée de seize personnages, or et soie sur tissu rouge ; la chape de la Passion, riche broderie léguée par le pape Clément V, ornée de 18 médaillons encadrant les prophètes, et de 17 scènes figurant, sur un champ brodé en or de Chypre, des dragons, des cerfs, des aigles, des feuillages de toute couleur. On voit aussi, sous un grand portrait de Clément V, et un vieux Christ en bois peint, un curieux coffret recouvert de lames de cuivre repoussé, dont les panneaux représentent au milieu d'arcades trilobées des figures fantastiques, des cavaliers la lance au poing, avec cette devise en lettres du XII^e^ ou XIII^e^ siècle : " Pour l'amour de ma Dame, je combats sous cette livrée ".

Le cloître, auquel on accède par une petite porte romane, est un reste du monastère des chanoines, incendié au XV^e^ siècle. Il forme un parallélogramme dont trois côtés sont à arcades cintrées, posées sur des chapiteaux surmontant des colonnes géminées ; et le quatrième est voûté d'arêtes surbaissées qui se croisent sur cinq clefs portant les armoiries de France, de l'Isle-Jourdain, de Mauléon, et deux têtes d'évêques. De nombreuses tombes peuplaient cet ancien cimetière (*dormitorium*). La plupart ont disparu, mais de très nombreuses inscriptions subsistent, dont l'une exerce la sagacité des épigraphistes. C'est l'épitaphe de Vital de Ardengost, " clerc et prébendier de cette église ", décédé le 17 des calendes de janvier 1334 :

Hic jacet in tumba rosa mundi, non rosa munda,
Non redolet, sed olet quod redolere solet.

Beaucoup ont voulu y voir une intention satirique ou un jeu de mots. Il est plus vraisemblable que cet Ardengost dut mourir subitement, dans le plein épanouissement de la vie, dans la fleur de l'âge, " rose du monde maintenant souillée et flétrie, qui ne répand plus sa bonne odeur, mais celle qui s'exhale de la pourriture du tombeau ".

On s'est également perdu en conjectures sur l'origine du *crocodile* à la gueule béante qu'on voit suspendu près de l'autel du Saint-Sacrement. D'après une tradition populaire il se tenait caché aux environs de Comminges, imitant les vagissements d'un nouveau-né, attirant les curieux imprudents pour les dévorer. Saint Bertrand s'avança vers lui, armé de son bâton pastoral, posa son étole sur sa tête et le ramena, doux comme un agneau, sur la place de la basilique.

Soirée au rocher de Matacan.

Nous nous sommes attardés au milieu des richesses de la vieille cathédrale. Le soleil a disparu derrière les montagnes. Les équipages s'éloignent dans la plaine. Les groupes de promeneurs, qui à bicyclette, qui à pied, descendent le long de la colline. Pourquoi les visiteurs semblent-ils avoir hâte, le soir venu, de regagner Loures, Barlazan, Luchon, Montrejeau ? Peut-être parce que Comminges ne possède pas, comme le Mont Saint-Michel, son hôtel Poulard, son omelette soufflée, son gigot de pré-salé ? Moins pressés, nous cédons à la tentation d'un beau clair de lune, et tandis que l'hôte accueillant prépare le repas, nous terminons la journée par le tour de ville. Ville morte aujourd'hui, où quelques centaines d'habitants tiennent la place de 80000 âmes de la cité romaine ; dont l'évêché célèbre, qui donna deux Papes à l'Église, n'est plus qu'un modeste doyenné de l'archidiocèse de Toulouse. Mais ville pleine de souvenirs, dont les remparts de maçonnerie indestructible, sans créneaux ni échauguettes, coupés du traditionnel cordon de briques rouges ; le chemin de ronde ; les portes Cabirole, Lérisson, Majou, celle-ci surmontée des armes du cardinal de Foix ; les vieilles maisons de marbre ornées d'autels votifs, de tympans, de baies cintrées, de frontons, d'inscriptions, disent le glorieux passé. Et c'est une heure délicieuse que nous passons, dans la nuit étoilée, au fameux rocher de Matacan, sous la fantastique silhouette de Saint-Bertrand, le

regard perdu dans les profondeurs des gorges et des ravins dont le silence n'est rompu que par le hululement plaintif du hibou et de la fresaie....

Valcabrère.

Après la destruction de la ville par les hordes de Gontran, les évêques de Comminges transférèrent le siège à Valcabrère, au pied de l'antique *Lugdunum*. La bourgade se développa rapidement, devint capitale des Quatre Vallées, s'entoura de fortes murailles, eut sa commanderie des Templiers et sa cathédrale sous le vocable de saint Just.

Précédée d'un cimetière dans lequel on pénètre par une porte romane à plein cintre, dont l'arcature repose sur des chapiteaux renversés, la cathédrale Saint-Just est l'une des plus vieilles basiliques des Gaules, mélange d'éléments païens et chrétiens, faite de débris de temples et d'églises utilisés côte à côte, indistinctement. Un portail roman y a été ajouté au XII^e siècle. Son arcature cintrée est bordée d'un arc orné de billettes. Dans le tympan le Christ apparaît, entre les quatre Évangélistes. Quatre grandes statues allégoriques soutiennent, à la place de colonnes, les chapiteaux. La porte en bois est munie de ferrures fort anciennes. Sur la droite, deux beaux fragments de bas-reliefs en marbre blanc, paraissant remonter aux premiers temps du christianisme, figurent la Cène et le Bon Pasteur. On descend par dix degrés de pierre dans l'église à trois nefs que séparent dix piliers en forme de croix, " mélange bizarre mais intéressant de styles et d'époques, de pièces et de morceaux ", sous une voûte centrale en berceau et deux voûtes latérales en quart de cercle. Dix étroites fenêtres, six à l'abside, quatre à l'absidiole, éclairent le sanctuaire dont la table d'autel est creusée " comme pour retenir les offrandes du saint sacrifice et les empêcher de se répandre à terre ", disposition qui dénote une très haute antiquité. L'autel est adossé à un curieux édicule en pierres de deux tons, à deux étages, sorte de châsse dont le bas repose sur des colonnettes romanes et le haut sur des piliers carrés, sous un baldaquin avec fronton, ogives et trèfles ajourés.

La cathédrale, devenue basilique, était desservie par des chanoines du Chapitre de Saint-Bertrand. La tradition veut que le monastère ait été détruit et les moines massacrés pendant les guerres de religion. On ne retrouve nulle trace des habitations voisines de l'église, non plus que de la ville de Valcabrère. " Pillage, incendie ou abandon,

la vieille cathédrale reste mélancoliquement isolée dans la plaine comme un sphinx en son désert, gardant, elle aussi, son secret immuable et troublant. "

Grottes de Gargas.

Sans approfondir son histoire, nous poursuivons notre promenade jusqu'aux grottes de Gargas, voisines de Tibiran, d'où un sentier y mène à travers bois en une demi-heure. Le seigneur Gargas en avait, dit-on, fait une prison où il enfermait ses ennemis, et il devait en avoir beaucoup, car ces grottes sont parmi les plus grandes du massif pyrénéen. Fort appréciées des archéologues et des paléontologues, elles affectent d'étranges formes calcaires. Les stalactites qui hérissent leur sol se soudent par endroits aux stalagmites de la voûte. Fines ogives, nervures dentelées, dômes majestueux se dessinent dans ces vastes salles d'une étendue de 600 mètres, reliées par un étroit chenal. Les grottes ont, bien entendu, leurs légendes qui font pâlir, leur conte de l'enfant rouge et de l'enfant noir qui en furent les habitants. Elles servirent en dernier lieu de repaire à un certain maçon, nommé Blaise Ferrage, qui enlevait les femmes, les filles, les coupait en morceaux et les dévorait. " Plus de trente malheureuses avaient été ses victimes lorsque, traqué comme une bête fauve, il fut pris, condamné par le Parlement de Toulouse, et exécuté le 13 décembre 1782. "

Les grottes de Gargas sont un but d'intéressante excursion pour les baigneurs de Loures et de Barbazan, deux charmantes stations thermales, l'une au bord de la Garonne, l'autre au pied de la montagne, avec un beau lac et un vieux manoir accroché au roc comme un épervier.

Montrejeau.

En vérité, cette région des Quatre Vallées fut et reste une terre privilégiée dans laquelle l'histoire, la religion, les arts s'unissent harmonieusement aux beautés naturelles. Nous la quittons à Montrejeau dont la terrasse, pendant du plateau de Lannemezan, est un belvédère superbe dominant les Pyrénées. Sur la place, à côté des vieilles halles, dont les piliers du XVI^{e} siècle supportent la charpente de l'hôtel de ville, la statue en bronze de saint Jean-Baptiste se dresse sur un faisceau de colonnettes de marbre blanc. Petite ville propre et coquette, paradis des pêcheurs de truites, Montrejeau est aussi un important centre commercial. Une grande foire aux fromages

fromages de brebis) s'y tient le 9 septembre et, les jours de marché, c'est un amusant spectacle de voir les lourds fourgons des marchands drapiers, attelés de deux, quatre et même six paires de bœufs, gravir lentement les rampes dures qui mènent à la grande place. A l'hôtel, nos chambres s'ouvrent sur le panorama des montagnes. L'installation est confortable et les lits excellents, meilleurs peut-être que " le grand chalit de bois de noyer, garni de trois soubassements, deux bonnes grâces, deux grandes pentes, l'impériale, ses quatre pentes, son entour et son petit fond, le tout à fond de soye cramoysie, à ramages, enrichi d'un double galon d'or, avec la contre-pointe de même étoffe ", dans lequel reposa le maréchal de Richelieu à Montrejeau le 18 septembre 1763. M. de Lassus, son hôte, était, dit la chronique, passé maître dans l'art des improvisations théâtrales. Après un dîner auquel avaient été conviées les notabilités des environs, il demanda au duc l'autorisation de lui présenter les députés des paroisses et communautés désireux de lui offrir leurs hommages. " De grand cœur, répondit Richelieu, mais à quoi bon cette question à pareille heure? " A ces mots M. de Lassus fit un signe. Un grand panneau mobile s'ouvrit comme par enchantement et, sur une estrade brillamment illuminée, apparurent, en habits de fête, syndics et consuls des localités voisines, saluant le maréchal que l'un d'eux était chargé de haranguer. " Quoique blasé sur toutes les formes de la flatterie, même la plus ingénieuse, Richelieu trouva la cérémonie fort de son goût. "

Saint-Lizier, Saint-Girons, Vallées du Lez et du Salat.

CHAPITRE XVIII

LE PAYS DE COUSERANS

Saint-Lizier : le vieux pont; les remparts romains; la cathédrale Saint-Valier et son cloître; l'évêché et Notre-Dame de la Sède; l'asile d'aliénés; la chapelle du Marsan.—Saint-Girons, centre de tourisme.—Montjoie.—Le Mas d'Azil : les grottes.—Castillon et Seintein.—Le Salat : Oust, Aulus.

Saint-Lizier.

A TOUT seigneur, tout honneur. Pénétrant dans le pays de Couserans, notre première visite doit être pour sa capitale. Il est vrai que Saint-Lizier a depuis longtemps perdu ce titre et que l'importance politique de ce modeste chef-lieu de canton n'existe qu'à l'état de souvenir. Du moins l'importance religieuse de l'ancien évêché a-t-elle été reconnue en 1910 par le pape Pie X dans un bref décrétant qu' " église et évêque de Pamiers porteront à l'avenir les noms de Pamiers, de *Couserans* et de Mirepoix ".

Les primitifs habitants avaient fort avantageusement choisi l'emplacement de leur ville. Si l'on a pu comparer la région à une feuille de vigne dont les nervures seraient autant de vallées ou de rivières convergeant toutes vers la principale, qui est celle du Salat, Saint-Lizier occupe exactement la base de cette feuille, puisqu'elle s'élève juste au-dessus des eaux rapides du Salat. " Assise sur son rocher comme une reine sur son trône, la vieille cité d'Aquitaine domine l'une des plus belles vallées de France, et contemple d'un œil sans cesse émerveillé les cimes neigeuses du mont Vallier ". De loin, de la route de Saint-Girons par exemple, car il faut le regarder à distance pour juger l'ensemble, Saint-Lizier, à travers le rideau des peupliers qui bordent la rivière, étage ses vieilles et pittoresques constructions sous les ailes et les tours de l'ancien évêché.

Franchissons le Salat qui, au travers de roches grises, roule ses eaux rapides alimentant des usines et des moulins. Nous sommes sur le Vieux Pont à dos d'âne dont les quatre arches coupent le lit de la rivière. Une des piles porte sur un frontispice de marbre une inscription votive à la déesse Bélisama. Ce fragment lui a fait attri-

buer une origine romaine ; à tort, car il semble dater du XII^e ou du XIII^e siècle. Récemment restauré, il a perdu la tour qui lui servait de tête et la herse qui en défendait l'entrée. Comment n'aurait-il pas sa légende ? L'architecte avait conclu un pacte avec Lucifer : le pont serait construit en une nuit, avant le chant du coq, et Satan recevrait une âme de chrétien pour salaire. Aussitôt les diables cornus se mettent à l'ouvrage, les blocs descendent de Calamane avec une rapidité vertigineuse et viennent se souder d'eux-mêmes ; le travail touche à sa fin. Mais le maître-ouvrier allume sa lanterne dont les rayons se projettent sur le poulailler, et à l'instant un coq fait entendre son cocorico le plus sonore. Lucifer était vaincu : il manquait une pierre et " jamais on ne put la consolider, même avec des tenons de fer ".

Dépassant la Tour du guet, par des ruelles escarpées et solitaires où des femmes font tranquillement leur lessive, entre de vieilles maisons à auvents et à portes cintrées, gagnons de suite les hauteurs où les remparts romains, construits au III^e siècle, profilent leurs épaisses murailles. Ils enserraient la cité de leurs douze tours crénelées, " couronne royale de la capitale du Couserans ". Leurs importants vestiges font le bonheur des archéologues. Du portail qui donne accès à l'ancien évêché, courtines et tours se dressent, bien dégagées, avec leurs pierres de petit appareil que relient trois rangs de chaînes de briques. L'enceinte, en forme de D irrégulier, a un développement de 750 mètres. Des douze tours, pleines ou creuses, six carrées, six demi-circulaires, la plupart sont encore debout. Les unes servent de soubassement au palais épiscopal et à Notre-Dame de Sède ; d'autres sont devenues donjons. Sous la tour de l'Horloge, une porte, jadis armée d'une herse et défendue par des embrasures de coulevrines, fait communiquer la Ville Haute et la Ville Basse. Un mur romain, dont la trace est visible, reliait les remparts au Salat, barrant le passage entre la rivière et l'enceinte. Mais il ne reste plus rien de la cité romaine, et c'est la ville épiscopale que nous allons maintenant visiter.

Saint Valier avait fondé l'évêché que saint Lizier vint occuper en 498. C'est seulement au X^e siècle que fut entreprise la construction de la cathédrale, consacrée en 1117, et restaurée dans la seconde moitié du XIII^e siècle, d'où ce mélange des styles roman et ogival qui est la caractéristique du monument. De l'extérieur, l'édifice présente une abside centrale, deux absidioles et, à la rencontre des transepts avec la nef, une tour octogonale servant de clocher.

Cette tour en briques, récemment classée et restaurée, constitue par ses deux étages, ses doubles fenêtres triangulaires de chaque face et son couronnement de créneaux, un spécimen intéressant des clochers du Languedoc. Le portail ogival est encadré de colonnes de marbre blanc à chapiteaux. L'intérieur est à une seule nef, partie romane, partie ogivale, dont les voûtes en berceau, ou en arêtes, ou en arcs doubleaux, offrent une étonnante variété de styles. Il est vraisemblable que le chœur et la nef ont été édifiés sur l'emplacement d'une porte romaine dont les deux tours de défense furent transformées en absidioles. Dans l'une de celles-ci on a mis à jour, il y a peu d'années, une fresque byzantine représentant une Vierge nimbée et couronnée d'un diadème.

Une porte latérale, sous la tribune de l'orgue, ouvre sur le cloître (XIII^e siècle) entouré de deux galeries superposées, l'une en pierre, l'autre en bois. Les arcades romanes de la galerie inférieure reposent sur des colonnes isolées ou géminées, coiffées de chapiteaux sculptés avec une grande variété. Des traces de peintures murales se voient dans la galerie supérieure. En 1877, lors des travaux de restauration, on a découvert le tombeau et la statue de l'évêque Auger de Montfaucon, mort en 1303 ; ainsi qu'un enfeu de style gothique qui fut sans doute une tombe épiscopale.

Bien qu'ayant absorbé, aux derniers temps de l'évêché, toute la vie canoniale et la majesté des cérémonies pontificales, Notre-Dame de la Sède (chapelle de l'asile d'aliénés) n'avait pas, à beaucoup près, les proportions imposantes de la cathédrale Saint-Lizier. C'est un modeste édifice du XIV^e siècle, dans lequel on pénètre par une porte latérale sans tympan, garnie de colonnettes à chapiteaux. A l'intérieur, une seule nef à trois travées, un chœur terminé par une abside demi-circulaire, et trois chapelles établies sur le soubassement de l'ancien rempart romain. Les voûtes ogivales de ces chapelles sont subdivisées en voûtains par des arcs tiercerons que relient des liernes. Celles de la nef sont portées par des nervures retombant sur des colonnes appliquées aux murs ; leurs chapiteaux cylindriques figurent les attributs des Évangélistes et l'écusson de Jean de Aula, surnommé " le bon évêque " ; " n'étaient le trône pontifical qui se dresse depuis deux siècles à côté du maître-autel, et les stalles qui contournent l'abside, on se croirait dans une jolie église de paroisse peu importante ". Mais ces belles boiseries du XVIII^e siècle ont un grand intérêt. Au trône pontifical, des panneaux représentent la Nativité de la Vierge, la Présentation au Temple,

l'Annonciation et l'Assomption ; des médaillons contiennent saint Mathieu, saint Luc, saint Pierre, saint Paul, saint Marc, saint Jean et la Vierge assise tenant l'enfant Jésus. Les deux rangs de stalles, en noyer clair, sont d'un travail simple ; leurs panneaux sont séparés par des pilastres ornés de légers reliefs, d'enroulements et de feuillages. Dans le sanctuaire on trouve les tombes de deux évêques de Couserans. Le cloître n'existe plus et la salle capitulaire, " avec les courbes romanes, mélancoliques et résignées des nervures de sa voûte qui repose témérairement sur de frêles colonnes géminées " est devenue salle de dissection.

Car nous sommes dans l'asile départemental d'aliénés qui occupe les bâtiments de l'ancien palais épiscopal. Bernard de Marmiesse l'avait fait construire vers 1675. L'édifice est assis sur les remparts romains, et rien ne fut épargné pour perfectionner le monument qui a fort grande allure avec son large escalier de pierre, ses vastes appartements, ses trois rangées de fenêtres, sa terrasse et son avenue de vieux marronniers. Dans cette belle demeure la dignité épiscopale, le calme religieux ont fait place aux cris, aux agitations des tristes pensionnaires qui vont et viennent en gesticulant dans les cours, à l'étalage des misères et des tares humaines. Un vieillard distingué, portant royalement son uniforme marron de bure, lit son journal à l'envers près de la cheminée monumentale de l'infirmerie ; à côté de lui, un idiot, à la figure bestiale, pousse des sons inarticulés. Mais nous ne sommes pas venus dans ce beau pays pour philosopher sur les ravages de l'alcool et les infirmités de notre pauvre humanité souffrante. Du haut de la terrasse nous apercevons, par delà le Salat, la petite chapelle du Marsan, et nous ne quitterons pas Saint-Lizier sans y faire un pèlerinage.

Le gracieux oratoire surplombe la colline d'où le regard plonge sur les Pyrénées Couseranaises. La chapelle, reconstruite en 1853, retrouva sa Vierge vermoulue, statue naïve de bois peint, haute de 90 centimètres, représentant " la Mère de Dieu en posture d'*orante* et les mains jointes, à genoux sur les nuages ". Le pèlerinage est de nouveau fréquenté ; plus de 1 800 personnes assistaient, en 1911, à la procession du lundi de la Pentecôte.

Saint-Girons.

Beaucoup venaient de Saint-Girons, éloigné dé deux kilomètres à peine. Cette sous-préfecture n'a pas, à beaucoup près, le caractère et la valeur artistiques de Saint-Lizier. L'ancien château,

actuellement palais de justice, est quelconque, de même que le Pont-Vieux en marbre rougeâtre et le Pont-Neuf en marbre gris. L'église Saint-Valier est curieuse par sa porte romane et son grand mur crénelé servant de clocher. Seule l'église paroissiale offre un réel intérêt grâce à son clocher élancé du XIV^e^ siècle. Jusqu'à mi-hauteur il a la forme d'une tour carrée percée à chaque face par des arcades en ogives. Le second corps est octogonal, élevé en retraite sur une partie des murs de la tour et sur des porte-à-faux aux quatre angles, flanqués chacun d'un chaperon demi-prismatique. Cette partie est couronnée d'une galerie en forme de balcon, où se voit la cloche de l'horloge, et d'où s'élève encore, par une seconde retraite, une flèche déliée octo-pyramidale, dont les arêtes sont hérissées de corbeaux à grandes saillies, vulgairement nommés têtes de loup. Le sommet est couronné d'un globe surmonté d'une girouette et d'une croix horizontale indiquant les quatre points cardinaux.

Bâtie dans un vallon entouré de coteaux cultivés, au confluent du Salat, du Lez et du Baup, au point central où aboutissent les cinq principales vallées de l'arrondissement, la ville, malgré ses promenades et ses boulevards plantés sur l'emplacement des anciens remparts, n'offre même pas de perspectives lointaines et panoramiques, l'horizon étant limité par des ondulations trop rapprochées. C'est un centre commercial important, où les foires périodiques amènent en foule cultivateurs et éleveurs des environs qui se pressent au milieu du bétail, bœufs, vaches, cochons, agneaux, sans y jeter la moindre note pittoresque d'un costume original. L'industrie y exploite une fabrique de papier à cigarettes. C'est également un bon centre de tourisme, d'où l'on peut rayonner facilement dans tout le Couserans.

Montjoie.

A quelques kilomètres au nord-est de Saint-Girons se trouve le minuscule et curieux village de Montjoie. Les six siècles qui, d'après son acte de baptême, constituent l'âge de cet humble hameau, ont imprimé la poésie du temps à ses pierres croulantes. La singulière église romano-ogivale, dont les tours guerrières (monument historique) sont peu en rapport avec la modestie du lieu, lui donne un air farouche qui ne résiste pas aux pacifiques manifestations de la vie des champs. Les maisons, précédées de jardinets où la vigne grimpante étale très haut ses pampres, sont enfermées dans une sorte d'enceinte, si l'on doit appeler de ce nom un mur continu mais bas,

qu'escaladerait un enfant et que des tours roussies par le soleil interrompent de leurs pierres disjointes. Il y a deux portes, modestes assurément, que sépare une ruelle aux cailloux pointus, au sol sordide, et sous leur cintre on voit au loin l'azur du ciel et le profil des montagnes. Une place minuscule entoure l'église ; on est surpris de la disproportion frappante entre cet édifice aussi guerrier que religieux et l'humilité de l'agglomération qu'elle commande. Des bœufs nonchalants, des porcs grincheux et frétillants défendent le passage. De misérables maisons sont les seuls témoins silencieux d'un passé qui, peut-être, fut prospère.

Le Mas d'Azil.

La sensation est bien différente dans la petite ville du Mas d'Azil, située au bord de l'Arize, à 25 kilomètres au nord-est de Saint-Girons. L'excursion, un peu longue mais facilitée par un tramway sur route, ne saurait être omise. Le mieux est de la faire en voiture, si l'on ne dispose pas d'une auto, de manière à parcourir et à visiter la fameuse grotte dont l'entrée est à un kilomètre au sud du Mas d'Azil. On prévient charitablement les touristes qu'il faut allumer les lanternes, qu'il y a dans les cavités des passages dangereux, et que chacun s'y engage sous sa responsabilité. Mais la femme du cantonnier, qui a les clefs des grottes latérales, vous accompagne volontiers moyennant un léger pourboire auquel s'ajoutent d'autorité 25 centimes pour frais d'éclairage. Elle possède même une provision de feux de Bengale, à la disposition des amateurs de fantasmagories. La grotte, percée à travers la roche du Mas d'Azil, est traversée dans toute sa longueur par l'Arize et par la route. Les rayons du soleil colorent magnifiquement la voûte de l'immense baie taillée dans la falaise qui forme l'entrée naturelle, à côté de la galerie artificielle beaucoup plus petite ouverte pour le passage de la route. L'Arize court dans la galerie principale, longue de 410 mètres et large de 30. Ses flots précipités, heurtant l'aiguille du Moine, roulent avec bruit entre les rochers, en contrebas de la route qui suit la rive droite de la rivière. Escortés par notre guide féminin, et les flambeaux allumés, nous parcourons la grotte supérieure à laquelle conduit une large baie. Dans la fraîcheur de cette profonde caverne les jeux de lumière sont prodigieusement variés sur les parois, tantôt lisses, tantôt hérissées d'arêtes, et l'imagination se donne libre cours pour en qualifier les formes capricieuses et fantastiques. C'est presque un soulagement de retrouver

la route au sortir de cet antre qui a un passé légendaire et fabuleux. Voici l'énorme pilier naturel de 10 mètres de diamètre qui soutient le centre de la caverne. Puis la voûte s'abaisse vers la sortie nord, dont l'ouverture, commune à la rivière et à la route, n'a plus que 7 ou 8 mètres ; il est vrai qu'elle supporte des assises épaisses de 140 mètres. Une cavité du contrefort septentrional, appelée *trou de Chinchiril*, a fait supposer que saint Cyrille serait venu évangéliser les populations du Mas. De nombreux mémoires ont été écrits sur la formation hydrologique de la célèbre grotte et sur les découvertes préhistoriques et paléontologiques que les savants naturalistes y ont faites....

Castillon et Sentein.

Le tramway électrique de Saint-Girons à Sentein (25 kilomètres) emprunte constamment la route qui suit les bords du Lez. Jusqu'à Castillon la promenade est charmante, dans une assez large vallée industrielle et laborieuse. Le donjon du château de Montégut couronne une colline élevée ; puis, au hameau d'Aubert, s'ouvre la carrière du Trou de l'Oubli (*Traü del Dehremberi*) d'où l'on extrait le " grand antique ", marbre blanc veiné de noir dont les blocs ont servi à édifier les autels qui entourent le tombeau de l'Empereur aux Invalides. Vieux châteaux, ruines romaines et féodales, grottes et cascades parsèment cette région qu'animent de nombreuses usines. Au confluent de la Bouigane et du Lez, l'église Notre-Dame de Tramezaïgues profile, sur un rocher, sa silhouette ogivale, sa porte romane, son porche enluminé de curieuses peintures. Castillon occupe une terrasse, à la rencontre des trois vallées de la Bouigane, du Lez et de Bethmale. La situation de ce chef-lieu de canton en a fait un centre commercial important, un marché suivi où les populations agricoles d'alentour rassemblent leurs produits. A cette heure matinale, les laitières accortes se hâtent pour la distribution journalière et les lourdes charrettes, aux attelages grelottants et compliqués, défilent le long de la route. Les comtes de Comminges avaient un château fort à Castillon. Il n'en reste que le Calvaire, la chapelle Saint-Pierre, dont le clocher émerge d'un tertre ombragé, muraille crénelée ouverte de trois baies cintrées, deux en bas, une au-dessus, dans lesquelles sont les cloches.

A partir de Castillon la vallée se rétrécit, présentant ce cachet particulier d'être à la fois sauvage et riante, grâce à son aspect solitaire et à la végétation inouïe qui couvre les pentes. Sur la droite

s'ouvrent successivement les vallées du Biros, de Bethmale, du Riberot de Bordes, d'Orles. Le Pic du Midi de Bordes dresse son superbe cône boisé, que surmonte une énorme masse quadrangulaire en forme de tour. La frontière espagnole est proche, un poste de douaniers garde, à Lascoux, le passage d'Orle qui mène en Espagne aux cabanes de Hourcail. Des mines et des carrières trouent les flancs de la montagne au-dessus du vert massif de la forêt d'Artigon. Nous arrivons à Sentein, point terminus de la route. C'était, avant la Révolution, le chef-lieu de la vallée de Biros et c'en est aujourd'hui la principale agglomération. Les débris du château fort, et surtout les restes de l'enceinte fortifiée qui entourait l'église, témoignent d'une importance bien des fois séculaire. Les deux tours amorces qui sont encore debout, donjons carrés surmontés de flèches hexagonales, ont été classées, avec l'église, comme monuments historiques. La porte double ouverte dans la tour du nord, ornée d'une statuette de Notre-Dame de Pitié, était jadis l'unique entrée de l'enceinte. Romane sur la face extérieure, ogivale du côté intérieur donnant accès au cimetière, elle fut, on ne sait trop quand, mutilée par " un mastroquet quelconque qui a transformé l'arc de plein cintre en arc ogival très irrégulier ", sans pourtant modifier les ouvertures et les arceaux romans à l'intérieur. Le clocher, dans sa majeure partie, remonte au moins à la première partie du XII^e siècle. Jusqu'à cette époque, et spécialement dans les édifices religieux du Languedoc, les clochers, bâtis en dehors du plan d'ensemble des églises, avaient l'aspect trapu de tours fortifiées, munies dans le bas de meurtrières très étroites afin de servir au besoin d'abri et de retranchement, et dans le haut de fenêtres souvent géminées ayant leur cintre appuyé sur des colonnettes et entouré d'archivoltes. Les étages inférieurs du clocher de Sentein présentent ces caractéristiques. La terrasse qui les surmontait, déversant les eaux pluviales par des gargouilles encore existantes, fut démolie au XVIII^e siècle pour construire les sixième et septième étages et la haute flèche élancée, couverte en ardoises du pays, que termine une magnifique croix fleurdelisée. L'ancienne église contemporaine du clocher, de style roman fleuri, a fait place, vers le XVI^e siècle, à la nef actuelle dont la voûte ogivale est remarquable par sa structure et son épaisseur. Au XVII^e siècle on construisit deux transepts romans et on ouvrit des arceaux en plein cintre.

Une des tours amorces servait, dit-on, de prison et la guillotine révolutionnaire aurait été installée dans la seconde. Ne nous arrêtons

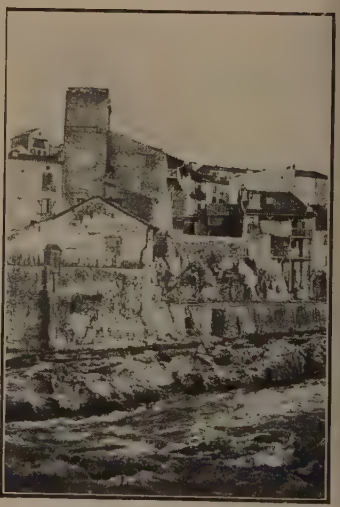
SAINT-LIZIER : UNE VIEILLE RUE.

SAINT-LIZIER : LE CLOÎTRE.

MONTJOIE.

CASTELBON.

SEINTEIN.



SAINT-LIZIER : VIEILLES MAISONS.

pas à ces sombres souvenirs dans cette vallée séduisante où tout est calme et riant, verdoyant et lumineux. Le Lez insinue ses méandres entre les maisons de la petite ville, actionne les scieries, fait tourner les moulins et fertilise aussi les prairies, les gras pâturages où somnolent les troupeaux. Les cultures variées s'étalent sur les croupes, coupées d'arbres et de haies vives, et les grandes montagnes ferment au loin l'horizon. Au labeur des champs se joint le travail des mines, car les filons se rencontrent en quantité dans le massif, principalement le minerai de plomb argentifère. Les ouvriers sont donc nombreux, en majorité espagnols, et c'est leur langue qui se parle couramment ici. Leurs costumes voyants mettent une note vive dans un tableau plein de couleur locale. Impossible de rêver plus de végétation, de ruisseaux, de promenades variées à l'infini, plus joli coin, plus idéal centre de villégiature. Bien espagnol aussi, de nom et d'allure, cet hôtel Aragon, *posada* modeste mais propre, tenue par le débitant de tabac. Nous logeons dans le bureau, sous une étagère qui porte les liasses de la comptabilité protégées par un revolver chargé, Dieu sait contre quels malandrins ! Car ils sont bien pacifiques les groupes de mineurs et de paysans qui circulent sur la place ou tiennent conseil devant les portes. Et nous nous endormons bercés par un vieux refrain espagnol que scande le son grêle des castagnettes et qu'accompagne le flot jaseur du gave voisin.

Aulus.

C'est encore une bien intéressante excursion que celle d'Aulus, dans la vallée du Garbet. Un chemin de fer en construction de Saint-Girons à Oust la facilitera bientôt, et déjà un tramway électrique circule d'Oust à Aulus. Laissant à gauche la vallée de l'Arac que suit la route des auto-cars par Massat et le col du Port, nous remontons le Salat au pont de Kercabanac, un nom dont la consonance détonne un peu dans ces régions méridionales. Là finit le massif de Tabe, avant-chaîne du massif principal, constitué par des terrains de transition et couverts de forêts magnifiques. Le confluent de l'Arac et du Salat est très encaissé ; c'est par une gorge déserte et sinueuse, suivie d'un tunnel creusé dans le roc, que le chemin gagne la rive gauche du Salat. Mais le cadre ne tarde pas à s'élargir et un superbe bassin s'ouvre devant nous. A Soueix, au pied des ruines romantiques du château de la Tour, d'où la vue s'étend sur les monts Valier et Mirabat, se détache la route de Seix, petite ville à l'entrée de la vallée d'Esbints, dominée par le château de Vernon

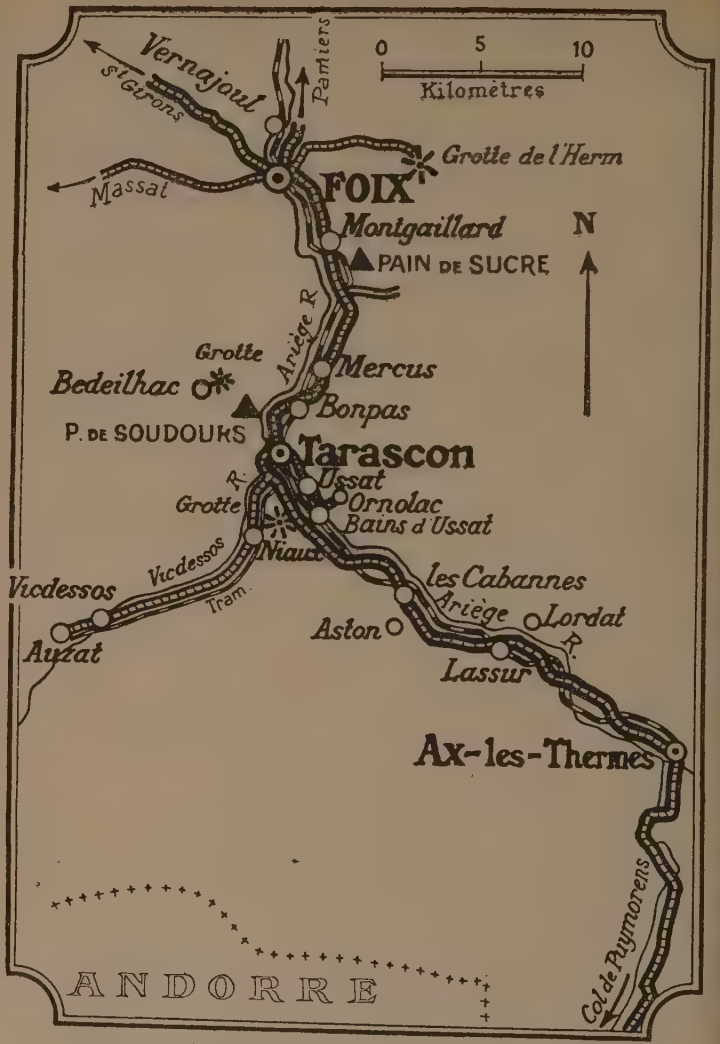
et dont l'église possède une antique sculpture sur bois figurant la Lapidation de saint Étienne. Le village de Vic n'a de remarquable que l'autel en cuir de Cordoue et le plafond à caissons peints de son église romane. Puis nous quittons le Salat pour la rive droite du Garbet. Le gros bourg d'Oust, canton de 1 500 âmes, occupe le confluent des deux rivières. Son large pont de pierre, sa tour ronde et ses murailles en ruines, vestiges de l'*Augusta* de l'époque romaine, ses maisons bien bâties lui donnent un aspect coquet, contrastant avec les masures misérables et sans cheminées des hameaux voisins. On y trouve d'importantes fromageries, car l'élevage des brebis est la principale ressource de la vallée. Sur les montagnes voisines on chasse l'ours pour l'éduquer et le vendre aux " montreurs " qui le promènent à travers la France et même jusqu'en Amérique.

Nous apercevons quelques-uns de ces jeunes " plantigrades " en traversant Ercé, modeste village dont la double file de maisons aboutit à une église romane. Cette commune compte pourtant près de 4 000 habitants, mais les hameaux, les cabanes et les granges sont éparpillés dans la vallée et sur les hauteurs, ce qui ne nuit du reste pas au pittoresque du paysage. La côte abrupte des Escales est suivie d'une descente dans un vallon ombreux, où murmure la source abondante des Neuf-Fonts, calme d'ordinaire mais subitement grossie en cascade par les orages. Encore une montée raide et voici Aulus, à 776 mètres, sur la rive droite du Garbet, entre les cimes du Bertrône et du Mont Rouch. Les maisons, généralement mal bâties, séparées par des ruelles étroites et sales, sont groupées dans la partie de la vallée la plus saine et la mieux exposée au soleil ; l'église est en haut du village. Une station thermale existait-elle ici à l'époque romaine ? Des médailles de Tibère, de Claude, de Néron, découvertes en 1872, à l'occasion de travaux de captage, permettent de le supposer. Toujours est-il que les eaux d'Aulus, négligées jusqu'au XIX^{e} siècle, n'ont retrouvé leur vogue que depuis une centaine d'années. De nombreux touristes se mêlent aux baigneurs, car dans cette région les montagnes ont " un charme particulier pour ceux qui aiment la nature simple et souriante ". Ailleurs les Pyrénées sont grandioses ; ici elles ont moins de majesté, mais plus de grâce, et les rochers ne sont jamais tristes ni déserts ; des prairies d'un beau vert sombre reposent partout les yeux ; d'épaisses forêts de sapins couvrent les cimes.

La route carrossable se termine à Aulus, dernier village avant la frontière espagnole. Des sentiers rocailleux conduisent au lac de

Garbet, à une cascade écumante, et à l'Étang bleu, " charmante petite nappe d'eau dans laquelle se reflète l'azur du ciel ". Puis au delà des bornes frontières, immenses pierres de granit d'où se détachent en lettres rouges les mots : France-Espagne, c'est le val de Cardos et le village espagnol de Tabascan, dominant la longue chaîne des montagnes de l'Aragon....

Les habitants d'Aulus ont conservé leurs mœurs primitives et pastorales. Les familles de pâtres s'installent sommairement sur les montagnes, durant la belle saison, se consacrant à l'élevage du bétail et à la confection des fromages. Vaches et brebis paissent au hasard des bruyères dans les bois de hêtres et de sapins, annonçant leur présence par le tintement agreste des clochettes. " Dans un coin s'élève un gourbi en pierres sèches, recouvert d'un toit de chaume. Ce gîte ne renferme pour tout mobilier que deux ou trois terrines destinées au laitage. Le reste est rempli par un lit de camp formé de branchages secs. La nuit venue, on se barricade avec un fagot placé à l'ouverture du logis, et toute la famille s'étend pêle-mêle sur cette couchette. Si le temps est froid ou humide, on se réchauffe avec la vaste houppelande qui sert de manteau les jours de pluie et qu'on transforme en couverture. "



Foix, Ax-les-Thermes, par Tarascon. — Vallée de l'Ariège.

CHAPITRE XIX

LE PAYS DE FOIX

Le comté de Foix.—Foix : la ville, le château, Saint-Volusien.—La vallée de l'Ariège : grottes et rivières souterraines; Tarascon; grotte de Bédeillac.—Ussat-les-Bains, souvenirs de Mme Lafarge.—Ax-les-Thermes.

Le comté de Foix.

Le Pays de Foix fut à l'origine occupé par les Phocéens d'Ionie qui, suivant la tradition, auraient édifié un château "sur la cime, merveille de la nature, d'un seul roc escarpé de toutes parts, hautement relevé, inexpugnable et qui porte d'assez amples témoignages de son antiquité dans la vieillesse de ses forteresses".

Réuni par alliances à celui du Béarn, le comté de Foix fut définitivement rattaché par Henri IV au domaine royal. Le pays eut beaucoup à souffrir des guerres de religion, et c'est par faveur spéciale que le château fut épargné lorsqu'en 1629 Richelieu fit démanteler les villes fermées et les châteaux forts du Midi.

Foix : la ville, le château, saint Volusien.

Foix est aujourd'hui une minuscule préfecture de 7 000 âmes, assise au pied des Pyrénées dans un petit bassin triangulaire circonscrit par l'Arget, l'énorme rocher qui porte le château, la montagne du Pech, l'Ariège, les flancs nus et à pic de la montagne de Saint-Sauveur. Dans cet étroit espace, la ville a été très irrégulièrement bâtie; ruelles étroites, tortueuses, silencieuses, mal éclairées, maisons sans caractère. Cependant un quartier neuf, où se trouvent la plupart des monuments publics, s'est groupé autour de la belle Promenade de Villotte. C'est naturellement le château qui constitue la principale attraction de Foix. Il domine de toute sa masse la ville bâtie sous ses murs et défend l'entrée de la Haute Ariège. D'habiles restaurations lui ont rendu sa moyenâgeuse physionomie. Des trois enceintes de la forteresse, la plus ancienne entoure le sommet du plateau, la seconde relie les tours, la troisième encercle la base du rocher. Sur le grand axe du plateau s'élèvent deux tours carrées, couronnées de créneaux et de mâchicoulis; tour

du Nord (XII^e siècle) coiffée d'un toit d'ardoises aux arêtes aiguës, portant le beffroi de l'horloge; tour du Centre (XIV^e siècle) lourde et massive, terminée par une plate-forme crénelée. Une des clefs de voûte porte le blason des comtes de Foix: " D'or à trois pals de gueule ", auquel sont accolées les " vaches du Béarn ". La tour Ronde (XV^e siècle), attribuée à tort à Gaston Phœbus, donjon cylindrique haut de 42 mètres, est couronnée d'une large terrasse entourée de créneaux d'où un panorama admirable se déroule sur les vallées de l'Ariège et de l'Arget, sur la riche plaine de Borguillère émaillée de prairies et de ruisseaux, sur la haute chaîne des Pyrénées.

Les dépendances importantes du château ont disparu au cours des siècles, et le Palais du Gouverneur, où siège maintenant le tribunal, n'est qu'une construction insignifiante, édifiée en 1727 au pied de la forteresse. L'ancienne abbaye, fondée à l'occasion de la translation des reliques de saint Volusien et occupée jusqu'à la Révolution par les chanoines réguliers de Sainte-Geneviève, a été presque entièrement consumée par un incendie en l'an XII. Les bâtiments reconstruits sur le même plan servent aujourd'hui d'Hôtel de la Préfecture, avec une cour plantée en terrasse au confluent de l'Ariège et de l'Arget. L'église Saint-Volusien, rebâtie au XIV^e siècle par Roger II sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale Saint-Nazaire, est un bel édifice gothique à une seule nef, au chœur semi-circulaire encadré de chapelles rayonnantes où se trouvent un Saint-Sépulcre et des stalles du XVI^e siècle. Il reste de l'ancienne église une porte romane à chapiteaux historiés.

On a vite fait le tour de la ville qui s'achève au boulevard de Villotte.

Nous déambulions tranquillement sous cette fraîche voûte de verdure, par une chaude soirée de juillet 1914, lorsque arrivèrent les journaux de Paris annonçant l'assassinat de l'archiduc d'Autriche qui allait déchaîner bientôt la " Grande Guerre ". Qui eût cru alors à la gravité de cet " incident diplomatique " ? Nous l'avions déjà oublié le lendemain matin quand nous partions pour la vallée de l'Ariège.

Vallée de l'Ariège.

En quittant Foix vers Tarascon, la voie ferrée s'élève assez rapidement au-dessus de l'Ariège encaissé ; c'est le commencement de la vraie montagne. Nous remarquons les curieuses cultures de

vignes, plantées sur des tas de pierres sèches et des murs élevés de distance en distance au milieu des prés et des champs. Les blocs erratiques sont nombreux dans la région, de même que les rivières souterraines et les grottes. Telles la Perte du Portel et la grotte de même nom où MM. Jeannot, James et Regnault ont trouvé d'intéressants dessins préhistoriques ; telle la rivière souterraine de Laboui, elles encore les grottes du Mas d'Azil que nous connaissons, et de l'Herm. Cette dernière s'ouvre dans la vallée de l'Alse, près du village de l'Herm, par un *Vestibule*, grande salle de 65 mètres de long suivie par un dédale de chambres superposées, recevant la lumière par le sommet, dans lesquelles on a découvert des ossements, et notamment le squelette entier de l'*Ursus spelaeus* (l'ours des cavernes) qui est conservé au musée de Foix.

A Montgaillard, au-dessus de la moraine que le lit de l'Ariège creuse, le Pain de Sucre dresse son étrange pic isolé. Les aciéries de Saint-Antoine sont une ruche bourdonnante. Puis la rivière s'encaisse profondément au Pont-du-Diable de Mercus, promenade favorite des Fuxéens ; et nous apercevons la montagne calcaire de Soudours ou Bédeilhac dont les flancs recèlent deux grottes préhistoriques.

Tarascon.

Voici Tarascon, au confluent de l'Ariège et du Vicdessos. La vieille ville, très pittoresque, aux rues escarpées, dominée par une tour ronde dont le cadran blanc tranche sur la pierre grise, possède deux églises des XIII^e^ et XV^e^ siècles, de vieux arceaux, d'anciennes maisons, des portes fortifiées. Une ruelle étroite, montante, romantique, aux cailloux pointus, donne accès à une petite place où est l'église de la Daurade, bien vétuste, entre la halle et une antique demeure à boiseries sculptées. Au pied de la tour du Castella, la terrasse ombragée de Maselbieil ménage une remarquable perspective sur le cadre hermétique assez large des hautes cimes, sur les bords frais et verdoyants de l'Ariège. Ce qui caractérise Tarascon, c'est sa situation au cœur de grandes montagnes formant non une chaîne, mais toute une ceinture de pics isolés livrant entre eux passage à des vallées ; c'est ensuite la fraîcheur et le bruissement du fleuve qui, joint au Vicdessos sous la tour si originale, se divise plus loin en trois ou quatre bras au milieu de la plus charmante végétation.

Plusieurs grottes s'ouvrent aux environs de la petite ville. Celle

de Bédeilhac, une des plus belles des Pyrénées, attire surtout les visiteurs. Dans ses circonvolutions, longues de plusieurs kilomètres, stalactites et stalagmites ont formé des assemblages bizarres aux contours étranges. Le guide nous nomme successivement le Bénitier, la Procession des Capucins, l'Ange et le Géant, puis les Cloches et les Orgues dont les tuyaux symétriques, quelques-uns hauts de 30 mètres, rendent des sons variés lorsqu'on les frappe de la canne ou du marteau. Il y a aussi le Tombeau de Roland, car la légende ariégeoise affirme que le paladin repose sous cette masse gigantesque, mausolée de 24 pieds de long, 18 de haut, 12 de large. La voussure domine le sol de 70 ou 80 mètres.

Ussat-les-Bains.

La station thermale d'Ussat-les-Bains est à 4 kilomètres de Tarascon, dans un étranglement où l'Ariège, le chemin de fer, la route et le parc de l'Établissement ont bien juste leur place entre les deux hautes montagnes qui surplombent la gorge. Lieu de solitude et de silence, propre à la rêverie, à la méditation, au repos, le long du filet d'argent de la rivière qui roule ses eaux claires sur un fond de graviers, dans un lit enfermé de rochers abrupts laissant apercevoir une étroite bande de ciel bleu. Aussi ce séjour convient-il particulièrement aux victimes du surmenage, tant par sa nature lénifiante que par les propriétés sédatives de ses eaux. Abrité des vents et particulièrement de l'autan, l'Établissement de bains, propriété de l'hospice de Pamiers, profile sous les platanes géants les 103 mètres de son beau péristyle dorique. Le souvenir de Mme Lafarge est toujours vivant à Ussat. Accusée d'avoir empoisonné son mari avec de l'arsenic, condamnée à la détention perpétuelle sur le témoignage d'Orfila, malgré l'affirmation de son innocence par Raspail qui déclarait " qu'il trouverait de l'arsenic dans tous les organes humains et même dans le fauteuil du président des assises ", Marie Capelle obtint de venir soigner ses nerfs à Ussat. Elle fut internée à l'Hôtel du Parc ; deux gendarmes se tenaient à la porte de son appartement et l'escortaient dans ses promenades. Elle mourut au bout de deux ans, après avoir écrit les Lettres et Mémoires qui eurent un grand retentissement, criant au monde son innocence.

La montagne d'Ussat est creusée de grottes immenses, extrêmement curieuses, offrant le spectacle féerique de leurs stalactites et stalagmites. Les baigneurs du Grand Établissement n'ont qu'à traverser l'Ariège pour entrer dans la grotte de Lombrise qui s'ouvre

FOIX : LE CHATEAU.

TARASCON-SUR-ARIÈGE.

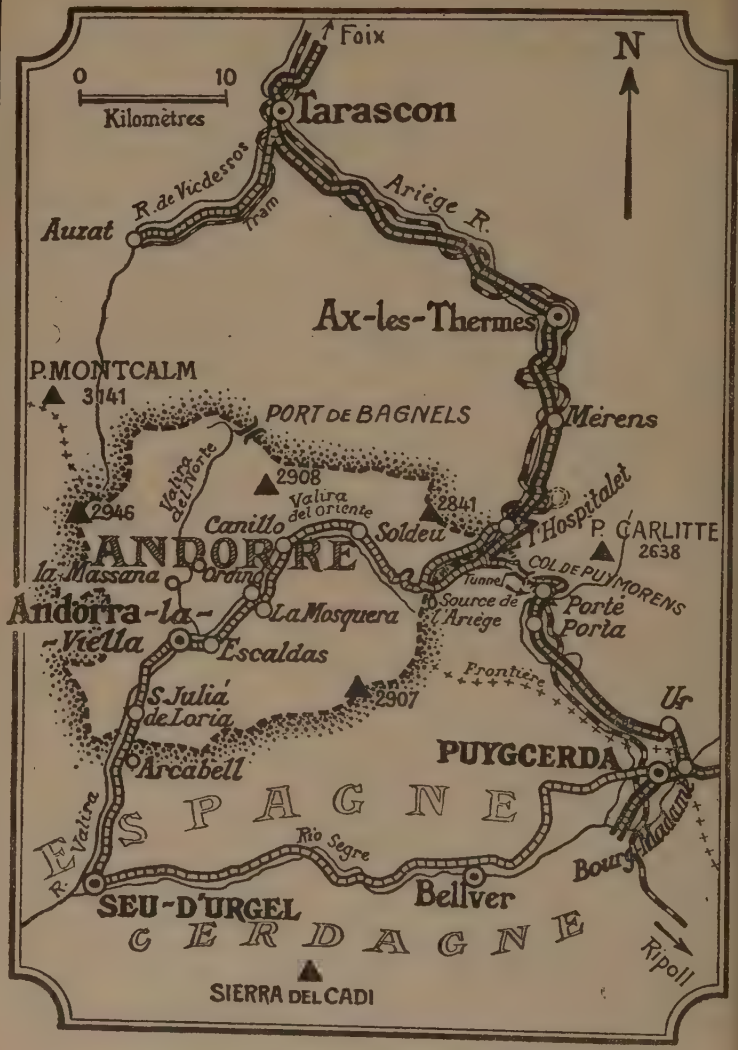
AX-LES-THERMES.

sous une voûte élevée, développant quatre kilomètres de salles et de couloirs, de plain-pied ou en ressaut. On y rencontre des flaques d'eau limpide et un petit lac au bord duquel habitèrent de légendaires géants.

Ax-les-Thermes.

D'autres cavernes apparaissent aux flancs des murailles rocheuses qui enserrent la gorge en remontant vers Ax-les-Thermes. La ligne suit constamment le cours de l'Ariège, passant d'une rive à l'autre, laissant apercevoir dans l'intervalle des travaux d'art, des ruines moyenâgeuses de châteaux et de chapelles, des carrières et des usines.

La ville d'Ax-les-Thermes, très fréquentée par les baigneurs et les touristes, occupe le centre d'un magnifique bassin de montagnes, au confluent de l'Ariège avec l'Oriège, la Lauze et le torrent de Gorgeat. Au premier plan, au milieu de fraîches verdures faites de platanes, de marronniers, d'acacias, les prairies garnissent la plaine découpée des méandres capricieux des rivières; elles s'étagent ensuite sur une éminence couronnée de deux rochers escarpés dont l'un se termine par une statue de la Vierge. Puis les prés et les bois grisissent les pentes onduleuses d'une première chaîne de montagnes profilant sur le fond du ciel la silhouette de noirs sapins ; tandis que dans le lointain une chaîne plus haute étale au soleil la blancheur scintillante de ses neiges. La petite ville repose au fond de la vallée, sur les rives de l'Ariège bondissant et de ses affluents. De modernes avenues, des places, des boulevards, des parcs, des pelouses, des promenades plantées, des massifs fleuris alternent avec les vieilles ruelles reliées par de pittoresques passerelles. Trois Établissements, le Modèle, le Breilh, le Teich, se partagent les 15 000 baigneurs qui, de juin à octobre, encombrent les hôtels, les pensions, les appartements meublés. Car les eaux d'Ax, fréquentées au Moyen Âge, ont vu sans cesse croître leur vogue depuis le commencement du XVIII[e] siècle. Saint Louis les tenait en particulière estime, puisqu'il y fonda en 1260 un hôpital qui porte encore son nom, dans lequel le " *bassin des ladres* " était réservé aux soldats ayant contracté la lèpre en Palestine. L'église Saint-Vincent a sans doute remplacé au XVII[e] siècle un sanctuaire primitif placé sous le vocable de saint Udant, dont la statue surmonte les trois arcades cintrées en ogives du porche. Le bas-relief du tympan représente le martyre de saint Udant, " vainqueur d'Attila, martyrisé à Ax l'an 452 ".



LES VALLÉES NEUTRES DE L'ANDORRE.

CHAPITRE XX

L'ANDORRE

Le choix d'un guide. — *L'Hospitalet.* — *Un peu de géographie et d'histoire.* — *Soldeu.* — *Chapelle Saint-Jean-de-Casellas.* — *Canillo.* — *Le Valira.* — *La Mosquera.* — *Las Escaldas.* — *Andorra-la-Viella : la casa de la Vall, la salle du Conseil, Assemblée des Illustres.* — *Retour à l'Hospitalet.*

Le choix d'un guide.

En route pour l'Andorre ! Peu de touristes font le voyage ; si peu que le bruit de nos projets se répand tout de suite à l'hôtel d'Ax. Les conseils varient, mais une chose demeure : l'accès du pays est long et pénible. Il est midi : à une heure et demie part l'autobus qui fait le service de Bourg-Madame ; il peut nous déposer vers trois heures et demie à la croisée des routes, à 7 kilomètres au-dessus de l'Hospitalet. Oui, mais après ? Il reste 21 kilomètres pour atteindre Soldeu ; il n'y a pas une mesure le long de ce parcours ; le col qu'il s'agit de traverser atteint presque 2500 mètres et la neige l'encombre encore. Qui nous guidera ? Le conducteur nous avise discrètement que deux Andorrans ont retenu leur place dans la voiture qu'ils doivent quitter à la croisée des routes pour se rendre le soir même à Soldeu. Ce sont deux contrebandiers notoires, mais qui ne l'est pas en Andorre ? Nous pouvons, paraît-il, nous fier à eux. Soit ! Nous disons " Soit ! " parce que nous ne les avons pas vus. Quand ils viennent prendre leur place, c'est une autre affaire. Ils ont, en effet, l'un surtout, des mines sinistres de bandits. On nous assure qu'ils sont honnêtes. Ils ne parlent, bien entendu, pas un traître mot de français ; on leur explique ce que nous attendons d'eux et ils paraissent acquiescer. Mais nous, nous réfléchissons.... Nous réfléchissons tandis que le moteur ronfle et que l'auto gravit péniblement les côtes. Le pays est fort beau : gorges et défilés, torrents et cascades se succèdent ; la haute vallée de l'Ariège se fait de plus en plus sauvage ; de grandes montagnes hirsutes et grises, dont le sommet est vêtu de neige, barrent l'horizon. En arrivant à l'Hospitalet, nous sommes très indécis. On nous a parlé

de raccourcis que seuls les contrebandiers connaissent et qui abrégeront beaucoup la route. Les prendrons-nous avec eux ? Pendant l'arrêt de la voiture nous consultons prudemment l'hôtelière. Elle nous détourne immédiatement de l'entreprise. Elle ne connaît pas nos compagnons, ne les a jamais vus. L'auto est en retard ; nous ne pourrons arriver à Soldeu que longtemps après la nuit tombée. Avec des inconnus, est-ce bien prudent ? Les Andorrans sont honnêtes, sans doute, sans doute, mais enfin peut-on jamais savoir ? Nous n'attendions que ce conseil et nous voilà soulagés d'un grand poids. Restons donc dans ce village perdu jusqu'à la fin du jour.

L'Hospitalet.

Ce n'est pas même village, c'est hameau qu'il faudrait dire, hameau aux ruelles sordides, mais singulièrement animées en ce jour de dimanche. Ici est, en effet, l'amorce du grand tunnel de Puymorens, œuvre capitale de la ligne d'Ax-les-Thermes à Puigcerda. Depuis que les travaux sont commencés, toute une agglomération ouvrière, en grande partie espagnole, s'est formée à l'Hospitalet. Elle vit dans des baraquements assez misérables, faits de planches et couverts de tôle et de papier goudronné. Sans pécher par excès de mine avenante, ces ouvriers n'ont pas les éclats bruyants des nôtres. Bien que ce soit jour de chômage, pas un cabaret, pas un seul ne les trouve attablés. Réunis par groupes compacts sur la grande route, à l'entrée du village, ils jouent sans bruit mais avec passion, les uns à pile ou face, les autres aux quilles. On perçoit du côté de l'hôtel les modulations aigres d'un piano mécanique et le cliquetis d'un tambour de basque qui partent d'une salle longue et basse où il fait presque noir et où tournent éperdument les couples enlacés.

Cependant le soleil décline, l'ombre s'allonge au pied des montagnes et envahit lentement la vallée. Le soir est venu. Quelques lueurs rosées colorent encore les sommets et l'on n'entend plus dans la paix nocturne que le bruit d'une cascade dont les reflets d'argent percent l'obscurité. Le repas achevé, les pipes allumées, assis devant l'âtre où pétillent les bûches de sapin, nous devisons sur ce curieux pays pyrénéen qui s'intitule officiellement : Vallées neutres d'Andorre.

Géographiquement il figure assez exactement un triangle rectangle ayant sa base de 30 kilomètres au nord, son petit côté de

20 kilomètres à l'ouest, son hypoténuse entre l'Espagne et les Pyrénées-Orientales. Ses montagnes entassées dressent leurs pics, voisins de 3000 mètres, coupés de vallées étroites et profondes dont les deux principales, la Valira du Nord et la Valira de l'Est, se rejoignent au-dessous d'Andorre-la-Vieille.

Dans 44 agglomérations dont les 1 042 maisons forment six paroisses : Canillo, Ordino, La Massana, Encamps, Andorra, San Julia de Loria, vit une population de 5 210 habitants de race et de langue catalanes, petits, frêles, mais nerveux et solides ; intéressés et dissimulés, mais avisés, discrets et hospitaliers ; amateurs de pêche, de chasse, de danses, de cartes et... d'absinthe.

On sait peu de choses de l'histoire du pays, et c'est une fable grossière qui fait de Charlemagne le fondateur d'une République en Andorre. Il est certain que les Carolingiens y firent acte de souveraineté. A l'époque féodale, les seigneurs voisins s'y taillèrent des fiefs ; puis le comte de Foix et l'évêque d'Urgell y acquirent des droits conjoints. La co-seigneurie des comtes de Foix passa aux rois de Navarre et fut incorporée en France par Henri IV et Louis XIII. Suspendus sous la Révolution, les rapports de la France avec l'Andorre ont été rétablis par décret du 27 mars 1806. Les Andorrans paient à la France, représentée par le préfet des Pyrénées-Orientales, un tribut de 900 francs versé tous les deux ans ; et au prince-évêque d'Urgell une redevance annuelle de 450 pesetas. Malgré cette suzeraineté, l'esprit andorran reste indépendant et tend à empiéter sur les droits des co-seigneurs.

C'est ainsi qu'il y a peu d'années le Conseil général a fait graver, pour la perception d'un impôt, des timbres portant en exergue, sous les armoiries des Vallées, la légende "*Pagos à l'Estat!*" (paiement à l'État).

Telle est la physionomie du pays où nous allons pénétrer. Un conseil pratique avant de partir. On trouve à l'Hospitalet des guides (sans mulets) pour Andorre et retour, excursion de deux jours, au tarif de 15 francs, plus le logement et la nourriture. Le premier jour, départ de l'Hospitalet vers quatre heures du matin ; déjeuner à Soldeu vers neuf heures et demie ; diner et coucher aux Escaldas après avoir visité Andorra ; le lendemain, départ des Escaldas à quatre heures ; arrivée à l'Hospitalet vers une heure après-midi, pour prendre à trois heures la voiture d'Ax-les-Thermes ou l'auto de Bourg-Madame.

Soldeu.

Quatre heures! Le guide frappe à notre porte. Rapidement vêtus, nous avalons un grand bol de mauvais café au lait, et nous voici dehors, au milieu du brouillard opaque. C'est par le sentier muletier, plus court que la route, que nous devons gagner Soldeu. Nous franchissons l'Ariège, puis le ruisseau frontière de la Paloumeia, pour entrer dans les pâturages où les bergers dorment encore, étendus à terre, roulés dans leur ample manteau, à côté des troupeaux paissant sous la garde des chiens. Une succession de prairies, qui nous paraissent interminables, nous conduisent, tandis que la brume se dissipe, au col, au Port d'En Valira. Coup de théâtre! Le soleil a eu raison des nuages : il inonde de lumière un panorama grandiose et sauvage, monts escarpés, cimes neigeuses, se profilant sous le ciel bleu. Nous descendons en pente douce sur Soldeu, croisant des contrebandiers qui plient sous le faix de leur énorme ballot. La Posada l'Hostet nous ouvre ses portes, auberge bien modeste, cour sordide où des porcs cherchent leur vie dans des fumiers, petites salles enfumées, balcon fruste d'où l'on voit en bas le ruisseau, à droite une montagne aride, à gauche une sapinière sombre, à l'horizon un pic de neige.

Saint-Jean-de-Casellas. Canillo. Le Valira. La Mosquera.

Rafraîchis et reposés, nous reprenons le sentier muletier qui se dirige vers Andorra, car nous ne retrouverons pas de route carrossable avant la Mosquera. Le site est sauvage, silencieux et désert. De-ci, de-là, quelques caravanes d'Andorrans suivent mélancoliquement leurs mulets lourdement chargés. Au fond du vallon une passerelle en bois enjambe le *riù* d'Inclès, au bord duquel nous voudrions entendre le battoir des lavandières de la *Légende des siècles* :

> Laveuses qui, dès l'heure où l'orient se dore
> Chantez, battant du linge aux fontaines d'Andorre,
> Et qui faites blanchir les toiles sous le ciel....

Quelques hameaux éparpillent leurs cabanes dans les anfractuosités rocheuses ; une cascade murmure au loin et la petite chapelle romane Saint-Jean-de-Casellas dresse sur le chemin la romantique silhouette de sa tour carrée.

La vie renaît à Canillo. Des paysans, hommes, femmes, enfants,

cultivent les champs de seigle et de tabac. Autour de l'église blanche que surmonte un haut clocher carré, des maisons misérables et sombres sont accroupies à un tournant de la vallée. Des ménagères jacassent sur la place, devant la croix en fer forgé, seul luxe du village.

Le Valira s'enfonce dans un défilé sauvage, véritable repaire de bandits qui nous rappelle les gorges de la Sila en Calabre. Les mille méandres du sentier muletier qui suit la rive gauche du torrent montent, descendent, remontent encore à travers les éboulis, les cailloux pointus, les dalles glissantes. L'aspect des montagnes demeure farouche. Voici la chapelle de la *Mare de Deu de Méritxell*, où un pèlerinage a lieu chaque année le 8 septembre : il est d'usage que l'évêque d'Urgell vienne le présider tous les dix ou quinze ans ; mais le guide nous assure que Monseigneur a déclaré qu'il ne monterait plus à Méritxell tant qu'il n'y pourrait pas arriver en voiture.

Le village de la Mosquera est situé dans un bassin presque riant de prairies, vis-à-vis d'Encamp, dont un clocher roman élancé surmonte l'église. Les maisons de pierre aux toits d'ardoises ont une certaine allure coquette qui tranche sur la misère des précédents hameaux, et l'exploitation d'une petite mine de plomb argentifère met un peu d'animation dans la vallée. Il y a eu ce matin une noce : le fils d'un fermier aisé épousait la servante de la ferme, comme cela se pratique assez communément. Mariage purement religieux, car, en Andorre, les futurs ne se présentent pas devant Monsieur le Maire ; aussi arrive-t-il fréquemment que les gens empêchés pour un motif quelconque de contracter un mariage civil dans leur pays d'origine viennent faire bénir leur union par le curé de Canillo ou de la Mosquera. La cérémonie nuptiale est banale, comme celle des fiançailles ; elle ne prend une tournure pittoresque que si les deux époux habitent des localités différentes. Dans ce cas le mari emmène sa femme chez lui, le soir, au milieu du cortège des invités. Un voyageur qui eut la bonne fortune d'assister à ce défilé original en donne les détails suivants : " A quelque deux cents pas en avant des mariés, un mulet portait le trousseau. Il avait ses harnais de gala : la bride couverte d'ornements de laine ; sur la tête le plumet des grands jours et le frontal de cuivre portant gravé un saint Antoine de Padoue ; le chasse-mouche formé de cascades de pompons aux couleurs violentes ; une sous-ventrière de toile bordée de chenille rouge ; un tapis rouge recouvrant le bât par derrière ;

suspendus à la fessière et battant les jarrets, des festons de peaux mouchetées. Sur le bât on avait arrimé les matelas, les couvertures et une ou deux malles luisantes, enfin jeté sur le tout des poulets destinés au bouillon que jeunes gens et jeunes filles devaient porter aux époux la nuit dans la chambre nuptiale. Les poulets viennent de la maison de la mariée ; sa marraine peut en donner aussi. Il faut défendre les uns et les autres contre les mauvais plaisants qui cherchent à s'en emparer. De même on enferme à clef dans l'écurie les montures de noce, sans quoi on risque fort de les trouver la queue coupée...."

Las Escaldas. Andorre-la-Vieille.

Après la Mosquera la route redevient carrossable et la vallée est plus verte le long du Valira del Oriente. Seuls demeurent sinistres les grands monts qui barrent l'horizon au sud. A une heure, nous entrons affamés à l'hôtel *Balneario*. Car Las Escaldas profite de sa source sulfureuse chaude pour s'intituler ville d'eaux. Bien modeste, pourtant, cette *posada* des Bains, sur la petite place, à côté de l'église blanche précédée d'une tour carrée.

Nous déjeunons à la hâte pour gagner au plus vite Andorra-la-Viella, Andorre-la-Vieille, capitale des Vallées neutres. Ce n'est en réalité qu'un village de 500 habitants, bâti à 1 060 mètres d'altitude sous le pic d'Anclar, sur une terrasse rocheuse dominant les prairies du Valira. Les rues sont tortueuses, étroites, pavées de pierres pointues. Les maisons, construites en granit et en schiste, à balcons de bois ou de fer, à toitures surplombantes, s'y enchevêtrent dans un fouillis sombre et triste. La place est assez dégagée et lumineuse ; la cure et l'église, nef romane du XII^e^ siècle dont les autels sont ornés de boiseries dorées, y voisinent avec quelques maisons presque élégantes.

Mais le principal monument d'Andorra est la *Casa de la Vall*, la Maison de la Vallée, palais du gouvernement, hôtel de ville, tribunal, prison d'État et groupe scolaire tout à la fois. C'est, à l'extrémité sud de la ville, une construction assez vaste du XVI^e^ siècle dont la façade, percée de rares fenêtres, est flanquée à l'angle d'une échauguette et dont l'entrée porte fièrement, dans un écusson de marbre blanc, les armoiries des Vallées avec la légende : "*Domus Consilii. Sedes Justitiae.*"

La grande salle du Conseil occupe le premier étage. Là se réunit

ANDORRE : CHAPELLE SAINT-JEAN DE CASELLAS.

ANDORRE : LA MAISON DU GOUVERNEMENT.

ANDORRE : LAS ESCALDAS.

CONTREBANDIER.

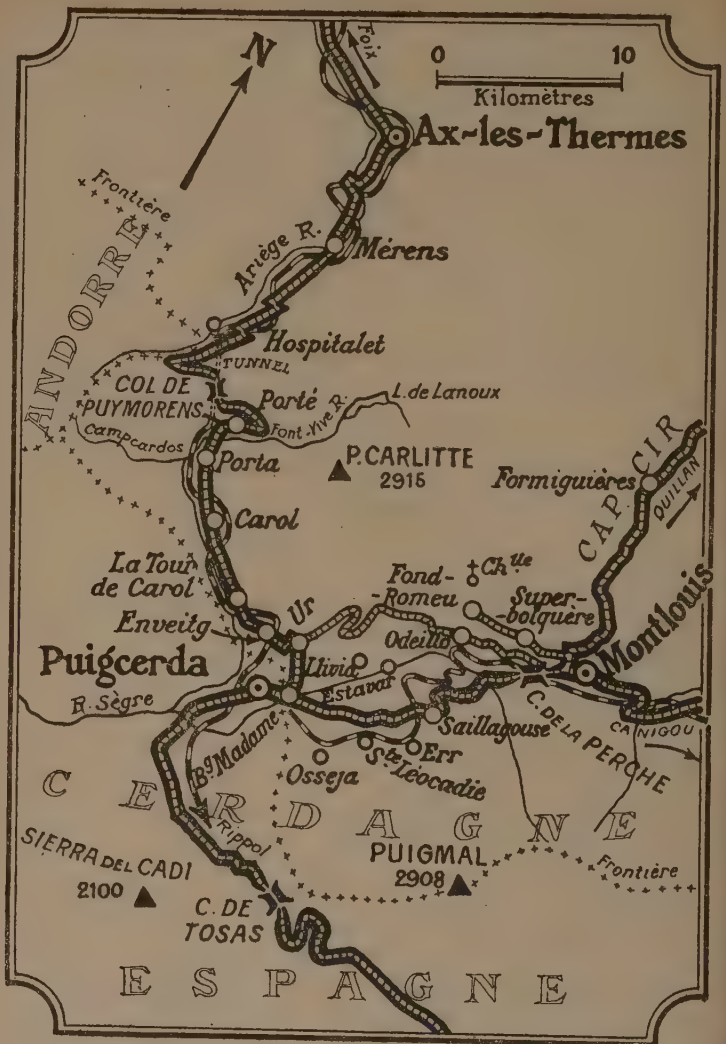
L'HOSPITALET : JOUEURS DE QUILLES.

le Conseil général, composé de 24 membres, présidé par les syndics, assemblée des "*illustres*".

Les conseillers entendent la messe dans la chapelle Saint-Armengoll qui possède un tableau intéressant, *les Disciples d'Emmaüs*, offert en 1895 par le président Félix Faure, co-prince d'Andorre. Ils dégustent, dans un réfectoire décoré d'une porte Renaissance et orné d'un triptyque ancien, les menus (isard, truites, perdrix) préparés dans la cuisine carrelée où les troncs de sapins flambent sur d'énormes chenets en fer, au fond de l'immense cheminée. Rien n'a été oublié dans ce palais gouvernemental, ni le dortoir pour les conseillers des paroisses éloignées, ni les écuries pour leurs montures. Et les enfants y reçoivent, dans une salle d'école rehaussée de curieuses fresques du XVI[e] siècle, une instruction qui doit être détaillée pour les préparer aux multiples professions que cumulent parfois les Andorrans. "Je loge à Andorre-la-Vieille, écrit M. Brutails, chez un aubergiste que j'ai connu jadis receveur de la poste, guide et loueur de chevaux ; il est menuisier de son état, expert quelquefois, architecte à l'occasion ; comme tout le monde il a quelques terres au soleil et est agriculteur : depuis peu il s'adonne à l'élevage ; la confiance de ses concitoyens l'honora naguère du titre de capitaine de la paroisse ; il est devenu récemment boucher et secrétaire du Conseil ; enfin c'est un des avoués les plus réputés du pays."

Retour à l'Hospitalet.

Tant de charges réunies sur une seule tête, sur une tête d'aubergiste, nous effraient et, malgré la grêle et l'orage, nous préférons remonter sur nos mulets aux Escaldas où nous rentrons à la nuit tombante. Détermination funeste, à en juger par les relents d'huile, de choux et d'ail qui frappent nos nerfs olfactifs à l'entrée de la posada. On se chauffe pourtant avec volupté, après l'averse, sous la grande hotte, dans la salle basse où le couvert est mis. Dîner acceptable au demeurant, où des œufs à la coque exquis, des truites délicieuses, un vin excellent servi dans le "*pouro*", curieux vase de verre à deux becs, font passer sur la soupe à l'ail et le ragoût aux pommes de terre et aux choux qui répandaient l'odeur nauséabonde de tout à l'heure.



AX-LES-THERMES A MONTLOUIS, PAR LE COL DE PUYMORENS ET PUIGCERDA.

CHAPITRE XX

LA CERDAGNE ET LE CARLITTE

De l'Hospitalet a Bourg-Madame. — Le col de Puymorens. — Llivia. — Bourg-Madame. — Puigcerda, vieille ville et station moderne. — Font-Romeu : l'ermitage, le grand hôtel, les sports d'hiver ; Superbolquère.

Col de Puymorens.

Nous retrouvons à l'Hospitalet l'auto-car d'Ax-les-Thermes à Bourg-Madame dans lequel nous avons eu soin, avant-hier, de retenir nos places. Pas de contrebandiers andorrans aujourd'hui, mais quelques touristes anglais, des espagnols qui rentrent à Puigcerda, des indigènes de Llivia, des cultivateurs et éleveurs de Cerdagne.

L'auto grimpe les nombreux lacets de la route et atteint le col de Puymorens qui occupe, à 1918 mètres, la ligne de faîte entre l'Océan et la Méditerranée. Les Ponts et Chaussées y ont bâti une maison de pierre pour les gardes et les cantonniers. C'est le seul abri de la région pendant la saison des neiges. Les cantonniers racontent qu'ils nettoient l'hiver leurs sabots au bout du poteau télégraphique. Durant quatre ou cinq mois, la neige est si abondante qu'elle arrive à la hauteur des fils. Pour aller au ravitaillement dans les villages voisins, il faut sortir de la maison par les fenêtres du premier étage, ou même par les ouvertures pratiquées dans le toit. La ligne électrique en construction d'Ax à Puigcerda doit traverser le col de Puymorens en un tunnel de sept kilomètres, dont les travaux en cours ont valu à l'Hospitalet une colonie populeuse d'ouvriers espagnols. La route en corniche, après des zigzags impressionnants, franchit à Porté le ruisseau de Font-Vive, émissaire du lac Lanoux dans le massif de Carlitte, dont les eaux actionneront l'usine destinée à distribuer l'électricité au Transpyrénéen. Devant nous s'allongent les croupes des Pyrénées espagnoles et leurs fertiles vallons qui contrastent avec le versant stérile et rocheux de France. Après le défilé que garde la vieille Tour Cerdane (XI[e] siècle), le rio de Campcardos arrose les pâturages de Porta que domine le pic frontière. Les deux Tours de Carol, souvenir probable de l'expé-

dition de Charlemagne contre les Arabes, encadrent un panorama grandiose et précèdent le village de Latour de Carol, devant lequel s'étend une plaine fertile. C'est un bourg coquet et riche dont les habitants, comme ceux d'Enveigt, élèvent de nombreux troupeaux. Nous touchons la frontière d'Espagne à Ur, confluent des torrents d'Angoustrine et de Brangoly, et un bref arrêt nous permet de donner un coup d'œil aux peintures anciennes de l'église. Cette agglomération est la dernière avant Bourg-Madame, car nous laissons à droite Llivia, à la croisée du " chemin neutre " . Nous avons précédemment visité cette curieuse petite ville espagnole, ancienne cité romaine (*Julia Livia*), capitale de la Cerdagne jusqu'au XI[e] siècle, d'allure catalane, avec ses maisons à larges balcons et les dorures de son église. Par une clause du traité des Pyrénées, l'Espagne s'engageait à céder à la France trente-trois villages de Cerdagne. Llivia ayant le titre de *ville*, les Espagnols en refusèrent la cession, mais s'engagèrent à ne pas la fortifier. Telle est l'origine de cette Enclave de Llivia traversée par un chemin neutre qui longe le Sègre.

Bourg-Madame.

Bourg-Madame est le dernier village français. Nous y étions venus l'hiver dernier, descendant de Mont-Louis par l'admirable chemin de fer électrique. La neige recouvrait alors montagnes et vallons de son épais manteau, d'où émergeaient à peine les pignons des maisons et les poteaux télégraphiques marquant le tracé des routes. Aujourd'hui c'est la verdure des prairies, la végétation des arbres fruitiers, l'animation des troupeaux, la vie partout sous le chaud soleil de juillet. La gare, que nous avions trouvée presque déserte avec, à la porte, la seule carriole espagnole d'un type si original qui fait le " courrier de Puigcerda " , est encombrée de voyageurs et de marchandises. Les promeneurs vont et viennent dans l'unique rue du village de *La Guinguette* devenu, en 1815, Bourg-Madame, en souvenir du duc d'Angoulême. Cette jolie rue, bien plantée, est maintenant le *Boulevard Lax*, du nom de l'ingénieur en chef qui a dirigé les travaux de la ligne électrique. Elle aboutit au pont du Raour, frontière franco-espagnole. Les douaniers bienveillants détournent complaisamment les yeux pour ne pas voir nos appareils photographiques et nous montons sans incident à Puigcerda, capitale de la Cerdagne Espagnole.

Puigcerda

Alphonse II d'Aragon fonda en 1177, à 1190 mètres d'altitude, sur le rebord d'un plateau dominant la rive droite du Sègre, une ville forte, si l'on peut donner ce nom à une place entourée d'un mur de terre et de broussailles, de trois mètres d'élévation environ, percé de quelques portes de bois de 2 m. 50 de hauteur. C'est pourtant dans la citadelle de Puigcerda que le général Cabrinety résista aux Carlistes pendant la guerre de 1875. Elle n'a plus l'allure martiale, en dépit des uniformes aussi variés que chatoyants qui encombrent les rues, surtout le dimanche; mais elle est pleine de couleur locale. Toutes les maisons, belles ou laides, riches ou pauvres, y ont leur balcon. " Comment l'Espagnole pourrait-elle se passer de balcon! Sa vie est tout extérieure et sa chambre est ainsi presque dans la rue! " Peu de monuments. L'église est un sombre édifice roman à trois nefs, aux voûtes peintes en bleu, éclairées par trois lanterneaux qui laissent à peine filtrer un jour suffisant pour apercevoir une profusion de retables plus ou moins dorés, de madones richement vêtues; elle a un beau portail ogival en marbre, au cintre surbaissé. Les écoles occupent un ancien couvent de Dominicains dont les trois étages de galeries à arcades voisinent avec une église. Ils étaient bruyants et espiègles, ces petits écoliers espagnols qui, l'hiver dernier, au sortir de la classe, nous bombardaient irrévérencieusement à grands coups de boules de neige! Mais ils connaissent tous leur histoire locale; ils peuvent la lire sur l'obélisque en marbre rouge érigé place Cabrinety en mémoire de la défense de la ville, et sur la statue du général Cabrinety trônant sur la Plaza Major qu'entourent des colonnades de granit. Nous sommes dans la vieille ville dont les rues étroites, y compris la principale artère, la *calle Santa-Maria*, sont assombries par les larges auvents des maisons.

Une ville neuve a surgi au nord du plateau, autour du petit lac qu'alimente un canal venant de la vallée de Carol. Hôtels, casinos, villas élégantes s'y pressent au milieu de pelouses et de jardins. Car Puigcerda est devenu station estivale, résidence d'été des riches Espagnols de la vallée de l'Ebre. On y vient en foule de Barcelone et le site vaut sa réputation. Des places et des terrasses, la vue est magnifique sur la Cerdagne entière, sur la chaîne des Pyrénées espagnoles. Au panorama superbe s'ajoute le pittoresque des costumes, bijoux, mantilles, éventails, et la saveur particulière de ce

langage chantant et sonore, de ces danses locales dont les Catalans sont si friands. Cafés, places publiques, casinos et parcs regorgent de monde le dimanche, foule insouciante et gaie, aimable et de belle humeur. Guitares et mandolines, tambourins et castagnettes rythment le fandango, la catalane, l'aragonaise et l'on s'attarde volontiers le soir devant ce féerique décor de montagnes, parmi les couples rieurs et heureux de vivre.

Rentrons en France et remontons vers Mont-Louis. Nous empruntons cette magnifique ligne électrique de Bourg-Madame à Villefranche-de-Conflent, l'une des plus admirables entreprises que nos Ponts et Chaussées aient menées à bien malgré des difficultés de toute sorte, en raison de la configuration du sol qui a nécessité, spécialement de Mont-Louis à Villefranche, une série presque ininterrompue de travaux d'art.

C'est au travers d'une plaine plantureuse et fertile, semée de gais villages : Osséjà, Sainte-Léocadie, Err, Saillagousse, Estavar, non sans avoir franchi force ponts, viaducs et tunnels, qu'on arrive à la station d'Odeillo qui dessert Font-Romeu.

Font-Romeu.

Dans une clairière gazonnée, au milieu d'une superbe forêt de pins, à 1776 mètres d'altitude, se trouve l'Ermitage de Font-Romeu. Pèlerinage depuis longtemps fréquenté par les Cerdans et les Catalans qui venaient faire leurs dévotions à la statue miraculeuse de la Vierge, il attirait aussi un grand nombre de touristes charmés de la beauté et du calme d'un site grandiose et reposant. Car cette terrasse naturelle commande toute la Cerdagne et les montagnes neigeuses ; l'air y est d'une exquise douceur et la fraîcheur des bois tempère les ardeurs du soleil aux jours les plus chauds de l'été. Dans une situation aussi favorable à la création d'une station d'altitude, des chalets s'éparpillèrent en bordure de la forêt, donnant une vie et une animation croissantes à ce coin jusqu'alors solitaire. Les fervents de la montagne, les admirateurs des Pyrénées catalanes s'y rendaient de plus en plus nombreux. Aussi la Société des chemins de fer et hôtels de montagne y a-t-elle édifié dernièrement un Grand Hôtel qui, au-dessus de la verdure des bois, " se profile majestueux sur un ciel toujours admirablement pur ". Une magnifique terrasse règne sur toute la façade et permet de se reposer " dans la plus belle lumière qui soit ". La station de Font-Romeu n'est pas seulement une des plus pittoresques de la chaîne pyré-

néenne ; elle a l'avantage de jouir d'un climat merveilleux, calme et réconfortant. L'air, toujours très sec et sans cesse embaumé des senteurs de la forêt, y est d'une incomparable pureté. La lumière, toujours intense et d'une limpidité extraordinaire, ajoute encore à la qualité du climat. Pendant l'été il y règne une fraîcheur délicieuse ; pendant l'hiver il y fait une agréable et saine température. Tant de perfections réunies, non pas simplement dans le texte d'un prospectus, mais bien dans la réalité d'une nature exceptionnelle, expliquent la vogue sans cesse accrue de Font-Romeu et aussi de ses alentours. Car une autre station a été créée à Superbolquère, d'où se déroule la large chaîne des Pyrénées, du Canigou à la Sierra de Cadi. Jolis chalets, claires villas se campent sur les rochers, se blottissent dans les pins, s'alignent dans les grandes avenues ménageant les plus beaux points de vue, dont l'une conduit au délicieux étang *del Ticou* qui cache modestement ses eaux transparentes dans un repli de terrain. La forêt giboyeuse est la joie des chasseurs : ramiers, cailles, lapins et lièvres y abondent, et les nemrods intrépides peuvent guetter l'isard ou poursuivre le sanglier sur les sommets. Les truites pullulent dans les ruisseaux et les étangs. Et quand vient la saison froide, ce sont les sports d'hiver qui succèdent aux émotions de la chasse et de la pêche. Des hauteurs de Font-Romeu aux plateaux du Capcir ou à Mont-Louis, la gamme des pentes est infinie au gré des lugeurs ou des skieurs ; molles ondulations pour les débutants, versants escarpés pour les virtuoses : leur étendue est si vaste qu'il y a toujours de la neige vierge pour chacun.

MONTLOUIS A QUILLAN. — VALLÉES DE L'AUDE ET DU RÉBENTY.

CHAPITRE XX

LE CAPCIR ET LE RÉBENTY

Mont-Louis.◇La route de Quillan.◇Llagone.◇Fourmiguières.◇Gorge et forêt.◇Les bains d'Escouloubre et de Carcanières.◇Les ruines d'Usson.◇L'Aude et le défilé de Saint-Georges.◇Axat.◇La vallée du Rébenty : Cailla, La Marsa, les défilés de Joucou, Belfort, Niort, Mérial, La Fayolle, forêts et hautes prairies, le col de Pradel.◇D'Axat à Quillan.◇Le défilé de Pierre-Lys.

Mont-Louis.

Le lac des Bouillouses n'est pas seulement un réservoir de houille blanche, à en juger par les nombreux pêcheurs de truites que nous croisons sur la route en rentrant à Mont-Louis. C'est une petite ville fortifiée depuis Vauban, une sorte de Brouage du Midi, avec cette différence que Brouage est abandonné et morne, tandis que Mont-Louis a conservé sa garnison. Elle est à cette heure en manœuvre sur le plateau, près de la citadelle. Les faisceaux sont formés, les soldats fument philosophiquement, tandis que le cercle des officiers et sous-officiers entoure le chef de bataillon qui fait la " critique ". Nous écrivions ces notes en juillet 1914. Combien parmi ces hommes se doutaient que, quinze jours plus tard, la mobilisation les porterait aux frontières de l'Est ? Ils n'avaient alors que l'avantage, si c'en est un, d'occuper la ville de garnison la plus élevée et la plus froide de France. Mont-Louis est, en effet, à 1 565 mètres d'altitude sur un étroit plateau isolé. En été, les Espagnols y viennent nombreux chercher la fraîcheur, mais ils ne doivent guère y trouver de distractions mondaines. Lorsqu'on a passé le pont, franchi la double porte de France, crénelée et encadrée de poivrières, dépassé les remparts dans les fossés desquels des gendarmes cultivent tranquillement leur jardin, on trouve devant soi des ruelles en pente aux gros pavés raboteux, des maisons grises, de rares magasins dont les étalages ne tentent même pas les hommes de corvée qui circulent en treillis et bourgeron, se dirigent vers la citadelle, la cité militaire accolée à la ville et plus grande qu'elle. Au centre, sur une place modeste, face à l'église, le monument élevé à la mémoire de Dagobert, général en chef de l'armée

des Pyrénées, qui fut, en 1793, le conquérant de la Cerdagne espagnole, rappelle le passé militaire de la place forte, illustrée jadis par le maréchal de Noailles....

Route de Quillan.

La route de Quillan longe la citadelle, puis domine sa triple enceinte, ses bastions, ses portes, tout son système de fortifications. Ce premier plan se prolonge par un éperon boisé de sapins, dans un cadre complètement fermé de hautes cimes nues. Sur cette esplanade rocheuse, le village de Llagone s'étale tristement, au milieu de pâturages coupés de rares boqueteaux. Un immense troupeau de plusieurs centaines de bêtes à cornes, dont les clochettes tintent au loin, ne parvient pas à égayer ce monotone paysage qui s'étend jusqu'aux contreforts neigeux des montagnes. Mais au col de la Quillane c'est un tout autre décor. Le contraste est saisissant, à cette ligne de faîte qui sépare l'Aude et la Têt, faisant communiquer la Cerdagne avec le Capcir. Autant le versant de Mont-Louis est aride, uniforme et gris, autant celui d'Axat est varié, coloré, cultivé. Une superbe forêt de sapins s'allonge devant nous. Dans les clairières, les bourgs et leurs églises, les champs et les prairies mettent leurs tons blancs, dorés, vert tendre. Les torrents et les ruisseaux coupent la vallée de leurs capricieux festons. A l'horizon, les pics de Puigmal, de Carlitte, de Prigue scintillent au soleil. Et c'est un plaisir de descendre " en roue libre ", sous les ombrages des bois de la Matte, les 300 mètres de pente qui mènent à Formiguières, chef-lieu du Capcir, précédé d'une moyenâgeuse tour vêtue de lierre. Tandis que nous entrons dans la vieille église (XII[e] siècle), curieux de voir la table de communion en superbe marbre de couleur du pays, et surtout l'admirable Christ ancien en bois, quelques nuages se sont amoncelés dans le ciel et l'aubergiste, qui sans doute voudrait nous garder à déjeuner, prédit un orage prochain. Nous poursuivons néanmoins notre chemin, espérant arriver bons premiers à Escouloubre.

On ne peut décrire en détail ce Capcir, cette conque fermée qui contient le bassin supérieur de l'Aude. La route est une dentelle festonnant autour d'une forêt magnifique où toutes les essences d'arbres sont réunies. C'est aussi une succession féerique de balcons, de terrasses, de corniches, d'encorbellements, de belvédères du haut desquels on aperçoit, dans des profondeurs lointaines, le torrent dont le murmure est incessant. Des ponts rustiques enjambent

des ruisseaux qui tombent en cascades. Puis, au hasard des lacets les plus capricieux, surgissent des rochers garnis de genêts en fleurs. Pour bien jouir de ce trajet splendide, il ne faudrait pas être poursuivi par les nuages qui deviennent singulièrement menaçants, cependant que le tonnerre domine la voix du torrent. Car, sauf une maisonnette de cantonniers, il n'y a pas le moindre abri pendant les 14 kilomètres qui séparent Puyvalador de Carcanières-Escouloubre, où nous mettons pied à terre avant la pluie.

Escouloubre et Carcanières. Ruines d'Usson. Axat.

Dans une étroite gorge, plaqués sur les deux rives de l'Aude contre les versants rocheux, trois établissements-hôtels, quelques maisons et une chapelle s'entassent péniblement pour former les stations thermales d'Escouloubre (Aude) sur la rive droite, et de Carcanières (Ariège) sur la rive gauche ; car le torrent est ici la limite des deux communes et des deux départements. Les baigneurs que la solitude n'effraie pas et que tente la pêche à la truite ne peuvent rêver villégiature plus tranquille et plus silencieuse pour soigner leurs rhumatismes, leur surmenage, leurs bronches.

Bientôt apparaît la ruine fantastique d'Usson, qui se dresse fièrement sur un piton rocheux dominant le confluent de l'Aude et de la Bruyante, dans un décor qui eût tenté Gustave Doré. L'aspect de ces murailles, qui auraient défié les siècles si une main sacrilège ne s'était acharnée à les démanteler, s'harmonise admirablement avec un paysage grandiose, sombre, sévère, à l'entrée de deux gorges au fond desquelles les torrents roulent avec fracas. Puis ce sont de nouveau les ombrages de la belle forêt de Gesse où tous les tons, toute la gamme des verts se fondent si délicieusement. L'Aude pénètre ensuite dans le défilé de Saint-Georges, gorge sauvage, laissant tout juste passage à la route entre deux hautes murailles presque verticales. Les cascatelles suintent dans la mousse sur les parois rocheuses et nous inondent de leurs fines gouttelettes. A la sortie de cette cluse s'ouvre la plaine d'Axat.

Après la solitude et le silence du Capcir c'est la vie qui renaît. Elle se révèle tout de suite à la vaste usine construite en 1899 par la Société méridionale de transports de force électrique.

Axat est au premier plan pour prendre sa part des 6000 chevaux que l'usine distribue. Ce chef-lieu de canton, riant et animé, est campé dans un élargissement de la vallée. Les restes de son

château disparaissent dans la verdure, voisinant avec l'église sur une colline. Un vieux pont mène à cette terrasse d'où la vue est charmante sur une campagne bien cultivée, fraîche, boisée, étalant le damier de ses champs dans les molles ondulations qui forment les contreforts des hautes montagnes, coupée par les lignes blanches des routes, le cours sinueux de l'Aude, les arches du viaduc du chemin de fer. Le repos est exquis, après une course de 56 kilomètres, dans le jardin de l'hôtel, au bord de l'eau, vis-à-vis du château et du vieux moulin dont le tic-tac alterne avec le claquement du battoir des lavandières.

La vallée du Rébenty.

A cinq heures du matin nous sommes en selle, par un temps radieux, partant pour la vallée du Rébenty. Il y a 52 kilomètres d'Axat à Ax-les-Thermes, mais en juillet les journées sont longues et nous rencontrerons de fréquents villages et des forêts propices au ravitaillement et au repos. Au confluent de l'Aude et du Rébenty nous tournons à gauche pour entrer tout de suite dans une vallée très riante, très verte, pleine d'ombre et de fraîcheur. La promenade est exquise sous les grands arbres, le long du torrent, à cette heure matinale où les chemins sont encore déserts, où la rosée a abattu la poussière, où la nature a de si frais coloris sous les premiers rayons du soleil. Le village de Cailla profile sur une hauteur à gauche une silhouette claire, au premier plan d'une montagne couverte de prairies et de forêts. Au gré des détours capricieux de la vallée la route serpente, encaissée ou en remblai. Une petite scierie occupe quelques ouvriers avant le village de La Marsa qui aligne ses maisons blanches au bord de l'eau. L'angélus sonne à peine à la vieille église et déjà les laveuses sont au travail. De lourds chariots aux roues larges et basses, faits de troncs de sapins grossièrement assemblés, attelés de bœufs, traversent le pont du Rébenty, se rendant aux bois voisins ; des hommes les accompagnent, à califourchon sur des ânes nonchalants. Des ruines vénérables de châteaux, d'abbayes, de chapelles surgissent des rochers entre lesquels la route monte jusqu'au bourg de Joucou que les Bénédictins avaient choisi comme résidence au IX^e^ siècle. L'unique rue est encombrée de bois mort et de traîneaux. La vallée reste verdoyante et cultivée jusqu'à l'orée de la forêt qui s'étend au loin sur le versant des montagnes ; un pêcheur de truites dissimulé sous les arbres guette sa proie. Au détour du chemin c'est un changement à vue. La pente, devenue

raide, monte rapidement vers un chaos de rochers qui précèdent les ruines romantiques du château de Joucou. Lorsqu'on aborde cette masse formidable, ces blocs immenses qui semblent jetés pêle-mêle par quelque armée de géants pour boucher la vallée, on se demande comment le torrent qui mugit dans les profondeurs de la gorge a pu se frayer un passage, on se demande comment la route pourra franchir ce défilé de Joucou. Elle le traverse en une série de trois tunnels, travail hardi des ingénieurs des Ponts et Chaussées dont les noms sont gravés sur une plaque datée de 1887. Entre chacun des souterrains le regard se porte sur les parois abruptes, plaquées de mousse et de plantes grimpantes, cherchant vainement une issue. Elle existe pourtant et débouche dans un minuscule bassin de prairies où tourne la roue du moulin d'Able, où une chute d'eau est amorcée pour une usine électrique en construction. Un nouveau défilé lui fait suite, étroit et sauvage, à travers lequel la route est taillée dans le roc, en demi-tunnel, aboutissant au pont du Roy.

Les habitants de Belfort s'activent autour des scieries qui débitent les sapins de la forêt communale. A la sortie du village, dans un vallon dont la végétation est d'une exubérante variété, le castel de Chazelles met la tache blanche de ses façades et de ses tourelles, la tache bleue de ses hautes toitures, parmi le vert des prairies. C'est une résidence charmante, une oasis d'autant plus fraîche et riante que le cadre de rochers à pic, dont l'un figure le profil de Louis XVI et porte son nom, devient plus sévère jusqu'à la bourgade de Niort, la plus ancienne localité du Pays de Sault. Le village est paisiblement assis dans un vallon resserré, ombragé de belles plantations, entouré de hautes cimes étrangement découpées, tapissées de forêts de sapins presque inaccessibles. Un ancien château seigneurial, résidence de la famille Fondi de Niort, flanqué de deux élégantes tourelles et d'une forte tour carrée, émerge des arbres séculaires d'un beau parc, à demi caché sous les glycines et le lierre.

La montée est rude de Niort à Mérial, la cote passant de 800 à 1 000 mètres sur un parcours de trois kilomètres et demi. Le soleil darde ses rayons de midi, les rochers ne font pas la moindre tache d'ombre, nos estomacs sont creusés par sept heures de route. Nous allons heureusement trouver une bonne auberge et nous hâtons le pas. Mais la rue de Mérial est déserte : un chien solitaire au coin d'un pont de bois, une vache à l'abreuvoir, pas le moindre indigène. Les maisons hermétiquement closes semblent inhabitées ; nous frap-

pons vainement à la porte de deux auberges. Faudra-t-il monter à jeun jusqu'à La Fayolle qu'on aperçoit tout là-haut ? Voici enfin quelqu'un ! C'est le meunier qui rentre à son moulin. Nous lui contons nos peines et il nous explique qu'à cette heure toute la population est aux champs ou aux bois. Compatissant, il nous propose sa maison et sa table ; nous acceptons avec joie. Bientôt nous sommes assis au bord de l'eau, dans une fraîche cuisine, dévorant le laitage, les œufs, le jambon, les champignons rissolés que la ménagère s'empresse d'offrir à notre appétit aiguisé. Ce fut un délicieux repas, agrémenté par la conversation vive et enjouée de notre hôte, racontant ses chasses et ses pêches. Il y a, nous dit-il, dans une anfractuosité du rocher au-dessus du village, un nid d'aigles qu'on connaît depuis un siècle ; chaque printemps un nouveau couple s'y établit et on pourrait certes y ramasser un grand tombereau de bois mort ; mais les habitants ne songent pas à détruire l'aire, ni la nichée....

Il faut une grande heure pour atteindre La Fayolle, étrange petit hameau de montagne où le Rébenty est presque entièrement recouvert de ponts de bois et de fascines. Il semble d'ailleurs que la route a été faite par le service départemental de l'Aude pour desservir Belfort, Niort et Mérial. Ce n'est plus ensuite qu'un chemin pénible, raide et rocailleux. Pas la moindre plaque indicatrice aux amorces transversales, par exemple au premier pont de La Fayolle, qu'il ne faut pas traverser, ni au second qui mène au col. Après d'immenses détours au milieu des roches et des pâturages, nous arrivons enfin sous bois dans une forêt de magnifiques sapins. Leur ombre est propice au repos. Quelque peu alourdis par notre plantureux repas, nous faisons des haltes fréquentes, étendus sur la mousse, heureux de rencontrer une source, une cascade, sinon pour boire, du moins pour nous rafraîchir la bouche. Cette forêt de La Fayolle est grandiose avec ses sous-bois touffus, ses ruisselets, ses fleurs, ses éclaircies laissant apercevoir le torrent, la vallée, les crêtes, la chaîne lointaine de l'Aude. A l'orée des bois s'étendent de vastes pâturages coupés de bouquets d'arbres. Le col de Pradel s'ouvre ensuite à 1 680 mètres d'altitude, ménageant une admirable vue sur l'Ariège et l'Aude, sur les plus hautes cimes des Pyrénées couvertes de neige. Ax-les-Thermes apparaît très loin dans la plaine. Mais, pendant les quatre ou cinq premiers kilomètres de descente, la route n'est plus qu'une mauvaise piste, à peine tracée, qui dévale à travers les prairies ; nous ne la conseillerions pas

Vallée de l'Aude : Défilé de Pierre-Lys.

Vallée de l'Aude : Ruines d'Usson.

Vallée du Rébenty : Niort.

Vallée du Rébenty :
Castel de Chazelles.

Vallée de l'Aude :
Défilé de Pierre-Lys.

ux voitures, encore bien moins aux autos. Elle redevient praticable la Forge d'Ascou, d'où il n'y a plus qu'à s'abandonner en roue libre jusqu'à Ax, qui se dégage de mieux en mieux, dans un cadre éduisant, à chacun des lacets de la corniche.

Le défilé de Pierre-Lys.

D'Axat à Quillan la route suit constamment l'Aude, traversant e magnifique défilé de Pierre-Lys. Cette gorge fut longtemps con-dérée comme infranchissable. L'abbé Félix Arnaud, curé de Saint-Martin-Lys, eut, à la fin du XVIII[e] siècle, l'idée d'ouvrir une brèche ui est devenue le " trou du curé " et qui perce la masse rocheuse e ses tunnels. A son tour la Compagnie du Midi y a tracé l'une e ses plus audacieuses voies ferrées, travail extraordinaire, succes-ion d'ouvrages d'art les plus étonnants, les plus hardis que l'ima-ination puisse concevoir, profusion de galeries, de ponts, de iaducs d'une audace déconcertante. La gare de Saint-Martin-Lys, oisine du confluent du Rébenty et de l'Aude, marque l'entrée du éfilé, bâtie sur un haut remblai au-dessus des prairies où broutent es chèvres, reliée à la rive gauche par un pont d'une seule arche. our se frayer un passage pendant les deux kilomètres de la gorge, a route doit disparaître trois fois sous des tunnels. La sortie vers Quillan est fantastique. Entre ces murailles à pic, une échancrure, ui semble taillée à coups de mine, livre passage à la rivière, à la orniche, au chemin de fer, donnant une idée de la ténacité, de la orce de volonté qui ont permis ces travaux. C'est là que, sur une laque bleue, on lit l'inscription commémorative du tour de force u curé Arnaud.

Ce brave abbé a également sa statue sur la place de la Mi-hance, à Quillan, où il apparaît en posture de travail, la soutane etroussée et la pioche à la main ; et c'est une des curiosités de la ille, réputée surtout comme centre de tourisme de premier ordre. l ne reste pas trace de l'*oppidum* de *kilianus* fondé par une tribu des Gaulois-Atacins, non plus que de la forteresse Wisigothe. Il st vrai qu'au XII[e] siècle Quillan subit les désastres de l'invasion spagnole dont le souvenir est toujours vivant, car le quartier de a rive droite de l'Aude s'appelle encore en patois : *lè quartier aè Aragou*. La nouvelle ville, fondée au XIII[e] siècle, honorée du itre de *cité*, était ceinte d'un mur crénelé et bastionné, protégé ar un large fossé, système de défense qui existe encore en partie, andis qu'un boulevard a remplacé les fossés de jadis.

La Cité de Carcassonne.

CHAPITRE XXII

CARCASSONNE

La Ville Basse et ses deux églises.—La Ville Haute.—La Cité, les Lices, le Donjon, l'église Saint-Nazaire, le théâtre antique.—Embrasement de la Cité.

ON voit la ville de là-haut,
Derrière les montagnes bleues,...

chevrotait le vieux paysan de Limoux que la chanson de Nadaud fait mourir " à moitié chemin ", sans avoir vu Carcassonne. Plus heureux que lui nous apercevons le " diadème de pierre ciselée posé sur le front de la colline, la vieille cité féodale qui plane au-dessus des bruits du monde et des tumultes modernes ". Vision d'abord incertaine et rapide dans la brume du soir, profil fantastique sous les pâles rayons de la lune, dont les détails se précisent lorsque nous arrivons à la Ville Basse.

La Ville Basse.

Celle-ci date de saint Louis qui voulut avoir au pied de la forteresse une cité commerçante, rivale de Toulouse et de Montpellier. Elle avait ses remparts, ses bastions, quatre portes, deux églises, une place centrale autour de laquelle rayonnaient des rues tirées au cordeau. Mais Edouard, prince de Galles, l'incendia en 1355 " avec une telle rigueur qu'on ne pourrait citer une seule maison particulière remontant au delà de cette époque ". La ville éparpille aujourd'hui le damier de ses rues droites entre le canal du Midi et l'Aude, dans un vaste quadrilatère encadré de boulevards, de squares, de promenades plantées de vigoureux platanes, d'un Jardin des Plantes dont les vertes pelouses alternent avec les bosquets et les parterres, agrémentés de statues et de fontaines. Sauf les deux églises, les monuments publics sont modernes. Un hôtel du XVI^e^ siècle restauré par Viollet-le-Duc; la maison de Roland avec sa belle façade du XVIII^e^; le Quartier de Cavalerie bâti en 1720; la Porte des Jacobins ont un réel intérêt architectural. L'église Saint-Vincent (XIII^e^ siècle), à nef unique, une des plus larges du Midi, à voûte

gothique, est précédée d'un porche monumental que décorent quatre statues dont l'une représente saint Louis. La cathédrale Saint-Michel, monument historique de la fin du XIIIe siècle, restaurée par Viollet-le-Duc, est flanquée d'une tour inachevée. On y remarque les vitraux et verrières, les rosaces de la nef, l'ancien tabernacle, groupe en marbre blanc symbolisant les quatre Évangélistes, une statue de la Vierge provenant de l'abbaye de Fontfroide.

La Cité.

Mais, à Carcassonne, tout l'intérêt se concentre sur la Cité, sur a Ville Haute, car c'est une véritable petite ville d'un millier d'habitants qui est enfermée dans la double enceinte des remparts. On y monte par le Pont-Vieux qui franchit l'Aude sous la garde de la chapelle Notre-Dame de la Santé. Le formidable appareil des tours, des courtines et des créneaux, se dégage sur la rive droite, au-dessus des faubourgs de la Trivalle et de la Barbacane, composant le plus curieux monument militaire de France, retraçant l'histoire de l'architecture guerrière depuis les Romains jusqu'aux temps modernes. Son origine se perd dans le lointain des siècles. *Oppidum* gaulois, *castellum* romain, forteresse wisigothe, château fort féodal, chaque race, chaque peuple, chaque siècle lui a apporté son tribut, imprimé son caractère. Saint Louis, parachevant l'œuvre de ses devanciers, en a fait une citadelle imprenable, la " Pucelle du Languedoc ". La réunion du Languedoc à la France lui enleva son importance militaire de ville frontière et entraîna sa désaffectation. Pendant deux cents ans, les vénérables muraliles abandonnées reçurent les outrages du temps. En 1835, Mérimée jeta le premier cri d'alarme. Un archéologue érudit, Cros-Mayrevieille, entreprit de sauver ce joyau de la ruine et obtint des pouvoirs publics que sa restauration fût confiée à Viollet-le-Duc. Aujourd'hui, la Cité féodale a retrouvé son aspect d'antan et n'attend plus que la patine des années pour dorer " à l'antique " ses pierres encore un peu trop blanches.

Ne cherchez pas dans ces notes de voyage une description détaillée et technique des innombrables " ouvrages " que les visiteurs parcourent, le guide à la main, sous la surveillance des gardiens. Nous sommes dans un véritable musée de pierre où l'appareil romain, l'appareil wisigoth, l'appareil féodal, tous les genres d'architecture militaire et religieuse se reconnaissent, s'unissent, se complètent.

Les Lices.

Après avoir salué le buste de *Dame Carcas* dont nous reparlerons, entrons par la Porte Narbonnaise flanquée de deux tours en éperons dans les Lices qui occupent l'intervalle de la double enceinte. La Tour du Trésau ou du Trésor, ouvrage de Philippe le Hardi, commande les Basses-Lices dont le terre-plein se poursuit entre les nombreuses tours de défense (il y en a cinquante) carrées ou rondes, crénelées ou pointues, entre les poternes, les barbacanes, les caponnières, les échauguettes dont chacune a son architecture à part, son cachet, son utilité stratégique, jusqu'aux défenses du Château. Le Château Comtal est occupé militairement et, par conséquent, fermé aux touristes qui doivent se contenter d'admirer l'extérieur de cette petite forteresse indépendante, dominant la grande, défendue par sept tours formidables. La Tour Pinte, la plus haute de la Cité, dont elle était l'observatoire, précède la double porte d'Aude, romane et ogivale, d'où l'on passe dans les Lices Hautes par la Porte du Sénéchal. La Tour de l'Évêque, " l'un des plus fiers ouvrages en bossage de Philippe le Hardi ", dresse sa haute silhouette à cheval sur les deux enceintes. Voici la Tour Saint-Nazaire percée de deux portes donnant accès à l'église, et d'autres encore coupant les murs crénelés, flanquant les remparts jusqu'à la Porte Narbonnaise. Dans le circuit de 1 100 mètres formé par cette double enceinte, entre chacun des ouvrages de défense, sont ménagées les perspectives les plus variées, laissant découvrir, par delà les créneaux, la Ville Basse, la vallée, le fleuve, les montagnes lointaines. La visite de l'enceinte intérieure, non moins intéressante, donne " un aperçu complet du grand art de la défense d'une place forte pendant la période s'étendant depuis les Romains jusqu'aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles ". Chemins de ronde, galeries couvertes, salles voûtées, jardins suspendus, courtines, plates-formes, postes de guet, meurtrières, poternes, corps de garde, monte-charges, ateliers, magasins, arsenal, puits, souterrains, rien n'y manque, pas même une moderne *Table d'orientation* que le Touring-Club a placée au sommet de la Tour Saint-Nazaire.

Église de Saint-Nazaire.

Derrière cette accumulation de défenses, d'engins, de machines de guerre, la population de la Cité devait se sentir en sécurité. Elle avait son évêché, son église, son théâtre. Saint Hilaire fut son

premier évêque et l'église Saint-Nazaire sa cathédrale. C'est un édifice magnifique où les styles roman et ogival sont harmonieusement fondus. La grande nef et les nefs latérales, partie romane du monument, sont encadrées de chapelles où se trouvent le tombeau de l'évêque Pierre de Rochefort, les statues des saints Pierre et Paul (XIVe siècle), les fonts baptismaux, un bas-relief figurant probablement les phases du siège de Carcassonne en 1240. Le transept à double rangée de colonnes, le chœur formé d'une chapelle absidale sont gothiques. Vingt statues admirables de la Vierge, des apôtres, de saints, sculptées sous l'épiscopat de Pierre de Rochefort, entourent le chœur, chef-d'œuvre d'élégance et de correction. De vieux vitraux, " les plus beaux du Midi ", ont conservé depuis six siècles toute la richesse, tout l'éclat de leur coloris. Les orgues sont les plus anciennes que l'on connaisse en France. Deux " roses " dentelées éclairent le transept. Le tombeau de Guillaume de Radulphe, mort en 1266, représentant l'évêque en pied, debout, revêtu des ornements pontificaux, a été placé face à l'autel, dans la chapelle ogivale Radulphe.

Théâtre antique.

A côté de l'église, le théâtre antique de la Nature arrondit en demi-cercle les rangées de ses gradins de pierre. On y donne chaque année des tragédies ou des opéras en présence de 5000 spectateurs. La Comédie-Française y a interprété, en 1908, *la Fille de Roland*. On y pourrait mettre en scène les vieilles légendes de Carcas et de Charlemagne ou le siège de la Cité :

Le roi Charles, jadis, revenant des Espagnes,
Arrêta son armée au pied de nos montagnes
Sous le soleil couchant qui dorait les coteaux,
Cinquante tours dressaient l'orgueil de leurs créneaux....

La forteresse est défendue par " dame Carcas ", la reine :

. . . . . jeune veuve d'émir
Dont le pouvoir ne fait que croître et s'affermir....

Le siège dura sept ans et l'empereur avait en vain chargé le " beau Gérard " de séduire Carcas. Cependant les provisions des assiégés étaient épuisées et la place, menacée de famine, allait se rendre. Il n'y restait plus qu'un cochon de lait et une mesure de blé. Carcas ordonne à son fidèle Ali :

Gorge bien le cochon, car je veux qu'on lui donne
Tout le blé qui nous reste ! . . . . . .

La reine le saisit alors et

Dans son geste mettant l'ardeur du sacrifice,
Le lance par-dessus la Tour de la Justice....

Les assiégeants, stupéfaits de recevoir ce message dodu, crurent que la ville regorgeait de victuailles.

La reine triomphait. Charles fut pris au piège.
D'une voix lasse, il dit : Enfants, levons le siège !...

Si leur authenticité est douteuse, ces légendes pourtant s'adaptent fort bien au caractère de la Cité. Nous l'admirons dans tout son éclat des hauteurs du cimetière Saint-Michel, derrière le Quartier de Cavalerie. Chaque tour se détache, chaque détail s'accuse, chaque ouvrage se dégage. Créneaux, plates-formes, pignons se profilent, puis se fondent dans le plus harmonieux ensemble. Et quel spectacle extraordinaire, féerique, doit être cet embrasement au moyen de feux de Bengale, donnant l'illusion d'un incendie, qu'Armand Sylvestre a décrit dans *la Cité Rouge* : " J'ai vu le Kremlin illuminé pour de publiques réjouissances ; j'ai vu Nuremberg étincelant dans une kermesse ancestrale. Je déclare, sur l'honneur, que ce n'était pas si beau que la Cité de Carcassonne embrasée ! "

PERPIGNAN ET LE ROUSSILLON

CHAPITRE XXIV

LE ROUSSILLON

Perpignan : légende du Père Pigne ; historique, les fortifications, le château la Loge de mer, le Castillet, la cathédrale Saint-Jean. — Les Platanes. — Aménité des Perpignanais. — Les pêcheurs de truites. — Prades.

Le Roussillon, " petit coin de terre ", réunit dans ses 400 000 hectares presque toutes les séductions, les joies et les sévérités de la nature. Sa parure est faite de haies d'agavès et de grenadiers sauvages, de vignobles verts ou écarlates suivant la saison, de vergers encadrant les murs jaunes et les toits rouges des hameaux. Au nord les Corbières déboisées, au midi les Albères grises, violettes ou bleues suivant les heures du jour, dominées par le Canigou, entourent le Roussillon dont la Côte Vermeille est une fenêtre ouverte sur l'espace infini. La Têt comprend deux régions de caractère distinct : le nord, viticole, aux vastes horizons ; le midi plus varié, plus sévère mais plus coloré, souligné par le Vallespir et la Cerdagne. L'Agly, descendu des Corbières, s'engage entre des pentes couronnées d'oliviers et glisse à travers le riche vignoble de Rivesaltes.

Les hommes solides, agiles, ont l'œil fier, le visage rasé ; quelques-uns, surtout les artisans qui fabriquent les espadrilles et les fouets (les fameux " Perpignans "), portent encore le bonnet rouge, mais, au lieu d'en laisser tomber comme autrefois le fond en arrière des épaules, ils le relèvent sur le haut du crâne. Les femmes, brunes, au type catalan, aux yeux noirs, sont vêtues de la jupe rouge et coiffées du bonnet de tulle ; elles boivent d'un geste gracieux, " à la régalade ", le " *poro* " des ancêtres.

Perpignan.

Perpignan, capitale du Roussillon, ne remonte pas au delà du IX^e^ ou du X^e^ siècle, encore n'était-ce alors qu'un simple domaine ou *villa*. Car la légende, dont le souvenir vit toujours dans la ruelle du Père Pigne, raconte qu'un bouvier, du nom de Pinya, qui faisait paître ses troupeaux dans la haute vallée de la Têt, près de

Llagone, confia un jour au torrent son désir d'aller vivre sous un ciel plus clément. " Suis-moi ", répondit le torrent ; et les voilà dégringolant à travers les roches et les défilés. Arrivé dans la plaine du Roussillon, le bouvier arrêta ses bœufs et se mit incontinent à labourer une terre fertile que son ami le torrent, devenu rivière, s'empressait d'arroser quand le besoin s'en faisait sentir. " Ainsi fut fondé le domaine du Père Pigne, la *Villa Perpiniani*, aujourd'hui Perpignan.

La ville fut longtemps disputée par les rois d'Aragon et de Majorque qui en firent tour à tour leur capitale, y résidèrent au château royal actuellement enclavé dans la citadelle, y entretinrent une cour fastueuse. Elle subit de nombreux sièges dont le plus mémorable est celui de 1475, sous Louis XI. Blanca, son consul, avait un fils qui fut pris dans une sortie. Les Français avisèrent le père que son enfant serait égorgé sous ses yeux s'il n'ouvrait pas les portes ; mais Blanca refusa stoïquement et assista au meurtre de son fils. Néanmoins, la ville dut capituler le 10 mars 1475. Charles VIII la rendit à l'Aragon et François Ier tenta vainement de la reprendre. Le 19 décembre 1641, les États de Roussillon se donnèrent à Louis XIII qui vint à bout des Espagnols enfermés dans la citadelle. Le traité des Pyrénées réunit définitivement le Roussillon à la France en 1660.

Perpignan est déchu de son ancienne importance. Les ouvrages que Charles-Quint fit ajouter aux fortifications de la ville en réduisirent beaucoup l'étendue, car on abattit alors 1 800 maisons. Ces fortifications, en partie démantelées, étaient les plus formidables de France et servaient de modèle synthétique aux ingénieurs militaires. Murs de briques avec chaînes de pierres de taille, très hauts, épais, flanqués de bastions avec tenailles, demi-lunes, fossés, chemins couverts. La porte Notre-Dame est défendue par le Castillet qui renferme les archives municipales. La porte Canet est fortifiée par des ouvrages extérieurs et de larges fossés ; une enceinte faite par Vauban la protège au nord. La citadelle est entourée d'une double enceinte à six bastions, dont l'une date de Louis XIV et l'autre de Charles-Quint : on y accède par une porte ornée de cariatides. Au centre de la forteresse, le donjon fut l'habitation des comtes de Roussillon, des rois d'Aragon et de Majorque.

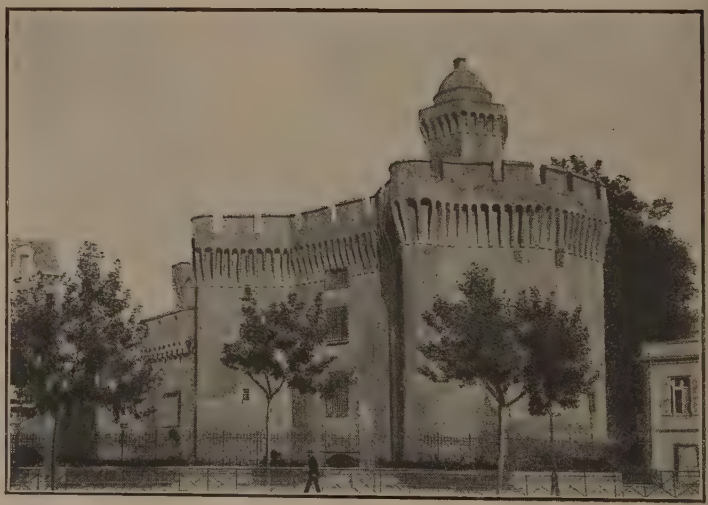
La Loge ou Loge de mer est une charmante construction gothique, remaniée au XVIe siècle pour le Tribunal de Mer. Sanche, roi de Majorque, comte de Roussillon, et Bérenger Baille, évêque

La Cité de Carcassonne : Remparts Sud.

La Cité de Carcassonne : Église Saint-Nazaire.

PRADES.

SAINT-MICHEL-DE-CUXA



PERPIGNAN : LE CASTILLET.

d'Elne, ont posé le 5 mai 1324 les deux premières pierres de la cathédrale Saint-Jean, grand et beau vaisseau, voûte hardie sans colonnes ni piliers, l'une des plus belles de France. Le maître-autel est constitué par un retable de marbre blanc au milieu duquel la statue dorée de saint Jean occupe une grande niche. " Lorsqu'on veut exposer le Saint-Sacrement, cette statue se retire au moyen d'un mécanisme, et on voit s'avancer lentement et majestueusement, au moyen d'une autre machine, un superbe ostensoir. " Une tour carrée en pierre surmonte la cathédrale ; on y a élevé, en 1744, un clocher de fer, cage de 15 mètres de haut, unique en son genre, où sont les cloches de l'horloge.

Les Platanes.

L'Hôtel de Ville, jadis Consulat, l'ancien Palais de Justice, les églises Sainte-Marie-la-Réal et Saint-Jacques, le couvent des Grands Carmes devenu arsenal, des maisons gothiques décorent le vieux Perpignan, dont les rues tortueuses se pressaient dans l'enceinte des remparts. La population, qui s'y trouvait à l'étroit, a profité de la démolition d'une partie des fortifications pour se porter au dehors, et un quartier neuf bien bâti, largement aéré, s'est formé autour des promenades de la Pépinière et des Platanes. Celle-ci est l'orgueil de la ville ; les habitants ne parlent qu'avec une légitime fierté de sa triple rangée d'arbres gigantesques plantés en 1809, et formant un dôme vraiment incomparable. Les foires, les fêtes, les *corsos* s'y étalent à leur aise, et toute la société perpignanaise s'y donne rendez-vous pour la fameuse bataille de fleurs du carnaval, réunion brillante, costumes éclatants, défilés et cortèges historiques, bonne humeur expansive et communicative.

Aménité des Perpignanais.

Car dans un pays où le ciel ne connaît guère de nuages, où la température est clémente au plus creux de l'hiver, la vie est toute extérieure. Le Perpignanais est affable et accueillant, le cœur sur la main, la poignée de mains ouverte ; peut-être un peu inconstant dans son amitié, mais sans malice ; type du vrai, du bon Méridional, mais pas du " Midi et demi " ; ni Tartarin, ni hâbleur ; si ses histoires merveilleuses ont un grain d'exagération, elles ont toujours un fond de vérité et le soleil les pare sans les dénaturer. Mais ne le sortez pas de son milieu ; ne le transplantez pas ! Nous en avons vus pendant la guerre, dans les neiges de la Lorraine, dans les boues

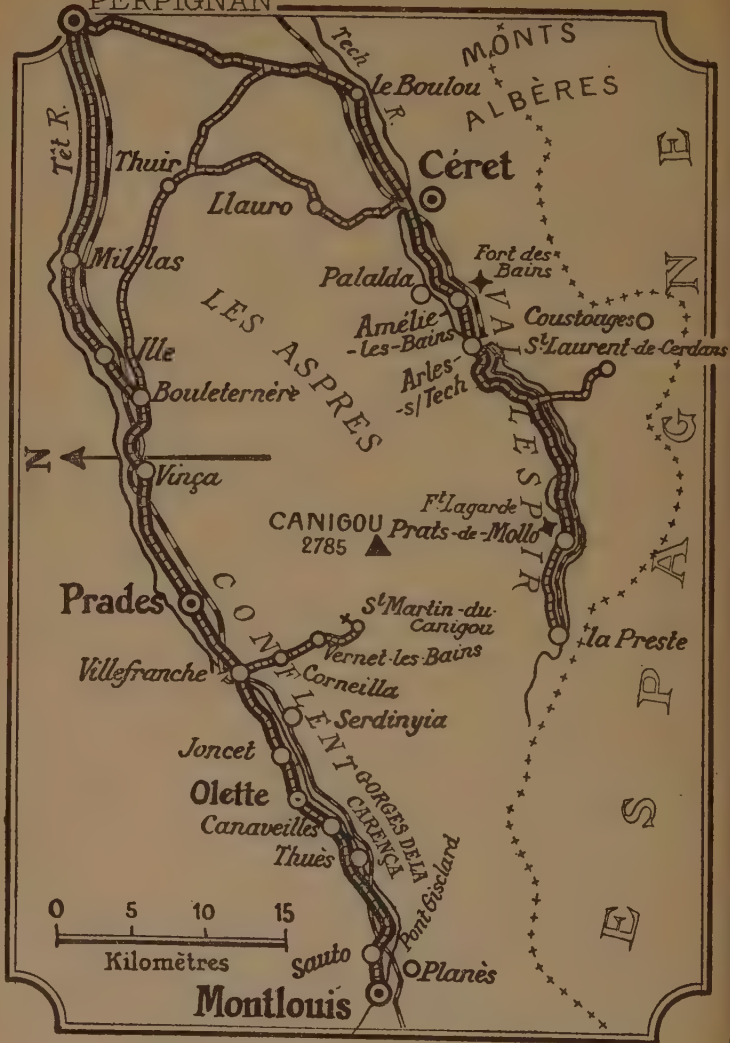
de la Champagne, dans les glaces de Verdun ; c'étaient de pauvres plantes des tropiques égarées au pôle Nord ! Emmitouflés dans leur cache-nez, engoncés dans leurs couvertures, ils ne parvenaient pas à réchauffer leurs mains engourdies, leurs pieds recroquevillés, envahis par les engelures, et c'était lamentable de les entendre soupirer, la nuit, sur le lit de camp : " Oh ! *de* mes pieds ! Oh ! *de* mes pauvres pieds ! ". Mais ici ils sont chez eux et la souffrance est vite oubliée au contact de la Côte Vermeille. Ils s'y portent en foule, le dimanche, et la plage du Canet retentit de leurs joyeux ébats. Pas tous cependant, car bon nombre sont fanatiques de la pêche, et il y a de si belles truites dans la Têt et dans l'Agly ! Ils partent dès l'aube, porteurs d'un arsenal de gaules, de lignes, d'engins, d'amorces, de filets, de paniers, et s'entassent dans le " train des pêcheurs ". Les provisions sont déballées pour le " casse-croûte ", invariablement composé d'oignons crus au parfum violent, arrosés d'une demi-gourde d'Aramon, d'une lampée de Banyuls, de Rancio ou de rhum. Et les conversations s'animent, les exploits ne se comptent plus, les captures sensationnelles se multiplient, les conseils s'échangent sur le choix des appâts, des hameçons, des scions. A chaque station, les bandes joyeuses s'égrènent, se dispersent discrètement, car chacun a son coin, son remous, son arche de pont, et cet endroit est pour tous le meilleur de la vallée. On se retrouve le soir après les émotions d'une journée de plein air dont les péripéties étonneront les amis ; et quelle fierté quand on peut montrer une truite magnifique, argentant de ses écailles la litière d'herbe qui garnit les paniers ! On rentre chez soi la nuit tombée, éreinté, fourbu, gardant juste la force de se jeter au lit sans souper,... et l'on voudrait déjà être à dimanche prochain pour recommencer !...

Prades.

Nous filons rapidement sur la route de Prades, à travers la banlieue de Perpignan où les maraîchers s'activent dans les exploitations horticoles encadrées de palmiers, de figuiers, de cyprès, de mimosas. Au loin, le majestueux Canigou drape ses quatre arêtes sous la neige. L'abside romane de Saint-Félice d'Avail, l'église fortifiée de Saint-Félice d'Amont voisinent au bord de la Têt. L'ermitage Saint-Martin-de-Camélas se dessine sur les premiers reliefs des Aspres. Millas, ancienne ville forte, baigne dans la rivière les ruines de ses murailles et de ses tours. Les vergers d'Ille-sur-Têt font une couronne de verdure à l'église vêtue de marbre rouge. La

vallée s'étrangle à Bouleternère, vieux bourg d'aspect barbare avec ses maisons grises dominées par les quatre tours d'un château fort. Nous abordons la montagne. De nombreux villages, Rodès, Vinça, Arboussols, Marquixanes, Eus, Los Masos garnissent la vallée ou s'agrippent aux contreforts. Ils sont tous gris, d'allure un peu farouche, groupés sous les églises à tour carrée flanquée de quatre tourelles d'angle. Les maisons dégringolent pêle-mêle des hauteurs, rappelant des paysages de Corse ou de Calabre.

Prades est une bien modeste sous-préfecture, ancienne capitale du Conflent ; mais sa situation est charmante, dans un bassin riant, au pied du massif du Canigou. Sa vieille église, où nous remarquons un monumental retable du XVII^e siècle, est encadrée par une promenade de magnifiques platanes, terrasse dominant la plaine. La ville est animée par les baigneurs de l'établissement Bigorre où l'on voit des colonnes ornées de beaux chapiteaux ; par les touristes qu'attirent les ruines romanes de l'abbaye Saint-Michel de Cuxa ; surtout par les maraîchers qui encombrent la place de la République, en ce jour de marché aux primeurs.



Vallées de la Têt et du Tech. — Le Canigou.

CHAPITRE XXV

LE ROUSSILLON *(suite)*

Villefranche-de-Conflent et ses remparts.—Ligne électrique de Mont-Louis.—Olette, les établissements thermaux.—Les travaux d'art : viaduc Séjourné, pont Gisclard.—Route de Vernet-les-Bains : le Canigou et l'abbaye Saint-Martin ; Vernet et son parc.—De Prades à Céret : Thuir, panorama, Céret et ses primeurs.—Le Vallespir : Amélie-les-Bains, Arles-sur-Tech, Prats de Mollo.—Retour à Céret ; le vieux pont.—Le Boulou.

Villefranche.

C'EST une bien singulière petite place forte que ce Villefranche, anciennement *Liberia*, autrefois conseil souverain et intendance du Roussillon, viguerie du Conflent, juridiction royale, gouvernement particulier. Guillaume Raymond, comte de Cerdagne et de Conflent, en fit la capitale de ses États, et lui accorda les privilèges et exemptions considérables qui lui valurent son nom. En 1641 elle fut conquise avec le Roussillon par Louis XIII. La trahison la livra le 4 août 1793 à l'Espagne, mais la France la reprit au bout de vingt jours. Encastrée entre deux montagnes, dans une gorge étroite, elle ferme entièrement la vallée de Conflent, ceinte de remparts et surmontée d'un château fort, gardien fidèle de ces Thermopyles. Ses fortifications, refaites par Vauban, sont très irrégulières et comportent six bastions avec une demi-lune à chacune des trois portes de la ville. Une quatrième porte, celle des Boucheries, a été établie pour la communication avec le château bâti sous Louis XIV à mi-côte. Ce fort est relié à la place par le vieux pont Saint-Pierre et un escalier souterrain de 999 marches. Entre ces murailles, Villefranche aligne ses maisons de marbre rouge le long de deux rues parallèles à la Têt, communiquant par une ruelle transversale. Le style roman se retrouve dans beaucoup de ces vieux logis, de même qu'à l'église dont la tour crénelée couvre deux vaisseaux accolés, dont les portails offrent de remarquables chapiteaux sculptés.

Ligne de Mont-Louis.

C'est de Villefranche que part la prodigieuse ligne électrique Mont-Louis-Bourg-Madame, pour l'établissement de laquelle les

ingénieurs semblent avoir joué avec les difficultés les plus formidables que la nature ait opposées aux entreprises des hommes. Elle s'engage sous le fort qui déploie l'appareil imposant de ses murs, de ses terrasses, de son chemin de ronde, de ses poivrières, de ses meurtrières, parmi les roches déchiquetées dont les parois grises sont par endroits plaquées de marbre rouge. De rares oliviers, des figuiers, des aloès se cramponnent aux flancs des montagnes. La voie ferrée, la route et le torrent se frayent un passage, se croisent, se coupent, se superposent au fond de cette gorge grandiose, en un véritable fouillis de travaux d'art.

La vie est néanmoins intense, au sortir du défilé de Villefranche, dans ce val qui semble inhabitable, inaccessible. Toute terre arable y est cultivée ; céréales, pommes de terre, vignes, prairies y alternent autour de Serdinya, campée en éperon sur le torrent. Des villages apparaissent sur les hauteurs ; des câbles aériens transportent le minerai de fer exploité en de nombreux points. La vallée s'élargit quelque peu à Joncet et deux tours crénelées précèdent Olette, chef-lieu de canton qui aligne en terrasse, à flanc de coteau, au milieu des vignes et des oliviers, son unique rue aboutissant à une place ombragée de platanes.

De là se détache la vallée d'Evol, aussi pittoresque que peu connue, avec ses ruines et ses châteaux, ses fontaines, ses cascades et ses étangs ; ses déserts, ses hautes prairies, ses forêts de sapins ; sa flore magnifique où l'œillet, la centaurée, la scabieuse, la gentiane se mêlent aux houx et aux rhododendrons rouges et blancs ; sa faune variée qui réunit la perdrix, la caille, le lièvre aux renards, aux sangliers, à l'isard et à l'aigle ; sa population laborieuse, sobre, superstitieuse ; ses coutumes curieuses, ses danses *del Roser*, ses légendes des Fées (*Las Encantadas*) et du Mouton noir....

Les travaux d'art.

Après Olette, le site redevient sauvage. Les travaux d'art se succèdent le long de la voie ferrée et de la route qui filent parallèlement de chaque côté du torrent. A l'issue du défilé sinistre des Graüs, sous les rochers et les noirs sapins, apparaît l'extraordinaire établissement de bains de Canaveilles : une maison au fond d'un puits, d'une énorme fissure où descend un sentier de chèvre et où roule la Têt. Puis ce ne sont plus que trous de tunnels, ponts, remblais, viaducs, murs de soutènement, corniches jusqu'à la gare de Thuès-Bains dont l'établissement thermal s'adosse à de superbes

escarpements boisés. Les deux villages, l'un en haut, l'autre en bas, reliés par une passerelle et de multiples lacets, s'étagent au confluent du torrent qui jaillit des gorges de Carenca. Voici le prodigieux viaduc Séjourné dont les seize arches de granit enjambent la Têt à 65 mètres de hauteur. C'est après avoir dépassé Fontpédrouse qu'on se rend mieux compte de la hardiesse de cet ouvrage, de l'élégance de ses deux étages superposés dont l'un est constitué par une ogive de 30 mètres d'ouverture et l'autre par un viaduc de 237 mètres de long ; de son extrême légèreté aussi, car la maçonnerie n'a que 2 m. 50 d'épaisseur à la partie supérieure. A la halte de Saulo, une ruine romantique se profile sur une crête et, par une série de tunnels et de viaducs, nous arrivons au pont suspendu rigide Gisclard, autre merveille de cette admirable voie. Son ingénieur, le commandant Gisclard, qui fut une des victimes de la catastrophe survenue le jour même de l'inauguration de la ligne, conçut le premier en France et réalisa le plan audacieux de ces deux travées latérales de 39 mètres et de cette travée centrale de 156 mètres sur lesquelles un tablier métallique, en rampe de 6 pour 100, franchit le torrent à 80 mètres au-dessus du ravin.

Planés est la dernière station avant Mont-Louis. Son église du XIII^e^ siècle a une silhouette bien originale, " un triangle équilatéral dans lequel s'inscrit une circonférence servant de base à une coupole et sur les bases duquel font saillie trois absides ". En vérité, c'est une inoubliable sensation que laisse ce trajet de Villefranche à Mont-Louis, soit qu'on le fasse l'hiver, dans l'amoncellement des neiges immaculées ; soit qu'on le reprenne à la saison d'été, quand la végétation met sa verte parure au flanc des grands escarpements de la montagne.

Nous redescendons à Villefranche à la nuit tombante. Notre couvert est dressé à l'hôtel de la Gare et nous dégustons d'excellentes truites de la Têt, pêchées cet après-midi à notre intention. La soirée est calme et radieuse ; les remparts et le château fort prennent une allure guerrière au clair de la lune. Nous aurons une belle journée demain pour monter à Vernet-les-Bains.

Le Canigou.

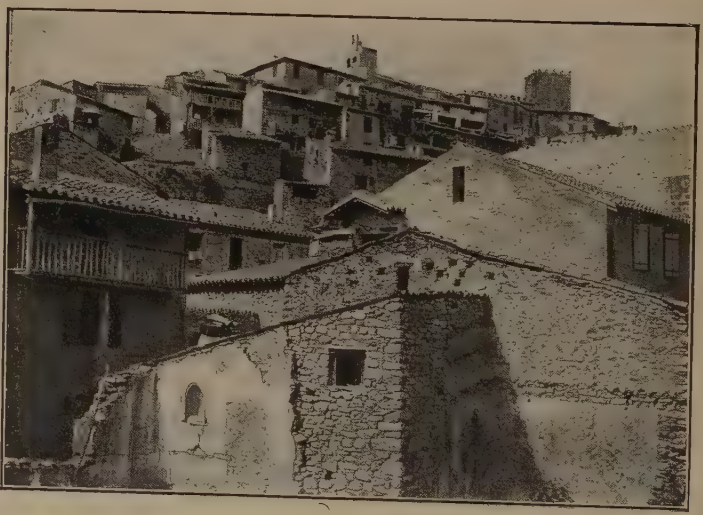
Au réveil, une modeste patache est sous nos fenêtres, à côté de trépidantes autos. Nous préférons aux rapides limousines la placide diligence et nous grimpons auprès du conducteur qui monte le courrier à Vernet. Au pas vif et sûr des mules nous gravissons

la rampe, dans une gorge assez sauvage, laissant à droite le groupe féodal que Villefranche dessine dans le léger brouillard du matin. La vallée du Riu Major s'élargit à la rencontre des vallées de Fillols et de Saint-Vincent. Les grands contreforts du Canigou se dégagent et la langue de l'automédon se délie. Il connaît bien son Vernet qu'il a toujours habité, et aussi son Canigou dont il a fait à maintes reprises dans sa jeunesse la rude ascension. C'est pour lui le Roi des Pyrénées. La Maladetta, le Posets, le Perdu, le Vignemale sont plus élevés, sans doute, et plus variés avec leurs crêtes, leurs glaciers, leurs crevasses ; mais ils émergent d'un fouillis de montagnes, tandis que le Canigou est seul au bord de la mer, terminant à 2785 mètres d'altitude la grande chaîne où se succèdent le Campcardos, le Puigmal et le Carlitte. Des forêts encerclent ses flancs, une neige discrète couronne son front dénudé. De la flore méridionale la plus intense il s'élève d'un seul bond aux neiges éternelles. Son isolement au milieu de la plaine lui donne un prestige à nul autre pareil ; il resplendit le matin au soleil levant ; il se découpe à l'emporte-pièce, pétri de mauve et de bleu, dans la fournaise du soleil couchant. Et puis il y a encore Saint-Martin du Canigou, la vieille abbaye bénédictine du XI^{e} siècle dont l'antique tour romano-byzantine a la majesté d'une souveraine. Longtemps abandonnée, elle ne fut plus qu'un amas de décombres. Chaque tourmente de neige, chaque bourrasque d'hiver y laissait sa trace dévastatrice, et les villageois voisins emportaient les fûts de colonnes, les chapiteaux, les bas-reliefs pour en parer leurs demeures. L'évêque de Perpignan, Mgr de Carsalade du Pont, entreprit en 1902 la restauration de l'église abbatiale. A cette occasion eut lieu le 11 novembre, fête de saint Martin, un pèlerinage mémorable auquel assistait notre interlocuteur. Une procession merveilleuse se déroula sous un ciel resplendissant. L'évêque en habits pontificaux, l'abbé de la Trappe vêtu de blanc et mitre en tête, chevauchaient des palefrois comme au temps des croisades, et cheminaient derrière la bannière reconstituée du comte Guifred, fondateur du monastère, au milieu des prêtres en surplis, des religieuses en grand costume, des fidèles de toutes conditions. Après la messe pontificale, les Jeux floraux de Barcelone tinrent leurs assises : discours, poésies, cantates soulevèrent des élans enthousiastes. Depuis lors, chaque année " l'évêque du Canigou " vient présider le pèlerinage et les cloches de l'abbaye restaurée mêlent leur voix argentine, leurs tintements joyeux aux strophes catalanes des cantiques.

Amélie-les-Bains.

Ligne de Villefranche a Bourg-Madame.

CÉRET : LE VIEUX PONT.



CORNEILLA-DE-CONFLENT, PRÈS DE VERNET-LES-BAINS.

Vernet-les-Bains.

Pendant ce récit imagé, vibrant, ponctué par les claquements du " perpignan " sur les dos des mules, nous sommes arrivés à Corneilla-de-Conflent, joli village sur une croupe embocagée de châtaigniers, et comme l'attelage suant a besoin de souffler, nous profitons de la halte pour donner un coup d'œil au vieux prieuré de Saint-Augustin et à l'église romane à tour carrée avec un portail de marbre blanc et un retable en pierre sculptée du XIV^e^ siècle. La vue est fort belle sur la montagne des Trois Étoiles. Bientôt Vernet se dessine au fond de la vallée, au pied du Canigou. Le Vieux Vernet n'est qu'une pittoresque cascade de maisons grises, enchevêtrées, escaladant pêle-mêle la colline sous le clocher carré de l'église Saint-Saturnin, sous les murs et le donjon crénelé de l'ancien château fort démantelé au XVII^e^ siècle. Avec ce petit bourg vieillot, aux ruelles silencieuses, contraste le moderne établissement thermal se prélassant au milieu d'un superbe parc dans un luxueux cortège d'hôtels et de villas. Les moines de Saint-Martin du Canigou, propriétaires des sources, reconstituèrent la station dans un nid de verdure, abondamment arrosé par les eaux vives du Cady qui traverse le parc avant d'aller fertiliser les prairies et les vergers de la plaine. Thermes, bains, piscines, hôtels, casino, chalets, kiosques, villas y étalent leurs élégances autour du lac, à l'ombre des bosquets de toutes essences. Les baigneurs privilégiés peuvent faire une " pleine-eau " dans la piscine romaine, vaste nappe d'eau sulfureuse courante où les nageurs évoluent à leur aise hiver comme été. Ils se reposent au jardin d'hiver qui étage au soleil ses terrasses et ses plates-formes ménageant toutes les perspectives sur la vallée et la montagne. La jeunesse s'ébat au tennis, au croquet, aux jeux d'enfants installés sur la rive gauche du Cady. Et les soirs de fêtes tous montent au Vieux Vernet où les paysans viennent danser sur la place leurs *Ballos*, rondes originales de caractère mauresque.

Céret.

On s'arrêterait volontiers dans cet éden si l'on n'était talonné par les exigences de l'itinéraire. Regagnons donc Prades où nous attend l'auto qui doit nous mener à Céret. Dans cette belle excursion nous suivons de Prades à Millas la route de Perpignan déjà connue. Puis, bifurquant à droite, sous une voûte de platanes et de blancs de Hollande courbés par les rudes assauts de la tramontane, nous

arrivons à Thuir, gros canton industriel au pied des premières collines des Aspres. Des tours rondes et des restes d'enceinte, la petite chapelle de Piétat, l'ancien couvent des Capucins retiennent l'attention des archéologues, tandis que les touristes moins érudits visitent les curieuses fabriques de poteries et les foudres géants contenant le Byrrh des établissements Violet. La route gravit ensuite en de magnifiques enjambées les hauteurs de Llauro d'où la vue s'étend, immense, des Albères au Canigou. On se croirait en quelque coin des Maures et la perspective change à chacun des capricieux tournants de la descente qui se précipite vers Céret. Cette paisible sous-préfecture, excellent séjour d'hiver, occupe, à la limite du Vallespir, bassin supérieur du Tech, une vallée riante, dont les innombrables vergers sont fertilisés par un canal d'irrigation. Elle a conservé une porte fortifiée et trois des tours qui reliaient ses remparts lorsqu'elle était la capitale du pays. Ses platanes du Cours et de la Place du Marché sont parmi les plus vigoureux du Roussillon. Ses fruits merveilleux, aussi savoureux que précoces, sont surtout renommés. Il est d'usage à Céret de faire le jour de Pâques la Procession du Ressuscité qui apporte au monde les prémices de la terre. Au nombre de ces primeurs on a pu voir, l'une de ces dernières années, non seulement des fraises, mais trois magnifiques cerises. Or les arbres qui les ont produites sont exposés de telle sorte qu'ils ne voient jamais le soleil d'hiver, et cette fructification hâtive est attribuée à l'action bienfaisante des sources chaudes.

Amélie-les-Bains.

Au sortir de Céret, le long du cours sinueux du Tech, le vieux bourg de Palalda étage son amphithéâtre romantique contre une verdoyante montagne. Rien n'est plus pittoresque que ce Vallespir dans lequel la route, le torrent, la voie ferrée s'enchevêtrent au milieu d'un invraisemblable éboulis de rochers. Sur un parcours de sept kilomètres, sept ponts de pierre ou viaducs métalliques frayent le passage au chemin, tantôt en corniche, tantôt se faufilant comme un serpent à travers un dédale de blocs granitiques, tantôt s'accrochant aux moindres aspérités des versants escarpés. Amélie-les-Bains apparaît à l'issue de ce défilé, dans un épanouissement de la vallée.

La situation de cette station est exceptionnellement avantageuse, dans un vallon coupé par une colline que surmonte un fort, arrosé par le Tech et le Mondony, protégé contre les vents du nord-ouest par une montagne élevée et abrupte. Aussi était-elle fréquentée en

toute saison par les Romains dont on retrouve, aux thermes antiques, le *lavacrum* et le *sudatorium* avec leur pavage de briques. Louis XIV fit bâtir le Fort-les-Bains pour défendre la ville qui s'était construite au XIV^e siècle sur les bords du Tech et dans le val du Mondony. Rattachés sous la Révolution à Arles-sur-Tech, les " Bains d'Arles " redevinrent " commune " en 1840 et prirent le nom de la reine Amélie, femme de Louis-Philippe. Grâce à la douceur de son climat qui l'avantage sur toutes les stations rivales, Amélie-les-Bains accueille ses nombreux visiteurs dans la saison chaude et pendant les mois les plus rigoureux de l'hiver. Civils et militaires fréquentent les thermes Pujade, les thermes Romains, l'hôpital militaire dont les vingt sources d'eau sulfurée iodique débitent journellement 20000 hectolitres à une température variant de 31 à 63 degrés. Le soin du plus grand confort a présidé aux installations balnéaires qui comportent des cabines de luxe précédées de cabinets de toilette et munies de baignoires monolithes en marbre blanc. Et le splendide décor de la gorge de Mondony est aménagé pour la plus grande commodité des baigneurs qui peuvent, sans fatigue, parcourir le chaos de rochers dont le torrent fait son lit, longer les parois à pic de la falaise, admirer l'écumante cascade d'Annibal.

Arles-sur-Tech.

Ceux à qui le régime du traitement laisse des loisirs poussent leur promenade jusqu'au Haut-Vallespir. Il commence à Arles-sur-Tech, tête de ligne des voies électriques sur Prats de Mollo et Saint-Laurent de Cerdans. Arles, au confluent du Tech et du Riu Ferrer, possédait dès le IX^e siècle une abbaye célèbre, remaniée à diverses reprises, dont il reste une fort belle église flanquée d'une tour carrée et surmontée d'un clocher roman. Les trois nefs sont soutenues par des piliers doublés. Deux précieux bustes en argent renferment les reliques des saints Abdon et Sennen dont la vie et le martyre sont retracés en une série de scènes composant un curieux retable en bois doré. Le tombeau de ces deux martyrs, sarcophage en marbre du V^e siècle, est placé près du superbe cloître (XIII^e siècle), devant la façade de l'église. Arles-sur-Tech, canton où le commerce est actif, centre minier important, est aussi la localité où les coutumes catalanes se sont maintenues intactes : courses de taureaux, fêtes traditionnelles, danses des *joglars*. Une route capricieuse, contournant la vallée de la Quéra parmi d'immenses châtaigneraies, nous conduit à la vieille petite ville de Saint-Laurent de Cerdans, belvédère charmant sur les

grands pics du massif du Canigou, puis à Coustouges dont l'église, monument historique, contient de très précieuses grilles en fer forgé.

Prats de Mollo.

Mais l'excursion à Prats de Mollo est singulièrement plus impressionnante et faite de contrastes entre les montagnes verdoyantes qui précèdent le pont du Pas-de-Loup, l'escarpement rocheux sur lequel est accroché le village du Tech, et les sombres défilés du lac Sitzas, de la Baillanouse et du Baus de l'Aze, gorges célèbres dans l'histoire locale, longtemps infestées par les Trabucayres, brigands terribles et sanguinaires. La grandeur sauvage de ces passages chaotiques met en valeur le vaste cirque de neige sous l'écran duquel s'étale l'étrange place forte qu'est Prats de Mollo. Les remparts encore intacts, percés de meurtrières, flanqués d'échauguettes, ont subi maints assauts, sous la protection du Fort Lagarde bâti par Vauban entre la ville et les ruines du château de Parella. Les portes ont été démunies de leurs ponts-levis, mais la Fontaine du Pont d'Espagne garde à son frontispice un cartouche contenant les armes de la ville. L'église a l'aspect aussi militaire que religieux, car elle se confond en partie avec le rempart nord-est, dominant la cité de sa tour romane crénelée. Sa nef ogivale est du XVII^e^ siècle et sa chapelle de la Pietà du XV^e^. Le retable du maître-autel, entièrement doré, figurant des scènes de la vie et du martyre des saintes patronnes, est un des plus remarquables du Roussillon. Station climatique aérée, abritée, ensoleillée, jadis résidence d'été des rois d'Aragon, Prats de Mollo, agréablement habitable presque toute l'année, puisqu'elle n'a en moyenne que huit jours neigeux par an, est essentiellement favorable à la vie reposante en plein air. La mine prospère des pensionnaires de l'hôtel Maillard est une réclame vivante pour le pays. Il est vrai que la table y est excellente autant que délicate, agrémentée de truites saumonées du Tech, de pâtés des Pyrénées, de gâteaux Maillard, de biscuits Pompidor, spécialités du lieu.

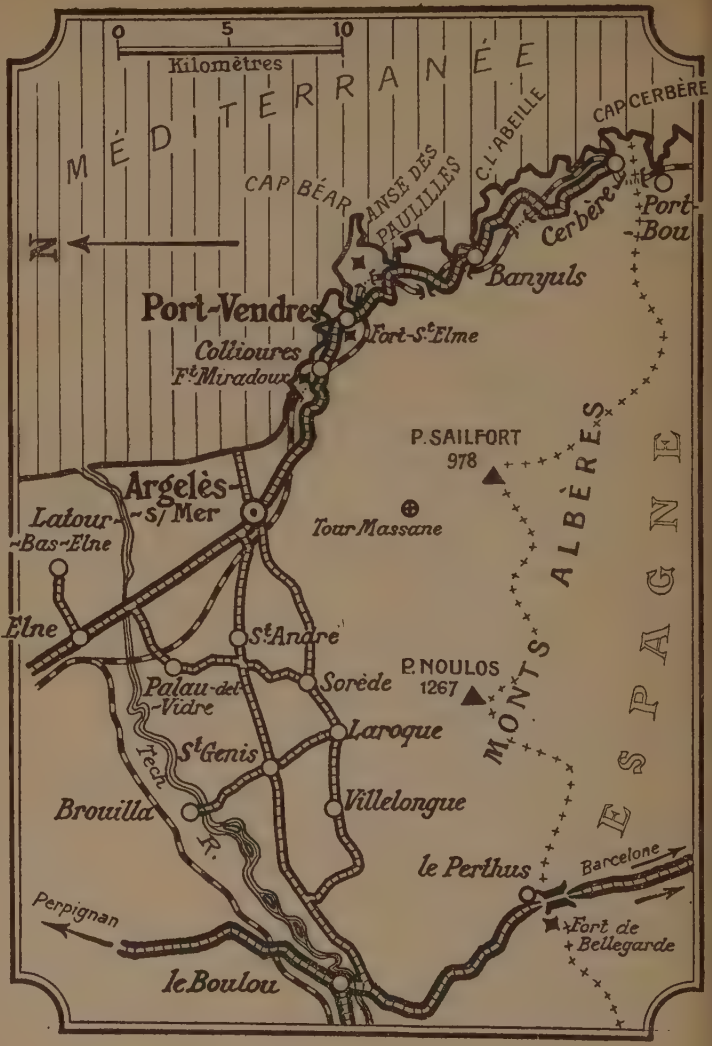
Vieux pont de Céret.

Quand on a fait honneur à un tel menu, la promenade digestive de La Preste est tout indiquée, course de sept kilomètres sur une route sinueuse, en vue de la Tour de Mir, de la haute vallée du Tech, des ravins de la Parsigoule et de la cascade de Graffouil. On rentre par l'auto de l'établissement et l'on reprend à Prats de Mollo le train

pour Arles-sur-Tech et Céret. On peut ainsi arriver dès le soir à Elne après un coup d'œil au Vieux Pont de Céret et une visite au Boulou. Ce pont, monument historique, marque la limite du Val-espir, barrant le Tech de son étroit dos d'âne. " Le Tech, le jus-icier de la contrée, bondit longtemps de ressaut en ressaut, en cas-atelle infinie ; c'est un perpétuel écroulement ; puis, quelque peu apaisé, il passe devant Amélie-les-Bains, devant Céret où le fran-hit une arche romane de 29 mètres de haut bâtie par le diable en ne seule nuit. " On sait que Messire Satan fut, d'après la légende, rand constructeur de ponts dans les Pyrénées, et nous connaissons a mésaventure avec l'architecte de Saint-Lizier !

Le Boulou.

Le Boulou, qui se réclame du titre de " Vichy du Midi ", est une de nos plus jeunes stations thermales, blottie dans une gorge oisée. C'est aussi un vieux bourg doté au XI^e^ siècle par les Tem-liers d'une église à portail de marbre blanc où l'on voit d'anciens anneaux peints et un grand retable du XVII^e^ siècle. On y garde le ouvenir de la bataille livrée aux Espagnols, sous la Première Répu-lique, par les soldats de Dugommier, dont le nom est inscrit à la oûte de l'Arc de Triomphe de la Grande Armée. On y fabrique des bouchons de liège. On y tresse paisiblement des espadrilles sur le as des portes, le long de la principale artère qui porte, en gros aractères, la plaque " Rue de l'Évolution sociale " ! Ce modernisme ltra-tendancieux étonne un peu dans le cadre calme et riant du Roussillon où le Tech s'étale maintenant à son aise, ayant triomphé des difficultés amoncelées sur son cours jusqu'à la plaine que nous raversons, sous un soleil cuisant, en direction d'Elne et de la Côte ermeille.



D'Elne a Cerbère. — La Côte Vermeille.

CHAPITRE XXVI

LE ROUSSILLON *(suite)*

Elne, sa cathédrale et son cloître. ◇ *La Côte Vermeille.* ◇ *Argelès-sur-Mer, l'ermite du Racou.* ◇ *Collioure, port de pêche, les salaisons.* ◇ *Port-Vendres, mouvement maritime, relations avec l'Algérie.* ◇ *Banyuls-sur-Mer et ses fleurs.* ◇ *Le Cap Cerbère.*

Elne : la cathédrale et le cloître.

CETTE rivière, qui fertilise la région plate du Boulou à la mer, qui fuit entre une double haie de roseaux, d'oseraies et de saules, c'est l'ancien *Illiberis* dont Polybe a décrit le bassin sablonneux, le sol léger et rempli d'herbes, la couche de sable épaisse de deux coudées. L'eau s'y répandait facilement, les poissons y pénétraient pour y trouver leur nourriture, si bien que cette plaine spongieuse offrait un vaste champ à la pêche très productive. Strabon, reprenant la version de Polybe, cite comme poissons les *mugiles* (les muges ou mulets) et dit qu'on les pêche avec une fourche dans le sable où ils se nourrissent de limon comme les anguilles. Le fleuve donnait son nom à la ville principale qu'il arrosait et l'Elne de nos jours est l'*Illiberis* des Anciens. Son origine doit remonter à la plus haute antiquité, puisque Pomponius Mela et Pline, après avoir parlé de sa splendeur passée, de ses constructions magnifiques, constatent qu'elle n'est plus qu'un pauvre village. Illiberis s'étendait au loin vers la mer et, du cloître actuel jusqu'au faubourg de La Tour Bas Elne, distant de trois kilomètres, le sous-sol révèle la présence d'un grand nombre de substructions antiques. Constantin releva les ruines d'Illiberis, y bâtit une forteresse et lui donna le nom de sa mère *Helena* d'où vient celui d'Elne. Les Vandales, les Wisigoths, les Arabes l'occupèrent tour à tour. Saccagée par Philippe le Hardi en 1285, arrachée au roi de Majorque par Pierre d'Aragon en 1344, anéantie en 1462 par les troupes de Louis XI, après cent soixante-cinq jours de siège, vaincue par le Prince de Condé en 1641, l'éternelle persécutée a fini par s'endormir dans un tragique abandon. Le siège épiscopal créé au v^e^ siècle à Elne fut transféré en 1602 à Perpignan par le pape Clément VIII, l'évêché devint une ville morte. Louis XIV la raya

de la liste des places fortes et le Conseil de ville autorisa les habitants à se servir des pierres du château et des remparts pour construire leurs demeures.

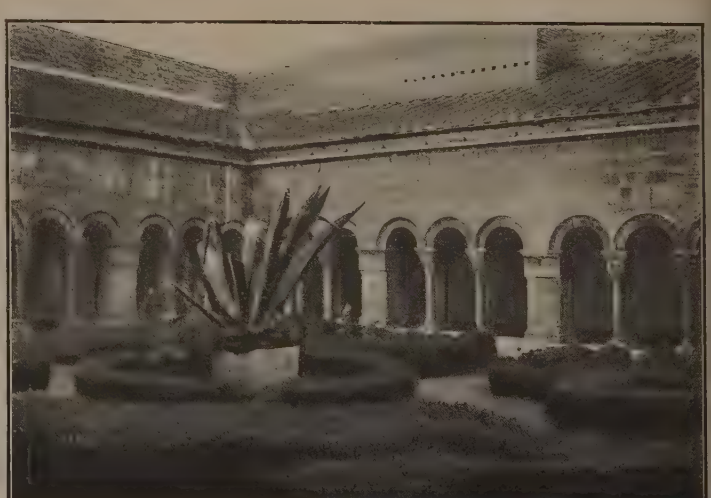
Il y a une singulière antinomie entre l'appareil guerrier d'Elne et son intérieur assoupi. C'est par des rues silencieuses, quasi désertes, que nous montons à la Ville Haute, perchée sur la colline et ramassée autour de sa vénérable cathédrale Sainte-Eulalie. Elle a un aspect bien sévère, cette église romane dont les arcs rongés par le temps laissent voir les briques disjointes. La façade dessine un rectangle élevé, troué d'un portail de marbre que surmonte une baie romane et simple ; à droite, une haute tour carrée en pierres ; à gauche, un clocher en briques plus moderne, sans allure et délabré ; entre les deux tours, une ligne de créneaux ; au-dessous, par places, les traces d'un fronton, quelques colonnettes d'une ancienne arcature. Le vieux clocher a seize arcatures romanes sur chaque face, dont treize, donnant sur la place, ont été murées. La cathédrale fut commencée au XI^e^ siècle, la façade est du XII^e^, les tours sont plus récentes. Vu du côté de l'abside, le monument est formidable, trapu comme une forteresse. L'intérieur est obscur, nefs remaniées, piliers lourds et massifs, chapiteaux grossièrement sculptés. L'ancien maître-autel en argent massif a été fondu en écus sous Louis XV par la Monnaie de Perpignan. La Révolution a supprimé les cloches qui donnaient " la plus belle sonnerie du Roussillon ". Un beau bénitier en marbre, un tombeau du XIV^e^ siècle, d'antiques peintures sur cuir et sur bois témoignent seuls d'une splendeur passée.

Nous pénétrons par une porte ogivale de marbre rouge et blanc dans le Cloître qui est, dit le baron Taylor, " un des plus beaux débris d'architecture romane du midi de la France ". La lumière crue dans l'atmosphère limpide, frappant violemment les marbres blancs veinés de gris, dorés par la patine de huit siècles, donne un cachet oriental aux pilastres, aux colonnettes, aux chapiteaux, aux arcades dont les formes, la disposition, l'illustration ont une prodigieuse variété. Auprès de colonnes cannelées, nattées, imbriquées, de chapiteaux historiés, de bas-reliefs byzantins, fleurissent les stylisations élégantes du gothique arrivé à son apogée. Sur chaque face des galeries, trois piliers carrés, non compris les piliers angulaires, supportent quatre grands arceaux dont chacun est divisé en arcades cintrées par quatre colonnettes doubles. La voûte ogivale porte des nervures saillantes croisées qui s'appuient d'un côté sur les piliers, de l'autre sur les murs latéraux. Les parties les plus an-

BANYULS-SUR-MER

CERBÈRE : LA PLAGE.

ELNE : LA CATHÉDRALE.



ELNE : LE CLOÎTRE.

ennes sont de la seconde moitié du XI^e siècle. Le cloître avait ors deux étages de galeries, les cellules des moines ouvraient sur étage supérieur qui a disparu. Dans les murs sont encastrés des as-reliefs, des tombeaux, des écussons, des inscriptions célébrant douceur de l'égalité fraternelle ou déplorant la décadence d'Elne. es parterres d'arbustes dessinent d'étroites allées dans la cour térieure dont le centre est occupé par un gigantesque aloès. Ce oître est assurément l'un des plus beaux de notre France et peut utenir la comparaison avec celui de Saint-Trophime d'Arles.

Hélas ! depuis des siècles les robes de bure des religieux ne euplent plus les galeries solitaires : le cloître, comme la basilique, mme la Ville Haute, semble plongé dans l'éternel silence des oses mortes. Car toute la vie, ou presque, s'est réfugiée dans la ille Basse, au pied de la colline, autour de la gare dont l'hospi-llière buvette tient en réserve un excellent Banyuls pour effacer mpression de mélancolie née de la visite d'Elne déchue. Et notre assagère tristesse ne résiste pas longtemps au panorama superbe es Pyrénées, du Canigou dont les neiges scintillent par delà mmense plaine du Roussillon, dont la chaîne s'infléchit mollement squ'à la Méditerranée toute proche. La brise marine s'élève, les enouilles coassent, les moustiques bourdonnent et le sifflet strident e la locomotive nous appelle vers la Côte Vermeille, dernière ape de ce voyage.

La Côte Vermeille. Argelès.

Des étangs de Leucate à Collioure s'espace l'une des plus hes plaines de la France, formée de terrains d'alluvion chauffés par soleil, comparable pour sa fertilité à la Touraine, au Grésivaudan, la Lombardie. Prairies, vergers et vignes, agavés, dattiers, pal-iers, orangers, citronniers, mimosas lui font une verte parure. La égétation cesse brusquement à deux ou trois kilomètres du littoral nt les plages sablonneuses filent en ligne droite du nord au sud, connées par les cabanes des douaniers construites au XVIII^e siècle. rgelès, petite ville ensoleillée, à deux kilomètres de la côte, étale s pimpantes maisons de ses maraîchers, de ses horticulteurs, au lieu des jardins parés de la plus orientale végétation. Elles se oupent autour d'une église du XIII^e siècle, sous la garde des cônes intus de la Massane et de la Madeloc, vieilles tours à signaux tant de l'occupation arabe. Sa plage déploie en demi-cercle la ngée de ses villas présentant à la mer leurs élégantes façades tout prégnées de fortifiants effluves. Et puis, Argelès a son Racou !

un peu à l'écart sans doute, un peu loin de la foule bruyante, mais si calme, si reposant, au sable si fin, à l'eau si transparente ! Un philosophe de nos amis, un sage, mais non un misanthrope, y a posé sa tente : un modeste bastidon de quatre pièces entouré d'un jardinet bien clos, *parva domus, magna quies*. Il y coule des jours paisibles loin du bruit, loin du monde. Sa barque est amarrée à la fine pointe du rocher, et pendant des journées entières, en treillis et bourgeron, pieds nus, un chapeau de jonc sur la tête, il taquine le muge, le loup, tous les poissons du rivage. Si la morsure se fait rare, il vient à la plage donner la main aux " senneurs " dont l'immense filet, tendu au large en demi-cercle, est ramené à terre par une double équipe. Quiconque s'attelle à la longue corde pour aider au succès du coup de senne est sûr de rapporter une bourriche frétillante dont la ménagère fera ce soir une délicieuse soupe de poisson. Est-il las de la pêche ? il prend son fusil et va tirer un de ces excellents petits lapins de garenne, fleurant le thym et le serpolet, qui pullulent derrière le grillage de son enclos. Ou bien le bâton à la main, le " cabas " sous le bras, il monte aux Albères et en redescendra dans deux heures avec une provision de ces asperges vertes dont le fumet, supérieur à toutes les " Argenteuil " du monde, est sans rival pour vous relever la fadeur d'une omelette. Quand la saison de l'asperge est passée, celle des champignons arrive et les replis des collines en cachent une variété infinie. Voilà un heureux mortel ! la mer, la côte, la montagne sont à lui ; il a par surcroît résolu le problème de la " vie chère " ! Si quelque jour votre fantaisie vous entraîne vers Argelès, ne manquez pas de visiter l' " ermite du Racou " ; il vous donnera une leçon de bonne philosophie et la recette du bonheur !

Collioure.

Il vous accompagnera même, par les sentiers de chèvres, par les raccourcis qu'il connaît mieux que personne, jusqu'à Collioure, l'antique *Caucoliberis*, autrefois port fréquenté de la florissante Elne. C'est, en réalité, un havre médiocre, peu habité, presque impossible à découvrir la nuit ; port d'attache néanmoins d'une importante flottille de bateaux pêcheurs de thons, d'anchois, de sardines. Les balancelles espagnoles le garnissent l'été. Rien n'est gracieux comme le départ de ces barques, pointes de couleurs vives et claires. Les voiles blanches, légères et effilées, battent au souffle de la brise et disparaissent à l'horizon, légèrement embué par la fumée des torpilleurs à qui est confiée la défense contre les marsouins, ennemis

héréditaires de la sardine. La ville, ancienne place forte, est disposée en amphithéâtre autour d'une plage profonde. Le quartier le plus populeux avoisine l'église, couronnée d'un dôme mauresque, dotée d'un grand retable doré et sculpté, et d'un beau trésor d'orfèvrerie religieuse ancienne. Le Fort du Miradou la domine, devenu prison militaire, et les vieilles ruelles sont extrêmement curieuses. Les femmes y raccommodent les filets, y trient les anchois ; les marins au bonnet catalan fument l'éternelle cigarette de Job ; les ouvriers confectionnent les barils pour encaquer les salaisons. Collioure possède en effet de nombreuses " saleries " où l'on prépare notamment l'anchois et la sardine. Un autre quartier comprend la jetée, la plage et la chapelle Saint-Vincent, construite sur un îlot qu'un môle relie à l'église. Un troisième entoure le vieux château, aux puissantes murailles, ancienne résidence des Templiers, si imposant, si solennel qu'on a peine à y reconnaître une moderne caserne. De la tour ruinée de Madeloc, érigée au sommet d'un piton rocheux, la vue s'étend, admirable, de Port-Bou à La Nouvelle, avec toutes les dentelures de la côte et la plaine catalane d'Ampourdan disparaissant sous les forêts d'oliviers.

Port-Vendres.

De Collioure au cap Cerbère la côte est formée d'une série d'escarpements rocheux des monts Albères, chaîne orientale des Pyrénées. Elle est extrêmement découpée, bien que le temps n'ait pas entamé le granit de ses croupes. Les ravins, les torrents y aboutissent à de petites anses, à quelques plages, au port de Port-Vendres. L'ancien *Portus Veneris* de Mela, de Pline, de Strabon n'a jamais été florissant. Son peu de succès tenait à la trop grande profondeur de l'anse, à l'éloignement de la voie Domitienne qui passait bien au-dessus au col de Pertuis, aux difficultés d'accès du côté de terre. L'entrée par mer est pourtant facile ; on se guide du large sur les tours de la Madeloc ou du Diable, de la Massane, sur le fort Saint-Elme. Phares et fanaux multipliés rendent l'accès plus commode encore de nuit que de jour. Seuls les vents d'ouest soulèvent une barre difficile, mais non dangereuse, car ils éloignent les navires du rivage. Quelle que soit la tempête, le port, d'un tirant d'eau de huit à neuf mètres, est toujours absolument calme. Des flottes entières pourraient s'abriter dans les deux bassins vides, s'amarrer le long des quais presque déserts. Mais tous les efforts pour y attirer le grand commerce maritime sont demeurés stériles. L'arrière-pays

n'offre, en effet, aucune ressource commerciale, aucun mouvement industriel. Le commerce des vins entre la France et l'Espagne, qui aurait pu emprunter cette voie, se fait par le chemin de fer qui, très élevé au-dessus du port, ne se prête pas à l'établissement d'une gare maritime. Après la conquête de l'Algérie, on espérait un regain d'activité ; on fit de grands travaux, on creusa un nouveau bassin, on construisit un brise-lames, on dépensa six millions, mais le succès ne vint pas. Ce qu'on peut dire cependant, c'est que la rade est une des plus fréquentées de la Méditerranée comme port de relâche et de refuge ; plusieurs centaines de navires, chassés par l'ouragan, y mouillent chaque année et Port-Vendres rend ainsi les plus sérieux services à la navigation.

De tous les ports de France c'est le plus rapproché de l'Algérie. Néanmoins les lignes régulières sur Alger et Oran n'ont fonctionné que depuis 1880. Des paquebots confortables assurent le transport rapide des passagers ; la durée du trajet est de vingt-deux à vingt-quatre heures pour Alger, de trente à trente-deux heures pour Oran.

En dehors de ses rapports avec l'Algérie, Port-Vendres n'entretient de relations commerciales suivies qu'avec certains ports d'Europe et de la Turquie d'Asie : vins d'Espagne, pyrites de fer, soufres bruts, bois de construction, houille, sont les principales denrées d'importation. Le mouvement maritime est surtout constitué par le cabotage entre ports français : céréales, farines, sons, fourrages, savons, huiles, vins à l'entrée ; poissons salés, tartres, talcs, sandales, vins, minerai de fer à la sortie ; au total environ 50 000 tonnes par an dans chaque sens. Des réductions de tarifs de chemin de fer, contre lesquelles la Chambre de commerce de Perpignan proteste avec énergie mais sans succès, détournent au profit de Cette et de La Nouvelle beaucoup de cargaisons qui devraient être normalement débarquées à Port-Vendres. Aussi la ville est-elle endormie dans son beau cadre comme une nature morte. Peu d'animation sur la place qui domine le port, où a été élevé en 1780 un obélisque de marbre commémoratif des travaux exécutés sur les plans du maréchal de Mailly. De rares goélettes balancent leurs vergues le long des quais, tandis que des garçonnets jouent sur la plate-forme du tram vide de l'hôtel algérien qui assure le service de la gare au môle.

Banyuls-sur-Mer.

Au sud de Port-Vendres, la côte, très escarpée, très pittoresque, est couverte de vignes, d'oliviers, d'aloès, de pins-parasols,

de lauriers-roses descendant jusqu'aux plages. Au delà du cap Béar, saillie la plus avancée des Albères, l'anse de Paulilles est quelque peu déshonorée par le pitoyable effet des cheminées et des bidons de la fabrique de dynamite. Dépassons-la rapidement pour arriver à Banyuls-sur-Mer. Cette station éparpille ses villas autour d'une admirable baie demi-circulaire, sous la ceinture imposante des Pyrénées d'où s'enlève la silhouette de la Massane. Quelques cabanes de pêcheurs y bordaient seules le rivage il y a un siècle ; l'agglomération était sur le promontoire, au Puy del Mas. Le hameau eut alors sa glorieuse page d'histoire. Le 15 décembre 1793, ses habitants, hommes et femmes, sous la conduite du maire, repoussèrent une armée de 12 000 Espagnols qui tentaient de forcer la frontière au col de Banyuls. La Convention décréta que ces vaillants avaient bien mérité de la Patrie et fit ériger en souvenir de ce fait d'armes la modeste pyramide qu'on voit encore sur le quai. La baie, large de 400 à 500 mètres, profonde de 250, est encadrée par le cap Béar au nord et le cap de l'Abeille au sud, roches détachées des Albères, plongeant à pic dans la mer. La plage, où aboutit la minuscule rivière de Ballaury, se compose de deux conches, Banyuls et Fontaulé, séparées par un îlot granitique. Pas de port, partant pas de commerce maritime ; mais une cinquantaine de barques de pêche sont mouillées dans l'anse, ou reposent sur le sable les jours de gros temps. La salubrité du climat et sa constante douceur ont fait de nombreux amis à cette station balnéaire, la plus méridionale de la France, fréquentée en toute saison. L'hiver y est si tardif qu'en janvier les roses fleurissent les tonnelles, que dès février les mimosas s'épanouissent dans les jardins. Camélias et héliotropes y poussent sans abri, au milieu des orangers, des citronniers, des cactus, des eucalyptus, de toute la variété des palmiers, dattiers et phœnix. La faune et la flore méditerranéennes, champ d'expériences sans cesse renouvelé, sont étudiées au laboratoire Arago, annexe de la Sorbonne, dont les riches collections offrent un intérêt scientifique considérable. Le vent du nord souffle aujourd'hui en ouragan dans un ciel sans nuages, sous un soleil rutilant. La mer est couverte de lames blanches, les barques dorment sur le sable et, du haut de la rampe, la vue est inoubliable sur les abruptes falaises de Cerbère qui se dessinent au loin, disparaissant par instants dans les rejaillissements de l'écume.

Cerbère.

Nul site ne pouvait convenir mieux que ce coin de la Côte Ver-

meille à l'installation du sanatorium maritime créé sur la plage des Elmes. Les petits Parisiens étiolés s'y refont de robustes poumons et le fameux vin de Banyuls est, bien entendu, leur tonique préféré. Les crus de Cosprons, des Abeilles et de la ville d'Amont étagent en terrasses leurs domaines, utilisant les moindres replis de la montagne où, comme aux environs de Porto, les vignes sont plantées dans d'étroites bandes de terre soutenues par des murs. Leurs pampres vigoureux tapissent la corniche dont nous suivons les multiples lacets jusqu'à Cerbère.

C'est la dernière localité française et la gare internationale où voisinent les trains de France et d'Espagne. Le bourg est assez pauvre, dominé par la voie ferrée posée sur un double étage d'arcades. La mer a taillé une profonde échancrure, sorte de fjord garni de falaises qu'escaladent les vieilles maisons. Les pêcheurs palabrent sur la plage autour des barques, voiles carguées. Nous nous disposions, à cette heure matinale, déjà chaude, à prendre un bain délicieux dans l'eau transparente, lorsqu'une file de ménagères, bavardes et rieuses, vinrent confier prosaïquement à la mer leurs familiales ordures, débordant de seaux peut-être hygiéniques, mais à coup sûr malodorants. Ce sans-gêne très local, un peu trop espagnol, nous servit de douche et nous quittâmes précipitamment la conche, salie par tant d'immondices, pour aller présenter nos hommages au cap Cerbère. Il prolonge son arête au loin dans la mer, aplatissant graduellement sa croupe de granit pour venir plonger sa tête dans l'écume qui l'inonde. Nulle végétation sur ses flancs, à peine quelques rares aloès dont la feuille acérée est comme la baïonnette de cette sentinelle.

Cerveria locus, finis Galliae. Ici est la fin de la France. Ici finissent aussi les Pyrénées. A l'extrémité occidentale de la chaîne, la Vierge de Biarritz, debout sur son rocher, bénit les vagues blanches de la Côte d'Argent. A l'orient du massif, le cap Cerbère limite la Côte Vermeille et, tel un molosse vigilant, garde la frontière française.

TABLE DES PLANCHES

Pages.

PLANCHE I.

Un coin pittoresque du village de Gavarnie. . . . . *Frontispice.*

PLANCHE II.

Pêcheries de saumons sur la Nive. — Les bords de la Nive, vus de Cambô. 8

PLANCHE III.

Bayonne : l'Adour et le port. — Bayonne : sur le pont de l'Adour. . . . 9

PLANCHE IV.

Saint-Jean-de-Luz : le port et la ville. — Saint-Jean-de-Luz : l'église où fut célébré le mariage de Louis XIV 20

PLANCHE V.

Fontarabie : les arènes. — Biarritz : le rocher de la Vierge. 21

PLANCHE VI.

Fontarabie : la procession du Vendredi-Saint. 24

PLANCHE VII.

Fontarabie : la Calle Mayor. 25

PLANCHE VIII.

Ondarroa. — Ondarroa 32

PLANCHE IX.

Environs de Bilbao : une poterie. — Azcoïlia 33

PLANCHE X.

Environs d'Aïnhoa. — Aïnhoa. — Roncevaux : ermite. — Route de Valcarlos. 44

PLANCHE XI.

Saint-Étienne de Baïgorry. — Saint-Étienne de Baïgorry : le vieux pont. . 45

Pages.

PLANCHE XII.
Cambo : vallée de la Nive. — Cambo : passerelle sur la Nive. 56

PLANCHE XIII.
Saint-Jean-Pied-de-Port : la porte de France. 57

PLANCHE XIV.
Mauléon : le pont du Château. — Mauléon : les bords du Gave. 64

PLANCHE XV.
Tardets. — Licq-Athéry. — Mauléon : entrée du Château. — Mauléon : fontaine et lavoir 65

PLANCHE XVI.
Orthez : entrée du vieux pont. 72

PLANCHE XVII.
Pau : le château. — Orthez : le vieux pont et le Gave. 73

PLANCHE XVIII.
Salies-de-Béarn : vieille maison au bord du Saleys. 88

PLANCHE XIX.
Oloron-Sainte-Marie. — Sauveterre-de-Béarn : le vieux pont. 89

PLANCHE XX.
Col du Somport dans la neige. — Fort d'Urdos. — Route de Somport : moutons dans la neige. 96

PLANCHE XXI.
Etsaut. — Sarrance 97

PLANCHE XXII.
Route des Eaux chaudes à Gabas. — Laruns : costumes d'Ossaloises. . . . 112

PLANCHE XXIII.
Lourdes : la Basilique. — Route du lac de Gaube. — Pont d'Espagne. . . 113

PLANCHE XXIV.
Bagnères-de-Bigorre. — Saint-Savin : l'église de l'Abbaye. — Argelès-Gazost. 120

PLANCHE XXV.
Baudéon : vallée de Campan. — Les Cabanes : route du col d'Aspin. . . 121

PLANCHE XXVI.
Gave de Gavarnie. 136

PLANCHE XXVII.
Luz : Église des Templiers. — Au col du Tourmalet. 137

Pages.

PLANCHE XXVIII.

Route du lac d'Orrédon 144

PLANCHE XXIX.

Route du lac d'Orrédon : la grande cascade. — Muletiers espagnols à Fabian. — Au col de Peyresourde 145

PLANCHE XXX.

Luchon : vallée du Lys, Cascade d'enfer. 152

PLANCHE XXXI.

Environs de Luchon : tour de Castelvieil. — Vallée du Lys. 153

PLANCHE XXXII.

Saint-Béat : église et donjon. — Saint-Béat : vue du donjon, vers l'Espagne. 168

PLANCHE XXXIII.

Montrejeau : les halles et la statue de saint Jean-Baptiste. — Saint-Bertrand-de-Comminges : les stalles de la cathédrale. 169

PLANCHE XXXIV.

Saint-Lizier : une vieille rue. — Saint-Lizier : le cloître 184

PLANCHE XXXV.

Montjoie. — Castelbon. — Seintein. — Saint-Lizier : vieilles maisons. . . 185

PLANCHE XXXVI.

Foix : le château. 192

PLANCHE XXXVII.

Tarascon-sur-Ariège. — Ax-les-Thermes. 193

PLANCHE XXXVIII.

Andorre : chapelle Saint-Jean-de-Casellas. — Andorre : la maison du Gouvernement. 200

PLANCHE XXXIX.

Andorre : las Escaldas. — Contrebandiers. — L'Hospitalet : joueurs de quilles 201

PLANCHE XL.

Vallée de l'Aude : défilé de Pierre-Lys. 214

PLANCHE XLI.

Vallée de l'Aude : ruines d'Usson. — Vallée du Rébenty : Niort. — Vallée du Rébenty : Castel de Chazelles. — Vallée de l'Aude : défilé de Pierre-Lys 215

PLANCHE XLII.

La Cité de Carcassonne : remparts sud. — La Cité de Carcassonne : église Saint-Nazaire 224

Pages.

PLANCHE XLIII.

Prades. — Saint-Michel-de-Cuza. — Perpignan : le Castillet. 225

PLANCHE XLIV.

Amélie-les-Bains. — Ligne de Villefranche à Bourg-Madame. 232

PLANCHE XLV.

Céret : le vieux pont. — Corneilla de Conflent près de Vernet-les-Bains... 233

PLANCHE XLVI.

Banyuls-sur-Mer. — Cerbère : la plage 240

PLANCHE XLVII

Elne : la cathédrale. — Elne : le cloître. 241

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVIS AUX LECTEURS. 5

CHAPITRE PREMIER.

LA CÔTE D'ARGENT.

Dax. — Le Berceau de saint Vincent de Paul. — Bayonne : son histoire. — Le château de Marrac, séjour de Napoléon Ier. — Vieilles maisons. — Le port. — La pêche et l'industrie 7

CHAPITRE II.

LA COTE D'ARGENT (*suite*).

Biarritz: autrefois et aujourd'hui. — La Barre de l'Adour. — Saint-Jean-de-Luz : le château, mariage de Louis XIV. — Hendaye. — L'île des Faisans : traité des Pyrénées. — Fontarabie : fête de Notre-Dame de Guadalupe, procession du Vendredi-Saint 17

CHAPITRE III.

LA COTE D'ARGENT (*suite*).

Excursion Biarritz-Bilbao par le car automobile : Irun, Pasajes, San Sebastian, Zaraus, la Corniche Cantabrique, Guétaria, Deva, Ondarroa, Guernica, Urgoïti, Bilbao, monastère de Loyola, Tolosa 29

CHAPITRE IV.

LE PAYS BASQUE.

La Rhune. — Circuit de Pampelune. — Ascain. — Sare : sa grotte. — Vallée de la Nivelle. — Elizondo. — Pampelune. — Col et abbaye de Roncevaux. 41

CHAPITRE V.

LE PAYS BASQUE (*suite*).

Vallée de la Nive et des Aldudes. — Cambo. — Le Pas de Roland. — Saint-Jean-Pied-de-Port : la ville, la citadelle. — Les Aldudes : usines hydro-électriques. — Route de Mauléon 51

Pages.

CHAPITRE VI.

LE PAYS BASQUE (*suite*).

Mauléon. — Tardets et le théâtre basque. — Licq-Athéry : la pêche à la truite. — Sainte-Eugrâce. — Gorges de Cacouëta. — Canon d'Holcarté. — Larrau 61

CHAPITRE VII.

LE BÉARN.

Histoire de la vicomté. — Pau : le château. — Lescar et sa cathédrale. — Morlâas. — Orthez : le donjon, la ville, le vieux pont, le gave. . . . 69

CHAPITRE VIII.

LE BÉARN (*suite*).

Salies-de-Béarn : origine, la fontaine salée, excursions. — Sauveterre-de-Béarn : le château, l'église, le pont. — Navarrenx. — Gan et le Jurançon. — Oloron-Sainte-Marie : église Sainte-Croix, cathédrale Sainte-Marie, industrie 81

CHAPITRE IX.

LE BÉARN (*suite*).

Vallées de Barétous et du Roncal. — Vallée d'Aspe : son histoire. — Ligne d'Oloron à Bedous. — Accous. — Travaux du Somport. — Etsaut. — Urdos. — Excursion au col du Somport. — Le Fort du Portalet. — Lescun et sa cascade. — Sarrance : légende de Notre-Dame et pèlerinage. — Souvenirs de Marguerite de Navarre. . . . 91

CHAPITRE X.

LE BÉARN (*suite*).

Vallée d'Ossau. — Laruns. — Le costume ossalois. — Les Eaux-Chaudes, séjour de Jeanne d'Albret. — Gabas ; la chasse à l'ours et à l'izard. — Les Eaux-Bonnes. — Bielle, ancienne capitale de l'Ossau. 101

CHAPITRE XI.

EN BIGORRE.

Le Lavedan. — Légende de l'abbé de Saint-Savin. — Histoire du Bigorre. — Lourdes : le pèlerinage, la ville, les environs. 109

CHAPITRE XII.

EN BIGORRE (*suite*).

Bétharram et ses grottes. — Vallée d'Argelès. — Argelès-Gazos. — L'abbaye de Saint-Savin. — Pierrefitte. — L'électrification du réseau du Midi 117

Pages.

CHAPITRE XIII.

EN BIGORRE (*suite*).

Cauterets, ses hautes vallées et ses lacs. — Histoire de la station thermale. — La Raillère. — Pont d'Espagne, lac de Gaube. — Vallée de Luz. — Cirques de Gavarnie et de Troumouze. — Barèges. — Bagnères-de-Bigorre. — Vallée de Campan et col d'Aspin. — Le Tourmalet 127

CHAPITRE XIV.

LES QUATRE VALLÉES.

Vallée d'Aure. — Arreau et Saint-Exupère. — Excursion aux lacs : les Tours de guet ; Bourisp ; Saint-Lary ; Tramezaïgues ; Fabian ; les lacs d'Orrédon, d'Aumars, d'Auvers, de Cap-de-Long. — D'Arreau à Luchon ; vallée de Louron, Vielle-Louron. — Le col de Peyresourde. — La Tour de Moulor. — Le Larboust. 143

CHAPITRE XV.

LES QUATRE VALLÉES (*suite*).

Saint-Aventin. — Luchon. — Histoire des Thermes. — D'Étigny et Richelieu. — La Retraite des Guides. — Excursion à Superbagnères, sports d'hiver. — La vallée du Lys : Saint-Mamet, la Tour de Castel-Vieil, la cascade d'Enfer. 151

CHAPITRE XVI.

LES QUATRE VALLÉES (*suite*).

Saint-Béat, clef de France : le pas du Loup ; le château ; l'église ; les vieilles maisons ; les carrières de marbre ; grandeur et décadence. — La Barousse : Mauléon, Bramevaque. 161

CHAPITRE XVII.

LES QUATRE VALLÉES (*suite*).

Le Comminges. — Saint-Bertrand, l'antique Lugdunum. — Son histoire. — La cathédrale ; le chœur et ses stalles ; tombeau de Châtillon ; le Trésor ; le Cloître, le Crocodile. — Soirée au rocher de Matacan. — Valcabrère et sa basilique. — Les grottes de Gargas. — Montrejeau. . 167

CHAPITRE XVIII.

LE PAYS DE COUSERANS.

Saint-Lizier : le vieux pont ; les remparts romains ; la cathédrale Saint-Valier et son cloître ; l'évêché et Notre-Dame de la Sède, l'asile d'aliénés ; la chapelle du Marsan. — Saint-Girons, centre de tourisme. — Montjoie. — Le Mas d'Azil : les grottes. — Castillon et Seintein. — Le Salat : Oust, Aulus. 177

Pages.

CHAPITRE XIX.

LE PAYS DE FOIX.

Le comté de Foix. — Foix ; la ville, le château, Saint-Volusien. — La vallée de l'Ariège ; grottes et rivières souterraines ; Tarascon ; grotte de Bédeillac. — Ussat-les-Bains, souvenirs de Mme Lafarge. — Ax-les-Thermes. 189

CHAPITRE XX.

L'ANDORRE.

Le choix d'un guide. — L'Hospitalet. — Un peu de géographie et d'histoire. — Soldeu. — Chapelle Saint-Jean-de-Caselles. — Canillo. — Le Valira. — La Mosquera. — Las Escaldas. — Andorra-la-Vielle : la casa de la Vall, la salle du Conseil, Assemblée des Illustres. Retour à l'Hospitalet. 195

CHAPITRE XXI.

LA CERDAGNE ET LE CARLITTE.

De l'Hospitalet à Bourg-Madame. — Le col de Puymorens. — Llivia. — Bourg-Madame. — Puigcerda, vieille ville et station moderne. — Font-Romeu, l'ermitage, le grand hôtel, les sports d'hiver ; Superbolquère 203

CHAPITRE XXII.

LE CAPCIR ET LE RÉBENTY.

Mont-Louis. — La route de Quillan-Llagone. — Formiguières. — Gorge et forêt. — Les bains d'Escouloubre et de Carcanières. — Les ruines d'Usson. — L'Aude et le défilé de Saint-Georges. — Axat. — La vallée de Rébenty : Cailla, La Marsa, les défilés de Joucou, Belfort, Niort, Mérial, La Fayolle, forêts et hautes prairies, le col de Pradel. — D'Axat à Quillan. — Le défilé de Pierre-Lys. 209

CHAPITRE XXIII.

CARCASSONNE.

La Ville Basse et ses deux églises. — La Ville Haute, La Cité, les Lices, le Donjon, l'Église Saint-Nazaire, le théâtre antique. — Embrasement de la Cité. 217

CHAPITRE XXIV.

LE ROUSSILLON.

Perpignan ; légende du Père Pigne ; historique, les fortifications, le château, la Loge de mer, le Castillet, la cathédrale Saint-Jean. — Les Platanes. — Aménité des Perpignanais. — Les pêcheurs de truites. — Prades 223

Pages.

CHAPITRE XXV.

LE ROUSSILLON (*suite*).

Villefranche-de-Conflent et ses remparts. — Ligne électrique de Mont-Louis. — Olette, les établissements thermaux. — Les travaux d'art ; viaduc Séjourné, pont Gisclard. — Route de Vernet-les-Bains : le Canigou et l'abbaye Saint-Martin ; Vernet et son parc. — De Prades à Céret : Thuir, panorama ; Céret et ses primeurs. — Le Vallespir : Amélie-les-Bains, Arles-sur-Tech, Prats de Mollo. — Retour à Céret ; le vieux pont. — Le Boulou. 229

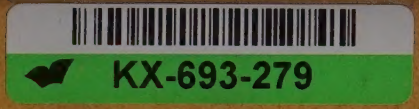
CHAPITRE XXVI.

LE ROUSSILLON (*suite*).

Elne, sa cathédrale et son cloître. — La Côte Vermeille. — Argelès-sur-Mer, l'ermite du Racou. — Collioure, port de pêche, les salaisons. — Port-Vendres, mouvement maritime, relations avec l'Algérie. — Banyuls-sur-Mer et ses fleurs. — Le cap Cerbère. 239

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET.-O.).

LIBRAIRIE HACHETTE
15f.
PARIS


KX-693-279